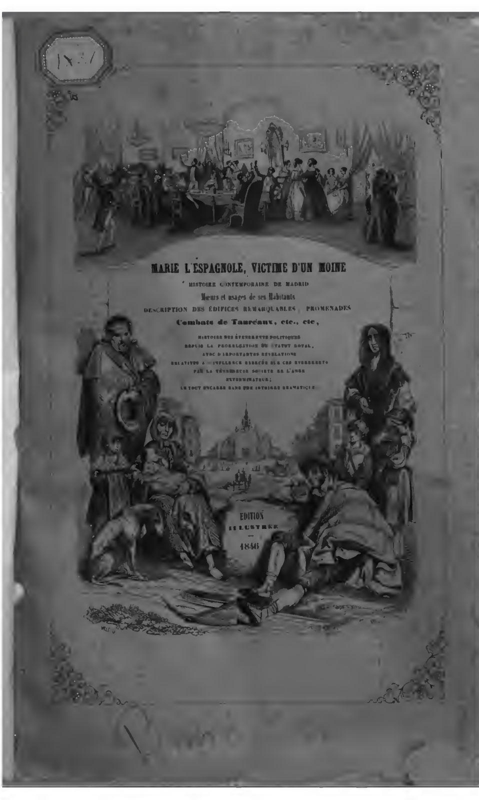
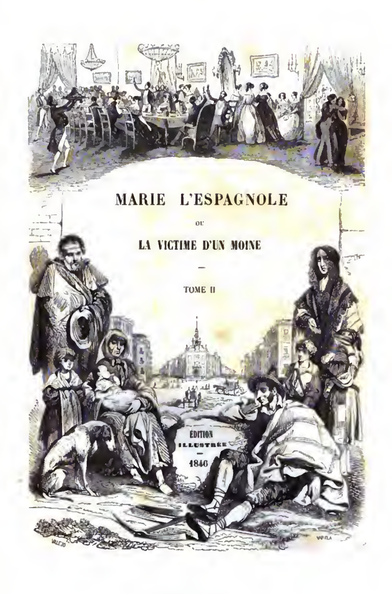







MARIE L'ESPAGNOLE, VICTIME D'UN MOINE
HISTOIRE CONTEMPORAINE DE MADRID
Mœurs et usages de ses Habitants
DESCRIPTION DES ÉDIFICES REMARQUABLES, PROMENADES
Combats de Taureaux, etc., etc,
HISTOIRE DES ÉVÉNEMENTS POLITIQUES
DEPUIS LA PROMULGATION DU STATUT ROYAL,
AVEC D'IMPORTANTES RÉVÉLATIONS
RELATIVES À L'INFLUENCE EXERCÉE SUR CES ÉVÉNEMENTS
PAR LA TÉNÉBREUSE SOCIÉTÉ DE L'ANGE
EXTERMINATEUR;
LE TOUT ENCADRÉ DANS UNE INTRIGUE DRAMATIQUE
EDITION
ILLUSTRÉE
1846


MARIE L'ESPAGNOLE
OU
LA VICTIME D'UN MOINE
TOME II
ÉDITION
ILLUSTRÉE
1846

TYPOGRAPHIE LACRAMPE FILS ET COMP.,
2, RUE DAMIETTE.

MARIE L'ESPAGNOLE

OU

LA VICTIME D'UN MOINE

HISTOIRE DE MADRID

MOEURS ET USAGES DE SES HABITANTS,
DESCRIPTION DES CÉLÈBRES COMBATS DE TAUREAUX, DES ÉDIFICES REMARQUABLES,
PROMENADES, FÊTES;
HISTOIRE DES ÉVÉNEMENTS POLITIQUES
DEPUIS LA PROMULGATION DU STATUT ROYAL JUSQU'AUX FAITS DE LA GRANJA;
AVEC D'IMPORTANTES RÉVÉLATIONS
RELATIVES A L'INFLUENCE EXERCÉE SUR CES ÉVÉNEMENTS PAR LA TÉNÉBREUSE SOCIÉTÉ
DE L'ANGE EXTERMINATEUR.

LE TOUT ENCADRÉ DANS UNE INTRIGUE DRAMATIQUE

PAR

M. WENCESLAS AYGUALS DE IZCO

Ancien Député aux Cortès,
Commandant de la Garde nationale et Maire à l'époque de la guerre civile, Auteur dramatique
Directeur de la Société littéraire de Madrid
et Membre de plusieurs Sociétés littéraires et scientifiques,

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR M. EUGÈNE SUE

TOME II

PARIS
LIBRAIRIE DE DUTERTRE, ÉDITEUR
Passage Bourg-l'Abbé, 20
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

1846

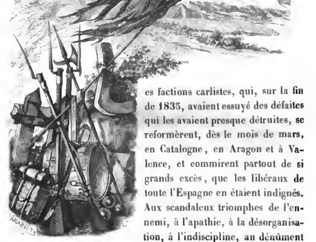

V. E. III
NAPOLI
Biblioteca Nazionale

QUATRIÈME PARTIE.

LA VERTU EST AUSSI DE LA NOBLESSE.

CHAPITRE I.

LES SURPRISES.



es factions carlistes, qui, sur la fin de 1835, avaient essuyé des défaites qui les avaient presque détruites, se reformèrent, dès le mois de mars, en Catalogne, en Aragon et à Valence, et commirent partout de si grands excès, que les libéraux de toute l'Espagne en étaient indignés. Aux scandaleux triomphes de l'ennemi, à l'apathie, à la désorganisation, à l'indiscipline, au dénûment de l'armée fidèle, on reconnaissait le pouvoir infernal de l'*Ange exterminateur*, aux ordres duquel le gouvernement tenace, né de la

fraude et de l'apostasie, semblait être dévoué. Toutes les mesures prises par le ministère décelaient le machiavélique projet de favoriser les carlistes et d'abattre les libéraux, afin de créer une situation désespérée qui ne présentât d'autre moyen de salut qu'une transaction avec le prétendant. Ce projet horrible, s'il faut en croire les révélations échappées au frère Patrice dans les précédents chapitres, avait été préparé dans le club des *Exterminateurs*, et devait être exécuté par le chef Gomez, qui s'était ménagé des relations occultes avec le moine. La nation entière croyait et devait croire à l'existence de ce complot liberticide. Comment en eût-il été autrement? tout concourait à la démontrer, aussi bien les progrès de la révolte que l'état de gêne et de misère dans lequel on tenait les braves soldats de la liberté, aussi bien le mépris affiché pour la courageuse constance de la milice nationale que les persécutions dirigées contre les partisans de la cause du peuple.

Le mécontentement était général. Dans toute l'Espagne, le ministère n'avait d'autres sympathies que celles des ennemis du peuple. Le volcan dont les tourbillons devaient pulvériser les plans de l'*Ange exterminateur* commençait à pétiller, et l'orgueil insensé des misérables gouvernants leur faisait oublier qu'il n'y a point de digue contre la colère d'un peuple justement irrité, ni de pouvoir capable d'enchaîner la nation QUI VEUT ÊTRE LIBRE.

La même révolution qui abattit Mendizabal et remit le pouvoir aux mains d'Isturiz et de Galiano, devait indubitablement avoir une force supérieure à ces ministres et à leur parti.

Et qu'on ne pense pas que nous inventions ces événemens et leurs causes pour le plaisir de développer une *simple fable!* Tous les faits politiques renfermés dans cette histoire portent le cachet sacré de la vérité.

LA CHRONIQUE CONTEMPORAINE, dans son troisième volume, p. 155, s'explique ainsi : « Ce ministère en avait appelé au pays au moyen d'une dissolution des cortès, et cette mesure brusque et audacieuse, les hommes sensés l'avaient prise pour une provocation imprudente qui devait amener des résultats terribles. La nation ramassa le gant que le ministère aveuglé lui avait jeté, et le

triomphe de l'opposition sortit des urnes électorales du royaume, bien que, dans sa violence, le gouvernement en fût venu à destituer de leurs emplois tous ceux qui ne partageaient pas sa fureur et son intolérance, et à faire usage des moyens les plus odieux pour assurer le suffrage des électeurs au parti ministériel. Mais la force morale lui manqua, et il fut obligé de se confier aux baïonnettes, ressource inexcusable dans un ministère de gouvernement représentatif, où l'âme de la force est l'opinion, et où la retraite est le seul moyen que puisse adopter un pouvoir honnête, lorsque la majorité repousse son administration et son système. A mesure que le cabinet pressentait sa ruine, ses mesures devenaient plus oppressives. On pouvait juger des progrès de sa crainte par sa fureur et par les vexations qu'exerçait l'autorité militaire; ce qui, au demeurant, ne servait qu'à fournir de nouveaux aliments au foyer qui allait tout embraser. »

La liberté périssait ; il ne restait plus aux libéraux d'autre ressource que de combattre face à face l'aveuglement de leurs oppresseurs. L'indignation nationale éclatait partout. Madrid seul se voyait réduit à conspirer en secret; l'intrépide don Louis de Mendoza n'hésita pas à s'associer à d'autres jeunes gens d'un courage éprouvé, parmi lesquels se trouvait le sergent don Iginio Garcia, libéral fortement trempé, d'une probité à toute épreuve, d'une hardiesse et d'une fermeté à ne reculer devant aucun obstacle.

Le drapeau qu'on devait arborer sous peu de jours était celui de la constitution de 1812. On comptait sur quelques officiers, sur la plus grande partie des sergents, sur tous les soldats de la garnison, et sur un bataillon de la garde nationale dont, depuis les dernières élections, le brave Mendoza était le commandant.

Le triomphe était certain ; car, d'après les manifestations de l'opinion publique, on ne pouvait douter qu'au premier cri de liberté tous les libéraux ne se jetassent dans cette lice sacrée.

Don Louis s'était informé de l'endroit de la prison où se trouvait le vertueux père de Marie, et se proposait de le sauver luimême au premier mouvement. Plein de confiance dans le succès de cette entreprise, il se présenta de nouveau à l'hôtel de la ba-

ronne ***, et, sans faire connaître les moyens qu'il voulait mettre en œuvre, il promit solennellement que, sous peu de jours, Marie pourrait embrasser son père.

La baronne, qui, par son frère, savait quo le malheureux Anselme allait être condamné à mort, reçut la promesse du brave jeune homme avec joie, et comme l'annonee de la disparition du seul obstaclo qui pouvait s'opposer au bonheur de son amie. Elle promit à don Louis de le conduire le lendemain en présenee de sa bien-aimée, dont la santé était déjà assez forte pour supporter cette épreuve. En effet, Marie avait recouvré son timbre de voix si doux, naguère voilé par la souffrance, et ce beau teint rosé qni rend les brunes si piquantes. Don Louis était dans le ravissement en songeant que son amante s'était conservée digne de son amour, et il lui tardait d'obtenir le pardon d'une méfiance injuste et irréfléchie, source de tant de malheurs.

En attendant ce doux moment, il voulut ménager à sa belle une surprise bien agréable. D'aecord avee la baronne, et profitant des moments que Marie passait dans son bain, il plaça dans sa chambre un nouvel ornement qui devait lui être plus eher que les meubles les plus somptueux.

Le marquis se sépara de sa proteetrice en la bénissant, et brûlant du désir de se trouver au rendez-vous qui devait fixer à jamais son sort.

La baronne deseendit au jardin, où se trouvait le eabinet du bain; Marie en sortait déjà : elles revinrent ensemble à la ebambre à coucher. Il serait difficile de peindre la joio qu'éprouva Marie en y entrant.

— Mon serin! s'éeria-t-elle en laissant eouler une larme de joie et en courant à la cage; mon pauvre serin! répétait-elle avec une émotion bien douce, tandis que la pauvre bête, secouant ses ailes, passait son petit bec d'ivoire à travers les barreaux de la cage, ayant l'air de demander un baiser à sa chère compagne.

Marie monta sur une chaise, approcha ses lèvres de la cage, et le tendre oiseau les chatouilla légèrement; puis, ivre de joie, il sauta de côté et d'autre, et finit par éclater en un ehant long et mélodieux qui tint la jeune fille en extase, jusqu'à ce qu'une nouvelle

surprise, bien plus agréable encore, la tira de son ravissement.

Le médecin, qui venait d'arriver, lui dit :

— Marie, une visite!

Marie descendit de la chaise, tourna la tête, et poussa un long cri d'amour et de bonheur :

— Ma mère!

— Ma fille!



Voilà les seuls mots que l'on put entendre dans ce premier instant de la réunion de Louise avec tous ses enfants.

Marie se jeta dans les bras de sa mère. Les soupirs et les baisers tenaient lieu de paroles, qui ne pouvaient d'abord s'ouvrir un passage, tant l'émotion de l'âme était profonde!

Les autres enfants pleuraient.

La baronne et son frère se tenaient près de ce groupe d'anges et pleuraient aussi de plaisir.

Après que les larmes eurent soulagé son cœur, Marie, retrouvant enfin l'usage de la voix, se jeta sur ses frères et s'écria en les embrassant :

— Manuel!... Rose!... Joachim!...

— Marie!... Marie! reprit alors Louise, ivre de bonheur; reviens, ma fille adorée... je veux te voir... je veux contempler tes traits chéris... Que tu es belle, mon enfant!

— Ma mère!... ma mère!... s'écria Marie étonnée. Dieu de bonté! serait-il possible?

— Oui... oui... ma fille, je te vois!

— Mon Dieu!... mon Dieu!... si c'est un rêve... oh! de grâce, ne me réveillez pas!

— Non, ce n'est pas un rêve, ma fille... c'est une réalité... Tiens, vois comme je prends ta main!

Et Louise prit la main de sa fille qu'elle couvrit de baisers.

—Merci... mon Dieu!... merci de tant de bonheurs à la fois!... Mère... mère adorée!... Mais comment avez-vous recouvré la vue?... Qui peut avoir fait ce prodige?

— Regarde, ma fille... voilà mon sauveur!

Et la pauvre femme désignait M. d'Aguilar.

— Encore lui!... lui qui m'a sauvée aussi!... Et Marie se jeta aux pieds du médecin.

Ses frères imitèrent son exemple; la vertueuse mère s'inclina avec eux et prononça ces paroles d'un air pénétré :

— Monsieur, nous n'avons rien pour nous acquitter de tant de bienfaits... vous avez donné le bonheur à une famille honnête qui sera toujours prête à se sacrifier pour son bienfaiteur.

Celui-ci, après les avoir tous relevés :

— Je le sais, mes amis, je le sais; et c'est votre bonheur qui me récompense de tous mes soins.

Marie, en se relevant, avait regardé autour d'elle, et une sombre pensée était venue tout à coup l'assaillir.

—Qu'avez-vous, Marie? demanda la baronne; quel est le motif de cette agitation?

— Mon père!... mon père!... où donc est-il?

— Je vous le dirai, reprit l'aimable dame; mais il faut auparavant que vous me promettiez d'être calme.

— Calme?... mon Dieu! pourquoi?... je tremble!... Jamais un bonheur complet!... Est-il arrivé quelque malheur?

— Non, mon enfant; vous savez que dans ces jours de révolution, il suffit d'un léger soupçon pour faire arrêter qui que ce soit... et votre père...

— Il est en prison?

— Oui, Marie, c'est vrai; mais cela ne doit pas nous alarmer. Son innocence sera bientôt reconnue, et il ne tardera pas à être libre.

— Allons donc le voir... le consoler!...

— Impossible, il est au secret!

— Au secret!... Mais alors, comment savez-vous qu'il aura bientôt sa liberté?

— Parce que celui qui a juré de le sauver à tout prix me l'a dit lui-même.

— Et quel est ce cœur généreux? demanda Marie avec effusion.

— Monsieur de Mendoza, répondit la baronne avec satisfaction.

Marie baissa les yeux. Un céleste sourire effleura sa lèvre virginale, et sa figure décolorée prit la teinte du corail. Le nom de son amant lui était une garantie certaine. Don Louis de Mendoza avait juré de délivrer le vertueux père de Marie; don Louis était un brave gentilhomme qui ne pouvait faillir à sa promesse, et en se déclarant le défenseur d'Anselme, il se donnait un nouveau titre à l'amour de la pauvre fille, qui l'adorait déjà avec tant d'ardeur.

— Voyons... voyons, fit le médecin d'un ton jovial, il ne faut pas s'abandonner à des inquiétudes qui n'ont aucun fondement. Nous avons la plus complète assurance de l'accomplissement de tous nos vœux, et il ne faut pas que des idées mélancoliques viennent attrister ce jour de bonheur. Nous allons dîner ensemble, et nous passerons quelques heures délicieuses qui seront le prélude de l'heureux avenir qui doit effacer le souvenir de tous les malheurs passés. A la nuit tombante, Louise et ses enfants rentre-

ront dans leur ancienne demeure, où ils trouveront toujours ce qu'il leur faudra pour exister, sinon avec opulence, du moins sans gêne et sans souci. On cherchera à Manuel une bonne place où il puisse travailler de son métier, et tout marchera à souhait.

Ces mots finissaient lorsque le nègre Thomas annonça que le dîner était servi.

M. d'Aguilar prit la main de Louise; la baronne croisa son bras avec celui de Marie, et tous, heureux et pleins d'espoir, passèrent à la salle à manger.



CHAPITRE II.

L'AMOUR.



De toutes les passions qui agitent le cœur humain, l'amour est celle qui le maîtrise et le secoue avec le plus de force. L'histoire de tous les temps et de tous les pays, en nous dévoilant les événements mémorables qui ont rempli l'univers d'épouvante ou d'admiration, nous montre que presque toujours l'amour en a été la source. C'est lui qui a changé les hommes en héros, les poussant à des prouesses qui semblaient impossibles; mais, malheureusement, il ne les a pas toujours guidés dans le chemin de la vertu : s'il a conduit de grands cœurs à l'héroïsme, que de fois il a poussé les âmes basses aux crimes et aux vengeances les plus atroces ! Des hommes indomptables qui ont fait trembler le monde, des héros d'une trempe de fer que le choc des armes

n'a jamais fait pâlir, et qui, au milieu des mourants et des cadavres, avaient conservé un œil serein et une tête hautaine, bien souvent ont faibli sous le regard puissant de la beauté, et sont tombés à ses pieds en lui faisant hommage de leurs triomphes et de leurs lauriers.

Rien n'est comparable aux tourments d'une passion qui n'est pas payée de retour; et si parfois ces souffrances altèrent la raison et poussent au crime les âmes mêmes qui n'ont pas l'habitude du mal, combien plus affreuses les conséquences d'un amour frénétique et méprisé ne doivent-elles pas être dans des cœurs corrompus, livrés sans frein à la fureur de leurs coupables penchants!

La trahison en amour, malheureusement si fréquente dans le monde, conduit aussi à de lamentables excès; car il n'est pas de rage plus violente que celle de la jalousie, et les outrages de ce genre ne se lavent d'ordinaire que dans le sang du parjure.

Mais, en regard des crimes qu'enfantent les passions illicites ou souillées par la fraude et la trahison, il faut placer l'amour réciproque, l'amour simple et sublime, fondé sur la vertu qui attache deux cœurs nés l'un pour l'autre, cet amour pur comme l'encens qui fume sur le vase sacré de l'autel. Le bonheur qui découle d'un sentiment si tendre est une émanation divine, un baume qui s'infiltre jusqu'au fond de l'âme et l'inonde de délices ineffables.

Marie et le jeune Mendoza s'aimaient avec cette pureté de sentiment, et l'instant de l'entrevue qui devait fixer à jamais leurs destinées n'était déjà plus éloigné.

Dans un salon de l'hôtel de la baronne ***, cette aimable dame et Marie se trouvaient assises sur un même sofa, toutes deux mises avec élégance et simplicité; elles causaient avec abandon.

— Vous êtes pâle, Marie, dit la baronne, mais toujours intéressante et belle. Vous sentez-vous bien?

— Très-bien! madame, répondit Marie; j'ai passé une fort bonne nuit; je n'ai pas beaucoup dormi, mais toutes mes pensées ont été douces à mon cœur.

— Mon Dieu! ma chère, maintenant que votre bonheur com-

mence, il ne faudrait pas perdre la santé. Mais, j'y songe... votre pâleur ne doit pas vous inquiéter : c'est sans doute l'effet de l'émotion que vous éprouvez en ce moment.

— Je n'ose pas dire non, madame.

— Madame... toujours ce titre cérémonieux ! Ne savez-vous pas qu'il me fait de la peine?

— Que vous êtes bonne, ma généreuse amie!... dit Marie avec timidité.

— A la bonne heure, s'écria la baronne, serrant la main de la jeune fille avec une adorable bonté.

— Je me sens émue... mon cœur bat avec plus de force que jamais... et pourtant mon agitation a quelque chose de doux et d'inquiétant à la fois que je ne saurais expliquer.

— C'est tout à fait naturel... mais il ne faudrait pas que le courage manquât... Votre main tremble! pourquoi cela?

— Je ne saurais le dire.

— Craignez-vous la présence d'un jeune homme vertueux qui vous adore?

— Non, mon amie, non, je ne crains pas sa présence; mais il y a dans mon cœur mille sensations opposées. Je soupire après le moment qui doit me ramener ce jeune homme si digne d'être adoré, et il me semble en même temps que, si sincère qu'il puisse être, l'amour d'une pauvre fille est un bien faible prix pour tant de vertus. Jamais la moindre idée d'ambition n'est venue troubler mon sommeil, mais, dans ce moment, je voudrais être reine pour déposer à ses pieds mon sceptre et ma couronne.

— Ce ne serait pas, selon ses principes, une récompense bien flatteuse. Voyons, mon enfant, ne vous tourmentez pas ainsi. Loin de vous livrer à ces réflexions romanesques, il faut vous sentir fière de votre honnête pauvreté. C'est là ce qui vous garantit la pureté de l'amour de don Louis, qui ne vous aime que pour votre vertu et pour votre beauté, la plus belle dot qu'une femme puisse apporter à un homme riche bien placé dans la société; et, quoi que l'on dise, croyez que le nombre de ceux qui s'en contentent est plus considérable qu'on ne pense.

Le roulement d'un tilbury qui s'arrêtait à la porte cochère in-

terrompit cet entretien. La baronne courut à la fenêtre, et, rentrant aussitôt, elle prit Marie, l'embrassa et lui dit avec joie :

— C'est lui !... je savais bien qu'il n'attendrait pas l'heure.

Marie, toute tremblante, arrangea les plis de sa robe, regarda si le médaillon qu'elle portait au bout d'un ruban noir satiné était bien placé ; puis, prenant la main de la baronne, elle s'approcha d'elle autant que possible, pleine de crainte et de confusion.

A peine le jeune marquis de Bellaflor parut-il sur le seuil de la porte, qu'une teinte rosée se répandit sur les joues de Marie ; ses beaux yeux s'humectèrent de joie, et elle tâcha de les cacher sous son mouchoir.

Don Louis de Mendoza se présenta avec une mise simple d'un goût parfait : cravate en satin noir, dont le nœud, fait avec le plus gracieux abandon, tombait sur une chemise de très-belle toile de Hollande, plissée avec la plus grande délicatesse, et croisée par trois petits boutons noirs surmontés chacun d'un beau brillant ; gilet à châle, en piqué couleur de peau de daim, et se mariant on ne peut mieux au vert bronzé de l'habit, dont les gros boutons de métal ciselé brillaient comme l'or ; et pantalon blanc, assez serré, guêtrant les pieds, qui étaient renfermés dans des bottes bien vernies. Il avait des gants paille, et une badine en écaille à pommeau d'or.

A peu de distance du sofa, don Louis renouvela sa première salutation sans prononcer une parole ; ses yeux se portèrent aussitôt sur la figure de Marie, qu'il trouva changée et pâle, mais non moins belle ; et sa pâleur touchante, dont il savait les causes, augmenta encore l'intérêt qu'elle lui inspirait.

— Je vois, mon cher, que vous êtes exact, dit la baronne pour le tirer de l'extase dans laquelle il semblait plongé.

— Ma douce amie, repartit don Louis, j'ai pris la liberté de devancer un peu l'heure que vous m'aviez marquée, parce que... en vérité... il m'était impossible de contenir mon impatience. J'ose espérer que vous me pardonnerez cette infraction à vos ordres, car je ne doute pas que vous en compreniez le motif.

Le marquis s'assit en face de ces deux belles personnes.

— J'accorde le pardon, dit en souriant la baronne, d'autant plus volontiers qu'une autre personne paraissait partager la même impatience.

Et ce disant, la baronne adressa un gracieux regard à Marie. Cette modeste enfant baissa les yeux et joua nonchalamment avec le nœud de sa ceinture.

— Serait-il vrai? s'écria don Louis, sans pouvoir dissimuler sa joie.

Et aussitôt il ajouta :

— Mais qui donc pouvait partager ma douce impatience? Connaissez-vous, mademoiselle, dit-il à Marie, quelqu'un qui pût souhaiter ma présence en ces lieux?

Marie ne put trouver une syllabe; mais elle leva la tête et répondit par un si gracieux sourire, qu'il y avait là plus d'expression qu'aucun discours n'en peut offrir.

— Ce sourire divin, s'écria don Louis avec enthousiasme, me rend à la vie. J'y trouve le pardon de ma stupidité, de mon injuste méfiance, de l'impardonnable légèreté avec laquelle j'ai pu offenser la vertu.

— Mon Dieu! mon ami, reprit la baronne, il ne faut plus revenir sur le passé. Disons, une fois pour toutes, que Marie s'est conduite comme il convenait à sa vertu; qu'elle est digne de votre amour; que si un accès de jalousie vous porta à faire une faute, vous avez su la reconnaître à propos, et que vous êtes prêt à la réparer; et, à ce sujet, voyons : quand est-ce que vous rendez la liberté au vertueux Anselme?

— Madame, dit alors don Louis d'un ton solennel en portant la main sur son cœur, je jure par Marie, objet sacré de mon amour, que, sous peu de jours, elle sera dans les bras de son père.

— Tout mon bonheur viendra de vous, s'écria Marie dans le ravissement. Comment reconnaître jamais de pareils bienfaits?

— Par votre amour, belle Marie, fit don Louis avec émotion. Toute ma gloire, toute mon ambition, c'est d'être aimé de vous... Oh! dites... dites... puis-je espérer d'y parvenir?

— Hélas! qu'oserais-je répondre? dit Marie rougissant de son bonheur et essuyant les pleurs qui baignaient son visage. Pour-

tant, ces larmes de reconnaissance peuvent avoir pour vous une double signification : elles doivent vous révéler tous les sentiments de mon cœur.

— Oui, monsieur, reprit la baronne avec sa bonté charmante, ces précieuses larmes vous disent que Marie vous aime avec toute la sincérité d'un premier amour. Mais cet amour exige que vous sachiez l'apprécier comme il le mérite, et je ne crains pas, si vous y répondez comme l'honneur le commande, que l'aveugle jalousie, les injustes soupçons, puissent troubler jamais votre mutuel bonheur... Voilà donc qui est entendu : l'objet de cette entrevue est atteint; vous sentez que vous vous aimez plus que jamais, vous êtes heureux. Maintenant que vous éprouvez le besoin d'épancher plus librement vos cœurs, je vais m'asseoir à mon piano.



En effet, l'aimable dame prit un tabouret, et, avec une grâce charmante, exécuta des morceaux des meilleurs opéras, tandis

que les vertueux amants jouissaient d'un entretien qui se termina ainsi :

— Il est donc vrai, Marie, que vous m'aimez?

— Oui, don Louis ; depuis le jour où je vous vis pour la première fois, je vous ai toujours aimé.

— Délicieux aveu, qui assure à jamais notre félicité ; car, sachez-le bien, Marie, moi aussi je vous aime de toutes les forces de mon âme, et je m'occupe de hâter l'heureux jour de notre union. Mon père ne peut tarder d'arriver, et je suis sûr qu'il approuvera et bénira notre alliance. Cent fois il m'a dit de mépriser les préjugés du monde et de ne chercher dans mon épouse que la vertu, qui seule donne le bonheur. Oui, Marie, tous mes instants seront consacrés à rendre votre sort le plus doux possible, et nous serons heureux.

— Et comment en serait-il autrement auprès de vous? Comment douter de votre amour, lorsque vous m'acceptez pour moi seule... sans titres... sans richesses... sans espérances?... La pauvre Marie a pu mériter votre amour!... Oh! madame la baronne a raison, ce doit être là tout mon orgueil... Et, après cela, je pourrais cesser de vous aimer, je pourrais vous oublier un seul instant!... Oh! vous ne le croyez pas... non, mon ami, non, vous ne pouvez le croire.

—Idole de mon âme! s'écria le marquis ne se possédant plus... Il allait continuer son ardente réponse, lorsque la baronne, tournant sa charmante figure du côté des deux amants, leur dit avec un sourire tant soit peu malin :

— Comment trouvez-vous mes dernières variations? elles sont de Thalberg. Puis, avec une gracieuse ironie, elle ajouta : Je suis sûre que vous les avez écoutées avec la plus grande attention... Oh! mais, à présent, j'exige que vous vous approchiez, car je veux être entendue... Je vais célébrer votre bonheur par une petite romance tout à lait de saison. Oui, mes amis, pas moins que ça.

Marie et le jeune marquis approchèrent leurs chaises du piano, et la baronne, d'une voix charmante, chanta ce qui suit avec une précision admirable :

LES ROSES D'AMOUR.

CHOEUR.

Grâces purpurines,
Séduisant atour,
Les roses d'amour
N'ont pas d'épines.

Vous, colombes dont la candeur
Des élans toujours vrais soupire,
A chaque instant vous semblez dire
Par votre murmure enchanteur :
N'ayez pas de craintes mesquines,
Aimez comme nous nuit et jour,
Car les roses du tendre amour
N'ont pas d'épines.

Sur le vert et léger rameau
On te voit, triste tourterelle,
Soupirer ta plainte cruelle,
Que te rend en pleurant l'écho ;
Et pourtant, lorsque tu câlines
Ton amant, tu sens à ton tour
Que les roses du tendre amour
N'ont pas d'épines.

Papillon, qui sais prendre au vol
Un doux baiser au thym humide,
Chardonneret vif et timide,
Et toi, langoureux rossignol ;
Par vos phrases toujours divines,
Aux cœurs vous dites, sans détour,
Que les roses du tendre amour
N'ont pas d'épines.

Ces beaux palmiers qu'avec bonheur
Un instinct d'amour entrelace,
Le ruisseau limpide qui passe
En arrosant l'aimable fleur,
Aux baisers des brises badines
Tous disent à chaque retour
Que les roses du tendre amour
N'ont pas d'épines.

Beaux poissons d'azur et vermeil
Que le bonheur semble conduire,
Dès qu'il vient sur vos plaines luire,

Saluez le brillant soleil;
Du sein de vos eaux cristallines,
Chantez dans votre heureux séjour
Que les roses du tendre amour
N'ont pas d'épines.

Sentiment doux et bienfaisant,
Baume qui verse l'allégresse,
Je te salue avec ivresse,
D'un cœur sensible don charmant;
Convoitez ses grâces divines,
Jeunes cœurs, aimez tour à tour;
Car les roses du tendre amour
N'ont pas d'épines [1].

[1] Nous aurions voulu rendre tout à fait le vers espagnol; mais notre pauvre veine n'a pas suffi à reproduire le sens en une si courte mesure. Voici l'original:

CORO.

Galas purpurinas
del vergel de honor,
carecen de espinas
las rosas de amor.

Cándidas palomas
exentas de orgullo,
vuestro dulce arrullo
dice encantador:
Que entre los halagos
de dos almas finas,
carecen de espinas
las rosas de amor.

Sola en la pradera
¡oh tórtola! gimes,
y tu seno oprimes
con fiero dolor!...
Si junto á tu amado
de júbilo trinas,
no hallarás espinas
en rosas de amor.

Bella mariposa
que ornas el tomillo,
lindo gilguerillo,
dulce ruiseñor,
Vuestro gozo espresa
con frases divinas
que no tiene espinas
la rosa de amor.

Hermosas palmeras
que ufanas se mecen,
arroyos que ofrecen
su riego á la flor,
Dicen, á los besos
de auras matutinas,
que no tiene espinas
la rosa de amor

Peces salpicados
de vivos matices,
saludad felices
al sol bienhechor.
Amad; y en el seno
de ondas cristalinas
decid: no hay espinas
en rosas de amor.

¡Oh amor! te saludo,
iman de mi anhelo,
bálsamo del cielo,
don consolador!
Gozadle en buen hora,
almas peregrinas,
que no ofrece espinas
la rosa de amor.

Les deux amants, qui, pendant ce chant délicieux, s'étaient jeté les plus expressifs regards, provoqués par ce piquant à-propos, applaudirent avec enthousiasme la romance qu'ils venaient d'entendre.

— Rien ne vous manque, madame, dit don Louis : talent, instruction, beauté, générosité...

— Prenez garde, mon ami, répondit en souriant la baronne; pas de compliments flatteurs : il y a quelqu'un ici qui pourrait s'en fâcher.

— Se fâcher de la vérité! dit Marie. Oui, madame, oui, il y a en vous tout ce qui peut faire l'orgueil d'une femme.

— Délicieux! mais c'est beaucoup trop, reprit la baronne; et maintenant, allons sous le treillage du jardin.

Ils se levèrent; la baronne prit l'un des bras du marquis, fit prendre l'autre à Marie, et ils disparurent.

. . . .

Tandis qu'ils sont joyeux et pleins de bonheur, le moine ourdit de nouvelles trames contre ces vertueux amants. Le lecteur voudra bien que nous le conduisions à la demeure de cet homme pervers.



CHAPITRE III.

NOUVELLES TRAMES.



C'était par un des jours les plus chauds du mois de juillet.

Patrice avait l'habitude de dormir de longues méridiennes, et de se lever de grand matin pour se raviver à la fraîcheur de l'aube.

A son lever, il prenait un grand verre de lait de vache coupé avec de l'eau d'orge, ce qui rendait son sang plus léger. Il fumait ensuite une énorme cigarette, et attendait l'heure de son chocolat en faisant sa vaste correspondance.

A huit heures du matin, la mère Espérance, entrant chez lui pour faire son lit, lui parla ainsi :

— Aujourd'hui, mon père, il vous faudra prendre un peu de patience. Je ne fais encore qu'allumer mon feu, et votre chocolat ne sera pas prêt de sitôt : c'est que je suis allée aux renseignements dont vous m'aviez chargée, et qu'après cela j'ai entendu une messe au ***Bon-Succès***.

— Eh bien ! ma sœur, qu'est-ce que vous m'apportez?

— Des nouvelles incroyables.

— Vite, quittez l'alcôve; on s'en occupera plus tard ; asseyez-vous, et racontez-moi tout ce que vous avez appris.

La dévote s'assit à côté du moine, qui prit sa tabatière, y puisa

et la présenta à sa compagne, laquelle en retira de quoi chatouiller le creux de ses narines pendant toute la durée du colloque.

— Je disais donc, reprit la vieille d'un air satisfait, que j'ai fait de grandes découvertes. D'abord, la mère Nicolas et la gentille Edwigis se trouvent coffrées dans la *Galère* [1].

—Je sais cela depuis hier, dit le moine. Le suicide du marquis de la Crêtinière nous a beaucoup servi. Les aveugles vendent déjà une complainte sur les faits et gestes de la marquise de La Bourbe, et le scandale de sa conduite a été cause que tous ses amis lui ont tourné le dos.

— Eh ! dites donc, mon père, ne pourrait-elle pas faire des révélations nuisibles ?

— Je t'en moque! Je m'en suis préoccupé le jour où elle me

[1] Dès 1610, on eut l'idée d'établir, dans la prison dite *de Cour*, une séparation pour les femmes de mauvaise vie poursuivies et punies par les tribunaus, et déjà on voit en 1622 un *accord* des juges correctionnels qui alloue à la *Moison-Golère* une partie des amendes des faus poids. Plus tard, la *Galère* semble avoir été à la charge des hôpitaux, jusqu'à ce qu'en 1673 la congrégation des Esclaves du dous nom de Marie, fondée par le bienheureux Simon de Rojas dans le couvent de la Trinité, commença à recueillir les mendiants des deux seses, ce qui fut l'origine de l'hospice. En 1722 on y établit une habitation séparée sous le titre de *Galère*, pour le dépôt des femmes mondaines. On continua ainsi avec beaucoup de peine jusqu'au milieu du siècle passé, où l'on transporta la Galère dans une maison appartenant aus hôpitaux, dans la rue d'Atocha; on mit sa direction à la charge de leur comité suprême, et on la fit soutenir précairement par des legs et des aumônes, jusqu'à ce que, le 2 mai 1808, à la faveur de la révolution de ce jour, les réclusionnaires s'évadèrent, et l'établissement resta abandonné. La guerre finie, la Galère fut rétablie au moyen de quelques ressources accordées par le gouvernement, et resta dans la rue du Soldat, dans l'édifice qui était auparavant la Crèche ; elle resta sous la direction des juges de paix, continuant ainsi machinalement, jusqu'à ce qu'en 1837, elle ait été transportée dans l'ex-couvent de Monserrat, rue de Saint-Bernard, qui fut acheté par le Trésor à *cens réservatif.* La Cour de justice, qui succéda aux juges de paix, continua l'administratian de cet établissement jusqu'en 1842 ; il fut alors confié à la Société philanthropique chargée de l'amélioration des prisons et du système pénitentiaire. Une commission prise dans son sein a perfectionné cette œuvre d'une manière honorable ; elle a donné à l'édifice une meilleure distribution, d'autres règlements, y a mis l'ordre intérieur, y a établi le travail qui occupe les réclusionnaires. On leur enseigne la lecture, l'écriture, le calcul. Aujourd'hui, enfin, on voit avec intérêt un établissement qui naguère offrait un spectacle répugnant. Il renferme 113 individus, tandis que jamais il n'avait pu en contenir plus de 50. L'ordre, la décence et la bonne tenue y règnent, et nous pouvons dire que dans cette maison sont pratiqués les préceptes de la religion, de l'humanité et de la morale publique. (*Manuel de Madrid*, page 333.)

menaça de faire marcher au gibet tous les conspirateurs... car l'idée de l'échafaud, voyez-vous, ça vous donne des crispations de nerfs... mais plus tard j'y ai réfléchi, et je me suis convaincu qu'en conduisant l'affaire avec adresse, il n'y avait rien à craindre. Tout a marché comme sur des roulettes. Quel crédit voulez-vous qu'on accorde à une femme d'une conduite si dépravée? Puis, il est de l'intérêt du gouvernement d'étouffer tout ce qu'elle pourrait dire, et il en sait bien plus long qu'elle n'en dirait. Après?

— J'ai pareillement découvert ce qu'est devenue Marie, dont la guérison a fait de grands progrès.

— Serait-elle avec son amant? dit le moine tout effaré.

— Non, monsieur, répondit la femme; elle se trouve chez la sœur du médecin de l'hôpital, grande dame, jeune, jolie, et mariée à un noble qui est absent.

— Ce n'est pas mal, mais ce n'est pas assez. Il faut au plus tôt savoir le nom de cette personne.

— Avec ce que nous savons déjà, ce ne sera pas bien difficile.

— Eh bien! alors, il faut que cela soit su dans la journée, et de plus, il faut savoir si le séducteur de Marie s'est trouvé pour quelque chose dans sa sortie de l'hôpital, et s'il fréquente la nouvelle demeure de la jeune fille... Tout cela est probable, mais il faut en être sûr. Il me suffirait, pour tout savoir, de me présenter à l'hôpital, mais ce ne serait pas adroit; car, lorsque j'y conduisis Marie, ce fut au nom de la marquise de La Bourbe... Il ne convient pas de faire une telle démarche, lorsque j'ai tant de moyens...

— Tiens! ne suis-je pas là, moi, à qui cela ne coûte rien? Pourquoi vous mettre en avant, vous, mon bon père?

— Et le père Labouillie? demanda le moine.

— Est-ce qu'il ne serait pas venu?... Ah! le fainéant!... il disait qu'il allait me suivre.

— Fainéant n'est pas le mot, ma sœur; s'il ne vient pas, il n'y a pas de sa faute. C'est un homme très-actif et qui mérite toute notre confiance. Il a rendu de bien grands services à la cause de la religion et de notre bien-aimé souverain don Carlos. Il est aussi

compromis que nous, et c'est un homme adroit et courageux... enfin, un véritable royaliste.

— Oh! pour ça, oui... il est homme à tout faire... et puis craignant Dieu, très-brave... Lors de la guerre de l'indépendance, il massacrait tous les Français qu'il rencontrait endormis... Il y a vraiment du plaisir à le lui entendre raconter. Et maintenant, donc! ah! ah!... lorsqu'il s'agit de tuer des nègres et des juifs... et surtout il est si bon chrétien!... si plein de respect pour les ministres du Seigneur!

En ce moment la sonnette tinta; la vieille courut à la porte et se trouva face à face avec l'homme en question.

— Voyons donc! lui dit-elle; le maître s'impatiente. Et le sacripant se jeta vite dans la chambre du moine.

— Louange à Dieu! dit-il avec son accent andaloux en ôtant son chapeau plat.

— Bonjour, mon ami.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon cher monsieur?

— Je vais vous le dire, père Labouillie, et je vais vous donner une grande preuve de l'affection que je vous porte et de la confiance que j'ai en vous. Il s'agit d'une affaire grave et qui demande la plus grande réserve.

— Quand on dit *motus* et à l'œuvre! il n'en faut pas davantage; car nous n'aimons pas les caquets. Voyons l'affaire; on est homme d'honneur, et tout est dit.

— Êtes-vous quelquefois allé à la *Fontana de Oro?*

— Je n'y ai jamais fourré le nez, parce que le *lion* y fourmille, mais je sais où est l'endroit.

— Dans la carrière de Saint-Jérôme.

— C'est ça.

— Il s'y trouve un individu détestable, ennemi de la religion, juif enragé, de ceux qui s'acharnent le plus contre l'autel et le trône. Dois-je vous dire que la destruction d'une pareille vermine serait une œuvre agréable à Dieu?

— Son signalement, et je vous le descends en un clin d'œil; justement, j'ai ici mon cure-dents mis à neuf, à l'usage des nègres.

Et il sortit de la poche de son pantalon un énorme couteau, qu'il montra au moine en disant :

— Je n'ai pas d'autre épingle.



— Je connais votre bravoure.

— C'est que, comme dit le proverbe : Aux ennemis de Dieu... vous comprenez. Si notre homme est de trop... on le raccourcit... et... voilà.

— Ce serait une œuvre de miséricorde... et puis la récompense serait mon affaire, et vous savez...

— Je sais que vous n'êtes pas cancre.

— Ce n'est pas dire que l'affaire soit tellement pressée qu'il faille risquer la réussite par trop de hâte. On cherche une occasion propice et sans danger.

— Comment nommez-vous ce défunt?

— La personne dont je parle se nomme don Louis de Mendoza.

— Ça reste comme sculpté.

— Il est commandant de la garde nationale et demeure dans la *Fontana de Oro*.

— Que la terre lui soit légère!... c'est de la gnognote... Après?

— De la prudence, de la discrétion, du silence.

— Muet, mais pas manchot... est-ce ça?

— Tout juste. En attendant la récompense, qui sera proportionnée au service, voici un petit à-compte.

Et le moine glissa un quadruple dans la main du cabaretier.

— Dieu vous le rende! dit celui-ci, mettant la pièce dans sa ceinture; et il disparut après avoir tendu sa main au moine, qui la lui serra avec toute l'expression de la plus vive reconnaissance.





CHAPITRE IV.

LE MUSÉE.

Nous avons dit à nos lecteurs que la beauté physique de notre charmante baronne *** était relevée par l'attrait d'un talent supérieur et d'une rare instruction.

Nous avons entendu sa voix touchante, nous l'avons vue faire des prouesses sur le piano ; mais nous n'avons pas dit que ce bijou de l'aristocratie de Madrid possédait l'art sublime d'Apelles à un si haut degré, que les professeurs les plus distingués auraient pu porter envie à son intelligence et à son exécution, surtout pour le paysage et la miniature.

Elle achevait le portrait de Marie, et la ressemblance était si

parfaite, que la jeune fille elle-même ne pouvait revenir de son étonnement; il lui semblait se voir dans sa glace.

C'était une surprise que Marie se proposait de faire à son cher marquis.

—Que de jouissances vous avez dans ce monde, ma douce amie! dit Marie à la baronne en la regardant avec respect.

— Comment cela? dit la dame en souriant.

— Que vous devez être aimée de votre époux! Tout ce que l'on peut désirer dans ce monde, vous le possédez : bonté, jeunesse, fortune, beauté, talent, instruction... Que don Louis disait bien : Vous êtes un trésor de perfections! Oh! sans doute, sans doute, vous devez être adorée de votre époux... Il est jeune, beau; il sait apprécier les charmes de son épouse... j'en suis sûre... Oh! satisfaites mon cœur, qui a besoin de vous savoir heureuse! Dites que c'est vrai.

La baronne soupira et ne répondit pas.

— Grand Dieu!... vous soupirez... ajouta Marie inquiète. Seriez-vous donc malheureuse?

— Oh! non, ma fille, non, répondit Émilie simulant la sérénité. Mon mari m'aime... Il est un peu léger... mais il m'aime... et je ne doute pas de le ramener dans la bonne voie, dont il s'est peut-être éloigné. Cette seule assurance suffit à mon bonheur... D'ailleurs, vous savez... nous autres femmes, nous sommes si exigeantes!

— Oh! mais, c'est que si votre époux ne se conduit pas bien, il aura affaire à moi. J'ai bien envie de le connaître.

— Vous ne tarderez pas à être satisfaite, car il revient sous peu de jours.

— Eh bien! alors... s'il ne vous aime pas à l'excès, il faudra bien qu'il m'écoute... Car j'entends que vous soyez heureuse, aussi heureuse que moi; je veux que votre mari vous aime comme je suis aimée de don Louis... A propos, quelle surprise nous allons lui faire avec le portrait! il est si ressemblant! Mon Dieu! que je voudrais avoir un pareil talent!... c'est une si belle chose que la peinture!... Vous ne sauriez croire combien j'aime à contempler les tableaux de votre grand salon.

—Vraiment? eh bien! reprit la baronne, aujourd'hui, à l'instant même, nous pouvons aller au musée de peintures. C'est là que vous verrez des prodiges!

La baronne tira le cordon, et Thomas parut.

— Ma voiture, lui dit la dame.

— Elle est prête, reprit le nègre.

— Partons donc, Marie, continua la baronne tout en lui prenant le bras.

Une demi-heure après, la calèche s'arrêtait à la grande porte du musée de peinture et de sculpture de Madrid.

. . . .

En 1785, cet édifice fut construit sous la direction de don Juan de Villanueva, et par l'ordre du roi Charles III. Sa forme est rectangulaire; la partie centrale est un parallélogramme de trois cent soixante-dix-huit pieds de longueur sur une largeur de soixante-quatorze, qui se termine latéralement par deux corps de bâtiment carrés de vastes dimensions; l'ensemble, enfin, est colossal et majestueux. La principale façade est véritablement admirable et présente l'un des plus magnifiques ornements du Prado. Une élégante galerie de quatorze arcades de demi-degrés et de quatre à linteaux, dont les extrémités latérales forment deux grands corps saillants, avec cinq fenêtres sur le premier plan et cinq balcons sur le second, présente un aspect noble et pittoresque. Un autre corps saillant de vingt-quatre pieds sur soixante-quatre de façade, avec cinq colonnes de quarante pieds de haut, et leurs pilastres en pierre de *Colmenar*, constitue l'entrée centrale; sur sa corniche repose une attique avec son fronton, au centre duquel on distingue un bas-relief qui représente Minerve distribuant des couronnes aux Beaux-Arts.

La façade de droite est sur la route qui aboutit à Saint-Jérôme. Son entrée principale conduit à un vestibule orné de huit colonnes, et à une galerie qui donne passage pour les salons. Il y a deux salons latéraux de cent quarante-un pieds de longueur sur trente-huit de largeur. En face est une pièce carrée qui, au moyen d'une arcade magnifique, conduit à un salon voûté, en parallélogramme, de trois cent soixante-dix-huit pieds de longueur sur trente-six de

largeur et trente-huit d'élévation, ayant des niches et des ornements du goût le plus exquis. Au centre se trouve un corps de bâtiment d'une hauteur de quarante-quatre pieds, qui, par le grand œil-de-bœuf de son sommet, communique un beau jour au salon. A gauche, on voit encore une autre pièce, de quatre-vingt-huit pieds de longueur sur cinquante de largeur, et en face du plus grand salon est une salle ronde, qui, par quatre portes, livre passage vers une galerie immense environnée d'une cour, et conduisant à deux autres salons très-vastes. Enfin, une pièce carrée complète cet immense édifice.

La galerie de peinture de ce magnifique musée, gloire de la nation espagnole, orgueil des âmes patriotiques qui aiment notre muse imposante si perfidement raillée par la haineuse envie; cette galerie, disons-nous, a été appelée la PREMIÈRE DU MONDE par tous les connaisseurs, nationaux et étrangers, qui y ont admiré les chefs-d'œuvre des plus grands artistes connus. Elle renferme au delà de deux mille tableaux, tout ce qu'ont fait de plus beau Raphaël d'Urbino, le Corrége, Michel-Ange, Titien, le Dominiquin, Albano, André del Sarto, Vasano, Reni, Boscho, le Parmegiano, Vinci, Sasso-Ferrato, le Tintoretto, Salvator Rosa, Vacaro, Véronèse, Piombo, Carachi, Rubens, Téniers, Rembrandt, Van-Dyck, Mengs, Lorenès, Durer, le Poussin, Murillo, Velazquez, Cano, Ribera, Juanès, Zurbaran, Rivalta, Moralès, et un nombre infini d'autres que la nécessité de la concision nous fait omettre.

. . . .

Marie, douée d'une sensibilité et d'une intelligence exquises, s'extasiait devant les plus beaux tableaux. La baronne, voyant qu'elle admirait le numéro 138 en véritable connaisseur, lui fit l'explication suivante :

— Cette figure du centre, à moitié nue, représente Bacchus, prenant pour trône un tonneau, et la tête ceinte de pampres.

— Et que fait-il à celui qui est à genoux devant lui? demanda la jeune fille.

— Il le couronne de lierre, répondit la dame, et les personnages qui assistent à ce couronnement applaudissent, parce que le lauréat était sans doute un intrépide buveur.

— Quelle perfection dans les figures! quelle expression ! que de naturel !



— Aussi est-ce un des chefs-d'œuvre de Velazquez. Don Diego Velazquez de Silva naquit à Séville en 1599; il devint le gendre et l'élève de Pacheco et le protégé du roi Philippe IV. Il étudia les peintres classiques de l'Italie et fut le fondateur de la bonne école à Madrid, où il mourut en 1660.

C'était ainsi que ces deux femmes aimantes visitaient ces vastes salons.

Marie témoigna encore plus d'admiration pour le numéro 726.

— En vérité, vous jugez de la peinture comme un grand connaisseur, lui dit la baronne. Ce tableau, que vous contemplez

avec tant de ravissement, est la SAINTE FAMILLE, plus vulgairement connue sous le nom de PERLE DE RAPHAEL, original dont le jeune littérateur valencien don Josef Bonilla a fait une copie d'une rare perfection. Raphaël Sanzio, surnommé d'URBINO à cause du lieu de sa naissance, naquit en 1483. Il commença ses études sous la direction de Pierre Perugino, et ne tarda pas à surpasser son maître et à fonder une école nouvelle qui régénéra cet art sublime. Il mourut en 1520, laissant des élèves d'une grande célébrité.

— Comme l'enfant est assis avec grâce sur l'un des genoux de la Vierge! s'écria Marie. Que cette petite jambe est naturellement appuyée sur la barcelonnette! Cet autre enfant est sans doute saint Jean?

— Vous l'avez dit, répondit la dame; c'est saint Jean, qui, sous sa peau de mouton, offre à l'enfant Jésus des fruits que celui-ci va prendre, adressant auparavant un tendre sourire à sa mère, comme pour lui en demander la permission.

— Avec quelle bonté cette divine mère le contemple! Et les autres personnages, quels sont-ils?

— La personne à genoux près de la Vierge, c'est sainte Anne, et celle du fond, saint Joseph. Ce tableau fut acheté en Angleterre par Charles Ier. Lorsque, après la mort de ce roi, Ferdinand IV l'acquit, il s'écria : « *Voici la perle de tous mes tableaux!* » et c'est depuis ce temps que ce nom significatif lui est resté.

— Dieu! s'écria Marie en apercevant le numéro 747, que ces perdrix appendues à l'arbre sont bien représentées! que de naturel! Dites donc, et celles que l'on voit par terre toutes plumées?

— Ce tableau est dû à Jacob Nani, reprit la baronne, célèbre peintre italien qui eut la fantaisie de s'adonner à la peinture des oiseaux morts... Tenez, vous avez là peut-être ce qu'il y a de mieux au musée, ajouta-t-elle en montrant le numéro 784. C'est *la Chute de Notre-Seigneur avec la croix*, et on lui a donné le nom de PASME DE SICILE. C'est l'un des plus grands chefs-d'œuvre de Raphaël; il a été admirablement copié par M. Sarda, peintre profondément versé dans les études de ce grand maître italien, qui n'a pas mis moins de neuf mois pour venir à bout de cette œuvre difficile.

Pendant que Marie la contemplait ébahie, la baronne ajouta :

— Il serait trop long de faire l'histoire de cette admirable peinture. Les vicissitudes de la guerre la portèrent à Paris en 1810; et là, les progrès merveilleux du siècle la firent passer de la planche à la toile. Elle fut rendue à l'Espagne en 1816. Quelle expression dans toutes les figures! Remarquez les traits de ces femmes en pleurs qui suivent Jésus. Il leur annonce la ruine de Jérusalem et leur dit : *Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vos enfants.* Une foule de gens à pied et de soldats à cheval remplissent la scène, et s'étendent depuis les portes de Jérusalem jusqu'au sommet du Golgotha, qu'on voit dans le lointain. Simon le Cyrénéen, prenant la lourde croix, aide Jésus à se relever, et deux des gardes accablent le Rédempteur des plus grossiers outrages.

Marie donna une larme au mérite extraordinaire de cette composition et surtout à son sublime sujet; puis, poursuivant son examen, elle s'écria :

— Que j'aime cet enfant Jésus! Et elle remarqua le tableau qui portait le chiffre 786.

— C'est en effet une excellente composition, dit la baronne; elle est d'un des meilleurs élèves du Titien.

— Qui donc?

— Jacobo Palma le vieux, né à Serinalta, dans le Bergamasse. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort; du moins je n'ai pu les trouver dans aucun des auteurs qui parlent de ce peintre célèbre. On sait seulement qu'il florissait dans le seizième siècle et qu'il ne vécut que quarante-huit années.

— Quel est le sujet du tableau?

— C'est *l'Adoration des bergers.*

— Que l'enfant assis sur les genoux de Marie est beau!

— Voyez avec quelle grâce enfantine il caresse les pâtres!

— En effet... et, si je ne me trompe, ils lui offrent des fruits...

— Et puis cet agneau que vous voyez plus loin et qu'on dirait plein de vie. Saint Joseph, assis à la gauche et appuyé sur son bâton, écoute le berger qui lui parle.

— Cet autre tableau, sous le numéro 787, est bien grand!

— Je crois bien! il a des dimensions colossales. C'est un Titien.

Il représente Prométhée, fils de Clymène et de Japet, qui, d'après la Fable, créa les premiers hommes avec de la boue. Avec l'aide de Pallas, il parvint à monter à l'Olympe et à y dérober le feu sacré qui leur donnait la vie. Jupiter, irrité de ce vol, commanda à Mercure d'attacher Prométhée au sommet du mont Caucase, où un aigle lui rongeait le foie, qui renaissait sans cesse pour que le supplice fût éternel.

— Dieu! fit Marie effrayée.

— Finalement, Hercule le délivra de cet atroce martyre.

On passa à d'autres tableaux, et la jeune fille ne tarda pas à faire entendre l'exclamation suivante :

— Quel joli tableau que ce numéro 797!... Qu'est-ce qu'il nous montre?

— C'est l'union de deux amants heureux, répondit la baronne d'un air joyeux, comme qui dirait don Louis de Mendoza et une demoiselle de ma connaissance.

Marie regarda sa compagne avec douceur, et celle-ci ajouta en souriant :

— Remarquez bien ce beau jeune homme qui place l'anneau nuptial au doigt de cette jeune fille, mise avec tant de richesse; au-dessus d'eux plane un Cupidon qui leur place un joug au cou. On dit que, d'après les anciens inventaires de la maison du roi, c'est le mariage de Ferdinand V et d'Isabelle.

La joie qui brillait dans les yeux de Marie et la façon dont elle regardait la baronne, comme pour la remercier de sa charmante allusion, firent connaître qu'elle n'en était pas fâchée.

— Si cet heureux instant pouvait jamais arriver, dit-elle, ce serait à vous que je devrais tant de bonheur.

Cette délicieuse inspection continua; puis, enfin, ces deux femmes charmantes rentrèrent chez elles pour y attendre l'instant de la veillée où elles pourraient faire à don Louis la surprise du portrait qui était l'image de sa bien-aimée, et un souvenir de l'amie qui en était l'auteur.



CHAPITRE V.

UN BAL AU CABARET.



Laurent! Laurent! criait le nègre Thomas, sautant de joie comme un enfant.

— De quoi? lui répondit le cocher de la baronne; est-ce que le cerveau est déménagé?

— Tu sais... l'autre jour, le petit marquis de Bellaflor m'a donné un doublon?

— Eh bien! est-ce que tu me le dis encore pour que j'en sois jaloux?

— Oh! que c'est laid! Au contraire, c'est parce que je veux t'en donner ta part. Je m'exécute!... je te paye tous les canons que tu voudras à la santé de ma chère demoiselle, de ta bonne maîtresse et de ce brave petit marquis.

— Tope, et j'en suis... mais à quand l'affaire?

— Juste à présent.

— A présent?... Mais si ces dames demandent la voiture?

— Pas de voiture aujourd'hui, ni de jour ni de nuit, et j'ai la permission de te régaler.

— Et c'est pour cela que tu cabriolais tout à l'heure?

— Je ne suis pas pochard, parce que c'est très-laid; mais aujourd'hui, vois-tu, je ne sais si je n'irais pas jusqu'à piquer un renard... car, lorsqu'il s'agit de trinquer à la santé de mon adorable demoiselle, je ne me tiens plus... heureusement que j'ai le jarret dur... suffit... nous verrons... Et ainsi donc, passe ta veste et filons.

Laurent était beau garçon et de belle humeur; Thomas, quoique nègre, était très-bien aussi, surtout lorsqu'il voulait se musquer. Ils prirent tous deux le costume de *manolos* et se présentèrent à la baronne avant de sortir, pour prendre ses ordres. Elle leur recommanda d'être sages, et puis ils se lancèrent à la rue, gais comme deux pinsons.

— Eh bien! dit Thomas, où allons-nous?

— Attends... n'est-ce pas aujourd'hui le 12?

— Ma foi, je crois que oui.

C'était en effet le 12 juillet 1836.

— Nom d'un nom!... la mère Marianne donne à pareil jour un bal à cause de sa fête... Allons-y, veux-tu?

— Allons où tu voudras.

— Tu y verras de fameux gibier.

— J'aime mieux qu'il y ait du bon valdepegnas.

— L'un n'empêche pas l'autre, et tous deux n'empêchent pas les sentiments. Aimes-tu la danse?

— C'est-à-dire que j'aime beaucoup voir danser... car, quant à moi, je n'ai jamais été fagoté pour ça.

— Eh bien! moi, lorsqu'au son de la mandoline je puis tricoter quelques passes, j'allonge ma vie d'un bon tiers. Tu verras avec quelle grâce la *Camarde* te file le *zorongo*.

— Qu'est-ce que c'est que ça, la *Camarde?*

— La fille de la mère Marianne... une petite brune à croquer, plus dégourdie qu'un diablotin... avec une taille mignonne... et un arc-boutant qui vous trouble la tête. L'année passée, je lui contais fleurette.

— J'y suis... c'est pour ça que tu me mènes chez elle... Au reste, ça m'est égal... Voyons, marche... nous boirons un coup; puis, tu danseras avec la *Camarde*... et moi, je finirai la bouteille à la santé de ma bonne demoiselle.

Cet entretien conduisit nos héros jusqu'à l'entrée de la rue Saint-Antoine.

On aurait de la peine à croire qu'une pareille rue pût se trouver dans la capitale de l'Espagne. C'est un long bourbier, serré par deux filières de misérables huttes, aussi inégales entre elles que son affreux pavé. Les murs enfumés et sillonnés par de profondes crevasses; les femmes couvertes de haillons, qui se peignent au soleil au beau milieu de la rue; les marmots qui jouent en chemise, et quelquefois moins couverts encore; et le fumier qui, de tous côtés, exhale une odeur fétide, donneraient lieu de penser que la police ignore le misérable état de cette fange, si l'on n'apercevait dans tous les angles de la rue des fainéants, les bras croisés, portant l'uniforme de cette institution *protectrice*, et qui, à sa plus grande honte, y tiennent aussi leurs tanières. Mais ce qu'il y a de plus scandaleux, c'est que les femmes de mauvaises mœurs y fourmillent, et qu'il ne s'y passe pas de jour sans bagarre ni de nuit sans coups de poignard; en sorte que la hideuse misère, le désordre et la démoralisation y atteignent leurs dernières limites.

Nous présentons à regret ce répugnant tableau; mais lorsqu'il s'agit de raconter l'histoire complète des mœurs et des habitudes d'une ville aussi intéressante, nous devons dire toute la vérité, quelque honte qu'il puisse nous en coûter : car la justice et l'intérêt public nous commandent de dénoncer le mal au gouvernement, afin de faire disparaître d'une capitale si importante tout ce qui peut souiller les mœurs et s'opposer aux progrès de la civilisation espagnole.

Et qu'on n'aille pas supposer que nous demandons des châtiments, des emprisonnements contre les malheureux que la misère a plongés dans la prostitution; c'est de la protection et des soins que nous demandons, pour changer leurs habitudes. Nous l'avons déjà dit bien des fois, et nous ne nous lassons pas de le répéter :

qu'on soulage l'indigence, et le germe de tous les maux disparaîtra.

Nous n'avons pas non plus l'intention d'offenser les personnes honnêtes qui sans doute se trouvent aussi en grand nombre dans cette rue; mais nous sommes sûr qu'elles ont fait souvent elles-mêmes ces observations, et que si elles habitent ce quartier repoussant, c'est qu'elles y possèdent en propre une maison, ou que l'exiguïté de leurs moyens les empêche de prendre des loyers d'un prix plus élevé. Il est affligeant de voir jusqu'à quel point l'avarice des propriétaires pressure les locataires, alors surtout que la misère fait arriver de la province tant de malheureux qui viennent chercher à Madrid quelque ressource.

Au reste, il faut avouer que, sous le rapport de l'à-propos, il n'y a pas de rue qui ait un nom plus convenable que celle de Saint-Antoine, car elle offre au petit pourceau tout ce dont il a besoin pour se vautrer et engraisser, surtout après les pluies, qui en font un fétide bourbier.

Et pour que rien ne manque aux bienheureux habitants de ce paradis, à partir de dix heures du soir, on commence à y respirer les émanations de ce baume salutaire que transportent à leur *Montfaucon*, dans la rue de *Rogueros*, les calèches parfumées de *Sabatini*, qui ont pris pour passage habituel celle de Saint-Antoine; cette rue jouit ainsi pendant toute la nuit de la présence de ces véhicules, appelés par dérision *charrettes de propreté*, bien qu'il n'existe dans toute la ville rien de plus dégoûtant que ces phaétons pestilentiels.

Sans craindre la censure de quelques susceptibilités par trop délicates, nous avons déjà dit, au commencement de cet ouvrage, qu'il faudrait substituer à cet abus quelque autre moyen moins *balsamique*, parce qu'il est inconvenant que les habitants de la capitale d'un grand royaume ne puissent pas se retirer des réunions, des théâtres et autres lieux de récréations, sans se heurter contre ces équipages de propreté qui infectent toute la ville [1]. Si

[1] Depuis la première censure que nous fîmes de cette mauvaise mesure, l'autorité a fait construire des égouts, sans doute pour exécuter cette importante réforme.

l'autorité ne veut pas envoyer à Paris pour y faire des études *profondes* sur le système de vidange inodore qui s'y pratique, elle a encore deux moyens d'obvier à cet abus, savoir : faire sortir un peu plus tard les *chars Sabatini*, ou ordonner à tous les habitants de boucher leurs narines avec de la cire d'Espagne.

Certes, on fait bien d'embellir les rues centrales, de donner plus de largeur aux trottoirs et de supprimer les grilles qui embarrassent les passants; on fait bien d'entretenir le pavé et même de le perfectionner. Que l'on soigne assidûment les promenades publiques, qu'on y plante de beaux arbres ainsi que dans les rues larges et sur les places, et qu'on rende l'éclairage digne de la capitale de l'Espagne, tout cela est bien encore, très-bien, excellent, louable; parce qu'en même temps que ces travaux embellissent la ville, ils prouvent le zèle et les tendances civilisatrices de l'autorité, et puis ils occupent les bras des honnêtes ouvriers, qui, sans cela, poussés par la faim et le désespoir, pourraient se livrer à tous les désordres. Il n'y a donc qu'à louer sur ce point. Mais entre ces réformes, ces embellissements, et l'abandon où se trouvent les quartiers retirés, il y a un ignoble contraste qui peut donner lieu à porter contre l'autorité chargée de la police urbaine de la ville une accusation d'injustice criante. Tous les habitants de la capitale ont un droit égal à la sollicitude de leurs administrateurs, et il n'y a pas d'équité à abandonner les districts qui sont dans l'état le plus déplorable, pour donner tous ses soins à ceux qui sont depuis un temps immémorial les mieux partagés, et qui pourraient, sans souffrir, attendre les décorations luxueuses qu'on leur prodigue si inconsidérément.

C'était dans la rue Saint-Antoine que la mère Marianne tenait son cabaret, ou, pour mieux dire, son misérable *bouchon*, car il se réduisait à une seule pièce carrée, dont les murs, noircis par la fumée, étaient placardés d'estampes de saints enluminées avec du jus de cerise et du safran, et de quelques autres qui représentaient des scènes diverses de combats de taureaux. Ces images, délabrées, déchirées, laissaient voir le pain mâché qui avait servi à les coller, et aux coins de plusieurs, on apercevait quelques-uns de ces clous à large tête qui rendent éternelle la chaussure du porteur d'eau.

Sur les pans de mur que la fumée n'avait pas envahis, on voyait, tracés au charbon, une foule de termes, de locutions cyniques qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire de l'Académie.

Les siéges de ce salon consistaient en deux douzaines de chaises en bois blanc, la plupart cassées et sans paille; et quelques planches de vieux lits, soutenues par d'énormes pierres ou des tas de briques, y tenaient lieu de divans et de sofas.

Si l'éclairage n'était pas abondant, ce n'était pas que, dans leur véritable traduction espagnole, les lustres fussent en défaut, car les *araignées* pullulaient dans tous les coins, et leurs toiles noires et épaisses pendaient en festons aux angles des poutres du plafond; c'étaient les seules draperies qui décoraient ce lieu de délices.

Quelques auteurs prétendent que la nature n'est belle que parce qu'elle est variée; si cela est exact, rien de plus élégant que le parquet de cette étonnante guinguette. En effet, la diversité de ses couleurs lui donnait l'aspect d'une singulière mosaïque. C'était un mélange confus de débris de tuile, de briques, de cailloux, et les interstices étaient remplis avec de l'argile et du mortier fait avec on ne sait quoi. Finalement, pour que l'on ne regrettât pas l'absence des parfums qui embaument les sérails de l'Orient, on avait arrosé cet Eldorado avec l'eau d'uue terrine qui, pendant une semaine, avait servi de baignoire à la morue écossaise.

Le luxe des toilettes et la bonne tenue de l'assemblée répondaient aux attraits du lieu, qui ne recevait le jour et l'air que par uno espèce de tabatière donnant sur une écurie. Cette tabatière servait de buffet, et n'avait pour persiennes et pour rideaux que les draperies naturelles dont uous venons de parler, ce qui nécessitait l'éclairage longtemps avant la chute complète du jour.

En guise de ces lustres somptueux qui, dans les colisées, descendent du milieu de la majestueuse coupole, on voyait un lampion étique accroché à un long roseau tout couvert de mouches, et cloué à la poutre la plus centrale; et ce lampion répandait, avec ses rayons blafards, une partie de son liquido odorant sur cette heureuse et brillante société.

A la faveur de cette étrange lumière, on distinguait les plus

atroces physionomies; c'étaient des caricatures livides, les plus hideuses et les plus effrayantes que puissent produire le crime et la prostitution.

Là le sexe féminin démentait sa qualification galante de beau sexe; la plupart des femmes étaient en guenilles crasseuses, nu-pieds, ou avaient des souliers sales et percés. Par les ouvertures que présentaient certaines parties usées ou mal jointes de leurs vêtements, on apercevait une peau flasque et basanée de corps flétri. Ces créatures pâles et difformes, animées d'une joie fiévreuse, faisaient parade de leurs misères, de leur prostitution, et même de leurs infirmités.

Le débraillé des cavaliers, leurs rudes manières, leurs obscénités mêlées aux plus horribles blasphèmes, accusaient les mœurs du bagne, la profession de voleurs de grandes routes, et l'habitude du crime et de la fainéantise. La mise la plus commune de ces *personnages* se composait du chapeau à larges bords, chemise en couleur, veste jetée sur l'épaule, ceinture de laine, et pantalon à raies, toujours recouvert de crasse, rapiécé ou troué.

Outre le couteau monstre indispensable, porté par les uns dans la ceinture, et par d'autres dans le gousset du pantalon, ils avaient une énorme trique, ou du moins un jonc de frêne très-long, dont ils ne se dessaisissaient pas même pour danser, car alors ils le croisaient avec la partie postérieure de la ceinture.

Le *Cornu*, homme d'une jovialité extraordinaire, d'un âge déjà mûr, et baptisé de ce sobriquet à cause de la philosophique résignation avec laquelle il supportait et faisait gorge chaude des infidélités de sa digne épouse, la *Tondue;* le *Cornu*, assis, à l'instar du dieu Bacchus, sur une vieille tonne, jouait de la guitare, et chantait des couplets que notre pudeur naturelle ne nous permet pas de rapporter à nos lecteurs.

Lorsque Thomas et Laurent entrèrent dans ce bal étrange, la fameuse *Camarde*, ancien caprice de ce dernier, dansait le *bolero* avec *Francinet* le cloutier.

Un long *hourra* d'enthousiasme célébrait la grâce et l'aisance avec lesquelles cette femme effrontée exécutait son pas favori, d'autant plus séduisant pour les spectateurs, que la *Camarde* avait

en effet une taille d'une flexibilité tout espagnole. Son corps mince et souple se prêtait aux mouvements les plus voluptueux,



et sa mise, quoique sans luxe, était d'une coquetterie et d'une propreté que les haillons de l'assemblée rendaient fort remarquables. Ce pas, qui ravissait les amateurs, consistait à marcher à la rencontre du partenaire en se balançant le corps, les bras élevés en cerceau, les mains agitant vivement les castagnettes, la figure gracieusement penchée, le sourire sur les lèvres, le pied droit tantôt sur la pointe, tantôt sur le talon, et en faisant des passes si promptes, que le corps, aidé par un léger mouvement de la hanche, en reçût une vive secousse; tout cet ensemble de contorsions significatives excitait les plus bruyants applaudissements.

— Parfait, femme incomparable! s'écria Laurent aussitôt que l'agitation générale eut cessé et qu'il pensa que sa voix pourrait être entendue.

Ce cri attira l'attention, et, bien plus encore que ce cri, l'apparition des deux nouveaux personnages, dont la mise décente et gracieuse contrastait avec la sale friperie du reste de l'assemblée.

Le bal se trouva un instant suspendu, et la mère Marianne, courant à sa fille, lui dit en minaudant :

— Dis donc, Mimi, est-ce que tu n'as pas vu le trésor que le Seigneur nous envoie?

— Laurent! s'écria la jeune fille en s'approchant de son fiancé et lui prenant familièrement la main. Dieu! que c'est bien! tu ne pouvais arriver plus à propos, gentil mauvais sujet. Et, s'adressant à l'assemblée, elle ajouta : Ouvrez vos rangs, messieurs, car voici venir toute la grâce d'Espagne. Voyons, *Cornu*, griffe bien ta mandoline, et donne-nous une *jota* qui fasse suer le plaisir par tous les pores.

— Y a-t-il ici du plaisir sans toi, mon délicieux rat? dit Laurent avec malice. Laisse-moi reposer une minute en vidant un canon à ta santé avec cet ami, et puis, ma brunette adorée, je suis à ta disposition.

— Va, méchant monstre, tu m'as déjà oubliée.

— Veux-tu te faire ma souveraine?... Nous parlerons tantôt de cela... en attendant, sache que je t'aime plus que jamais.

Pendant que la *Camarde* et Laurent se disaient des douceurs, la mère Marianne prit un petit pot d'eau-de-vie et le donna à Thomas. Les deux amis burent quelques coups, après quoi, Laurent se mit à danser avec son ancienne maîtresse, laissant l'eau-de-vie au nègre, qui, tout en regardant la danse, redoubla les libations, de sorte qu'il commença à ne voir plus clair.

— Encore un coup, la mère Marianne! cria le nègre; car je veux porter une santé à ma bonne demoiselle, ne fût-ce que pour faire enrager ses ennemis... Ah! oui... voilà comme je suis, moi... mère Marianne... mère Mar.....

— Touche là, mon cher Thomas, s'écria un gros gaillard qui

venait d'entrer au cabaret en costume de conducteur de calèche.

— Tiens!... tu es ici, toi, *Lézard?*... je te croyais au bagne.

— En effet, j'y avais obtenu une place; mais je *lâchai la mouche*, et les tribunaux trouvèrent qu'ils s'étaient trompés; et me voici... à te chercher.

— A me chercher?

— A chercher un homme de courage et de résolution. Je ne doutais pas que je trouverais ici le héros dont j'ai besoin; mais j'étais loin de penser que ce dût être l'ancien compagnon de mes prouesses de Cadix. C'est clair, je ne savais pas que tu habitais Madrid.

— J'étais alors ton camarade parce que j'avais à venger la mort de mon père... mais je n'ai jamais été un malfaiteur.

— Je ne dis pas le contraire; mais est-ce que ton père est revenu à la vie?

— Que veux-tu dire?

— Que ton ressentiment doit toujours être le même, à moins que tu n'aies oublié la mémoire de ton père.

—Oh! non, *Lézard*, jamais; mais je suis plus prudent. Lorsque je rencontrerai les assassins de mon père, je leur déchirerai le cœur... mais je ne veux plus immoler des innocents.

Ici, la cabaretière apporta un autre pot d'eau-de-vie; Thomas le prit et dit au camarade :

— Prends, bois, c'est moi qui paye; mais il faut que tu boives à la santé de ma chère demoiselle... car, vois-tu, *Lézard*, il faut aussi que nous cherchions les assassins de son père.

— J'accepte, mais à une condition, répondit le monstre.

— Laquelle?

— Qu'à ton tour tu viendras boire avec moi... à la santé de qui tu voudras.

— Ça y est, nous boirons toujours à mademoiselle... et nous chercherons les assassins de son père et du mien.

— J'en connais un.

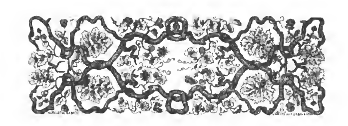
— Tu dis? s'écria Thomas ouvrant des yeux pleins de rage. Parle... tu me trompes?

— Non, je ne te trompe pas. Suis-moi. . nous allons boire

dans un autre cabaret, et tu sauras tout. C'est aujourd'hui que tu vas venger ton père.

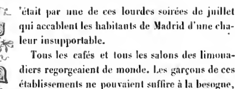
Thomas avait déjà la tête troublée, et, sans plus se souvenir de Laurent, il suivit l'homme féroce qui, dans Cadix, l'avait rendu l'instrument des plus horribles assassinats.





CHAPITRE VI.

LE CAFÉ NOUVEAU.



C'était par une de ces lourdes soirées de juillet qui accablent les habitants de Madrid d'une chaleur insupportable.

Tous les cafés et tous les salons des limonadiers regorgeaient de monde. Les garçons de ces établissements ne pouvaient suffire à la besogne, tant la foule des habitués, qui voulaient être servis tous à la fois, était grande.

Il y avait dans Madrid un café très-renommé : sa situation dans

la rue d'Alcala, en face de la douane; sa vaste enceinte, ses majestueuses colonnes, ses belles et nombreuses glaces, son horloge colossale, et, plus que toute autre chose, la régularité du service et la bonne qualité des boissons, lui faisaient obtenir une préférence lucrative sur tous les autres établissements du même genre.

Ce café, qui mourut si vieux l'année dernière, était, à son dernier jour, aussi *nouveau* que le jour de son baptême, car il portait le nom de *Café nouveau*, que lui avait donné un parrain dont on ne se souvient plus, lequel nom fut alors gracieusement censuré par notre brave *Figaro*, si justement regretté.

Le meurtre du *Café nouveau*, qui épouvanta la capitale de la monarchie espagnole, fut à la fois, chose singulière, un *fratricide* et un *suiscide*. En effet, le *Café nouveau* fut la victime d'un autre *Café nouveau* : le frère contre le frère! horrible image de la guerre civile! Le luxe prodigieux avec lequel, dans la même rue d'Alcala, plus près du Prado, au coin de la rue des Périls, on avait vu tout à coup surgir cet autre *Café nouveau*, qui ne laissait rien à désirer, tua son aîné; et comme il portait le nom de *Café suisse*, il est clair que son prédécesseur se trouva *suiscidé*, c'est-à-dire, en d'autres termes, fusillé par une compagnie de Suisses. Le *vieux Café nouveau* était toujours rempli de gens aux idées libérales les plus avancées, et c'était pour cela qu'on l'appelait aussi le *Café du Mouvement*. Tandis que, de peur de quelque émeute, tous les cafés étaient déserts, le nouveau se trouvait encombré, et, bien souvent, les libéraux de bonne foi qui s'y agitaient librement n'étaient, à leur insu, que les instruments des conspirateurs. Ceux-ci attendaient tranquillement au logis que l'omelette fût retournée pour en emporter une tranche, tandis que les patriotes affrontaient les dangers sur le pavé, ayant ensuite à se contenter d'avoir épanché leur brûlant amour de la patrie par des cris et des vivats. Toutefois, cela ne se passait ainsi que lorsque l'affaire réussissait; car, dans le cas contraire, ils allaient recevoir sur le gibet la couronne du martyre.

Vous êtes-vous quelquefois trouvé sur une plage un jour de tempête? Avez-vous entendu la rumeur lointaine de la mer orageuse? Tel était le murmure du *Café nouveau*. Vous eussiez vu une infi-

nité de tables entourées de gens passionnés qui parlaient politique avec délire ; leurs voix couvraient la sonnerie de l'horloge. Parfois cette clameur incessante était mêlée à de certains coups isolés, semblables au feu de file de l'infanterie : c'étaient les bouchons des bouteilles de bière qui bombardaient le plafond, laissant un libre cours au liquide comprimé, qui fermentait comme les esprits de cette assemblée patriotique.

Nous vous avons dit qu'à toutes les tables on parlait politique ; et ce n'est pas au juste ce qu'il fallait dire, car vous en auriez remarqué une entourée de pédants en herbe, qui pataugeaient à faire plaisir en singeant les profonds littérateurs. Rien de passable pour eux... ni théâtres, ni acteurs, ni écrivains... Ils ne trouvaient qu'eux d'admirables, se prodiguaient réciproquement des éloges boursouflés... Mais si l'un d'eux s'absentait, aussitôt on le mettait sur la sellette, et son linge sale était mis au jour. Cette race de gamins littéraires est encore aujourd'hui tout aussi nombreuse qu'elle l'était alors; et si nous avions un conseil à leur donner, nous leur dirions que, s'ils veulent parvenir à quelque chose, il leur faut étudier dans les bons livres, plutôt que d'aller godailler dans les cafés; que la célébrité ne s'acquiert pas par quatre méchantes épigrammes ou par des pamphlets insipides placés dans d'ignobles journaux... Mais assez de cela. Les enfants mal élevés sont aussi incapables de correction que les hommes envieux, et il faut plutôt les plaindre les uns et les autres que les gourmander. Leur mal les ronge, et ce mal est incurable. Pour nous en consoler, portons les regards sur tant d'autres jeunes gens qui font l'orgueil et la gloire de leur patrie.

Dans un autre cercle on causait élections; on tenait pour certain le triomphe de la cause du progrès.

On félicitait à outrance un beau jeune homme blond, qui avait régalé plusieurs de ces libéraux qui préfèrent le punch au sorbet, à la bière et au verjus. Ce généreux jeune homme, commandant de la garde nationale, était notre don Louis de Mendoza, dont les sentiments libéraux et l'expressive éloquence entraînaient les sympathies de tous ceux qui l'entouraient.

Tous vantaient l'activité qu'ils déployaient pour la réussite des

élections; chacun s'attribuait la gloire du triomphe probable de la candidature à laquelle appartenait le marquis. Parmi ces chauds



citoyens, on remarquait certain quidam qui, par l'à-propos de ses saillies et par les exagérations de son libéralisme et de son courage, paraissait n'avoir pas de pareil. Il avait tout l'air d'un Andaloux; il était d'un âge déjà respectable, et portait une veste enjolivée et un chapeau en pain de sucre à larges bords. Il racontait mille prouesses qu'il avait faites dans la grande guerre, sous les ordres de Mina, ainsi que son expatriation avec Torrijos. Il se vantait d'avoir un grand tact pour le maniement des masses, et d'avoir rempli l'urne électorale à son gré. De même il se posait en richard, et faisait sonner très-haut les sommes qu'il avait distribuées aux citoyens pour les faire voter *librement et d'après leur conscience*, pourvu qu'ils accordassent leurs voix au candidat qu'il leur imposait.

Tout le monde l'écoutait la bouche ouverte, et don Louis n'était pas de ceux qui prenaient le moins de plaisir à son langage jovial et exagéré.

On parla encore de conspirations carlistes, et alors notre Andaloux se montrait prêt à avaler tout ennemi de la liberté, comme on peut le faire d'un œuf à la coque.

Dix heures du soir sonnèrent, et don Louis se leva pour aller voir sa bien-aimée chez la baronne, lorsque l'Andaloux s'approcha et lui adressa la parole, témoignant le désir de l'accompagner.

Ils sortirent donc ensemble du café.

Cet Andaloux n'était autre que le père Labouillie, chef des auxiliaires de l'*Ange exterminateur*, l'infâme instrument du féroce Patrice.

Ce lâche cabaretier avait médité l'assassinat de don Louis, non-seulement pour obéir et plaire au moine, mais encore parce qu'il savait que ce service lui vaudrait de grandes récompenses.

— Monsieur le marquis, dit-il à voix basse lorsqu'ils se trouvèrent sur le pavé de la rue, un mot; j'ai besoin de causer en secret avec vous.

— Qu'y a-t-il? répondit le jeune homme.

— Il y a qu'il s'agit d'attraper dans leur nid une volée de gros oiseaux qui conspirent en faveur de *Petite-Moustache*[1]. Ils se réunissent chez un de nos voisins.

— Est-ce vrai?

— Vous pouvez les voir et les entendre vous-même sans être vu.

Dans ce moment, ils entraient dans la petite rue des Périls. On n'y voyait âme vivante, parce qu'à tout moment l'effervescence publique faisait craindre une émeute.

Un instant le cabaretier pensa qu'il ne devait pas perdre une occasion si favorable... et il mit la main sur son poignard.

— Et à quelle heure se réunissent-ils? demanda le jeune homme avec l'assurance de celui qui ignore le danger qu'il court.

L'assassin ne répondit pas. Son désir luttait avec sa lâcheté. Les assassins sont si lâches, que, même pour commettre un

[1] C'est le sobriquet donné à don Carlos.

meurtre par trahison, ils ne trouvent pas toujours le courage qu'il faut. Il sembla à celui-ci que la rue était trop centrale, et surtout il songea qu'il pourrait obtenir le même résultat en employant une autre main que la sienne.

— Je demande à quelle heure ils se réunissent? répéta don Louis.

— Vers onze heures du soir, répondit le brigand. Rien de plus simple. Si vous voulez les prendre sur le fait, je vous attends à onze heures et demie, sur la place du Chat. Si je ne puis y aller, quelqu'un qui m'est tout dévoué ira à ma place. Aujourd'hui, vous prendrez connaissance de la chose, et puis... à votre aise, et tout comme il vous plaira.

— Oh! oui, il faut d'abord que je m'en assure... Peut-être est-ce là le salut de la liberté! Mais ne vaudrait-il pas mieux que vous vinssiez vous-même?

— Laissez-moi emmancher l'affaire... et ne craignez rien. Vous pouvez vous fier à la personne qui vous attendra.

— C'est bon; mais comment nous reconnaître?

— Celui qui vous approchera en disant : Monsieur a-t-il de quoi allumer un cigare? ce sera justement notre homme. A onze heures et demie!

— Je ne manquerai pas... A onze heures et demie, sur la place du Chat!

Les deux interlocuteurs se touchèrent la main, et en quittant don Louis, le féroce cabaretier se dit d'un air satisfait :

— Pauvre garçon! avant minuit... *requiescat!*



CHAPITRE VII.

LE CADEAU.

La baronne *** ne réunissait ses amis chez elle qu'une fois par semaine. Les autres soirées, elle les passait au théâtre ; elle avait sa loge dans celui du Prince et dans celui de la Croix.

Le jour qu'elle visita le musée avec Marie, il fut convenu qu'on ne sortirait pas le soir, et ces dames en avaient prévenu don Louis, espérant qu'il viendrait leur tenir compagnie.

En effet, un peu après dix heures, le jeune marquis se présenta chez la baronne, où il passa une heure et demie de bonheur auprès de Marie et de son amie. Elles lui racontèrent leur visite au musée, sans rien cacher des joyeuses allusions que la baronne s'était permises sur l'union future des deux amants.

— Oh ! s'écria don Louis avec une vive émotion, lorsque cet heureux moment sera arrivé, tout mon bonheur se trouvera accompli... Et vous, ma charmante Marie ?

— Vous savez bien que je n'ai d'autre ambition que de vous aimer et d'être aimée de vous, répondit Marie d'un ton doux et pénétrant.

— Ces douces paroles, reprit le jeune homme avec enthou-

siasme, me remplissent d'orgueil et font palpiter mon cœur de joie. Oh ! ma tout aimée ! je suis sûr que vous ne vous repentirez jamais de vos sentiments à mon égard... je saurai me rendre digne de l'amour que vous avez pour moi, en y répondant de toute la puissance de mon âme, et en faisant tout pour vous plaire.

— Je ne demande qu'une chose, une seule, dit Marie avec candeur, et elle suffira à mon bonheur : c'est votre amour.

—Adjugé, mes chers amis, dit gaiement la baronne; mais, quel que soit le plaisir que j'éprouve à vous voir heureux, je vous prie de réserver ces gentillesses pour d'autres moments, car elles pourraient bien me rendre envieuse. Les femmes sont toujours un peu jalouses, voyez-vous, et les fleurettes qu'on prodigue à d'autres en notre présence peuvent parfois nous blesser le cœur.

Ce badinage, né de la bonne humeur de la baronne, produisit dans l'âme de Marie une impression dont elle ne put se rendre compte. Il lui semblait impossible que les douces paroles d'amour que son amant lui adressait, et les tendresses dont elle les lui payait, pussent affliger une personne quelconque, et bien moins encore une amie qui lui témoignait tant d'intérêt. D'un autre côté, elle avait remarqué que lorsque don Louis adressait à la baronne quelqu'une de ces louanges que l'éducation commande dans la bonne société, elle était accueillie avec une complaisance extraordinaire. Marie, sans le savoir, se trouvait sous l'influence de la loi cruelle qui secoue les cœurs domptés par une passion violente. Le geste le plus insignifiant, le regard le moins intentionné, adressés à une autre personne, lui inspiraient ces vagues soupçons que la réflexion a tant de peine à dissiper. Que pouvait craindre Marie d'un amant qui donnait des preuves si sincères de son dévouement? Que pouvait-elle appréhender d'une amie si généreuse et si bienfaisante? Et pourtant il y avait chez elle une idée sombre qui assaillait son imagination et tourmentait son cœur : c'est qu'elle se souvenait que la marquise de La Baurbe avait aussi commencé par se montrer bienfaisante et généreuse.

Don Louis, qui était loin de se douter que son amante pût avoir de telles pensées, répondit donc à la baronne avec sa politesse habituelle :

— Excusez, ma bonne amie, excusez. Ce sont les conséquences de votre générosité. Vous avez fait le bonheur de deux amants, et Marie et moi, nous avons dû plaisir à vous rendre témoin de la pureté de notre amour. Mais cet amour que vous avez protégé n'est pas, à coup sûr, assez égoïste pour ne pas laisser un souvenir à la reconnaissance et une tendresse à l'amitié. Croyez-en cette émotion, baronne, vous serez toujours mon amie la plus chère.

Ces expressions délicates, suggérées à cet intéressant jeune homme par l'amour même qu'il portait à Marie, furent interprétées par la jeune fille inexpérimentée comme le sont, par toutes les personnes aimantes, les fleurettes que leurs amants adressent à d'autres femmes.

— Assez de cela, dit la baronne. Savez-vous, monsieur, que Marie est un grand connaisseur en fait de peinture?

— Oh ! ce n'est pas généreux, ce que vous dites-là, madame, répondit Marie toute honteuse.

— Pourquoi cela ? Pensez-vous que ce soit de la raillerie? Je ne me la permets jamais, surtout envers les personnes que j'aime, et vous savez que, parmi celles-ci, vous occupez la première place.

A ces mots, la baronne l'embrassa avec tendresse, ce qui dissipa pour un instant sa ridicule jalousie.

— Comment, dit don Louis en souriant, Marie se connaît en peinture?

— Madame croit cela, dit Marie, parce que tous les tableaux que j'ai vus m'ont fait plaisir.

— Cela prouve votre intelligence, reprit la baronne, car ils sont tous très-beaux ; et ce que j'ai remarqué, c'est que vous vous êtes arrêtée avec plus d'intérêt sur ceux d'un plus grand mérite.

— Mais ce ne peut être que l'effet du hasard... tandis que vous... oh ! vous, c'est différent, vous les appréciez en véritable professeur.

— Amateur, vous voulez dire.

— Comment ! est-ce que vous peignez aussi ? demanda don Louis à la baronne.

— Parfois... pour me délasser des soucis domestiques. Marie

possède un léger échantillon du petit mérite de mes pinceaux.

A ces mots, une teinte rose vint embellir les joues de la jeune fille, qui porta la main à la poche de son tablier et en retira un magnifique porte-cigares orné de son portrait.

— Que vois-je ?... Marie !... oh ! oui... c'est elle !

Et le passionné jeune homme ne put s'abstenir de déposer un baiser sur la main de sa bien-aimée ; puis, s'adressant à la baronne, il ajouta :



— Mais c'est parfait !... Et c'est là votre ouvrage?

— Oui, monsieur, répondit en souriant la baronne ; c'est un cadeau que nous vous faisons à nous deux. Vous y verrez un gage de l'amour de Marie, et un témoignage de la bonne volonté de votre amie, puisqu'elle ne peut vous en donner un de son talent.

Marie fut piquée au vif de ce que la baronne se mettait de moitié dans le cadeau, et son cœur s'agita violemment lorsqu'elle entendit don Louis répondre, avec une politesse affectueuse :

— Croyez, baronne, que je conserverai éternellement ce pré-

cieux bijou, comme un présent inestimable de deux beautés qui comblent tous les vœux de mon cœur.

Don Louis, plein d'illusions et de bonheur, prit congé de ces deux femmes charmantes, et Marie resta pensive et mélancolique.

. . . .

Il était onze heures et demie, lorsque, au milieu d'une tempête effrayante, don Louis, parvenu à la petite place du Chat, accosta deux hommes qui avaient reçu l'ordre de l'assassiner.



CHAPITRE VIII.

L'ASSASSINAT.



Depuis que don Louis de Mendoza avait quitté les deux femmes qui le rendaient si heureux pour aller se jeter étourdiment dans les bras de ses bourreaux, le ciel avait caché ses brillantes étoiles sous un amas de nuées ténébreuses qui ne tardèrent pas à se déchirer et à tomber avec fracas; il était comme voilé d'un crêpe funèbre. Le tonnerre faisait entendre au loin un bruit sourd et prolongé, pareil aux gémissements

du lion dans les angoisses de la mort; puis, tout à coup, il sembla s'approcher avec rapidité pour venir éclater sur la tête des assassins : était-ce pour eux une marque de la colère divine, et la Providence voulait-elle en même temps donner un avertissement au jeune marquis, pour qu'il se mît en garde contre les périls qui menaçaient ses jours?

Don Louis, type du véritable caractère espagnol, tendre et galant dans les luttes de l'amour, était entreprenant, audacieux et altier quand il s'agissait d'entreprises hardies, et alors il n'y avait pas d'inconvénients, pas d'obstacles, capables de le faire reculer. L'orage qui grondait, la pluie qui inondait la terre, n'eurent donc d'autre effet sur lui que de le faire sourire; et après qu'il eut reçu des brigands qui l'accompagnaient le signe convenu avec l'infâme cabaretier, il s'écria d'un ton joyeux :

— Vive Dieu! voilà une trempée qui vient très à propos, car il faisait une chaleur insupportable.

Un silence mystérieux succéda à ces mots badins, et l'imprudent jeune homme ne l'attribua qu'à la mauvaise humeur produite chez ses deux compagnons de route par la tempête.

— Vous ne répondez pas, mes braves gens, ajouta dou Louis; vous êtes donc fâchés de vous faire mouiller pour notre affaire? Voyons, ça n'en vaut pas la peine, et si c'est à cause de vos habits que vous vous chagrinez, tranquillisez-vous, je vous donnerai une récompense qui vous dédommagera complétement. Craindriez-vous, par hasard, d'attraper quelque maladie? Oh! non, cette peur ne sied qu'à des femmes, et non pas à des hommes de cœur comme nous.

Ces paroles restèrent encore sans réponse. Le moment du crime était arrivé. Il fallait seulement, pour enfoncer les terribles couteaux dans le sein du brave marquis, que l'un des brigands poussât le cri dont ils étaient convenus. Don Louis, qui se croyait le plus heureux des hommes parce que Marie venait de lui donner une nouvelle preuve de son amour, ne chercha plus à interrompre leur silence; le souvenir de ses amours s'empara de lui, et tandis que les deux brigands, prêts à frapper, épiaient en silence l'instant propice à l'exécution de leur dessein, lui, tout

préoccupé de l'heureuse vie qui lui était promise auprès de sa bien-aimée, marchait en toute confiance, sans donner la moindre attention à la pluie battante, au roulement du tonnerre, aux horreurs de la tempête... Les assassins le suivaient, le couteau à la main.



La nuit était si noire et les réverbères rendus si obscurs par la pluie qui les fouettait, qu'il était impossible de distinguer le moindre objet.

L'un des bandits s'étant placé à la gauche de don Louis, l'autre le suivit de près, en se collant pour ainsi dire aux habits de ce jeune homme, afin de porter le premier coup en toute assurance.

— Maintenant! hurla tout à coup le monstre qui était à la gauche du jeune marquis... et un épouvantable gémissement succéda aussitôt à ce cri... et la victime tomba sur les dalles de la rue.

Ce terrible *maintenant* était le signal convenu entre les deux brigands pour indiquer le moment d'enfoncer le fer dans le flanc de don Louis... mais ce fut l'assassin même qui venait de prononcer ce mot terrible qui se sentit mortellement frappé par son complice; et celui-ci, au même instant, poussa fortement de son autre

main le jeune homme, afin de l'éloigner du poignard de l'atroce sicaire qu'il venait de punir.

— *Maintenant !* fit le meurtrier avec le sourire d'une vengeance satisfaite, maintenant tu reçois le prix de tes forfaits, monstre exécrable! Tu l'as dit toi-même : c'est aujourd'hui que je venge mon père, car c'est aujourd'hui que je verse du sang criminel... Assez de crimes!... assez de ces meurtres auxquels ton souffle infernal m'a poussé!

— Brigand! s'écria don Louis étonné en se précipitant sur le meurtrier, sans autre arme que son parapluie.

— Monsieur! je suis le nègre Thomas! je viens de vous sauver la vie!

— Secourons ce malheureux, dit don Louis, ému par les gémissements du père Lézard.

— Il n'y a pas de moyens qui puissent me sauver, dit le mourant d'une voix étouffée par le râle de l'agonie. Non... Pardon!... grâce, don Louis!... C'est vrai... pour un vil salaire... je voulais vous assassiner...

— Quoi! cette conspiration carliste que nous allions découvrir n'était donc qu'un infâme guet-apens? s'écria le jeune marquis courroucé; et cet homme qui se disait si libéral ne serait qu'un traître déguisé?

— Cet homme, dit péniblement le mourant, est, comme moi, l'instrument d'un scélérat puissant.

— Un scélérat puissant!...

— Qui... demeure... dans la... Conception... Géronyme...

— Son nom?

— Don... Pa...tri...ce... Ah!... je... n'en... puis... plus... Par...don... par...don! Oh!... je... meurs!

— Il est glacé... le pouls ne bat plus, s'écria don Louis.

— Fuyons! dit le nègre; ailleurs je vous expliquerai tout.

Comme si le sang du monstre eût apaisé la colère divine, la tempête avait presque subitement cessé.

— Explique-toi, Thomas, dit don Louis, tout en s'éloignant à la hâte de ce lieu de malheur; je suis impatient de connaître les causes mystérieuses de cet événement si terrible.

— Je commencerai par vous dire, mon bon monsieur, que je suis arrivé en Espagne avec le désir ardent de tuer des Européens, parce que ce sont eux qui ont assassiné mon père. Ce n'est pas le moment de vous raconter les détails de ma vie. La soif de la vengeance me porta à me lier avec ce brigand, qui était un assassin de profession, et ce fut lui qui me fournit différentes occasions de verser le sang des blancs. Je vins ensuite à Madrid, et je pus me placer chez la marquise de La Bourbe, où je connus ma bonne demoiselle. Je dois vous dire que c'est à moi qu'on donna l'ordre de lui arracher son médaillon ou de la tuer.

— Marie?

— Oui, monsieur; et une fois j'entrai pendant la nuit dans sa chambre, avec l'intention de la tuer... Mais je fus attendri en la voyant, et, dès lors, je me déclarai son protecteur. C'est à cause de cela que je fus chassé par la marquise de La Bourbe, lorsque mademoiselle fut renfermée à l'hôpital. Je n'entrerai pas à présent dans de plus grands détails, car ce serait à n'en plus finir.

— Dis toujours! reprit don Louis, plein d'anxiété.

— Eh bien! j'affectionnais tellement cette pauvre demoiselle, que je ne pouvais plus vivre sans la voir. Je me présentai donc à l'hôpital, et l'on m'accepta pour la soigner. Je la suivis aussi chez madame la baronne, et j'espère à présent ne jamais la quitter, puisque j'ai eu le bonheur de lui sauver la vie comme j'ai pu aujourd'hui sauver la vôtre.

— Je saurai reconnaître de tels services, reprit don Louis avec émotion.

— Il suffit, monsieur, que mademoiselle me conserve son estime et sa bienveillance : c'est là tout ce que je désire.

— Oh! tu peux y compter, mon ami; et moi aussi je t'estimerai... Tu vivras toujours auprès de nous... Mais comment te trouvais-tu aujourd'hui avec ce malfaiteur?

— Voilà, monsieur. Cet après-dîner, madame la baronne m'a permis de régaler le cocher avec le pour-boire que vous avez eu la bonté de me donner en m'envoyant porter le serin dans la chambre de mademoiselle. Nous sommes allés au cabaret, et là j'ai fait la rencontre du brigand qui vient de mourir, et que j'a-

vais déjà vu à Cadix. A dire vrai, c'est à force de boire à la santé de mademoiselle que je me suis un peu grisé. Je ne sais comment cela s'est fait, mais le monstre m'a conduit à une autre guinguette où nous avons encore godaillé, et il m'a parlé de mon père et de ses assassins que j'avais juré de punir. Moi qui avais déjà la tête troublée, j'ai senti le désir de vengeance se réveiller dans mon cœur, et lorsqu'il m'a vu exaspéré, tout à fait hors de moi, l'infâme m'a dit que ce soir même il me mettrait en présence du véritable assassin de mon père... Je ne saurais dire ce que j'éprouvais... je me rappelle seulement que la fraîcheur de la pluie et le temps qui s'écoulait ont peu à peu dissipé les effets du vin, et je commençais déjà à soupçonner une trame abominable, lorsqu'à la pâle lueur d'un réverbère et au son de votre voix je vous ai reconnu : dès lors, monsieur, ma résolution a été prise... Et que me restait-il donc à faire? N'est-ce pas ce que vous avez vu?

— Viens, Thomas, embrasse-moi... c'est un gage de ma gratitude.

— Cette récompense, monsieur, est la plus flatteuse pour mon cœur.

Et les bras du nègre s'entrelacèrent fraternellement avec ceux du blond marquis de Bellaflor.

— A présent, mon bon monsieur le marquis, dit le nègre, il faudra que vous veniez avec moi chez madame la baronne, pour la prier d'excuser mon retard, parce que, sans cela, madame pourrait avec raison me congédier.

— C'est très-juste ; mais je te défends de dire à mademoiselle un seul mot de tout ce qui vient de se passer. Je raconterai à la baronne ta conduite héroïque, et cela suffira, non-seulement pour qu'elle ne te mette pas à la porte, mais pour qu'elle t'estime davantage. J'exige seulement de toi que tu ne mettes plus les pieds au cabaret, et que tu ne t'associes plus à des malfaiteurs.

— Je vous le promets, monsieur... Je ne me séparerai jamais de mademoiselle... Mais nous n'avons pas encore tout dit.

— Qu'y a-t-il donc encore?

— Les derniers mots de cet homme qu'il m'a fallu immoler à votre salut me font croire que celui qui soudoie vos assassins est

un gros monsieur de mauvaise mine, qui se trouvait avec la marquise de La Bourbe lorsqu'on m'ordonna de prendre à mademoiselle son médaillon, fût-ce même aux dépens de sa vie.

— Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage sur ce sujet. Il y a déjà longtemps que je cherche la demeure de ce personnage. Je connais maintenant la rue, et...

— Mais si ce n'est que cela, je vous conduirai à sa porte... Et... dites donc, monsieur... si je le tuais?... Un de plus, un de moins... Au bout du compte, c'est un scélérat... et ce serait mon dernier acte de vengeance.

— Oh! pas de cela; non, certes! Tu as promis que le sang que tu viens de verser serait le dernier que tu sacrifiais à la vengeance de ton père... et si tu veux mériter mon estime, il faut que tu sois fidèle à ta promesse.

— Je vous le jure, monsieur!

Un peu après minuit, don Louis et le nègre atteignirent l'hôtel de la baronne.

Marie se trouvait dans sa chambre, triste et pensive, ainsi que nous l'avons vue au moment où son bien-aimé prit congé d'elle. La baronne donnait des ordres à ses gens, et s'entretenait précisément du retour si tardif de Thomas, lorsque celui-ci parut avec don Louis. A leur apparition, tous les autres domestiques s'éloignèrent.

— Grand Dieu!... du sang! s'écria la baronne.

Thomas avait effectivement des taches de sang sur ses habits.

— Oh! plus bas, ma chère amie! dit don Louis... Et il raconta tout ce qui était arrivé.

La baronne en fut stupéfaite. Elle donna ordre à Thomas de changer de vêtements. Personne, heureusement, n'avait remarqué ces taches effrayantes.

Le jeune marquis recommanda instamment à la baronne de ne rien faire savoir à Marie de cette affaire, afin de lui éviter les angoisses où elle la plongerait infailliblement; mais la jeune fille, qui avait entendu Thomas, était accourue à la hâte, et au son de la voix de son amant elle s'était arrêtée toute surprise : elle avait

entendu don Louis dire à la baronne en partant, et avec beaucoup d'expression :

— Surtout, ma chère Emilie, de la prudence! Que Marie ne sache rien, qu'elle ne puisse rien deviner, car Dieu sait ce qui arriverait si notre secret lui était connu!

Marie savait que don Louis devait être parti depuis une heure... Comment se faisait-il donc qu'il se trouvait encore auprès de la baronne?

Cette réflexion fit tressaillir le cœur de la jeune fille, et lorsqu'elle entendit les mystérieuses recommandations de son amant, qui avaient pour elle un sens sinistre, tout son sang se glaça dans ses veines.



CHAPITRE IX.

UN NOUVEAU PERSONNAGE.

Il n'y a pas dans le monde de bonheur parfait : c'est là une vérité triviale, mais, de toutes, la plus douloureuse et la plus positive. Dans la position où se trouvait alors Marie, que pouvait-elle ambitionner de plus, elle, fille d'un pauvre ouvrier à la journée? Eloignée de ses ennemis, guérie d'une infirmité désolante, la folie; accueillie avec bienveillance par une généreuse amie, elle avait, pour répondre aux besoins de son cœur, les promesses d'amour et de constance d'un amant plein d'honneur, qui joignait à de nobles vertus les avantages d'une naissance illustre et de la fortune, une beauté remarquable et une réputation méritée de bravoure chevaleresque. Elle pouvait, à son gré, embrasser ses frères et sa mère adorée. Ces frères qui étaient dans la misère, cette pauvre mère qui était aveugle et désespérée, lorsqu'elle avait quitté la maison paternelle, maintenant elle était sûre qu'ils jouissaient d'une modeste aisance. Il est vrai qu'Anselme gémissait encore dans un cachot; mais sa délivrance ne pouvait tarder longtemps à s'accomplir : Marie en avait reçu de son amant la promesse solennelle. Elle, née dans la classe la plus humble, elle

allait, en s'unissant à l'homme de son cœur, entrer dans le premier rang de la société. Que pouvait donc ambitionner de plus, disons-le encore une fois, la fille d'un pauvre ouvrier? Et pourtant, au milieu de tous ces bienfaits que la Providence répandait sur elle pour l'indemniser de ses souffrances passées, Marie se trouvait peut-être plus malheureuse que jamais : un tourment d'une nouvelle espèce empoisonnait son cœur innocent.

Eh! mon Dieu, peut-on savoir exactement ce qui se passe dans une jeune fille? Peut-on juger des sensations qu'elle éprouve lorsque l'amour vient se loger dans son sein? Ne confondez pas l'amour vrai avec la coquetterie, et dites s'il est certain que la candeur d'une jeune fille éprise soit une émanation divine?

Marie adorait don Louis avec toute l'ardeur d'un amour juvénile, avec toute la véhémence d'une première passion; mais cette passion fougueuse était au-dessus de tout, et lui faisait parfois oublier jusqu'aux bienfaits mêmes de ses protecteurs, jusqu'aux preuves éclatantes d'amitié qu'une femme vertueuse lui prodiguait. Exclusive et ombrageuse comme toutes les personnes qui aiment profondément, elle se figurait que les attraits de son amant séduisaient toutes les autres femmes comme ils l'avaient séduite elle-même. Le regard le plus innocent lui faisait concevoir des soupçons... une politesse quelconque lui semblait une déclaration d'amour... Et, par malheur, ces chimériques inquiétudes sont d'autant plus douloureuses pour les jeunes filles, que l'amour est tout-puissant sur leur cœur et absorbe toutes leurs facultés.

La joviale amabilité de la baronne, la politesse des remerciements que don Louis lui adressait pour l'intérêt qu'elle portait à l'objet de son amour, étaient aux yeux fascinés de Marie les premières étincelles d'une passion naissante. Que l'on juge donc de la force que dut acquérir cet injuste soupçon lorsque Marie entendit les mystérieuses paroles que son amant, qu'elle croyait retiré depuis une heure, adressa à la baronne en prenant congé d'elle!

Il n'est donc pas difficile de se faire une idée de la nuit cruelle que passa Marie, plongée dans des réflexions si pénibles. Et alors même, pourtant, son amant ne songeait qu'à leur bonheur futur,

aux grâces de sa nymphe adorée, aux moyens de la rendre toujours heureuse et de lui prouver sa passion : l'amour éloignait de lui le sommeil; et ce jeune homme, ne pouvant résister au désir de montrer sa tendre impatience à l'objet de son amour, avait pris une plume, et s'était mis à peindre ses émotions dans les vers suivants :



Vois-tu le lis enchanteur,
Pailleté par la rosée,
Se bercer avec bonheur,
Et sa grâce retracée
Au ruisseau,
Le rendre plus fier, plus beau?

Aux prés fleuris il commande
Et s'y montre avec fierté;
Ou, posé comme guirlande
D'une éclatante beauté,
Il se tresse
Sur le front d'une déesse.

O toi, mon unique amour,
Ne lui porte pas envie !
Le lis est un bel atour;
Mais toi, ma douce Marie,
Ta candeur
Te change en plus belle fleur.

Tu fais mes seules délices,
Mon charme, tout mon espoir.
Par toi mes jours sont propices,
Et c'est par ce doux pouvoir,
Ma déesse,
Que je t'adore sans cesse.

La rose d'un beau jardin
Devient en avril plus belle,
Car, à son souffle badin,
Sa noble tête étincelle
D'un beau feu
Qui semble embellir ce lieu.

Parfois au tendre murmure
Des airs on la voit dormir,
Et simple encor, sans souillure,
Ses tendres boutons offrir
Une image
De la Vierge au plus bel age.

O Marie! ne crains pas
Le doux éclat de la rose :
Certe elle a de beaux appas,
Elle est magnifique éclose...
Mais, crois-moi,
Elle est moins rose que toi.

Tu fais mes seules délices,
Mon charme, tout mon espoir :
Par toi mes jours sont propices,
Et c'est par ce doux pouvoir,
Ma déesse,
Que je t'adore sans cesse [1].

Cependant, après avoir ainsi caressé son amour en esquissant ces stances, les menées atroces du moine Patrice lui revinrent tout à coup à l'esprit.

Une fois toutes les iniquités de cet indigne rival découvertes, et

[1] Il faut excuser le pauvre don Louis d'avoir oublié que dans les stances françaises, la disposition des rimes de la première doit être invariablement suivie dans toutes les autres. Au reste, nous pensons que ceci est une très-petite faute, qui peut même passer pour une licence dans une composition si légère, et qu'il lui en a déjà assez coûté, à lui étranger, pour oser frapper ainsi à la porte du parnasse de Chaulieu et

sachant quelle était sa demeure, don Louis eût pu satisfaire sa vengeance et se débarrasser de lui en le livrant à la justice; mais le rôle de délateur n'est pas fait pour une âme bien née, pour un cœur vraiment libéral. Don Louis était un loyal gentilhomme, et savait que, pour certaines matières, il y a des lois supérieures à celles des codes, et que ces lois sont celles de l'honneur.

Loin de nous l'idée de défendre l'usage barbare de vider toutes les querelles à coups d'épée; mais s'il est vrai que toute personne prudente doit répondre par le mépris aux sottes provocations d'un bretteur qui cherche les occasions d'accroître sa réputation de grand spadassin, il faut pourtant avouer qu'il y a des cir-

de Parny. Il s'est mieux exprimé dans sa langue maternelle, car voici comme il a rendu sa pensée :

¿ Viste la linda azucena
salpicada de rocio
cual se mece...
Y al verse de gracias llena
reproducida en el rio
reverdece?......

¿ O en la alfombra de esmeralda
levanta el erguido cuello
magestuosa..
O en magnifica guirnalda
ser el adorno mas bello
de una diosa?

Pues no envidies, prenda mia,
á esa flor cuya hermosura
crece ufana.
Tú eres otra flor, Maria,
que ostenta su donosura
mas galana.

Tu eres mi bien, mi delicia,
mi esperanza, mi embeleso,
mi tesero.
Tu haces mi suerte propicia...
tu eres mi diosa, y por eso
yo te adoro.

¿ Viste la purpurea rosa,
que á los celestes albores
del abril,
Levanta su frente hermosa,
y adorna con sus colores
el pensil?.....

¿ O se adormece al arrullo
de la juguetona brisa
celestial,
Y ostenta el tierno capullo,
que es del recato divisa
virginal?

Pues no envidies, prenda amada,
la fragante lozania
de la rosa,
Que si ella es flor coronada,
tú eres otra flor, Maria,
mas hermosa.

Tu eres mi bien, mi delicia,
mi esperanza, mi embeleso,
mi tesoro.
Tu haces mi suerte propicia..
tú eres mi diosa, y por eso
yo te adoro.

constances tellement compromettantes qu'elles font du duel une lamentable nécessité.

On a dit :

« C'est là une erreur qu'il faut combattre, surtout sous un gouvernement constitutionnel, qui est le gouvernement des lois. Il faut accoutumer les hommes à ne reconnaître pour règle et pour juges que la loi et les magistrats.

« Espérons que la raison humaine finira par condamner un préjugé si funeste, le seul point de contact qui reste entre la civilisation et la barbarie des siècles passés. »

Ces deux paragraphes sont de deux écrivains de nos jours, d'après ce que rapporte *Fray Gerundio*, dans le tome I, page 408, de son *Théâtre social*.

Nous ne savons pas si les personnes qui ont écrit ces lignes, pleines d'une morale salutaire, souffriraient avec la sainte résignation qu'ils recommandent, et sans que le cœur leur fît bondir la tête, un soufflet que leur appliquerait une main vile ; nous ne savons pas si, de même que le philosophe de notre grand Moratin, ils répondraient à une grossière insulte en prenant une prise de tabac et en allant entendre une messe ; nous ne savons pas non plus s'ils se laisseraient impunément calomnier par un libelliste infâme, et s'ils endureraient avec une mansuétude philosophique les souillures de la couche nuptiale : mais nous dirons que si la punition spontanée de vilenies pareilles est un acte de barbarie, quant à nous, dans un pareil conflit, nous aimerions mieux la réputation de barbare que celle d'homme policé. Que le gouvernement surveille les hommes de désordre et les spadassins, et l'honnête homme se trouvera moins exposé.

Don Louis, brave gentilhomme, savait que, malgré ce que les sages ont écrit sur le duel, dans des intentions très-morales sans doute, il y a des cas où l'appel à la justice est un avilissement qui ferme au jeune homme les portes de la société. Cette conviction et le souvenir des révélations de l'assassin de la nuit dernière lui faisaient désirer le retour du soleil, car il était décidé à se présenter au frère Patrice pour lui demander raison de ses lâches cruautés.

Il atteignit dix heures du matin en pensant à cette réparation, et alors, après avoir pris à la hâte un léger déjeuner, il commença de s'habiller pour aller à la recherche de son odieux rival, lorsque le garçon de l'hôtel, entrant à la course dans sa chambre, s'écria d'une voix très-forte :

— Monsieur!... Monsieur!

— Qu'y a-t-il?

— Un ami qui vous arrive.

— Un ami?

— Oh! oui... et un bon... Il m'a défendu de vous dire qui il est. Mais, tenez, le voici sur mes talons... et je voudrais que vous pussiez deviner... Puis, d'un ton narquois : C'est quelqu'un qui vient vous mettre à la raison... Parole d'honneur! je ne voudrais pas être dans vos draps... Il vient vous punir de vos fredaines... Ah! mais... c'est qu'il vous en fera voir de belles... c'est que...

— Quelle espèce d'homme est-ce?

— C'est un homme... comme ça... assez gros.

— C'est ça, don Patrice! se dit don Louis avec dépit; je me suis laissé devancer.

Et l'on entendit le bruit des pas. Le jeune homme tourna les yeux vers la porte, et, poussant un cri de joie en se jetant dans les bras de celui qui entrait, il s'écria :

— Mon père!

— Mon enfant! répondit le nouvel arrivé avec une grande émotion.

C'était en effet le vieux marquis de Bellaflor qui arrivait de Saragosse. Tandis que le fils et le père se tenaient étroitement serrés, le garçon riait aux éclats, et s'applaudissait du succès de sa grosse plaisanterie.



CHAPITRE X.

LE RETOUR DU MARI.

La tristesse de Marie contrastait avec l'enjouement de la baronne ; celle-ci possédait cette qualité rare qui ne peut être que l'apanage d'un bon cœur : l'égalité de caractère. Sa douce humeur et son amabilité rendaient son commerce délicieux. C'était là sa situation habituelle; mais sa gaieté devint bien plus vive lorsqu'elle apprit par une lettre de son mari que, dans la journée même, à quatre heures du soir, il espérait l'embrasser à *Aranjuez* et rentrer avec elle dans Madrid.

Dans l'ivresse de sa joie, la baronne courut faire part de cette nouvelle à Marie, et la pria de tâcher d'être prête à partir après le déjenner, pour aller au-devant de son époux.

Marie, aux prises avec d'amers soupçons, avait passé une nuit de souffrances, et était arrivée à se persuader que son amant lui manquait de foi, et qu'il avait des rapports criminels avec cette femme séduisante qui se disait son amie. Cette idée cruelle, née des apparences qui avaient engendré la jalousie qui déchirait son cœur, avait été en quelque sorte confirmée par un rêve terrible qui était venu troubler son repos, en lui offrant

l'image du crime qu'elle soupçonnait. A la vérité, il lui semblait impossible que le cœur humain fût capable de tant d'hypocrisie, de tant de fausseté; mais les déceptions qu'elle avait éprouvées, les hontes perfides de la marquise de La Bourbe, les impostures du moine, toutes les méchancetés enfin dont elle avait souffert, la rendaient méfiante même envers les personnes qui la comblaient de bienfaits; c'était au point que, si l'on eût ignoré les causes lointaines et immédiates de ses soupçons désordonnés, on eût pu les prendre pour l'effet d'une maladie mentale. La baronne la trouva dans cette fâcheuse disposition lorsqu'elle se présenta dans sa chambre; aussi, en voyant sa protectrice se réjouir de l'arrivée de son mari, la jeune fille parut-elle fort étonnée, et laissa-t-elle échapper cette étrange question :

— Elle est donc bien sincère cette joie que vous témoignez du retour de votre époux?

— Mais certainement, mademoiselle, dit la baronne; son absence n'a été que de peu de jours, et il me semble qu'il y a un siècle que je ne l'ai vu. Comment donc, est-ce que vous croyez qu'il n'y a que vous qui sachiez aimer? Hélas! ma toute bonne, nous, pauvres femmes, quand nous faisons tant que d'aimer un de ces messieurs, nous nous livrons toujours trop à la violence de notre passion; nous n'avons pas l'art de cacher nos sensations, et cela nous fait grand tort, parce que les hommes deviennent forts de notre faiblesse, et quelquefois leur orgueil se plaît à nous faire verser des larmes. L'amour véritable est bien doux; mais, en revanche, il cause des chagrins bien profonds, car lorsque l'homme vient à se persuader qu'il est aimé, il ne tarde pas à jouer l'indifférence; et nous, qui pensons toujours ce qu'il y a de pire, nous nous tourmentons d'une jalousie ridicule. Ce qui est bien malheureux, c'est que plus les femmes sont éprises de leur mari, plus elles en sont jalouses... Oh! vous passerez par là, ma bonne amie, vous passerez aussi par là.

Marie rougit en entendant ces singulières paroles de la baronne. Il semblait que celle-ci eût deviné les craintes de son amie, et qu'elle versât l'ironie sur sa conduite. Cette idée et la sincérité visible de la joie d'Émilie firent passer Marie de la conviction au

doute, et naître dans son âme une lutte terrible de sentiments opposés.

— Vous êtes donc jalouse? demanda Marie avec un pénible sourire.

— Hélas! oui, jalouse à l'excès, répondit la jeune femme; mais je me suis étudiée à dissimuler ce défaut et les peines qu'il fait souffrir, car je sais que la jalousie a bien souvent des causes trompeuses et ridicules. A force de travailler sur moi-même, je suis parvenue à maîtriser ces inquiétudes dévorantes qui me rendaient la vie insupportable. En vérité, avant mon mariage, lorsque mon mari me faisait la cour... c'était à ne pas y tenir... Je croyais toutes les femmes amoureuses de mon amant... Un regard, une politesse, le plus petit mouvement... tout me faisait frissonner de peur.

— Vraiment! s'écria Marie, comme si une douce consolation se fût glissée dans son âme.

— Mais vous, est-ce qu'hier vous n'avez pas été contrariée parce que M. de Mendoza était arrivé plus tard que vous n'auriez voulu? Pas d'amour sans jalousie, ma chère; mais, prenez garde : la jalousie des femmes produit l'éloignement des hommes.

Le nègre Thomas interrompit cet entretien en venant annoncer que le déjeuner était servi.

Les deux amies passèrent dans la salle à manger, et après y avoir pris un léger repas, elles se placèrent dans la calèche.

. . . .

Quand nos belles voyageuses eurent parcouru six lieues de route, elles virent succéder aux champs arides qui entourent Madrid une délicieuse vallée. La chaussée était ombragée par le feuillage des arbres séculaires qui la bordaient. Des bois touffus, des prairies verdoyantes, des jardins pittoresques, cultivés avec soin et ornés de statues, de vases, de jets d'eau placés en des endroits bien choisis, offraient à l'œil tous les charmes de la végétation, de l'art et de la richesse. Le murmure des fontaines, les ruisseaux sinueux qui rafraîchissaient le sol et les plantes, le chant des oiseaux, donnaient à cette charmante campagne, fertilisée par les eaux du Tage et du Jarama, un aspect tout à fait poétique.

La calèche atteignit un rond-point, centre de douze allées majestueuses.

Marie contempla en extase tant de magnificence, et fut particulièrement captivée par les arcades de la grande place, l'église de Saint-Antoine, et par le mont Parnasse.



En passant sur un pont suspendu elle demanda :

— Quel est ce fleuve?

— C'est le Tage, répondit la baronne; vous avez en face le beau site d'Aranjuez; à droite, le palais des rois...

— Et ce beau jardin?

— C'est le jardin de l'*Isle*, ainsi appelé parce qu'il est placé sur

le plateau isolé par le confluent des deux rivières, caché sous le *pont Vert*. Un fossé muré, et élégamment bordé d'une grille en fer ornée de beaux vases, entoure ce site enchanteur. Le palais qu'on y voit fut construit par le célèbre Jean de Herrera, d'après l'ordre du roi Philippe II.

— Et cet autre jardin à gauche?

— C'est celui du *Prince*, également beau et touffu; c'est Charles IV qui le fit commencer alors qu'il n'était encore que prince des Asturies. Sa circonférence est de 6905 *varas*. Le Tage arrose et fertilise ses arbres et ses plantes, que tout le monde admire, et qui ont été apportés des Amériques et de l'Asie par des botanistes intelligents. Il y a une gare qui fournit aux personnes royales la facilité de se promener sur l'eau dans de petits *yachts* très-élégants. Le labyrinthe est magnifique, et on y voit un second palais, qui, malgré son titre modeste de *Maison du Laboureur*, est décoré avec une richesse prodigieuse.

— Nous allons donc entrer dans Aranjuez, dit Marie peu d'instants après. Si le village répond à ses alentours...

— N'en jugez pas par ce que vous voyez maintenant, répondit la baronne; il n'a guère que quatre mille habitants, mais dans cette saison il est très-fréquenté, et peut contenir au delà de vingt mille âmes. Dès le printemps, la classe la plus élégante de la société de Madrid vient chercher ici les délices des champs. Les constructions ont été faites d'après les instructions fournies par le marquis de Grimaldi à son retour de l'ambassade de Hollande. Les rues sont larges, tirées au cordeau, et toutes peintes de couleurs un peu criardes; mais cette monotonie est rachetée par les palais somptueux que l'on rencontre de distance en distance.

La baronne ne mettait aucune exagération dans la description de ces beaux sites; loin de là, elle ne faisait que mentionner les beautés principales; car l'énumération des merveilles sans nombre que renferme Aranjuez, et que nous décrirons ailleurs avec plus de détail, ne pouvait trouver place dans le rapide entretien qu'elle avait en ce moment avec sa compagne.

Marie était tout entière à ce qu'elle voyait et entendait, quand tout à coup la baronne poussa joyeusement ce cri :

— Mon mari !... Émilie venait de voir une calèche s'arrêter.

Le valet ouvrit la portière, et la baronne se jeta dans les bras d'un homme très-élégant, en costume de voyage.

Après que les deux époux se furent témoigné la joie réciproque de se voir réunis, la baronne, prenant son mari par la main, et allant du côté de Marie qui venait de descendre de la voiture, lui dit :

— Viens, mon cher, viens, que je te présente à ma meilleure amie.

Au premier coup d'œil que le nouvel arrivé et Marie échangèrent, tous deux furent comme pétrifiés.

Le mari d'Émilie était le baron du Lac !

Cet événement plaça de nouveau la pauvre jeune fille dans une situation critique et désespérante.



FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

LA JALOUSIE.

CHAPITRE I.

L'ORIGINE DE L'ANARCHIE.



Il est incontestable que l'anarchie est l'état le plus déplorable où puisse tomber une nation. Affranchies de la crainte de l'autorité, toutes les passions haineuses sont alors soulevées, et demandent à la force brutale, aux moyens les plus odieux, une ample et prompte satisfaction.

Nous avouons que les désordres et les excès des temps privés de gouvernement doivent être bien plus redoutés par les classes privilégiées que par le peuple; car, malheureusement, comme il est

de notre triste nature qu'un homme ne puisse avoir un avantage quelconque sur ses semblables sans être porté à s'en faire contre eux une arme oppressive, nous comprenons que la conscience des riches, si flétrie qu'elle soit, leur rappelle de temps en temps les griefs dont les pauvres pourraient leur demander un compte sévère ; tandis que le peuple, dépourvu de moyens d'oppression et même d'influence, et ne pouvant par conséquent nuire qu'à lui-même, n'a rien à craindre de la vengeance des autres. Doit-on conclure de là que le peuple veuille l'anarchie, et que ses révoltes n'aient pas d'autre but? Ce serait le comble de l'absurdité et une calomnie monstrueuse. Quand, provoquées par les abus du pouvoir et par la misère qui en résulte pour elles, les masses populaires arborent le drapeau de l'insurrection, c'est pour mettre un terme à ces abus, établir ou faire établir des lois équitables et des garanties efficaces contre les malversations des gouvernants. Jamais il ne leur est arrivé d'attaquer des institutions qui protégeaient leurs droits et leur bien-être; mais lorsque, délaissées par le gouvernement, elles sont plongées dans l'indigence, et qu'au lieu de stimuler l'amour du travail en accordant des récompenses au mérite et à la vertu, on vole à l'artisan le fruit de ses travaux pour entretenir, non pas seulement la pompe et le luxe des palais, mais encore les vices des courtisans corrompus, oh! c'est alors que cette immense majorité laborieuse, qui constitue la véritable force de la nation, et à laquelle appartient la plus grande part de souveraineté, oui, c'est alors qu'elle s'agite et se soulève. Or, ce peuple accoutumé au travail, aux privations, à l'exercice des plus austères vertus, veut un gouvernement fondé sur les droits de la nation, et dont l'action soit réglée par des lois faites par elle ou par ses représentants; il sait que si le pouvoir ou une partie quelconque de la nation peut enfreindre impunément les lois, il n'y a plus de repos, plus de société réelle. Comment donc a-t-on pu voir dans la colère du peuple contre les violateurs des lois la preuve de son penchant pour les désordres de l'anarchie, alors qu'il était si naturel, si logique, d'y voir la preuve certaine des dispositions, des sentiments qui y sont le plus opposés, c'est-à-dire l'amour et le respect pour les lois établies, et le vœu d'un gouvernement régu-

lier, fonctionnant avec loyauté dans la voie qui lui est tracée par la constitution du pays?

L'ordre est-il possible quand le pouvoir se joue de la constitution de l'État? La justice peut-elle exister là où l'esprit de parti l'emporte sur l'autorité de la loi? Peut-on dire que la sûreté individuelle soit garantie là où tout plie sous le sabre d'un dictateur? Eh bien! c'est parce que le peuple a manifesté son indignation contre un pareil état de choses, non moins hideux que l'anarchie elle-même, qu'on l'accuse d'aimer la révolte et les bouleversements! Nous le répétons, c'est pousser la calomnie jusqu'à l'absurde; et d'ailleurs, ces manifestations de la puissance et de la colère des masses, qui ont parfois ébranlé toute l'Espagne, ont amené parfois aussi des réformes salutaires.

D'après ce que nous venons d'exposer, il est évident que c'est dans les attentats du pouvoir, dans son arbitraire, ses violences, ses fraudes, qu'il faut voir l'origine et la cause première des désordres de l'anarchie.

Et qu'on ne vienne plus alléguer que pour contenir ceux qui se placent en dehors de la loi, il faut aussi que le pouvoir en sorte afin de les combattre sur le même terrain; car ce n'est là qu'un sophisme grossier ajouté au scandale, et indigne d'hommes qui se jugent capables de gérer la chose publique. C'est avec le plus pénible étonnement que nous avons entendu répéter cette incroyable extravagance par des personnes qui passent pour être éclairées et avoir du bon sens. Il semblerait, en vérité, que les lois n'aient été faites que pour châtier l'innocence. A quoi bon des tribunaux, s'ils ne sévissent pas contre ceux qui manquent à leur devoir, à l'honneur, à la morale, et surtout à la loi de l'Etat?

Il n'y a que des *intelligences suprêmes* qui puissent comprendre que, pour faire régner la justice, il faille fouler aux pieds les lois sur lesquelles elle repose. Cette abominable maxime nous arracherait un sourire de pitié et de mépris, si elle n'avait produit dans notre triste patrie de si déplorables calamités!

Il faut oser le dire, c'est presque toujours le gouvernement qui provoque les révoltes publiques. Là où le pouvoir est bon, le peuple se tait, obéit, et bénit les autorités qui protégent son bien-

être. L'anarchie est une plante exotique qui ne peut prendre racine dans un pays bien gouverné, car si le génie du mal y lève la tête, la justice, toute-puissante et respectée, l'étouffe dès sa naissance; et le cri de la révolte, loin de trouver de l'écho dans les masses populaires, les trouve toujours disposées à prêter main-forte au gouvernement qui garantit leur prospérité et leurs droits.

Mais l'histoire est plus éloquente que tous les raisonnements que nous puissions produire pour prouver que l'anarchie a toujours sa source dans les abus du pouvoir.

En Espagne, le ministère de 1836 n'eut pas les sympathies de la nation, parce qu'il se montra réactionnaire et despotique même avant son installation; et dès que quelques-uns de ses membres se risquèrent à proclamer leurs desseins audacieux, il leur fut infligé une leçon aussi sévère qu'elle fut juste et méritée.

Dans la Chambre basse, le cabinet était représenté par le ministre de la marine et celui de l'intérieur. Celui-ci demanda la parole, et alors un député fit remarquer avec courage et dignité que le *banc noir* était occupé illégalement par ces ministres[1]. En

[1] Voici comment la CHRONIQUE CONTEMPORAINE raconte cet événement :

« Au commencement des débats il s'est passé une scène mortifiante pour quelques-uns des nouveaux ministres, et qui renchérit sur la triste réception que leur firent le public et la Chambre. Le ministre de la marine et celui de l'intérieur se trouvaient assis sur le banc ministériel, et lorsque ce dernier voulut parler, le député Pizarro demanda au président si le congrès avait officiellement reçu l'avis de la nomination des nouveaux ministres. Il en résulta que le pouvoir avait négligé cette formalité importante, et la Chambre décida, à l'unanimité, que les deux ministres quittassent le *banc noir*, les considérant comme des intrus, l'un dans la Chambre dont il ne faisait pas partie, et l'autre dans le ministère. La tribune applaudit à cette conduite du corps législatif par des démonstrations qui devaient augmenter le dépit de ces mandataires si indignement chassés. La discussion continua, et cette protestation fut soutenue avec éloquence par les orateurs Olózaga, Landero et Lopez, qui obtinrent un vote approbateur de quatre-vingt-seize voix contre douze. Dix députés seulement s'abstinrent de voter. Cette séance a été une des plus mémorables de la Chambre populaire d'Espagne. La conséquence de cet événement fut une baisse considérable dans les fonds publics.

« Une pareille résolution de la part de la Chambre la rendit incompatible avec le nouveau ministère, et le ton, les réticences employées par le président du cabinet firent assez comprendre que la dissolution du parlement était une mesure arrêtée. Puisqu'il devait encore une fois mourir, le congrès voulut que cela fût avec gloire et dignité. Après qu'un comité fut tombé d'accord sur les mesures prises par le cabinet de septembre pour la suppression du clergé regulier, on présenta, le 22 du mois, une proposition signée par

effet, le gouvernement avait négligé d'annoncer officiellement la nouvelle composition du ministère. La Chambre décida par acclamation que les deux ministres fussent tenus de se retirer, puisqu'elle ne pouvait les considérer que comme des *intrus*. Cet acte du congrès pour faire respecter sa dignité fut vivement applaudi par toutes les tribunes publiques.

Plus tard, la même assemblée approuva une proposition signée par soixante-sept députés, et portant que le ministère ne méritait pas la confiance de la Chambre [1].

Les cortès furent dissoutes, et les ministres audacieux restèrent sur leurs fauteuils.

soixante-sept députés, déclarant que le ministère ne méritait pas la confiance de la Chambre. La discussion s'établit, et Morales, Castels, Soria et Parejo la combattirent, tandis qu'elle se trouva défendue par Olózaga, Caballero, Alday et Lopes, qui la firent approuver par soixante-dix-huit voix contre vingt-neuf. Les ministres abandonnèrent leurs siéges avant le vote, et l'on put lire sur leur figure le désir de se venger par la dissolution du corps législatif, et le mépris des dangers que pouvait amener une pareille mesure. Toute périlleuse qu'elle fût, cette dérision du pouvoir ne tarda pas à paraître. »

[1] « Le président du conseil suivit, dans son administration, la marche rétroactive qui était la conséquence de son origine au pouvoir, et de l'esprit de vengeance dont il était possédé. Le jour d'après, la nomination des nouveaux ministres fut présentée au congrès ; mais au moment de l'entrée de trois de ces ministres dans la Chambre, quarante-six députés présentèrent, avec leur signature, la protestation suivante : 1° Que les pouvoirs extraordinaires accordés au ministère dans la précédente législature par le vote de confiance, perdissent leur valeur à dater de l'ouverture de la nouvelle Chambre ; 2° que, si la Chambre se trouvait ajournée ou dissoute avant le vote du budget, aucun impôt ne devint possible ; 3° que tous les emprunts ou antiripations, quelle que fût leur nature, contractés sans l'autorisation des cortès, fussent frappés de nullité.

« Les ministres laissèrent passer en silence ce vote de réprobation ; mais, obstinés à défendre leurs postes, ils ramassèrent le gant. Le président du conseil, orateur habile et grand tartitien parlementaire, attaqua avec talent ces propositions blessantes ; mais le congrès les approuva, et alors les ministres s'apprêtèrent à gouverner avec le seul appui du trône, et sans craindre l'hostilité des Chambres. L'animosité devenait chaque jour plus grande, et après un combat scandaleux d'injures et de personnalités, le 21 mai, il fut présenté une proposition signée par soixante-sept députés, demandant qu'il fût déclaré que les membres du ministère ne méritaient pas la confiance de la nation. Soixante-dix-huit députés contre vingt-neuf approuvèrent cette proposition ; treize ne donnèrent pas leurs voix. Tout accommodement devenant impossible, le 23, le président du conseil annonça la dissolution de cette Chambre, comme, quatre mois auparavant, on avait annoncé celle de la Chambre précédente, dissoute pour des raisons opposées. C'est ainsi qu'en Espagne, les rivalités et les haines des partis ont toujours rendu impossibles les bienfaits du système parlementaire. » (FLOREZ, *Hist. d'Espartero*, t. I, p. 506.)

Mais, non contents d'une résolution si hasardeuse, et décidés à tout faire pour conserver leurs portefeuilles, ils firent signer à la reine régente une manifestation insensée, qui, comme un brandon incendiaire jeté sur un amas de matières combustibles, alluma toutes les passions, et hâta la conflagration effrayante dont on était menacé depuis longtemps[1].

Le cabinet, dénué de force morale, finit par fermer le livre des lois et se jeta dans le despotisme militaire.

C'est le symptôme de mort de tous les gouvernements : lorsque la rage les aveugle à ce point, c'est qu'ils sont déjà dans le délire de l'agonie.

Le moine Patrice portait le plus grand intérêt au triomphe d'un ministère qui lui promettait la réalisation de ses illusions séduisantes; voilà pourquoi tous les ressorts de l'*Ange exterminateur* furent mis en action.

On prodigua l'or à pleines mains, afin d'obtenir la victoire électorale; et pour donner une idée de la bassesse des ressources que la coterie ministérielle mit en jeu en cette circonstance, nous allons, au chapitre suivant, montrer la conduite que tinrent les chefs dans un banquet qui n'avait pour but que les élections

[1] « Les ministres adressèrent à S. M. l'exposé des motifs qu'ils avaient pour dissoudre les Chambres, accusant avec violence la conduite des députés. Le langage était dur, les idées contraires à celles que les mêmes hommes avaient témoignées jusqu'alors; et, non contents de cela, ces hommes firent donner à la reine une manifestation qui finit par faire connaître à tout le monde les desseins et les métamorphoses de ceux mêmes qui, naguère, avaient été les héros de l'opposition progressiste. Dans ce document on trouvait encore plus d'emportement, moins de respect envers la représentation nationale, moins de tolérance pour la leçon reçue dans le congrès. Comme si les ministres, seuls responsables de ce manifeste, eussent pensé que, sortant de la bouche du chef de l'État, les paroles de colère et de dépit trouveraient plus d'accès, ils les gardèrent toutes pour ce document funeste, et placèrent la personne royale dans une position très-fausse.

« La violence de tous ces actes accusait les dangers de la situation des ministres, qui crurent donner une preuve de prévoyance en prenant des mesures énergiques pour prévenir les commotions dont ils sentaient déjà la menace. Le ministre de la guerre fit passer une circulaire à tous les agents de son ressort, et leur imposa la plus forte responsabilité au sujet des *pronunciamentos*, en leur dictant en détail les mesures à prendre pour les étouffer et mériter la confiance du gouvernement. Les nouvelles cortès furent convoquées pour le 20 août, et elles avaient déjà conçu l'idée de la révision du statut royal. »

(*Panorama Espagnol*, t. III, p. 144.)

prochaines, et dans lequel ils ne s'épargnèrent aucune des sales jouissances dont se compose une orgie de libertins. Jetant un voile sur les scènes répugnantes que nos crayons se refusent à décrire, nous donnerons seulement connaissance à nos lecteurs de celles qui suffisent à faire juger des mœurs dissolues des éternels flatteurs des hommes du pouvoir.



CHAPITRE II.

LA LIBERTÉ BIEN COMPRISE.

Dans l'hôtel du Cheval Blanc, rue du Chevalier-de-Grâce, on trouve un salon qui peut contenir une table pour vingt couverts, si l'on sait bien les disposer. Il est bon de remarquer que ce salon est tout à fait isolé, ce qui, dans certaines circonstances, n'est pas du tout indifférent; de plus, on ne peut y pénétrer que par un petit couloir réservé, et ce qui s'y passe ne peut être ni vu ni entendu d'aucun endroit de l'hôtel, ni, à plus forte raison, d'aucun point des lieux environnants.

Les garçons de l'établissement, praticiens savants, connaissent leur devoir dans la perfection, et tous les faits et gestes qui ont lieu dans ce réduit s'ensevelissent, comme les aveux du tribunal de la pénitence, dans un éternel oubli. Et la réserve n'est pas la seule vertu de ces Ganymèdes : si la réunion se compose de personnes des deux sexes qui perpétuent la fragile descendance de nos premiers parents, ces garçons, automates merveilleux, deviennent, pour ainsi dire, muets, sourds et aveugles, et ont la précaution de ne se mettre en scène que le moins possible, afin de

ne voir, de n'entendre, de ne parler que tout juste autant qu'il faut pour l'accomplissement de leur service.

Vingt personnes se trouvaient, en effet, autour d'une table couverte de mets savoureux et de boissons excellentes, savoir : dix jeunes et très-belles personnes, de celles qui fourmillent dans Madrid, mais qui, malgré leur prostitution scandaleuse, sont respectées par la police, parce qu'elles ne font des affaires qu'avec des *gens comme il faut ;* et leurs dix amants empesés, tous ministériels plus ou moins furibonds, parmi lesquels notre célèbre moine Patrice se faisait remarquer par son enjouement et sa vivacité.

— Messieurs, s'écria ce héros, tenant en main un verre de champagne, cette réunion a pour objet le triomphe des idées d'ordre, de saine morale et de *liberté bien comprise.* Les révolutionnaires travaillent avec une ardeur infatigable pour l'emporter dans les élections, et si à leurs efforts nous n'opposons pas toute notre activité, bientôt ils nous donneront une répétition des scènes horribles qui couvrirent la France de deuil et de sang pendant son affreuse révolution. Heureusement nous avons un ministère résolu à ne pas reculer dans la voie de réconciliation et de paix où il est entré. Nous qui, spontanément, sans autre intérêt que le bonheur de notre patrie, nous sommes déclarés ses défenseurs, nous devons combiner tous nos efforts, toutes nos sollicitudes, afin d'assurer leur puissance et d'obtenir le résultat que nous voulons. Tel est l'objet de notre réunion. Nous sommes tous identifiés à la cause de l'ordre. Ces aimables personnes qui sont à nos côtés ont mis en jeu la séduisante éloquence de leurs charmes pour nous faire des prosélytes. Nous qui jouissons du bonheur de mériter leurs doux regards, nous ne sommes pas restés oisifs dans les préparatifs de la lutte électorale. Sachons donc les avantages que chacun a obtenus dans une affaire si grave; mais, auparavant, ouvrons la séance par un toast à nos belles coreligionnaires... Et tenant en l'air son verre de champagne : Je bois à la santé de nos charmantes collaboratrices en politique et en amour!

Après une salve d'applaudissements, chacun trinqua avec sa compagne et vida son verre d'un seul trait; aussi vit-on à l'instant même un surcroît d'animation dans cette étrange assemblée.

— Messieurs, s'écria un employé aux finances, pour l'ordre de la discussion, je pense qu'il faudrait commencer par nommer un président, et c'est dans ce but que je propose notre digne camarade don Patrice pour remplir cette charge importante.

— Adjugé! adjugé! s'écrièrent-ils tous; et le moine se trouva élu par acclamation.

Se levant aussitôt, il dit : — Je remercie l'estimable assemblée de la confiance dont elle m'honore... Puis, après s'être assis : La séance est ouverte.

— Je demande la parole, dit alors avec sa voix de soprano l'une des dix citoyennes.

— Accordé! répondit le président.

— Comme l'éloquence des femmes se trouve plutôt dans les yeux que dans la langue, nous, ici présentes, nous avons échangé un regard que j'ai parfaitement compris, et qui m'engage à me lever pour porter, au nom de toutes mes compagnes, un toast à nos aimables cavaliers, souhaitant que le triomphe de leurs doctrines affermisse en Espagne la paix, l'ordre public et la bonne administration de la justice, dont l'acte le plus équitable ne peut manquer d'être la conservation de leurs lucratifs emplois, afin que désormais, comme à présent, ils puissent maintes fois donner à leurs bonnes et douces amies des preuves non équivoques de leur générosité et de leur galanterie.

Un fracas prolongé de vivats et de battements de mains accueillit ce toast, qui mit à sec pas mal de bouteilles de malaga.

Ce fut alors le tour d'un employé de la police, lequel, après s'être frotté les lèvres avec sa serviette, dit d'un ton joyeux :

— Je ne parlerai pas longtemps, car les moments sont précieux, et j'ai observé, messieurs, que plus on parle, moins on mange (Hilarité générale). Un employé du gouvernement doit être vorace... et c'est pour cela qu'on en voit tant qui mangent à deux râteliers (Rires prolongés). Je m'en tiendrai donc à tranquilliser les esprits de la réunion; je ne parle pas des esprits contenus dans les bouteilles, mais de ceux des individus. On a pris toutes les mesures convenables pour la conservation de nos places, car, si nos places sont sauvées, la patrie le sera nécessairement aussi. (Tonnerre

d'applaudissements.) On a envoyé des circulaires à toutes les dépendances du gouvernement pour faire réussir notre candidature : si cela ne suffisait pas, on ferait voter l'armée, ce qui rendrait le triomphe infaillible. On recommande très-énergiquement que le vote soit libre, *pourvu qu'on ne s'écarte pas de la candidature du gouvernement*. Le succès se trouve ainsi concilié avec les pratiques parlementaires et avec la pleine liberté qui doit régner dans les colléges électoraux. (Très-bien! très-bien! Longs applaudissements.)

— Moi, messieurs, dit l'une des citoyennes, j'ai l'honneur d'annoncer à l'assemblée que j'ai déjà distribué plus de mille bulletins à mes adorateurs, bien que ceux auxquels je tiens le plus n'en aient pas encore reçu.

— J'en ai distribué pour le moins autant... — Et moi aussi... — Et moi aussi, s'écrièrent toutes les autres sylphides.

— Vivent nos belles! cria le moine.

— Qu'elles vivent! reprit l'assemblée.

A ces cris d'enthousiasme succéda un calme sépulcral, produit par la présence de deux garçons qui, en un tour de main, changèrent le service. Ce silence dura peu d'instants, car à peine eut-on posé sur la table un plat colossal contenant un pâté monstre, qu'on salua ce nouvel arrivé par une triple salve d'applaudissements, et la joie de l'assemblée fut portée à l'excès lorsqu'elle vit quatre plats d'écrevisses se placer autour du pâté.

Les garçons disparurent, et aussitôt le moine réclama l'attention générale.

— Messieurs, dit-il en se redressant, pour que l'on vît mieux sa face illuminée sur laquelle ruisselait la sueur, ce qui lui donnait l'apparence d'une tomate humectée par la rosée; les ignorants, incapables de nous comprendre, nous appellent *écrevisses*, nous, hommes d'intelligence, hommes de la liberté bien comprise; eh bien! ce titre nous honore, car, moi du moins, je me trouve fier d'appartenir à la race *écrevissienne*. — Et dans la chaleur de l'improvisation, il avala un autre verre de champagne.

— Et moi! — Et moi! — Et moi! firent tous. Et tous burent avec enthousiasme.

— Une seule chose me fait horreur, reprit le moine avec le ton

du sarcasme : c'est, messieurs, que nous allons manger nos semblables, et, dès aujourd'hui, nos ennemis vont acquérir le droit de nous appeler *anthropophages.*

Cette plaisanterie fut accueillie par des éclats de rire.

— Vivent les anthropophages! s'écrièrent quelques voix; et ces hurlements, joints aux battements de mains des uns, aux trépignements des autres, aux tintements des couteaux sur les verres et les assiettes, formaient un charivari impossible à décrire.

Le zèle qu'on mettait à fêter le champagne, le malaga, le xérès et d'autres vins exquis, ne pouvait manquer de produire de visibles effets *d'ordre et de saine morale.*

— La parole est à M. Rognonet, dit une voix bégayante; qu'il pér...ore... qu'il parle des anthro... anthro...pophages... et des écrevisses...

— M. Rognonet est mélancolique, répondit la nymphe qui était près de lui. Depuis la réclusion de la marquise de La Bourbe, le pauvre garçon est en deuil.

— Messieurs, reprit le jeune homme, je ne connais pas le délateur de la marquise; mais je bois à sa santé.

— A la santé du délateur de la marquise! dit sournoisement le moine.

— Du délateur... et si, comme il y a toute chance, notre cause triomphe et que je sois nommé député, je m'engage à présenter à la Chambre une proposition portant l'établissement, dans toutes les capitales et grandes villes de l'Espagne, de vastes maisons d'arrêt pour y renfermer les vieilles femmes. Il n'y a pas de mal à tirer tout le jus possible de ces crécerelles du beau sexe; mais c'est à condition qu'on l'emploiera au bonheur de la beauté printanière.

— Le beau d'Asnar, qui semblait avoir reçu des charmes de la fille comme un coup de soleil, dit une autre citoyenne, n'était sans doute poussé vers elle que par des idées pareilles à celle-là?

— Je demande la parole pour un fait personnel, reprit aussitôt le jeune homme interpellé. On me rappelle des choses qui me font venir la chair de poule. Le pauvre marquis de la Crétinière s'est fait sauter la *crête* d'un coup de pistolet, et le souvenir

de cette action romanesque me glace d'horreur. Et ce disant, il glissa dans son gosier un petit verre de *carignena*. Puis continuant : Messieurs, rien de plus naturel que la haine que je porte aux beautés séculaires et ridées, qui ont toujours été l'épouvantail de mes amours. Mais que M. Rognonet qualifie de crécerelles du beau sexe les divinités qu'il a adorées, c'est là une hérésie parlementaire, une scandaleuse apostasie que l'assemblée ne doit pas tolérer.

— Ce n'est pas une apostasie, c'est tout bonnement revenir d'une erreur, répondit le frelnquet. L'histoire contemporaine fourmille d'exemples qui démontrent que l'opinion est une chemise gouvernementale dont il faut changer tous les jours. C'est une maxime hygiénique des plus salutaires.

Alors l'intrépide d'Asnar, faisant retentir le cri d'*attention!* en usage en Espagne dans les motions bachiques :

— S'il en est ainsi, dit-il, *bombe!* Et sautant sur la table en



manches de chemise, l'habit jeté sur l'épaule en guise de manteau impérial et la bouteille en main, il ajouta :

— Je bois à l'extermination des crécerelles !

— Et moi, reprit un grand buveur, je tiens aux crécerelles, car il n'y a rien de délicieux comme de *prendre une bonne crécerelle.*

— Ce qui, en bon espagnol, veut dire se soûler, ajouta un joueur de profession. Quant à moi, à tout cela je préfère la Grèce, et je bois à la santé des Grecs[1].

[1] *Les Grecs.* Tel est le nom que l'on donne, en Espagne comme en France, aux joueurs qui gagnent toujours, grâce aux fraudes coupables, aux manœuvres hardies, aux supercheries audacieuses dont ils se servent.

Entre cette infinité d'industries perverses auxquelles se livrent, non-seulement dans Madrid, mais dans toute l'Espagne, les individus désignés sous le nom générique de classes dangereuses, et qui, échelonnés dans tous les rangs de la société, n'ont que le but commun de s'approprier le bien d'autrui, une des plus caractérisées et qui enlève las plus fortes sommes à la bonne foi publique, c'est celle des *Grecs.*

Les *Grecs* forment une espèce de société secrète, une franc-maçonnerie dont les adeptes se reconnaissent entre eux par des signes de convention ; ils s'entr'aident et se gardent un secret éternel. D'ordinaire, ils ne restent pas longtemps dans le même endroit, si l'on en excepte Madrid, centre de leur industrie. En hiver, chacun d'eux, dans la sphère de ses relations, fréquente les bals, les réunions, les fêtes. Lorsqu'un *Grec* parvient à s'introduire dans une maison, il ne tarde pas à y présenter un camarade, parce que la besogne à deux devient plus facile.

Mais le moment de la véritable moisson des *Grecs*, c'est la saison des bains. Ils sont sûrs de rencontrer dans les établissements de bains des affiliés qui mènent une vie délicieuse, font de grands frais, et profitent de l'abandon qui règne dans ces localités pour mettre en œuvre les séductions, les ruses et tous les attraits du jeu.

Nous n'entreprendrons pas de tracer le tableau des menées dont se servent les *Grecs* pour faire des *dupes ;* il suffit de dire qu'il en est qui, à chaque saison des bains, réalisent une somme de 12 à 14 mille piastres (70,000 francs) ; que beaucoup d'entre eux tiennent un assez beau rang dans la société pour que le soupçon de vol ne puisse les atteindre, et que souvent ceux mêmes qu'ils ont *plumés* aux bains, à leur retour en ville les présentent à leurs amis, et leur fournissent innocemment l'occasion de faire de nouvelles victimes.

Une circonstance extraordinaire, c'est que, depuis quelque temps, le nombre des *Grecs* augmente considérablement, et qu'ils ne vont plus chercher leurs recrues parmi les joueurs obscurs, dupés au commencement et dupeurs à la fin. On dit à gorge déployée que, dans ce siècle positif, tous les moyens de faire fortune sont bons : ce que l'on voit journellement, n'est-ce pas une preuve qui met cette maxime au rang des axiomes ?

Nos lecteurs ont sans doute entendu parler des cartes *biseautées ;* mais c'est là ce que l'art a de plus ignoble ; les intelligents n'emploient pas de pareils moyens. Un *Grec* expérimenté donne à son adversaire un jeu de cartes quelconque ; il a bien d'autres ressources pour se tirer d'affaire. Ordinairement, le *Grec* trouve un camarade qui se place près de

— On demande, dit une voix de fausset, si la femme du marquis de la Crêtinière était réellement la fille d'un boucher.

— C'est une fatalité, répondit le moine d'une voix presque étouffée par un morceau de pâté; mais on le dit prouvé jusqu'à l'évidence.

— *Bombe!* s'écria la voix chevrotante de celui qui avait provoqué M. Rognonet.

Il se fit un profond silence.

— Je bois, reprit la voix, je bois... Et après un temps d'arrêt très-long elle ajouta : Parole d'honneur, je ne sais plus à qui j'allais boi...oi...oi...re... Ah! oui... je bois au... bai...baiser de réconciliation.

— Adjugé! reprit un autre; va pour les baisers! Et il embrassa sa compagne.

— Et à la fusion! s'écria un tiers.

— Vive la fusion! firent tous. Et chacun embrassa la bacchante qu'il avait auprès de lui.

Alors la réunion prit les allures de la plus répugnante orgie. Notre devoir, à nous, c'est de jeter un voile sur les scènes de crapuleuse licence auxquelles se livrèrent ces hommes, qui ont le front de s'intituler les amis de l'ordre, de la morale et de la liberté *bien comprise.* Nous ne voulons pas que ce tableau salisse les pages de notre histoire.

son adversaire, et qui, ayant l'air de parier, regarde le jeu de la victime. Quatre lettres de l'alphabet, choisies par eux pour désigner les quatre couleurs, mêlées à une conversation insignifiante, sont des signes qui, placés en tête de chaque parole, assurent la réussite. Ceci ne saurait donner une idée du nombre infini de ressources de ces terribles *Grecs*, plus redoutables que ceux de Marathon et des Thermopyles.





CHAPITRE III.

LA PERMISSION.

La demeure d'Anselme l'Intrépide, qui, plutôt par la négligence de l'administrateur que par un effet de sa charité, était restée fermée depuis longtemps sans que l'on eût touché à son misérable mobilier, se trouvait de nouveau occupée par la vertueuse Louise et ses enfants, Manuel, Rose et Joachim. Le prix du loyer avait été entièrement payé, et ce pauvre réduit, qui, malgré sa propreté, présentait autrefois l'image de la plus triste indigence, offrait maintenant un aspect agréable et consolant. Sur ses murs, blancs comme neige, on voyait, comme auparavant, les portraits de Riego, Mina, Laci, Empecinado, Torrijos et Manzanares, hom-

mes éminents qu'Anselme avait toujours portés dans son cœur. Louise leur avait fait mettre des cadres dorés. La glace fêlée avait été remplacée par une nouvelle qui faisait partie d'une modeste toilette. Les chaises et les autres objets du mobilier ne présentaient pas le moindre luxe, mais ils étaient propres et confortables.

Louise et Rose couchaient dans le même lit. Manuel et son frère en avaient un autre dans la chambre de Marie, et ces lits étaient suffisamment pourvus de matelas, de draps et d'oreillers.

Cette aisance était due aux secours d'une association bienfaisante créée par la baronne du Lac, et dont le but était d'essuyer les larmes des familles malheureuses [1].

[1] Outre l'assemblée de bienfaisance domiciliaire dont nous avons parlé, il existe dans Madrid beaucoup d'autres associations de charité, dont les principales sont :

La société des Dames pour le secours des religieuses de Madrid. Un vif sentiment de charité et de zèle religieux a donné lieu à cette association, dirigée par un comité de dames appartenant aux classes les plus respectables, dans le but de réparer le délaissement injuste et déplocable où se trouvent plongées les malheureuses nones privées de leurs biens, et qui ne peuvent toucher leurs pensions. La pieuse marquise de Malpica conçut cette belle idée, et des dames, réunies en grand nombre, déployèrent un zèle et une générosité qui durent faire rougir le gouvernement, et qui obtinrent d'heureux résultats. En effet, la première réunion avait eu lieu le 14 mars 1841, et déjà, à la fin de l'année, après dix mois d'existence, on présenta une recette de 161,972 réaux 33 maravedis, provenant de souseciptions volontaires, de legs, d'aumônes, et des quêtes faites par les dames dans les églises, et aussi de quelques fêtes données par elles. Tout a été distribué avec la plus grande équité aux religieuses les plus pauvres. En 1843, cette société a fourni 200,580 réaux.

Notre-Dame du Refuge. Confrerie établie en 1615, et, après de longues vicissitudes, transférée en 1702 à l'hôpital et à l'église des Alemends, dont elle obtint le patronat et l'administration, ainsi que ceux du collége des Orphelines, par la volonté du roi Philippe V. Cette confrérie se compose de personnes distinguées, connues pour leur bienfaisance; et ses charitables occupations se bornent à faire conduire les malades aux hôpitaux avec le plus grand soin et toute l'activité possible, à secourir ceux qui restent dans leurs demeures et à les visiter ; à faire passer des moyens à ceux qui ont besoin de prendre des bains, à aider au transfèrement des fous aux hôpitaux de Tolede et de Saragosse, à payer les nourrices des enfants abandonnés, à secourir ceux qu'on place dans les crèches de l'établissement, à donner l'hospitalité aux étrangers et pèlerins sans asile ; employant dans ces pieuses besognes les frères mêmes de l'association, se servant d'informations et d'autres procédés délicats qui justifient le besoin et épargnent la honte aux personnes secourues. Tout cela en fait un des plus précieux établissements qui soient dans la capitale. Cette confrérie a eu plusieurs réglements, et ceux qui la régissent aujourd'hui furent approuvés par le gouvernement le 20 octobre 1842, sous la reserve de

Des dons en argent avaient été faits à Louise par l'entremise de la baronne, et cette dame charitable lui avait encore procuré, ainsi qu'à sa fille, un travail facile, dont le prix augmentait le bien-être de la famille. D'un autre côté, le frère de la baronne, le bon M. d'Aguilar, avait placé Manuel dans l'imprimerie de la Société littéraire de Madrid.

Entre les mains d'une aussi bonne ménagère que Louise, et eu égard à la modestie des désirs de pauvres gens habitués aux plus cruelles privations, les moyens dont nous venons de parler mettaient la famille d'Anselme dans une position véritablement heureuse. Grâce à ce bonheur intérieur, à la certitude de celui de Marie et à l'espoir de voir bientôt Anselme hors de prison, une joie tranquille régnait dans ce séjour de la vertu.

Lorsque l'âme est calme, lorsque la conscience est sans remords et qu'une bienfaisante allégresse vivifie l'esprit, la santé refleurit comme une fleur printanière à la douce influence des brises et à la fraîcheur de la rosée.

La pauvre Louise, cette infortunée qu'une longue suite de mal-

pourvoir à la nomination des fonctionnaires de l'assemblée directrice, sur une triple proposition faite par la confrérie. En 1843, la dépense a été portée, pour ces pieux usages, à 279,059 réaux 6 maravedis, ce qui a permis de secourir trois mille cinq cent treise individus de toutes classes, de fournir des bains à cent trente-deux, de faire nourrir quarante-huit enfants, de recueillir mille huit cent quatre-vingt-treize pauvres et deux cent quarante orphelins, sans compter beaucoup d'autres services divers. De même, dans cette année, la maison royale et église de Saint-Antoine a dépensé 80,220 réaux 30 maravedis, et dans le collége des Orphelines, de la même maison, 62,059 réaux 5 maravedis ; ce qui forme un total annuel de 421,339 réaux 7 maravedis; et depuis son établissement, une somme de 71,823,148 réaux 17 maravedis.

Confrérie de Notre-Dame de l'Espérance, vulgairement dite *du Péché mortel*. Elle date de 1733 dans la paroisse de Saint-Jean, le roi en ayant, l'année d'après, confié l'administration aux *Repenties*. Elle est placée dans la rue du Rosier, en face de la place des *Mostenses*; elle renferme des personnes distinguées, et l'édifice lui appartient. Son objet est de recueillir en secret les femmes enceintes par suite d'un commerce illégitime, de faciliter le mariage des pauvres et de faire des missions.

Association du bon Pasteur, établie en 1799 dans le but de secourir temporellement et spirituellement les détenus de la prison de Cour. Elle a fondé un établissement pour la fabrication de cordes, nattes, etc., avec une espèce de jonc fin appelé *esparto*, dont on vend les produits dans le magasin de la prison. Elle est composée de personnes de distinction.

heurs avait plongée dans un si lamentable état, Louise l'aveugle, l'affligée, l'inutile, avait recouvré la vue, la santé et tout l'éclat de ses premières années. La blancheur de son teint se trouvait rehaussée par une légère couche de rose qui embellissait ses traits réguliers. Sa figure n'offrait qu'une seule trace des souffrances



passées : c'était une faible teinte bleu-céleste qui, comme une auréole, cernait ses yeux, dont le regard ne respirait qu'une douce bonté.

Dans ses rêves de bonheur elle se figurait que, d'un instant à l'autre, son Anselme adoré allait franchir le seuil de sa demeure, et tous les jours elle se parait de ses plus précieux atours, comme alors que son brave soldat, décoré de son brillant uniforme, convoitait la possession de sa main et de son cœur.

— Oui, oui, se disait-elle dans les élans de son amour, je veux que sa joie soit immense lorsqu'il verra la félicité dont nous jouissons. Ce cher Anselme! il a tant souffert, que ces compensations lui sont bien dues! Quand il saura que sa fille est heureuse...

quand il verra que j'ai recouvré la vue et la santé... lorsqu'il tiendra ses enfants dans ses bras... qu'il nous verra tous heureux, environnés de personnes bienfaisantes qui se font une jouissance de notre bien-être, alors, Dieu de bonté, il deviendra fou de bonheur.

En ce moment, une voix juvénile et sonore se fit entendre : c'était Manuel qui chantait cette stance si connue d'une chanson patriotique :

C'est par ses qualités qu'il faut estimer l'homme ;
Les comtes, les marquis ne sont venus que tard ;
Ils sont nés comme nous ; l'orgueil ainsi les nomme,
Mais la seule vertu les ennoblit sans fard [1].

Rose quitta son ouvrage et courut embrasser son frère ; Joachim se précipita aussi au-devant de lui, et Louise contempla avec tendresse l'amour réciproque de ses enfants. Aussitôt arrivé, Manuel apposa ses lèvres sur la main de sa mère, et Louise fit retentir un tendre baiser sur le front de son fils.

— On ne m'a pas encore aujourd'hui permis de voir mon père... Mais, patience ! dit tristement Manuel ; puis, se ravisant, il reprit avec gaieté : Savez-vous, mère, que je vous apporte un appétit dévorant ?

— Je n'en doute pas, mon fils, répondit Louise ; tant d'heures de travail !... Mais le couvert est mis et le dîner tout prêt ; nous n'attendions que toi.

— Eh bien ! c'est mal. Souvent il ne dépend pas de moi d'arriver à l'heure ; tout à coup il survient, au moment de quitter l'imprimerie, un travail imprévu, et... Je dis encore que c'est mal que vous vous gêniez pour moi.

— Par exemple ! Est-ce que tu ne sais pas qu'il me serait im-

[1] Voici les vers espagnols, qui rendent bien mieux l'idée que nous n'avons su faire en les traduisant ; ils font partie d'un hymne patriotique de M. Altés-Gurena :

Todo conde ó marqués nace hombre ;
sus dictados vinieron despues :
por sus prendas al hombre estimemos,
no tan solo por conde ó marqués.

possible de dîner sans vous tous?... Voyons, mes enfants, asseyez-vous... C'est bien fâcheux pourtant que tu n'aies pu voir ton père... mais enfin tu me reviens plein de courage, et ça me console, d'autant plus que tu vas trouver ton mets favori.

— De la morue à la biscaïenne?

— Précisément, mon fils, et des pommes de terre frites; puis, tu auras du raisin sec pour ton dessert.

— Délicieux! table de roi!... Tout me va, et je vais joliment m'en donner. Je sens déjà un parfum qui me ravigote... la morue doit être excellente.

Rose retirait les plats du fourneau et les plaçait sur la table; Manuel trancha le pain, qu'il servit à tout le monde, en commençant par sa mère.

— Dieu! que c'est bon, petite mère! s'écria le garçon à la dernière bouchée qu'il avait sur son assiette. Et de deux!... Et il se fit une nouvelle portion.

— Que tu me fais plaisir, mon fils! lui dit Louise enchantée.

— Oui, mais ce n'est pas tout, bonne mère, reprit l'espiègle; c'est que j'ai une grâce à vous demander, et que, certes, vous ne me refuserez pas.

— S'il n'y a pas de mal?...

— C'est qu'au contraire il y a beaucoup de bien, et si mon père était là, je suis sûr qu'il en raffolerait.

— Voyons donc cette grâce.

— Je veux être milicien.

— Mais tu n'es pas dans ton bon sens, Manuel!... C'est tout au plus si tu as quatorze ans!

— Voilà le beau de la chose. Je suis fort; on me donnerait au moins seize ans... Le beau mérite de servir lorsque l'âge m'y obligera!... Ce qu'il faut, c'est s'enrôler comme volontaire. Dieu! si mon père était là, je suis sûr qu'il en pleurerait de joie.

— Certainement je ne refuse pas, mon fils... Mais si tu allais tomber dans quelque mauvaise chance... quelque malheur... Souviens-toi de ton pauvre frère!.. Et aussitôt une larme sillonna la joue de la bonne mère... N'oublie pas la récompense que la patrie décerne aux services de ton père.

— Oh! cette récompense, ce n'est pas à la patrie qu'il la doit: c'est aux méchants; et si tous les gens de cœur ne prennent pas les armes pour sauver la liberté, je ne sais pas, dans l'état où sont les choses, ce qu'il en adviendra. Qui sait si bientôt mon fusil ne me servira pas à défendre mon père contre ses persécuteurs?

— C'est vrai, mon fils, c'est vrai. Mais voudra-t-on de toi?

— Tiens! cette question!

— Et cela ne te fera-t-il pas négliger ton travail?

— Je suis le seul de l'imprimerie qui ne soit pas dans la garde nationale, et le directeur m'a dit que si vous m'en accordiez la permission, il me donnerait une lettre pour l'un des commandants avec lequel il est très-lié, et qu'il me fournirait l'uniforme.

— Alors il n'y a pas moyen de te refuser cette permission.

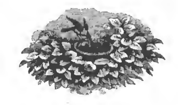
— Merci, bonne petite mère! et que Dieu vous bénisse! s'écria



Manuel bondissant de joie et embrassant sa mère, qui était près de lui.

— Et moi, dit le petit Joachim, lorsque je serai grand comme Manuel, je veux aussi devenir milicien.

Ce fut ainsi que cette honnête famille finit son repas; et le joyeux garçon, après avoir de nouveau embrassé sa mère, porta ses pas vers l'imprimerie, avec la ferme résolution d'aller sans retard s'enrôler dans la garde citoyenne.



CHAPITRE IV.

LE VOLONTAIRE.



Il était six heures du soir.

Le marquis de Bellaflor et son fils don Louis de Mendoza occupaient dans la *Fontana de Oro* un appartement bien plus vaste que celui habité auparavant par le jeune homme. Ils dînaient à deux heures, faisaient ensuite une légère méridienne, et, vers la chute du jour, ils sortaient pour se promener ensemble.

Le marquis approchait de sa soixantième année. Sous ses cheveux presque ras on voyait un front vaste, plein d'une aimable dignité. Ses traits étaient nobles et expressifs, et le teint animé de sa figure accusait l'heureux état de sa santé. Blond comme son fils, à peine eût-on pu, malgré son âge avancé, lui trouver un cheveu gris. Il n'avait pas de favoris, mais il portait une petite moustache qui s'arrêtait juste au niveau de la lèvre supérieure ; ses dents étaient d'un bel ivoire,

et l'expression de bonté qui jaillissait de ses yeux rendait sa physionomie on ne peut plus intéressante. Il était fort, de petite taille, d'un embonpoint qui ne gênait en rien la liberté de ses mouvements, et en tout bien proportionné. Ses manières annonçaient son éducation et sa délicatesse, et dans sa mise on voyait à la fois cette simplicité et ce confortable qui siéent si bien aux personnes d'un certain âge.

La recherche, l'affectation, un langage prétentieux, des chaînes en or, des épingles magnifiques, des bagues nombreuses, accusent d'ordinaire la basse origine et le désir de la cacher; et si chez les jeunes gens ceci est déjà d'un mauvais effet, on ne peut s'empêcher de lever les épaules de pitié à l'aspect d'un Nestor ridicule qui croit dissimuler les ravages du temps sous un luxe déplacé et par des minauderies surannées.

Ce n'étaient certainement pas là les défauts du marquis de Bellaflor. Son air modeste, le naturel de sa démarche et l'aménité de sa conversation, qui, sans pédantisme, annonçait une expérience mise à profit et une vaste érudition, rendaient son commerce extrêmement agréable; toutefois, au milieu de ces qualités charmantes, le marquis en possédait d'autres qui, non moins estimables, paraissaient n'être pas d'accord avec la douceur habituelle de son caractère. Il était rigide et sévère pour les plus petits écarts de ses semblables; démocrate par principes, il prenait en pitié les préjugés de l'aristocratie; ami et protecteur de toute personne honnête, il ne transigeait jamais avec la perversité et l'infamie. Les méchants trouvaient en lui un ennemi implacable; les bons, un loyal ami.

Don Louis de Mendoza regardait son père comme un camarade. Accoutumé dès ses plus jeunes ans à le tutoyer, à lui confier les secrets les plus intimes de son cœur, si, cette fois, il avait employé quelque réserve, ce n'était point qu'il redoutât de le voir désapprouver son amour pour la fille d'un ouvrier, mais bien parce que, avant tout, il voulait avoir rendu à la liberté le père de sa bien-aimée. Il lui semblait qu'après cette belle action il serait plus digne du consentement paternel qu'il désirait, et dont il ne pouvait douter.

Le retard de cette confidence ne pouvait être long, car un mouvement en faveur de la constitution de 1812 devait éclater bientôt, et don Louis l'attendait pour faire connaître ses desseins à son père et le présenter à la baronne du Lac, afin que de lui-même il jugeât des attraits de Marie.

Le marquis et son fils se trouvaient en conversation intime, lorsque le garçon de l'hôtel vint remettre à don Louis une lettre, en lui disant que le jeune homme qui en était porteur attendait la permission de se présenter.

Don Louis lut la missive, et donna tout de suite l'ordre de faire entrer.

Le garçon partit, et un instant après, Manuel se présenta d'un air dégagé, ôta son chapeau et s'inclina avec respect avant de passer le seuil de la porte.

Manuel avait les traits de sa mère, les cheveux blonds, les yeux bleus, et l'on voyait constamment sur ses lèvres un sourire enfantin qui relevait encore les agréments de sa figure. Il avait son habit des jours de fête, et ne ressemblait à sa sœur aînée que par sa taille, qui était fort élevée pour son âge.

— C'est vous qui êtes le porteur de cette lettre? lui demanda don Louis avec amabilité.

— Moi-même, monsieur, répondit le garçon, tâchant de se grandir pour ne pas paraître trop enfant.

— Très-bien! Belle figure... Et posant la main sur l'épaule de l'aspirant, il ajouta en se tournant vers son père : Voici un garçon de belle espérance. D'après cette lettre, c'est tout au plus s'il a quatorze ans, et pourtant, vois un peu quelle taille et quelle vigueur! Il fera bientôt un bon grenadier... Il vient volontairement s'enrôler dans la garde nationale.

— Comment donc, fit le marquis de Bellaflor, vous aimez déjà l'état militaire?

— Quant à prendre du service dans l'armée, répondit Manuel, je ne m'en soucie pas, parce que je serais fâché d'abandonner mes parents; mais lorsque je vois tous mes camarades d'atelier avec des moustaches, je rougis... d'autant plus que je commence à me raser.

— C'est-à-dire que vous voulez être milicien pour porter moustaches? reprit en souriant le vieux marquis.

— Non, monsieur... c'est parce que je veux défendre la liberté.

— Très-bien! très-bien!... Vous êtes donc bien libéral?

— Autant que mon père, monsieur, fit Manuel avec fierté.

— Mais c'est magnifique! s'écria le marquis en embrassant le petit garçon. Voilà la jeunesse qui seule peut donner à l'Espagne la véritable liberté.

— Et comment se fait-il que votre père ne soit pas venu avec vous? demanda don Louis.

— Comment! monsieur, répondit gravement le gamin; est-ce que je suis encore un enfant? D'ailleurs, je crois qu'il est dit, dans la lettre que je viens de vous remettre, que j'ai la permission de ma mère.

— Sans doute; mais celle du père?

— Mon père n'a pas pu la donner.

— Est-il absent?

— Non, monsieur.

— Eh bien! alors... quel inconvénient...

— C'est que mon père est en prison, et qu'on ne me permet pas de le voir.

— En prison?

— Mon Dieu! oui.

— Et la cause?

— Je l'ignore. Il faut croire que c'est parce qu'il est très-honnête et très-patriote.

— C'est plus qu'il n'en faut aujourd'hui! s'écria le marquis. Et comment se nomme votre père?

— Anselme.

— Anselme *l'Intrépide?* reprit don Louis stupéfait.

— Lui-même.

A ces mots, don Louis ne fut plus maître de lui, et pressant tendrement dans ses bras le frère de Marie :

— Mon père, dit-il avec une émotion profonde, ce jeune homme appartient à la plus honnête famille de Madrid; son père est un modèle de vertu.

— Tu le connais donc?

— Je connais sa réputation. Toute la ville s'accorde à dire qu'il n'y a pas d'homme plus honnête; mais aussi il n'y en a pas de plus malheureux. Puis, se tournant vers Manuel, il ajouta : Je vous accepte; et si vous venez demain à neuf heures, nous irons vous présenter au capitaine de la première compagnie.

— Vive mon commandant! s'écria Manuel enchanté.

— A présent, embrassez-moi comme camarade, ajouta don Louis avec émotion.

— De tout mon cœur, mon commandant. Et l'espiègle se jeta dans les bras de l'amant de sa sœur.

— Et moi, donc! fit le marquis; c'est que je suis aussi très-libéral, moi.

— Oh! alors, de toute mon âme, répondit Manuel. Et après avoir affectueusement embrassé le vieux marquis, il enfonça fièrement son chapeau sur sa tête; puis, portant la main droite



à l'un de ses bords, il fit un salut militaire, comme s'il était déjà en uniforme, et il disparut ivre de joie en chantant :

O liberté, liberté toujours sainte!
Oui, tu seras notre dieu désormais;

Sur tes autels nous périrons sans crainte;
Mais supporter l'esclavage... jamais [1]!

Ce brave garçon est le type véritable de cette brillante jeunesse adonnée au travail et à la vertu, pleine de foi dans l'avenir, qui fait l'espérance et l'orgueil des masses populaires. Elle est composée d'humbles enfants du peuple qui, dans la ferveur de leurs sentiments que n'altèrent point de coupables ambitions, et poussés par l'amour de la patrie et de la liberté, aspirent au titre glorieux de citoyen espagnol. Les artisans savent déjà que leur pauvreté ne saurait être un motif suffisant pour les exclure des affaires publiques, et réclament avec justice des droits dont aucun pouvoir ne les peut dépouiller sans se rendre coupable d'une atroce tyrannie. Qu'on refuse au crime, à l'inconduite, à tous les défauts nuisibles à la société, le droit que la raison accorde à tout citoyen d'émettre son vote dans l'urne électorale, pour choisir l'homme auquel il transmet sa souveraineté, rien de plus juste; mais les classes laborieuses, les classes qui procurent des trésors à l'État, celles qui lui donnent leur sang et le produit de leurs sueurs, il n'y a pas de raison plausible qui puisse leur ôter un droit si sacré. Voilà ce que la jeunesse sait fort bien aujourd'hui; et ce qu'elle demande, un jour elle l'obtiendra avec le triomphe de la liberté.

[1] Comme toujours, dans les traductions en vers, nous avons été fâché de ne pouvoir suivre la mesure de l'original. Ici, c'était d'autant plus impossible que la poésie française rejette le vers de neuf syllabes, ainsi que ceux de onze et de quatre, sans que nous, Espagnols, sachions trop en trouver la raison. Cette sévérité nous semble mal entendue, surtout lorsque nous voyons l'effet que le vers de neuf syllabes produit, mis en musique. Nous sommes loin de vouloir porter la moindre atteinte à la prosodie française; mais pour que les personnes qui connaissent bien les deux langues puissent juger de ce que nous disons, voici la stance de ce bel hymne de M. Charles Aribeau, poëte très-apprécié en Espagne :

Libertad, libertad sacrosanta
nuestro númen tú siempre serás....
podrás vernos morir en tus aras,
que vivir en cadenas..... jamás.



CHAPITRE V.

TOUS JALOUX.

Le 14 juillet 1836, sur la nuit tombante, la calèche du baron du Lac, de retour d'Aranjuez, arrivait à Madrid.

La baronne était douée de trop de perspicacité pour n'avoir pas remarqué le trouble mystérieux de son mari et de sa jeune compagne au moment de leur rencontre; mais, bien que, comme toute femme qui aime, elle fût susceptible de jalousie, elle avait, comme elle l'a dit elle-même, appris l'art de feindre, non avec l'intention malveillante d'une coquette consommée, mais dans le seul désir de ne jamais troubler la paix conjugale, préférant une souffrance secrète aux scandales inutiles, qui aigrissent toujours au lieu de corriger.

Cette tranquillité apparente de la baronne était prise pour une innocente crédulité par son mari, dont les moyens intellectuels étaient très-bornés. Cet homme, sous tous les rapports si inférieur à sa femme, s'imaginait pourtant la surpasser, et user parfois d'indulgence pour la faiblesse de sa pénétration; ce défaut, cependant, n'atteignait que lui, qui ne savait pas deviner les larmes

secrètes que ses écarts causaient à la plus adorable de toutes les épouses. L'indifférence simulée d'Emilie portait le mauvais sujet jusqu'à l'effronterie de ne pas se gêner en sa présence pour conter fleurette à Marie. Il se croyait sûr que son épouse ne le remarquait pas, ou que ces démonstrations passionnées passaient à ses yeux pour de légères galanteries qu'elle ne prenait pas en mauvaise part. Pendant tout le trajet du retour d'Aranjuez, le baron n'avait pas cessé de faire l'éloge de la conduite de sa femme au sujet de l'hospitalité accordée à Marie, et de l'heureuse idée d'en avoir fait son amie et sa compagne. Il était allé si loin dans ses témoignages de satisfaction, et avait prodigué à Marie tant de compliments sur sa beauté, que la pauvre Emilie, rapprochant malgré elle cette galanterie si outrée du trouble qu'éprouvait Marie, fut convaincue qu'il existait entre eux des rapports clandestins. Cette idée fit un instant douter la baronne de la sincérité de son amie. Tout à coup les motifs de l'abandon de son amant se présentèrent à sa mémoire; puis arrivèrent à son imagination exaltée les apparences qui condamnaient la famille entière d'Anselme : elle crut Marie coupable et frissonna.

Il était neuf heures du soir lorsque ces effrayantes pensées déchiraient le cœur de la baronne.

Marie, assise sur l'un des sofas du salon, ne savait comment éloigner le baron, qui, par une imprudence aveugle, la comblait de démonstrations affectueuses tout à fait hors de saison. La confusion de la jeune fille s'accrut lorsqu'elle vit son amie s'asseoir au piano et entonner la chanson des *Roses d'amour*, qui lui rappelait le délicieux entretien qu'elle avait eu avec le seul homme qu'elle aimait.

A cet instant don Louis se présenta, et quoique, tout d'abord, le tableau qui s'offrit à ses yeux ne lui donnât aucun soupçon, il ne put s'empêcher de se sentir intrigué, après les compliments d'usage, par les éloges emphatiques que l'impertinent baron adressait à la beauté et aux vertus de Marie.

Celui-ci ignorait que don Louis fût l'amant de Marie, en sorte qu'il se tint à côté d'elle dans l'attitude d'un galant qui n'est pas trop dédaigné.

La confusion de la jeune vierge était si grande que, bien qu'elle eût pu par quelques mots significatifs réprimer les obsessions d'un homme qui avait osé la tromper et lui offrir une main qui n'était plus à lui, la crainte d'être entendue et de causer un chagrin mortel à sa bienfaitrice, et la honte qui l'étouffait, l'empêchèrent de trouver une seule parole; il ne lui fut pas même possible de tourner les yeux vers son amant au moment de son entrée, ni après qu'il se fut assis. Le jeune homme s'indigna d'un procédé pareil de la part de celle qu'il aimait avec tant d'abandon, et le malheureux crut se venger par l'affectation d'une indifférence absolue qu'il était loin d'éprouver. Tout à coup il quitta sa chaise, et, s'approchant de la baronne qui se tenait encore à son piano, il lui dit avec une intention marquée :



— Parfait, ma charmante amie! parfait! Chaque jour vous faites de nouveaux progrès, et votre talent est si grand, qu'il n'admet qu'un seul terme de comparaison.

— Merci, mon cher Louis, répondit la baronne sans quitter les touches. Et qu'est-ce donc que cette comparaison ?

— Le goût exquis, l'agilité, ce sentiment du beau, cette expression, avec lesquels vous donnez de la valeur à la composition la plus insignifiante, tout cela, dis-je, forme un ensemble de perfections qui ne peut être mis en parallèle qu'avec les attraits dont la nature s'est plu à vous parer.

— Toujours galant et poli ! répondit faiblement la baronne.

— Ce n'est pas de la politesse, belle Emilie, répliqua don Louis avec une intention maligne ; c'est de la justice.

Des phrases pareilles manquent rarement leur effet. Tout en empoisonnant le cœur de Marie, elles éveillèrent l'attention de l'époux de la baronne. Cette familiarité, ces éloges excessifs, et enfin beaucoup d'autres douceurs qui s'ensuivirent, et que, dans le dépit de sa jalousie, le jeune homme prononça avec force, sans quitter jamais la baronne, reçurent une interprétation fâcheuse, et, pour la première fois de sa vie, l'étourdi baron du Lac sentit l'atteinte cruelle de la jalousie.

Finalement, don Louis se retira en faisant des démonstrations exagérées à la belle Emilie, salua avec une politesse affectée le baron, que, dans ce moment, il détestait de tout son cœur, et ne jeta pas un seul regard sur Marie, quoiqu'il fût épris d'elle plus que jamais. Hélas ! la jalousie serrait le bandeau de l'amour.

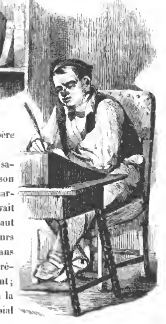
Marie, de son côté, atteignit sa chambre, et là, avec colère, elle ôta de son cou le portrait de son amant, ouvrit un tiroir de sa toilette, et l'y plongea comme dans un abîme sans fond.



CHAPITRE VI.

LES ANONYMES.





Il y avait cinq jours que le père Lézard était mort.

Le moine, non-seulement savait par le père Labouillie que son guet-apens contre le jeune marquis avait été déjoué, mais il avait appris encore que le bouillant jeune homme était venu plusieurs fois pour le chercher. Il va sans dire qu'on lui avait toujours répondu que le moine était absent; car ce lâche satyre tremblait à la seule idée du courage proverbial

de l'ennemi qu'il avait offensé. Il le craignait d'autant plus, qu'il croyait que le marquis s'était défait, lui seul, des deux assassins qu'il avait apostés sur ses pas.

L'inquiétude du moine en apprenant les fréquentes visites de son rival était donc terrible; on comprend que le signalement qu'on lui en faisait devait le lui faire reconnaître très-facilement.

Grâce à la maligne perspicacité de la mère Espérance, il savait aussi tout ce qui se passait dans l'hôtel du baron du Lac. Il lui vint donc l'idée qu'il était plus indispensable que jamais d'y semer la discorde, non-seulement pour se venger de Marie et la brouiller avec sa protectrice, mais surtout pour tourmenter le jeune marquis, et, par la jalousie, le distraire de ses projets de vengeance.

Mû par cette idée, il avait longtemps écrit sans s'arrêter, excepté pour savourer une prise de tabac, qu'il reniflait en lançant des regards qui annonçaient qu'il était content de sa besogne. Sa joie ne pouvait se comparer qu'à l'enthousiasme du poëte après une grande difficulté vaincue, ou à celui du versificateur après la trouvaille d'une rime cherchée laborieusement.

Une fois l'ouvrage fini, au lieu de laisser dans l'écritoire sa plume monstrueuse, peinte en bleu céleste, et dont les barbes étaient dentelées, il la plaça derrière son oreille droite, et après s'être étiré les bras à se les détraquer, il prit une petite boîte dans laquelle il serrait son tabac du Brésil et son papier de réglisse, fit une énorme cigarette et la plaça dans l'un des angles de sa bouche; alors il tira d'une autre boîte de l'amadou, une pierre à feu et un briquet (les moines n'aiment ni les nouveaux systèmes politiques ni le phosphore, parce qu'ils sont préconisés par les francs-maçons), et au moyen de tous ces ingrédients il put allumer sa cigarette. Il la fuma avec une ridicule gravité, faisant passer une partie de la fumée par ses effrayantes narines, qui donnaient alors l'idée du cratère d'un volcan, et une autre partie par ses lèvres saillantes, qui jetaient le nuage artificiel tantôt en l'air, à l'instar de la cheminée des locomotives, tantôt sur la cigarette, comme pour la dépouiller de sa cendre, dont, avec le petit doigt, il faisait tomber les restes.

Une fois qu'il eut payé ce tribut à l'une de nos plus funestes

habitudes, il poussa de nouveau sa ganache du côté de la table, dont il s'était éloigné pour se mieux vautrer, se redressa, et prenant des deux mains, pour l'examiner, le papier qu'il avait couvert de son écriture, il s'écria :

—Voyons si c'est bien. Oh! l'anonyme est une grande ressource! On glisse un billet sous la porte, et impossible d'en découvrir l'auteur. Celui-ci est destiné au baron du Lac ; nous lui disons donc :

« Quelqu'un très-jaloux de l'honneur de monsieur le baron se réjouit fort de son retour. Il faut que le baron surveille la conduite de son épouse, car, pendant son absence, le marquis de Bellaflor lui a fait de fréquentes visites. Il est possible que le jeune homme veuille aussi faire la cour à la demoiselle qui est dans la maison ; mais on aime mieux croire que cette jeune fille n'a été accueillie que pour servir de plastron. La personne qui donne cet avis au baron ne désire pas qu'il s'en rapporte à cette lettre, mais bien aux observations qu'il ne peut manquer de faire en homme adroit. L'amitié qu'on porte au baron oblige à lui donner un tel avis, malgré la répugnance que de pareilles choses inspirent, ce qui empêche encore plus de se servir de la parole. On ne désire pas mortifier le baron ni introduire la discorde dans son ménage : on n'a pour but que de sauver son honneur. Le baron ne manquera pas de faire un usage convenable de cet avis fraternel. »

— Cette lettre est parfaite! et l'usage du *on* lui donne une teinte romantique qui ne laisse rien à désirer. Voyons la baronne, maintenant. Les femmes, il faut les blesser dans leur amour-propre : c'est pour cela que j'ai imaginé de feindre que c'est une amie qui l'aime, mais qui se moque de son manque de prévision.

« Émilie, tu n'es qu'une pauvre innocente. Tout Madrid se moque de toi. Pour moi, qui te plains parce que je t'aime, je veux t'avertir en amie. Que tu puisses pardonner à ton mari ses fredaines, c'est vraiment très-philosophique ; mais que toi-même tu te charges de lui fournir les objets de ses caprices dans ta propre maison, c'est souverainement ridicule. Tu jouissais de la réputation d'une femme prudente et de beaucoup de talent, mais la naïveté excessive de ta conduite te fait beaucoup de tort. Il est probable que tu ne tiendras pas compte de mes avis, et que, par là, tu

donneras une nouvelle preuve de ta philosophie; mais, en attendant, ma chère, je te prie de croire que je suis profondément affligée de voir que tu es le jouet de tous les cercles de Madrid.

« *Une de tes meilleures amies.* »

— Oh ! bravo ! Il n'y a pas un mot à changer. Prisons, et voyons un peu ce que nous disons au petit monsieur :

« Mon cher monsieur, ne soyez pas fâché que l'on vous dise que vous êtes d'une bonhomie délicieuse. Vous avez l'air d'être très-satisfait de votre sirène, et pourtant c'est M. le baron du Lac qui perçoit le droit du seigneur. Êtes-vous jobard ! êtes-vous jobard ! Toutefois, mon cher, vous n'êtes pas à plaindre; votre candeur aura sa récompense, car aux pauvres d'esprit le royaume des cieux est assuré. »

— C'est-à-dire qu'il est impossible de mieux faire... Et pourtant ce diable d'étourdi me donne le frisson... car il me suit à la piste... Enfin ça le distraira, et j'aurai du temps pour m'en débarrasser. Ah ! voici mon dernier chef-d'œuvre, adressé à cette femme cruelle que j'aimais avec autant d'ardeur que j'en mets à présent à la détester. Je la déteste... c'est bon à dire ; mais si elle répondait à ma passion... N'est-il pas honteux que la beauté des femmes abrutisse l'homme jusqu'à ce point!

« Marie, on a raison de dire que les leçons de l'expérience n'ont pas de prise sur toi. Après tout ce que tu as souffert chez une marquise qui te flattait pour te torturer, tu crois encore aux bienfaits d'une baronne! Insensée ! observe la conduite de ta protectrice; observe les soins prodigués, par celui qui prend le titre de ton amant, à celle qui se proclame ta bienfaitrice, et tu découvriras la cause de tant d'hypocrisie. Don Louis et la baronne entretiennent des rapports criminels; mais il fallait bien pour la femme mariée un objet qui motivât, aux yeux du mari, les visites de l'amant : toi, pauvre innocente, tu es le voile qui couvre une passion coupable. Fuis, vierge imprévoyante, fuis une demeure empoisonnée ; retourne au foyer paternel, où tu retrouveras l'amour de tes proches, au sein de la pauvreté, il est vrai, mais aussi dans les bras de la vertu, sans laquelle il n'y a pas de tran-

quillité de conscience possible. Suis ce conseil, qui part du cœur d'une personne honnête. »

Le moine fut satisfait de la rédaction de cette lettre comme il l'avait été de celle des autres, jugeant, et c'était juste, que par là il ne pouvait manquer d'agiter la fibre la plus sensible des personnes auxquelles il s'adressait.

Le lecteur, qui connaît la disposition d'esprit de ces personnes, est bien en mesure de reconnaître que le mensonge devait produire, en pareil cas, tout l'effet de la vérité.

. . . .

Nous croyons avoir dit que les lettres anonymes sont les armes que les envieux font jouer avec le plus de dextérité, et qu'elles servent merveilleusement aussi aux lâches calomniateurs, à tous les hommes pervers. Celui qui reçoit un écrit sans signature a beau vouloir s'en défendre, il lui reste toujours quelque chose de son poison infernal. Mais ce qui est scandaleux et criminel, c'est que l'autorité elle-même, chargée de la sûreté individuelle, se soit maintes fois fondée sur des écrits anonymes pour emprisonner et torturer, par les lenteurs d'un procès criminel, l'innocence stupidement calomniée.

Malheureux le pays qui ne s'élèverait pas contre ces mesures arbitraires! Il vaudrait mieux vivre parmi les Hottentots que d'appartenir à une nation qui ferait servir ses lois aux lâches vengeances et aux trahisons infâmes. Les citoyens les plus estimés et les plus pacifiques se trouveraient à toute heure en butte aux atteintes de l'atroce calomnie; la mère vertueuse verrait son fils innocent arraché de ses bras; la police viendrait saisir l'honnête époux qui lui serait désigné, jusque dans le lit conjugal. On verrait, comme des oiseaux nocturnes, augures de deuil, de larmes et de désolation, des nuées de sbires s'agiter dans les rues et forcer la demeure paisible de citoyens irréprochables, sur la seule dénonciation d'un vil imposteur. Les méchants seuls pourraient alors faire entendre des chants de triomphe, tandis que les honnêtes gens seraient à la merci des plus affreuses délations. Heureusement la morale ne périra pas, car elle est, comme Dieu lui-même, essence et nécessité... L'Espagne offre pourtant des exemples

de pareilles prévarications; mais il faut espérer qu'au lieu de les voir se renouveler, toute la sévérité de la justice tombera sur ces êtres immondes qui font de la délation et de l'imposture une profession homicide.

. . . .

Le moine ferma ses lettres sans leur mettre ni date ni signature, et il allait en écrire les adresses, lorsqu'il fut arrêté soudain par un violent coup de sonnette et par les cris forcenés de la mère Espérance. Il distingua presque aussitôt un craquement répété de chaussure qui annonçait la marche rapide d'une personne qui venait de son côté; se retournant alors, il regarda vers l'entrée et frémit d'épouvante.

Don Louis de Mendoza était sur le seuil de sa porte.



CHAPITRE VII.

LE MOINE ET L'AMANT.



h ! je vous trouve enfin ! s'écria don Louis d'un ton menaçant; ce n'est pas malheureux.

— Comment cela, mon cher ami? répondit le moine, faisant de son mieux pour paraître de sang-froid, et s'approchant du nouvel arrivé en passant sa robe de chambre.

Don Louis le regarda en face avec mépris, repoussa la main qu'il lui tendait, garda son chapeau sur la tête, puis, après un instant de silence, il reprit :

— Comment pouvez-vous avoir l'audace de me présenter la main?

— En vérité, je tombe des nues, dit le moine. Comment! vous n'êtes déjà plus mon ami? Vous avez sitôt oublié les preuves d'affection sincère que je vous ai prodiguées? Est-ce que sans mes soins assidus, sans mon dévouement, vous seriez guéri de la blessure cruelle qui vous fit tomber dans mes bras? Mais ne parlons plus du passé... Je ne fis que remplir un devoir, rien de plus. Voyons : quelle est cette nouvelle calomnie que la médisance a inventée contre moi? Moi qui me suis senti si heureux de vous voir entrer dans mon cabinet... qui tendais la main avec tant d'empressement à une personne que j'aime si sincèrement! Vous

me repoussez! Mais qu'est-ce donc que cette ingratitude, mon ami?

— C'est, reprit le jeune homme indigné, que je viens précisément vous dire que vous êtes un lâche hypocrite.

— Monsieur! s'écria le moine d'un ton fier... Mais aussitôt, reprenant son calme habituel, il ajouta avec douceur : Je ne veux pas me quereller avec quelqu'un pour qui j'éprouve tant de sympathie; c'est à moi, qui suis le plus âgé, à donner l'exemple de la modération, et je vous prie, mon ami, si vous avez quelque grief contre moi, de ne pas me condamner avant de m'avoir entendu. Je suis homme d'honneur, monsieur, et si mes explications ne vous paraissent pas suffisantes... alors... j'en serai fâché... Mais sachez que je suis prêt à vous accorder toute autre espèce de satisfaction. J'attends que vous me fassiez connaître avec calme ce que vous avez à me reprocher.

— Et qu'avez-vous à dire pour justifier votre infâme conduite envers moi? Il y a des outrages dont l'épée seule peut faire justice. Je sais tous vos attentats contre la jeune fille innocente que vous avez voulu séduire, et que vous avez torturée au point de la rendre folle, parce qu'elle a su résister à votre passion crapuleuse.

— Mon Dieu! mon ami, répondit le moine, hochant la tête et posant ses deux mains sur son ventre, vous m'avez appelé hypocrite... vous m'avez insulté... et tout cela, parce que j'ai procédé comme un véritable ami... Patience!... il ne faut pas s'effaroucher pour cela. J'ai déjà dit que je dois être modéré, et je le répète; mais songez que cette modération ne saurait aller jusqu'à me laisser impunément insulter. Ceci est une affaire d'honneur, et c'est comme telle qu'il faut l'envisager, mais sans bruit, sans scandale, avec calme et sang-froid, comme il convient à des personnes bien élevées. Si vous triomphez, jeune homme, il n'y aura pas grand mal, car je sais mépriser la vie, et j'aurai rempli mon devoir, d'abord comme ami, puis comme homme d'honneur. Si je suis vainqueur, je porterai jusqu'au tombeau le regret d'avoir tué une personne à qui j'avais sauvé la vie et que j'aimais avec tendresse. Mais je sais qu'avant tout il faut se battre, il faut agir noblement. Il y a des circonstances où tout doit céder à l'empire de l'honneur,

et, vous l'avez dit : *Il y a des outrages dont l'épée seule peut faire justice.*

Le jeune marquis resta tout ébahi d'entendre le moine tenir un si digne langage. Il admirait non-seulement ces paroles si nobles, mais encore ce calme imposant, qui eût déjoué toute la perspicacité de l'homme le plus méfiant.

Au bout d'un moment de silence, le moine reprit :

— Après une pareille protestation, qui doit tout à fait vous rassurer sur l'accomplissement de vos désirs, souffrez, monsieur, que je compatisse à l'aveuglement dans lequel je vous vois. Une autre fois déjà vous avez succombé aux séductions de la femme qui vous a si cruellement déçu.

— Monsieur, s'écria le jeune homme avec dignité, sachez que je ne souffre pas qu'on ose outrager en ma présence une personne honnête, et dont les vertus méritent le respect et la considération.

— Voilà précisément cette fascination fatale dont je ne puis m'empêcher de vous plaindre. Vous croyez cette femme honnête et vertueuse; il faudra bien que je me taise, puisque vous la défendez avec tant d'ardeur. Je ne parlerai donc point de son passé; mais du moins, monsieur, pour votre honneur, observez sa conduite présente... Il n'y a pas dans Madrid un individu quelconque qui ne soit scandalisé de ses intrigues avec l'impudent baron du Lac.

— Comment, monsieur, qu'oseriez-vous dire?

— Oh! rien de plus; pour aller au delà, il me faudrait affliger un ami auquel, après tout, je tiens encore. Il faut ou se taire, ou dire des vérités bien cruelles, mais aussi bien précieuses pour celui qui saurait en profiter.

Le cœur de don Louis était si déchiré par la jalousie, qu'en entendant nommer le baron il oublia la perversité du moine, son astucieuse hypocrisie, et même que, dans sa position de rival rebuté, il fut entièrement dominé par la rage du dépit. Dans cet aveuglement funeste, le jeune homme saisit le bras de l'affreux tartuffe, le regarda avec des yeux effarés, et lui dit d'un ton convulsif :

— Mais tu n'es pas un homme, toi! tu es un serpent que l'enfer a vomi pour me torturer. Parle… je le veux!… Parle! Que sais-tu de Marie et de cet homme odieux que tu viens de nommer?

— Mon Dieu! cher marquis, calmez-vous… Ne voyez en moi qu'un ami qui ne saurait consentir à votre déshonneur, à vous voir malheureux pour toute votre vie.. Je vous dis encore une fois que je ne saurais parler.

— Malheureux!… parle, ou crains l'excès de ma fureur.

A ces mots, les dents de l'infortuné jeune homme craquèrent de rage; et aussitôt, saisissant le moine par les deux bouts du



collet de sa robe de chambre, il le regarda de nouveau d'un œil hagard et furieux, attendant avec anxiété ses explications.

— Vous me tuerez, monsieur, dit alors le moine avec douceur; mais tant que je vous verrai dans un état pareil, vous n'obtiendrez pas de moi une seule parole. Calmez-vous, et je vous promets de discuter tranquillement avec vous cette affaire; car, soyez-en bien

sûr, ce que je désire le plus, c'est de vous prouver la sincérité de mon attachement.

—C'est vrai, fit don Louis, lâchant le moine; c'est vrai, je ne suis qu'un étourdi.

Le malheureux jeune homme ôta son chapeau; une sueur abondante ruisselait sur son front. Il prit son foulard, essuya sa figure, qui était pâle et bouleversée; puis un sourire violent effleura sa lèvre contractée; il voulait paraître calme, et c'était un effort qui lui coûtait la plus vive souffrance.

— Eh bien! me voici tranquille, dit-il au moment même où la jalousie déchirait le plus cruellement son cœur; vous voyez à mon sourire que j'ai repris mes sens. Vous pouvez vous expliquer avec franchise... Que dit-on dans Madrid au sujet du baron et de Marie?

— Mais que voulez-vous qu'on dise? On trouve souverainement ridicule que la baronne garde chez elle la jeune fille que son mari avait courtisée chez la marquise de La Bourbe; on blâme l'impudence du mari, qui abuse à ce point de la bonhomie de sa femme; enfin... faut-il que je dise tout?

— Poursuivez, lui dit don Louis, feignant de l'écouter avec complaisance.

— Eh bien!... ne vous fâchez pas trop, car ceci n'est qu'une supposition... On dit encore que tout cela n'est qu'un accord domestique fait avec la plus philosophique harmonie, et que, tandis que le mari jouit des attraits de la jeune fille, la femme entretient des rapports amoureux avec un jeune homme charmant.

— Vil imposteur! s'écria don Louis, retrouvant toute la force de son indignation.

— Doucement, monsieur, dit le moine, prenant avec un admirable aplomb le seul parti qui pouvait le sauver; doucement! J'ai déjà porté la tolérance jusqu'au ridicule : sachez, à votre tour, que je ne me laisserai pas outrager, et que, loin d'être vil comme vous supposez, je suis un homme d'honneur...

Et il appuya sur ces derniers mots.

— Oh! oui, reprit don Louis avec le sourire du mépris; j'ai en effet des preuves éclatantes de votre honneur, de votre

courage... vous qui n'employez jamais que des moyens infâmes pour vous débarrasser de vos rivaux!... vous qui entretenez des rapports ignominieux avec les plus sales cabarets!... vous qui vous servez des poignards des assassins pour assouvir vos vengeances!

— Oh! c'en est trop! c'en est trop! s'écria le moine. Quel que soit le but de ces outrages dont je ne comprends pas le sens, c'est moi maintenant qui réclame pour cette affaire la seule solution possible.

— Le duel? fit le jeune homme avec dédain.

—Oui, le duel; mais un duel à mort... entendez-vous? à mort!...

— A mort! Il ne peut être que tel, répondit don Louis. Et les deux rivaux se serrèrent la main.

Un instant après, le moine prit une prise de tabac, et dit avec un sang-froid admirable :

— Ce soir, je vous attends au café du Prince avec vos deux témoins. Je vous laisse le droit de choisir les armes. Je serai là avec deux amis pour régler les conditions.

— Ce ne sera pas moi qui manquerai au rendez-vous, dit don Louis; et il disparut.

Le soir, tout se passa comme il avait été dit. Mendoza fit choix du pistolet, et le moine exigea qu'on n'accordât que cinq pas, parce qu'ainsi, disait-il, celui qui aurait la chance de tirer le premier serait sûr de tuer son adversaire et d'accomplir ainsi le but du combat.



CHAPITRE VIII.

LA SÉRÉNADE.

Le 17 juillet 1836, le parti du progrès voulut célébrer le triomphe qu'il venait d'obtenir dans les élections, en donnant une sérénade aux députés nouvellement élus.

Don Louis de Mendoza, commandant de l'un des bataillons de la brillante garde nationale de Madrid, était aussi l'un des privilégiés que la confiance populaire avait envoyés au congrès. Son vieux père, dont le lecteur connaît les idées démocratiques, était au comble du bonheur en voyant l'estime qu'inspiraient à ses concitoyens les mérites de son digne fils.

La *Fontana de Oro* regorgea de libéraux, et le vieux marquis, au milieu de cette foule, paraissait être revenu à sa première jeunesse. Il ne serait pas aisé de décrire sa joie, son amabilité, ses prévenances envers tous les citoyens qui se présentaient pour féliciter son fils; ses larmes témoignaient de son contentement, et de sa reconnaissance pour ceux qui l'entouraient. Depuis les membres de l'aristocratie la plus élevée jusqu'à l'artisan le plus humble, il les recevait tous avec une égale effusion. Sa main généreuse serrait amicalement, même avec orgueil, la main gercée et calleuse de



l'honnête ouvrier, et, par conséquent, il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour acquérir la sympathie générale. Ses manières délicates, sa franchise cordiale, l'aimable éloquence de sa conversation, et surtout la grande portée de ses idées politiques, lui atti-

rèrent la même affection que son fils avait obtenue, par ses vertus, de tous les libéraux de Madrid.

Plusieurs tables couvertes de confitures, de mets exquis et de toute espèce de boissons, contribuaient à l'animation de cette fête fraternelle.

Mais tandis que toutes ces démonstrations brillantes se faisaient en son honneur, l'infortuné don Louis s'occupait de fixer avec son ennemi les conditions du combat dont nous avons parlé, de ce duel *à mort* qui pouvait l'arracher à jamais aux bras paternels, et ensevelir dans la tombe les espérances de son avenir.

Le père, toujours enclin à la bonté, ignorait le danger qu'allait courir son fils. Il le croyait heureux, et lui-même jouissait en pensant aux douces sensations que devait éprouver le cœur de ce fils si cher.

Pourtant ce jeune homme était triste et pensif; le lecteur le connaît trop bien pour croire que sa mélancolie avait une source honteuse. Don Louis ne connaissait pas la peur. Sa rencontre avec le moine, qui devait avoir lieu le jour d'après, l'inquiétait fort peu. C'était la jalousie qui déchirait son cœur. Il eût accordé peu de crédit aux perfides paroles de son exécrable rival, si, malheureusement, les assiduités du baron et la froideur avec laquelle Marie l'avait accueilli à leur dernière entrevue ne lui eussent offert une funeste coïncidence. Marie infidèle! se disait cet amant inconsolable; oh! non! l'ingratitude et la perfidie ne peuvent habiter un cœur si tendre... Et pourtant elle ne m'a pas adressé un seul regard, même alors qu'elle écoutait les propos galants d'un nouveau rival. Mais qui peut me prouver que la conversation du baron avait de l'attrait pour elle? Où sont les preuves de son assentiment aux flatteries de cet homme? Qui sait si elle n'éprouvait pas un tourment cruel, d'autant plus déchirant qu'elle ne pouvait pas m'expliquer sa pensée?... Vaine illusion! Est-ce que l'amour ne possède pas un langage plus expressif et plus prompt que celui de la parole? Ne suffit-il pas d'un geste, d'un regard, pour que deux cœurs aimants se comprennent? Un seul sourire eût pu tranquilliser mon esprit... et en ma présence elle n'a pas même osé détacher ses yeux de la terre! Oh! sa confusion

ne venait pas d'une innocente retenue : c'était l'effet d'une faute qu'elle n'avait pas la force de cacher... Oui... oui... Marie est coupable ; sa modestie, sa timidité, sa candeur, ses douces paroles... la simplicité charmante de ses actions... oh ! tout cela est de l'art, de la feinte, du mensonge ! Se peut-il que la coquetterie des femmes atteigne tant de noirceur ! Hélas ! ce n'est que trop vrai... Et cependant mon âme déchirée ne peut croire à tant de perversité. O Dieu de mon cœur ! ne permets pas que sous l'enveloppe d'un ange on puisse trouver les vices d'une âme maudite !... Mais j'ai été moi-même témoin de ses trahisons... à mes propres yeux elle a fait parade de son ingratitude... elle a pris plaisir à me torturer... Oh ! c'est affreux ! Et pourtant je ne puis la haïr... Que dis-je ? malheureux ! la haïr : je l'aime comme un fou, malgré la cruauté avec laquelle elle me couvre de mépris. Une femme qui répond ainsi à l'amour le plus loyal est capable de tout... Quelle affreuse idée bouleverse mon imagination ! Je sens que ma tête brûle... Si ce que cet homme m'a dit était vrai ! Si sa folie avait été l'effet de la prostitution !... S'il était vrai que je fusse tombé dans une avilissante embûche !... Oh ! non ! loin de moi de pareils soupçons !... La scélératesse du délateur de Marie m'a été révélée par un mourant... et aux approches de la mort, l'homme ne ment jamais.

Tout en faisant ces poignantes réflexions, don Louis atteignit les portes de son hôtel.

A son entrée dans son appartement, un long éclat de vivats et d'applaudissements se fit entendre. Son père courut le serrer dans ses bras, et tous s'empressèrent de le féliciter. Tous portaient envie à sa position brillante, à son glorieux triomphe, aux faveurs qu'il tenait de la nature et de la fortune, tandis que lui s'estimait alors le plus malheureux des hommes. C'est ainsi que, dans le monde, les apparences sont souvent trompeuses. Les richesses, le faste, la faveur du peuple, ne peuvent porter le bonheur dans un cœur déchiré par de cruelles angoisses.

Don Louis, en homme du monde, sut contenir sa douleur, qui devint plus terrible par la concentration, et prendre l'apparence de l'amabilité qu'exigent les convenances de la société.

On porta des toasts à la liberté, à l'indépendance nationale, à la souveraineté du peuple, aux pères de la patrie... enfin aucune des ovations qui caractérisent les réunions des libéraux les plus avancés ne fut omise.

On n'oublia pas non plus les improvisations patriotiques qui se produisent toujours en ces circonstances. On entendit résonner ces fameuses rimes : *les lois* et *les droits*, *les citoyens* et *les miliciens*, *le fort* et *la mort*, *patrie* et *tyrannie*. Mais au milieu de ces élans poétiques, quelqu'un, qui connaissait sans doute la tendresse de cœur du héros de la journée, fit entendre le couplet suivant, qui ne put manquer de faire saigner plus encore la plaie du jeune amoureux.



Je bois au jeune homme charmant
Qui de liberté fait parade;
Qui jamais son front ne dégrade
Sous un joug lâche, avilissant.

Qu'un parti toujours outrageant
Succombe aux coups de sa vaillance,
Et qu'orgueilleux de sa constance,
Foulant le tyran, le bourreau,
Il ne cède qu'au joug si beau
Qui d'amour marque la puissance[1] !

Tandis que toute l'assemblée applaudissait avec enthousiasme, don Louis sourit douloureusement et laissa échapper un cuisant soupir.

Avec les ressources que l'on trouve toujours dans un hôtel public, et le caractère franc et généreux du marquis de Bellaflor et de son fils, la fête se prolongea jusqu'à une heure après minuit, et Dieu sait quand elle eût fini, si un événement imprévu n'était venu y mettre un terme.

Une heure venait de sonner, lorsqu'une éclatante lueur rougeâtre, semblable au reflet d'un incendie, inonda les murs de la carrière de Saint-Jérôme. C'étaient les officiers du bataillon dont M. de Mendoza était le chef qui, musique en tête, venaient lui rendre hommage. Une innombrable quantité de flambeaux de cire éclairaient une multitude de citoyens honnêtes et pacifiques, jaloux de rendre témoignage de leur adhésion, et incapables du

[1] Ici nous avons pu suivre le rhythme espagnol, et nous l'avons fait avec d'autant plus de plaisir, que par là nous faisons connaître une combinaison tout à fait nationale. Le *dizain*, ou stance de dix vers, a toujours en Espagne cette contexture, surtout lorsqu'il est seul. Qui sait si l'arrangement des rimes, tel que nous le faisons voir, ne plaira pas à quelque poëte français? Les vers espagnols sont comme il suit :

Brindo por el jóven bello
que de ser libre hace alarde,
que nunca ha sido cobarde,
ni dobló el altivo cuello.
De su valor al destello
hùndase el bando opresor,
jamás vea en derredor
ni un tirano, ni un verdugo.
Nunca se rinda á mas yugo
que al feliz yugo de amor.

moindre désordre[1]. Mais à peine la sérénade avait-elle commencé, que la force armée se présenta, et, au mépris des justes représentations de toute une foule inoffensive, et de l'autorité civile, à qui seule il appartient de prendre de pareilles mesures, elle dispersa brusquement cette réunion pacifique, et arrêta tous les individus qui portaient l'uniforme, jusqu'à don Louis lui-même, que les instances de son père ne purent faire excepter.

. . . .

Cet acte arbitraire et inouï avait été suscité par une délation infâme du moine, et c'est ce qui explique le courage apparent qu'il avait montré à sa dernière entrevue avec le brave Mendoza. Le tortueux Patrice avait fixé l'heure du duel pour le point du jour, parce qu'il savait que la veille, à minuit, son rival serait emprisonné.

Que d'espérances perdues! Don Louis avait promis à sa bien-aimée le salut de son père, et à la tête des libéraux les plus décidés, il venait de promettre aussi de rendre son pays à la liberté.

[1] Les députés de la province de Madrid furent tous choisis parmi les progressistes. Le peuple de la capitale accueillit ce résultat avec enthousiasme, et dans la nuit du 17 juillet, il courut donner une sérénade aux élus, éclairant la multitude par des milliers de flambeaux de cire. Cette démonstration populaire déplut au gouvernement, et le capitaine général, qui avait déjà donné l'alerte à la capitale par de nombreuses patrouilles, comme si la tranquillité publique se fût trouvée menacée, s'approcha, dans la rue du Prince, des personnes qui formaient la suite de la sérénade, et leur demanda si elles étaient autorisées à se promener ainsi la nuit, à une pareille heure. Ces braves gens, qui suivaient seulement pour entendre la musique, et qui même en ignoraient l'objet, furent forcés de répondre qu'ils n'avaient d'autre autorisation que celle des musiciens. Cette réponse fut prise par l'autorité militaire, ainsi qu'elle l'a avoué elle-même dans l'ordre du jour, pour le signal d'une conspiration, un symptôme d'émeute; et se souvenant que, dans l'article 6, traité VI, des ordonnances militaires, il est dit que, dans les places de garnison, on ne pourra donner des fêtes ni réunir des masses de peuple sans en prévenir le gouverneur ou les commandants, le chef suprême oublia qu'il n'était ni gouverneur, ni commandant, et qu'il existait une autorité civile chargée de la tranquillité publique; il fit donc disperser tous les citoyens par la force armée. Cette mesure militaire indigna la multitude, qui, jusqu'alors pacifique, commença à crier et à s'émouvoir jusqu'à devenir menaçante. On y voyait des gardes nationaux en uniforme, ce qui fut une raison suffisante pour les emprisonner, comme si c'eût été un délit de porter les couleurs et l'uniforme aimés du peuple. Les conséquences de ces mesures insensées furent fatales au gouvernement, car il n'est rien qui compromette autant la considération des hommes du pouvoir que leurs bévues et les excès de leurs agents. (*Chronique contemporaine*, t. III, p. 155.)

Ce brave jeune homme, qui, en qualité de commandant de la garde nationale, ne pouvait être conduit que dans la caserne de cette milice, jusqu'à ce que sa faute eût été avérée, fut néanmoins écroué et mis au secret à Saint-Basile, où l'on avait provisoirement placé un poste de l'armée; car le gouvernement, dans ses derniers jours d'angoisse, ne s'appuyait plus que sur la force militaire. La capture d'un aussi vaillant patricien mit au désespoir un père qui, peu d'instants auparavant, jouissait des succès de son fils, et remplit de stupeur beaucoup de citoyens engagés dans une conspiration démocratique qui, par suite de l'emprisonnement du chef, devait nécessairement avorter et mettre en danger l'existence d'un grand nombre de personnes recommandables.



CHAPITRE IX.

UNE RÉVÉLATION INVOLONTAIRE.

Tout avait changé d'aspect dans l'hôtel de la baronne du Lac. Depuis le retour du mari, si ardemment souhaité, la désunion y était telle que les deux époux et Marie ne se voyaient qu'aux repas, et que c'était à peine s'ils s'adressaient la parole. Le baron, cependant, n'avait pas renoncé aux agaceries qu'il prodiguait à sa jeune hôtesse; la pauvre enfant n'y répondait, il est vrai, que par des marques de répugnance qui contenaient en de certaines limites l'audace du séducteur; mais cela ne faisait qu'aiguillonner ses désirs criminels.

Ce libertin éhonté, loin de se retenir en présence de son épouse, affectait de montrer sa prédilection pour Marie; persuadé que, pendant son absence, M. de Mendoza s'était emparé du cœur de sa femme, il lui semblait qu'en rendant hommage à une autre beauté, il se vengeait des outrages faits à son honneur.

La résignation philosophique de la baronne s'était pourtant épuisée, surtout depuis que Marie, poussée par un sentiment de même nature, semblait recevoir ses bienfaits avec dédain.

En effet, la pauvre fille, inconsolable depuis qu'elle était convaincue de l'intelligence amoureuse de don Louis et de la baronne, ne pouvait plus accorder sa tendresse à celle qui, naguère, était son amie et sa généreuse protectrice. La bonne Emilie n'était déjà plus pour elle qu'une odieuse rivale qui l'avait indignement trompée.

Les choses en étaient à ce point, lorsque les lettres perfides du moine vinrent jeter la désolation dans la maison : leur effet répondit parfaitement aux vues de leur infâme auteur; ce furent des torches incendiaires lancées sur des objets inflammables. Chacune des personnes auxquelles ces lettres s'adressaient y vit la confirmation de ses doutes cruels : Marie et le baron du Lac tinrent pour avérée la culpabilité de don Louis et de la jeune épouse, et celle-ci ne trouva plus la force de douter que Marie ne fût sa rivale. Son extrême délicatesse lui fit ajourner la résolution qu'elle avait prise d'éloigner à jamais de sa demeure la malheureuse qu'elle y avait accueillie avec tant de générosité. Dans sa prudence, elle voulait consulter son bon frère avant de jeter Marie sur le pavé et de priver sa famille des bienfaits dont jusqu'alors elle l'avait comblée.

La jeune fille ne cessait de verser des larmes; ses souffrances passées avaient été bien vives, et pourtant elle ne s'était jamais sentie aussi malheureuse que dans ces moments où elle se croyait victime de l'amour et de l'amitié. Qui désormais dans le monde pourrait lui inspirer de la confiance, lorsque l'amie la plus officieuse et l'amant le plus soumis l'avaient trompée?... Cependant il y avait quelqu'un de digne de son attachement, quelqu'un sur qui les soupçons ne pouvaient avoir de prise... Mais cette personne qui l'avait généreusement sauvée, cet homme bienfaisant qui l'avait arrachée des cachots de la folie, qui avait rendu à sa mère la santé et la vue, que la pauvre folle avait à juste titre nommé son *second père*, cet homme charitable était le frère de la baronne, et Marie étouffait dans son sein son atroce martyre, sans

laisser échapper la moindre accusation contre la sœur de son bienfaiteur; plutôt que de lui causer ce chagrin, elle était décidée à mourir de ses tortures.

Il y avait encore autre chose qui aigrissait les inquiétudes de Marie : son père était en prison, et don Louis avait promis de le sauver; mais quelle importance pouvait avoir pour un hommo qui s'était joué d'une pauvre fille, le salut de son père, la liberté d'un misérablo ouvrier? Pouvait-elle avoir confiance en celui qui, dans sa conviction, avait manqué à tous ses serments, à toutes ses promesses?

Marie était tourmentée par cette cruelle pensée, lorsqu'un matin le docteur d'Aguilar vint la trouver. C'était le lendemain do l'emprisonnement de don Louis.

Aussitôt que le brave médecin apprit ce tristo événement, il s'empressa de visiter sa chère convalescente, craignant que, si cette nouvelle lui arrivait brusquement, sa santé, si faible encore, n'en fût affectée. Il voulut l'apprendre lui-même à Marie, avec la prudence quo son état exigeait.

La jeune fille était plongée dans ses mélancoliques réflexions. Son beau serin se tenait immobile sur l'un des bâtons de sa cage; il la regardait en silence et paraissait affligé, comme le jour qu'elle était allée le vendre pour donner du pain à sa famille.

— Toujours triste, Marie! toujours triste! dit don Antonio en entrant dans la demeure de la jeune fille désolée.

— Vous ne devez pas vous en étonner, mon bon père... Pourtant je me sens bien... je suis tout à fait bien; mais, croyez-moi, nulle part je ne me remettrai aussi vite qu'auprès de ma mère... Il y a bien longtemps que je suis séparée do mes parents... de mes frères; il me semble qu'un siècle s'est écoulé depuis que j'ai quitté le foyer paternel. Quelles qu'aient été mes privations, je n'ai jamais été si heureuse que lorsque, partageant les fatigues de ma mère, je faisais tous mes efforts pour soulager ses peines et mériter ses tendres caresses; et quand je pense qu'elle a plus quo jamais besoin de repos pour conserver le sens inestimable qu'elle a recouvré, grâce à vos talents et à vos inépuisables bontés, mon désir de l'aider dans les soins du ménage s'accroît à chaquo in-

stant, au point de me rendre insupportables les jours qu'il me faudrait encore passer loin d'elle. Voilà le sujet de mon inquiétude et de ma tristesse ; croyez, monsieur, qu'il n'y aura pas pour moi de véritable bonheur dans ce monde, tant que je vivrai éloignée de mes chers parents. Je n'attends que votre consentement pour rentrer dans l'humble demeure que je n'aurais jamais dû quitter. La société de ma mère et de mes frères, avec les sages conseils de mon père, suffira à mon bonheur.



— Voyons votre pouls... Et un instant après avoir pris le poignet de Marie, le docteur ajouta : Très-faible... il est à peine sensible. Si vous ne tâchez pas de vous aider, si vous ne repoussez pas cette mélancolie qui vous dévore, tous mes soins deviendront inutiles.

— Soyez persuadé qu'auprès de ma mère je guérirai tout à fait.

— Il ne m'est pas permis, ma fille, de vous laisser dès aujour-

d'hui satisfaire ce désir. Un médecin doit suivre jusqu'au bout le plan qu'il s'est tracé. Si, par un changement de système si léger qu'il fût, j'en compromettais le succès, je ne pourrais jamais m'en consoler. Tant que vous n'aurez pas repris toutes vos forces, vous n'obtiendrez pas la permission que vous me demandez... Mais, Marie, vous vous sentez donc bien mal à l'aise dans cette maison?

— Oh! non, monsieur, répondit la jeune fille s'efforçant de sourire, tandis qu'une larme, sillonnant sa joue, décelait ses chagrins secrets.

— Marie, dit alors le médecin d'un ton solennel, vous n'êtes pas contente... vous n'êtes pas heureuse.

— C'est vrai, répondit Marie. Et ses pleurs coulèrent malgré les efforts qu'elle faisait pour les retenir.

— Pleurez, pleurez, ma fille, dit le médecin avec émotion; cela soulagera votre cœur; mais il lui faut encore un autre adoucissement. Les chagrins perdent de leur intensité lorsqu'ils sont déposés dans le sein d'un ami, et il m'est doux de croire que vous me jugez digne de ce titre; naguère vous me donniez même celui de père. Parlez, ma fille, racontez-moi sans détour toutes vos peines, et Dieu nous aidera à leur trouver un remède.

— Hélas! monsieur, reprit-elle en gémissant, j'ai été trahie.

— Trahie! Et par qui?

Marie ne put répondre: sa douleur avait fermé le passage à sa voix.

— Soupçonneriez-vous votre amant? dit alors le médecin.

— Plût au ciel que ce ne fût qu'un soupçon! Hélas! je n'ai que trop de preuves de sa perfidie.

— Serait-il possible?

— La dernière fois que je le vis, il eut la cruauté de faire parade de son inconstance...

M. d'Aguilar pensa qu'il était opportun d'annoncer en ce moment la nouvelle de l'emprisonnement du jeune homme.

— Tranquillisez-vous, Marie, et sachez que si votre amant n'est pas venu vous voir, c'est parce qu'il a été arrêté.

— Arrêté? s'écria la pauvre enfant effrayée.

— Oui, arrêté pour une légère faute dans le service: vous sa-

vez qu'un commandant de la garde nationale a, lui aussi, des engagements parfois difficiles à remplir... Mais on m'a assuré qu'il ne tarderait pas à être libre.

— Dieu veuille qu'il ne lui arrive aucun malheur!

— Il ne lui arrivera rien, soyez-en sûre... Mais pourquoi dites-vous qu'il vous a trahie?

— Parce que l'ingrat... aime une autre femme.

Les pleurs de Marie redoublèrent en prononçant ces mots, et elle fut obligée de les cacher avec son mouchoir.

— Une autre femme!... Se pourrait-il?... Confiez-moi tout à fait votre secret; dites-moi le nom de cette rivale.

— Je ne le dois pas.

— Vous ne le devez pas!... à moi qui suis votre meilleur ami, votre second père?

Et le docteur resta pensif un instant.

— Ah! monsieur!... par pitié!... si vous voulez me prouver que vous m'aimez...

— Eh quoi! mon enfant! il vous faut encore de nouvelles preuves de l'intérêt que je porte à votre bonheur? Je n'ai donc encore pu parvenir à mériter votre confiance?

— Dieu sait que je voudrais tout vous dire; mais je suis si malheureuse que cette consolation ne m'est même pas permise. Un devoir sacré m'empêche d'en dire davantage... Oh! croyez-le bien, ce n'est pas manque de confiance... au contraire; le silence m'est imposé par la gratitude... Mais puisque vous daignez me témoigner une affection si paternelle, laissez-moi vous dire que le soulagement de mes souffrances ne dépend que de vous.

— Que de moi?... Parlez, ma fille; que faut-il faire?

— Me permettre de quitter cet hôtel.

— Quitter cet hôtel! Et le médecin retomba dans une profonde méditation.

— Il y a si longtemps que je suis séparée de ma mère! Je souhaite tant de vivre près d'elle!

— Quitter cet hôtel! répéta le docteur, toujours préoccupé; et vous ne me nommez pas votre rivale, parce que la gratitude vous le défend! Marie, ajouta-t-il, reprenant toute sa dignité: j'ai tout

compris. Ne vous livrez pas à ces injustes soupçons ; ma sœur est incapable du crime dont on l'accuse.

— Ah ! monsieur, s'écria Marie, honteuse d'être devinée.

— Plus que jamais je persiste à présent à ne pas vous permettre de quitter cet hôtel ; il faut que, lorsque vous en sortirez, vous soyez revenue de la mauvaise opinion que vous avez de votre généreuse protectrice, et que vous la jugiez comme elle mérite de l'être.

Un domestique du docteur se présenta dans ce moment, et lui dit :

— Monsieur !

— Qu'y a-t-il ? demanda le médecin.

— Un officier de l'hôpital, ajouta le serviteur, est venu chercher monsieur chez lui, et, ne le trouvant pas, il a écrit ce billet, et m'a chargé de le faire parvenir à monsieur le plus tôt possible.

— Donnez, dit M. d'Aguilar ; et après avoir lu l'adresse, il ajouta : Il est effectivement dit que c'est pressé. Vous permettez, mademoiselle? Et le médecin lut le billet, qui était ainsi conçu :

« Monsieur, il y a une heure à peu près qu'on a conduit à l'hôpital une malade provenant du département des prisonnières de la *Galère*. L'état de sa santé est alarmant, et son mal augmente à vue d'œil. Il est urgent que vous vous rendiez de suite à l'hôpital, non-seulement pour cette raison, mais encore parce que la malade elle-même témoigne le plus vif désir de vous confier des secrets qu'elle dit être de la dernière importance. Comme d'après les progrès de la maladie il est possible que, d'un instant à l'autre, la malheureuse se trouve privée de connaissance, je me hâte de vous donner cet avis. »

Le médecin s'inclina et disparut avec son valet, laissant Marie incertaine, confuse et honteuse.

Quelques jours se passèrent sans apporter aucun changement à la situation de Marie ; mais le digne médecin de l'hôpital général, aidé par les révélations d'une femme mourante, continuait de faire les plus importantes découvertes.

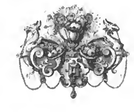
Une matinée du mois d'août, Marie était assise sur le sofa de

sa chambre, plongée dans de vagues rêveries, lorsqu'une voix sonore vint la tirer de sa léthargie.

— Belle Marie !

Telles furent les paroles prononcées par le baron du Lac en entrant pour la première fois dans le sanctuaire de la modeste fille de l'ouvrier, pour faire une nouvelle tentative sur la vertu de cette vierge candide.

Différons la description d'une scène qui ne peut manquer d'être très-animée, afin d'assister à la conférence non moins intéressante de M. d'Aguilar avec la baronne sa sœur.





CHAPITRE X.

LE FRÈRE ET LA SOEUR.

endant l'été, et surtout dans les jours caniculaires, M. d'Aguilar avait l'habitude de se lever de grand matin, pour donner ses premières heures à l'étude, persuadé qu'un médecin ne sait jamais tout ce qu'il faudrait savoir ; il s'appliquait à la lecture des meilleurs ouvrages relatifs à sa profession.

Pour répondre plus facilement aux besoins urgents qui pouvaient survenir inopinément à l'hôpital, il avait loué un petit ap-

partement très-coquet dans la rue d'*Atocha*, et du même côté que cet établissement.

Son bureau se trouvait dans un petit salon carré, garni de rayons d'acajou, à portes vitrées, qui contenaient non-seulement les meilleurs ouvrages de médecine et de chirurgie, tels que le *Traité hygiénique* de *Foy*, ceux de *Chimie* de *Berzélius*, de *Pharmacie* de *Soubeiran*, *le Guide du Médecin praticien* de *Vallein*, *l'Atlas d'Anatomie* de *Masse*, le *Traité de Chirurgie* de *Cheliers*, ceux d'*Accouchement* par *Chaylly*, de *Physiologie* par *Muller*, d'*Auscultation* par *Andry*, de *Botanique* par *Blanco*, et de *Phthisie* par *Louis*; des écrits précieux de *Vieta*, *Ametller*, *Piguillem*, *Codornin*, *Mata*, *Alfaro*, *Argumosa*, et d'autres professeurs nationaux et étrangers, mais encore une multitude de livres d'instruction et de délassement, d'auteurs choisis de tous les pays. Son appartement avait vue sur la campagne, et l'on y jouissait d'un air sain et d'un jour excellent.

M. d'Aguilar parlait différentes langues, et savait faire marcher de front l'étude des matières graves et la lecture des bons poëtes et des romans estimés.

Un jour qu'il se livrait à ces occupations si agréables pour lui et si utiles aux autres, il en fut distrait par l'annonce d'une visite qui ne pouvait manquer de le surprendre, surtout à l'heure qu'il était et dans un temps de commotions populaires : c'était le 15 août 1836.

Sept heures du matin tintaient encore.

— Toi ici, ma chère Émilie! dit M. d'Aguilar, voyant sa sœur entrer dans son cabinet.

— Oui, mon ami, répondit la baronne. J'ai à te faire des révélations d'une grande importance. Il arrive parfois des choses auxquelles il faut mettre un terme par une mesure quelconque, alors même que cette mesure ne peut manquer d'être forcée et bruyante. Les scandales n'ont pas d'ennemie plus décidée que moi; personne plus que moi, par caractère et par conviction, ne résiste aux emportements; mais il y a des occasions dans lesquelles la tolérance devient une infamie, surtout lorsque le mal est parvenu à un degré qui rend les palliatifs inutiles et même dangereux.

— A qui dis-tu cela! reprit le docteur. Combien de fois ne suis-je pas contraint de pratiquer l'amputation d'un bras ou d'une jambe pour sauver les jours d'un malheureux!... Mais sais-tu, pauvre sœur, que l'exorde de ton discours me fait frémir?

— Ecoute-moi bien : ne voulant pas me tromper dans les moyens à adopter pour préserver de toute atteinte mon honneur et le respect qui m'est dû, je viens me faire guider par tes conseils.

— Parle... tes mystérieuses paroles me causent la plus grande anxiété. Tu sais, chère sœur, que tu tiens la première place dans mon cœur.

— Oui, je le sais; et depuis la mort de nos parents bien-aimés, je n'ai possédé dans ce monde d'autre amour que le tien.

Émilie ne put continuer : les gémissements étouffaient sa voix, et d'abondantes larmes sillonnaient ses joues enflammées. Son frère perdit, au contraire, toutes ses couleurs... il devint blanc comme le jasmin.

— Oui, bonne sœur, oui, mon amour t'est resté, dit-il avec émotion; puis, d'une voix tremblante, il ajouta : Mais, quoi donc? n'as-tu pas aussi celui de ton époux?

— Mon époux...

— Après?...

— Il est infidèle! Et à ces mots, la pauvre femme donna un libre cours à des larmes cuisantes.

M. d'Aguilar ouvrit spontanément ses bras, et Émilie s'y précipita.

— Encore une! s'écria le médecin. Pleure, pleure tant que tu pourras, bonne Émilie! Soulage d'abord ton cœur et ton esprit, tu me diras tout avec plus de calme. A qui peux-tu mieux confier tes secrets qu'à un frère qui t'adore?

— Oh! que tes paroles me font de bien! reprit la tendre Émilie en essuyant ses larmes. Depuis que j'ai pleuré... depuis que j'ai commencé à te révéler mes angoisses, le poids qui affaissait mon cœur a disparu... il me semble qu'un baume consolateur a circulé dans mes veines, et qu'il me donne la force de te dire avec plus de tranquillité la cause de mes tourments.

— Vois-tu !... Allons, essuie tes yeux, et raconte-moi tout sans t'affliger davantage... Souvent l'imagination s'enflamme et grossit nos malheurs... Qui sait? peut-être trouverons-nous un remède à tes maux.

— Il n'y a plus d'autre remède que la séparation... J'en mourrai peut-être ; mais il faut absolument que je sois séparée de mon mari.

— Doucement! reprit le médecin avec dignité. Avant d'en venir là, il faut épuiser les autres moyens. Evitons un scandale dont tu seras toujours la première victime. L'Etat n'a pas de lois qui, permettant dans certains cas le divorce, rendent la liberté sans tache à ceux que la procédure légale déclare ne pouvoir plus vivre ensemble sans faire tort à la morale et à leur propre sécurité. Mais, puisque dans notre pays on n'est pas encore arrivé à la hauteur nécessaire pour qu'une mesure aussi sage que juste rende impossibles les déboires, les désordres et même les crimes que l'indissolubilité des nœuds du mariage fait naître, en attachant à une chaîne éternelle des personnes qui se haïssent, et dont les caractères et les intérêts sont bien souvent en opposition ; puisqu'il en est ainsi, dis-je, c'est au talent et à l'éducation à suppléer à cette imperfection de la loi. Il faut savoir concilier ce qu'on se doit à soi-même avec ce qu'on doit au public, en n'oubliant pas, surtout, que, dans ces sortes de matières, les larmes que l'on verse dans le ménage excitent les risées du dehors. Conduisons-nous donc avec la mesure et la circonspection qu'exige une affaire dont les conséquences sont si graves... Mais avant tout, mon Emilie, dis-moi le nom de la complice de ton époux : un nom peut bien souvent déterminer une croyance.

— Eh bien! frère, ce nom va t'effrayer... tu ne pourras jamais croire que les bienfaits soient payés de tant de noirceur.

— Voyons!

— Tu vas bien t'affliger.

— N'importe ; va toujours.

— C'est une personne de laquelle tu as une opinion bien favorable, et que tu aimes d'un amour de père.

— Marie! fit le docteur avec impatience.

— Elle-même.

— Ce n'est pas vrai! reprit avec force le docteur. Non, je le répète encore, et pardonne-moi cette assurance, sans laquelle le sentiment n'est qu'un vain nom : ce n'est pas vrai! Marie est un modèle de vertu... Une perfidie pareille est impossible à concilier avec la noblesse de son âme. Sœur, écoute-moi bien : toutes deux vous êtes les victimes d'une nouvelle trame des ennemis de cette infortunée... Marie est innocente, je te le jure; et certaine coïncidence me fait soupçonner que, dans ces événements, il y a un mystère que je ne tarderai pas à dévoiler.

— Un mystère?

— Oui, un mystère, Emilie. Il y a déjà longtemps que Marie est dévorée par une jalousie cruelle, et tu ne devinerais pas quel en est l'objet?

— Qui donc?

— Toi, Emilie, toi seule; et avec cette même assurance que tu mets à me dire que la malheureuse est la complice de ton mari, elle proteste, les yeux en larmes, que tu entretiens des rapports coupables avec son amant.

— Mon frère!

— Non, je me suis trompé: ce n'est pas elle qui l'a faite, c'est moi qui lui ai arraché cette douloureuse révélation. Elle s'est contentée de témoigner un violent désir de quitter ta maison, de rentrer au foyer paternel, de fuir à jamais l'opulence, et de chercher le repos dans le sein de sa famille.

— Serait-ce vrai?

— Je suis aussi sûr de l'innocence de Marie que de la tienne, ma bonne sœur; et pourtant vous vous regardez d'un œil soupçonneux. Cela suffit pour vous rendre méfiantes et faire naître une haine aussi injuste que déplorable.

— Pourtant, mon ami, je n'ai que de puissants motifs de haine contre cette femme. Chaque jour, je suis forcée de subir une humiliation que je ne suis plus en état de supporter, et il faut que tu saches que cette liaison criminelle n'est pas d'aujourd'hui. Il y a déjà longtemps qu'ils s'aiment, et ce qui m'indigne le plus, c'est que toi-même tu aies été victime d'une atroce perfidie, toi qui as

innocemment conduit chez moi une détestable rivale. Malgré leur astucieuse hypocrisie, ils n'ont pas su pousser la feinte aussi loin que l'exigeait leur méchanceté. Je découvris tout à leur entrevue d'Aranjuez. L'énormité du crime l'emporta sur l'habitude de la dissimulation, et leur trouble mal réprimé dévoila le secret de ma honte. Déjà alors je soupçonnai leur amour, et, malheureusement, je ne me trompais pas, car mon mari pousse l'audace au point d'afficher son inconstance. Depuis son retour, il me montre à chaque instant plus d'indifférence; il ne m'adresse jamais un seul mot, il me regarde avec colère; et je suis certaine que ma société le contrarie, que ma présence le gêne. Par son audacieuse conduite, il insulte à mon humble résignation : il ose, en ma présence, adresser des hommages à cette femme!

— Et toi, à ton tour, en présence de Marie, n'as-tu pas reçu les hommages de don Louis?

— C'est vrai; mais je les ai reçus avec dédain.

— Et Marie a-t-elle paru répondre d'une manière quelconque aux vœux du baron?

— Je ne dis pas; mais il est sûr que tout Madrid parle de leurs amours; et pour t'en rendre juge, tiens, lis ce billet qu'une amie vient de m'adresser.

La baronne remit alors à son frère la lettre anonyme que le moine lui avait fait parvenir.

— Très-bien! dit avec calme M. d'Aguilar après avoir lu, et ce que je viens de lire confirme les soupçons que j'ai conçus au sujet d'une trame infernale. Heureusement, je tiens le fil qui doit nous tirer de cet affreux labyrinthe. En peu de temps j'ai fait de grandes découvertes; aujourd'hui j'espère finir mon ouvrage, et vous ne tarderez pas, toi et Marie, à savoir par quels moyens vous avez été victimes de la calomnie. Maintenant, partons, ma bonne sœur.

— Où donc?

— Chez toi.

— Que veux-tu faire?

— En route je te le dirai; mais je me flatte que tu ne tarderas pas à retrouver ton bonheur.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! Mais je crains que ta bonne volonté te séduise.

M. d'Aguilar s'habilla à la hâte, monta en voiture avec sa sœur, et, sur leur ordre, le cocher les conduisit à l'hôtel du baron du Lac.





CHAPITRE XI.

LA SÉDUCTION.

Tandis que la baronne du Lac discourait gravement avec son frère, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le baron épuisait toutes les ressources de son éloquence pour séduire la malheureuse fille de l'ouvrier.

— Belle Marie! s'était-il écrié en entrant audacieusement dans la chambre de la jeune vierge.

Marie tourna la tête, et se leva effrayée à l'aspect imprévu de cet homme.

— Monsieur ! dit-elle en tremblant convulsivement.

— Ne vous effrayez pas, reprit le baron avec douceur, c'est moi... c'est votre meilleur ami, l'homme qui, dans le monde, s'intéresse le plus à votre bonheur ; celui qui, un jour, a pu jouir de l'inestimable avantage de mériter votre affection. Charmante enfant ! ne vous souvient-il plus de m'avoir autorisé à espérer un tendre retour ?

— En vérité, monsieur le baron, répondit Marie, un peu remise de sa frayeur, je ne comprends pas que vous osiez invoquer des circonstances que votre honneur a tant d'intérêt à faire oublier. Mais, puisqu'il vous plaît de les rappeler, je dois, moi, vous remettre en mémoire l'ignoble procédé auquel vous eûtes recours pour obtenir de moi quelques paroles d'espoir. Vous me disiez, monsieur, m'apporter un cœur et une main tout à fait libres, et n'aspirer qu'à un amour pur et légitime, que la bénédiction divine devait sanctifier. Vous trompiez indignement une pauvre fille sans expérience, monsieur le baron ! Je croyais que vous ne pourriez jamais paraître en ma présence sans rougir d'un pareil attentat, et



vous venez me le rappeler pour me rendre favorable à vos vœux ! Vous n'y pensez donc pas ? C'est un égarement dont vous ne tar-

derez pas à revenir. Je suis pauvre, très-pauvre, monsieur; mais si pauvre qu'elle soit, il reste toujours à la femme honnête un trésor dont elle ne se dessaisit jamais, et ce trésor, c'est son honneur. Vous êtes noble, monsieur; vos sentiments doivent l'être aussi : veuillez donc respecter ma triste situation et chasser des idées dont le succès est impossible.

— Chasser l'idée de vous aimer, Marie! C'est cela qui est impossible. Je reconnais avoir commis une faute grave; mais cette faute même est une preuve de la force de mon amour. Ce fut la crainte d'un refus qui me porta à vous cacher mon état. Oh! combien alors je regrettai une liberté que je vous aurais offerte avec tant de ravissement! Mais puisque vous savez tout, il est de votre bonté de pardonner une ruse dont l'amour est la source, et d'apaiser les souffrances d'un délire causé par vos charmes adorables. Marie! je ne saurais vivre sans l'espoir d'être aimé de vous... Oh! laissez-moi cette seule consolation, et je m'estimerai le plus heureux des hommes.

— Renoncez à cet espoir criminel, monsieur; tous vos efforts sont inutiles, et je vous demande en grâce de ne plus me parler un langage que je ne puis écouter.

— Vous êtes aussi ingrate que belle, Marie; mais, sachez-le bien, il m'est impossible d'étouffer mes désirs, parce qu'ils font le bonheur de ma vie. L'amour, quand il est aussi vrai, aussi vif que celui qui fait bouillonner mon sang, ne cède jamais, et il n'y a pas de puissance humaine capable d'éteindre le feu de mon cœur. Et vous, vous qui par vos grâces, par vos vertus même, alimentez chaque jour ce volcan, vous voulez en empêcher l'explosion! Cruelle! vous croyez pouvoir faire ce prodige. Oh! détrompez-vous! Je ne veux vivre que pour vous aimer... pour vous adorer... et, croyez-moi, ne persistez pas à m'imposer une loi impossible... c'est le seul de vos commandements auquel je ne puis obéir... pour tout le reste, je suis votre esclave... Ordonnez, exigez; ma joie sera toujours de me conformer à vos volontés... mais vous oublier, cela n'est plus en mon pouvoir.

— Libre à vous, monsieur le baron, puisqu'il ne m'est pas donné de vous rendre à des sentiments légitimes; mais il est de

mon devoir de vous le dire encore : Plutôt que d'accepter l'amour déshonorant que vous me proposez, je préfère mourir.

— Que dites-vous, Marie? Vous comprenez mal l'amour que j'éprouve. Ce qui m'attire à vous, c'est un ardent désir de vous rendre heureuse et de satisfaire toutes vos volontés. Désormais, je n'aurai d'autre gloire que celle d'admirer vos inappréciables qualités, d'autre ambition que de vous voir répondre à la passion que vous m'avez inspirée; et, pour cela, il n'y aura pas de dévouement, il n'y aura pas de culte qui puisse me coûter. Vous serez la reine de mon cœur, et... ne vous offensez pas... (je connais votre délicatesse, et ce n'est point pour vous qui n'en avez pas besoin, mais pour moi qui suis heureux de vous les offrir), mon rang, mes immenses richesses, mes équipages, mes valets, je mettrai tout à vos pieds. Votre luxe, vos caprices, vos amusements, qui, pour vous, je le sais, sont peu de chose, seront pour moi une source de bonheur. Dites, dites un mot, et je vous rends la plus enviée des femmes... Prononcez ce *oui* que mon cœur convoite, et je serai plus fier de mon bonheur qu'un monarque ne l'est de sa couronne.

— Il faut donc, monsieur, que je vous parle avec une sévérité que je n'aurais jamais crue nécessaire avec une personne de votre rang et de votre éducation. Votre persistance est odieuse. Ce que je vous dis est dur; mais il y a moins de venin dans la vérité toute nue que dans le langage mielleux de la flatterie. Je ne vous aime pas, monsieur, et je ne pourrai jamais vous aimer. Bien plus encore : ce luxe, ces oripeaux à l'aide desquels vous croyez me fasciner, ne peuvent que fortifier ma résolution de rester probe et irréprochable. Au sein de la plus affreuse indigence, mon père, d'une voix altérée par la faim, m'a dit et répété cent fois : « Il n'y a dans le monde qu'un seul trésor réel pour la femme honnête, et ce trésor, c'est l'honneur. » Oh! je saurai le garder, n'en doutez pas; et je regarde avec pitié ces femmes méprisables qui cèdent à la prostitution pour avoir des richesses, pour jouer un rôle brillant dans la société, et qui appartiennent à celui qui possède le plus d'or pour cacher leur infâme dépravation. Je vous ai dit que je vous parlerais avec sévérité, et vous devez vous aperce-

voir, à la décomposition involontaire de mes traits, de l'indignation que je ressens à l'idée seule que vous ayez pu me croire capable d'écouter vos propositions honteuses. La femme qui aime par intérêt est une femme dont vous ne devez pas vouloir, monsieur le baron; tant pis pour vous si vous en jugez autrement, car alors vous n'avez jamais éprouvé par vous-même que le véritable amour est pur comme une émanation de la Divinité.

— Allons donc! ne fais plus l'innocente, Marie, dit le baron, changeant tout à coup sa tactique. Tu es une enfant, tu as encore ces préjugés romanesques qui ne sont plus de saison. Tout ce que tu dis là est bien rococo, ma petite Lolotte. La vie n'est que le rêve d'un instant, et, de plus, un rêve qu'on ne fait qu'une fois. Crois-moi, dans ce rêve des *Mille et une Nuits*, le grand magicien, le dieu qui fait tout et qui peut tout, c'est l'or.

— Vous avez bien raison, monsieur, je suis encore une enfant; mais, malheureusement, j'ai vu en face la séduction, et je la connais. On apprend beaucoup à l'école du malheur.

— Encore une autre niaiserie! Le malheur n'est fait que pour les sots. Voyons, Marie, sois raisonnable; ne fais plus l'enfant... Voyons... arrive ici...

Le baron prononça ces derniers mots d'un ton libertin, accompagné d'un sourire langoureux, et porta l'audace jusqu'au point de vouloir embrasser Marie; mais la fille du pauvre ouvrier savait déjà résister au vice et à la flatterie, et son cœur était d'accord avec sa vertu pour ne céder qu'à une seule passion, pure de toute ambition et de pensées tortueuses. Elle aimait M. de Mendoza, et, malgré la certitude qu'elle croyait avoir de sa trahison, de son inconstance, elle était incapable d'imiter ces femmes vulgaires qui savent se consoler de la perte d'un objet chéri en se jetant dans des intrigues amoureuses qu'elles ont toujours toutes prêtes.

— Monsieur, dit-elle indignée, si vous ne vous modérez pas, je me verrai contrainte de faire un esclandre.

— Ah! oui! dit le baron avec un sourire malin, tu sonneras, tu appelleras. Enfant que tu es! les domestiques ne peuvent t'entendre, ils sont trop éloignés; et ma femme est sortie... A propos, sais-tu où elle est allée, la sournoise? Elle est sans doute allée con-

soler son petit Mendoza. Tu vois, toutes les femmes sont plus charitables que toi... Voyons donc : je sais que tu raffolais de ce petit marquis, et qu'il t'a quittée pour ma femme; voilà une raison de plus pour nous entendre. C'est un dédommagement que tout le monde comprendra. Allons, ne fais pas la revêche... et commençons par nous embrasser.

Marie voulait fuir; mais le baron se plaça sur le seuil de la porte, et la pauvre fille n'eut plus d'autre ressource que d'appeler à grands cris son protecteur Thomas. Le séducteur lui dit alors en souriant :

— Mais il est à son écurie, ton négrillon; comment veux-tu qu'il t'entende? Tout est inutile... nous sommes seuls... et il faut absolument céder.



— Vous n'êtes pas aussi seuls que vous le croyez, dit la baronne, se présentant avec son frère.

Les deux nouveaux interlocuteurs avaient entendu la plus grande partie du dialogue que nous venons de rapporter.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? demanda gravement le médecin.

— Mon Dieu! rien du tout; nous badinions! répondit le baron un peu confus.

— Vive Dieu! c'est un plaisant badinage! reprit avec colère le docteur.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? s'écria le mari; vous permettriez-vous une réprimande? Sachez que je n'en endure pas, et, en tout cas, vous feriez mieux de l'adresser à madame votre sœur.

— A ma sœur?

— Lisez, et vous pourrez voir si elle en a besoin; lisez. Et alors il livra au médecin la lettre anonyme du moine.

M. d'Aguilar resta frappé de l'identité de l'écriture, du cachet, de l'encre et du pli de ce billet et de celui que lui avait montré sa sœur. Il les compara l'un à l'autre avec attention, et devina que Marie aussi en avait un troisième. Il le lui demanda avec assurance, et, en effet, la jeune fille mit dans ses mains un écrit qui ne différait des deux autres que par le contenu.

— Tout est découvert! dit alors le docteur avec joie; mais il faut avouer aussi, mes bons amis, que vous vous êtes réciproquement jugés avec une légèreté que les méchants ont habilement exploitée pour semer la discorde parmi vous. A quoi bon l'amitié, si elle ne sert même pas à garantir l'honnête homme des mauvais soupçons de ses amis? Les apparences ont été pour vous plus puissantes que vos antécédents, et, par conséquent, vous êtes tous coupables au même degré. Il faut donc que vous vous pardonniez les uns aux autres, que vous oubliiez le passé, et qu'après une réconciliation générale, vous vous teniez mieux sur vos gardes et sachiez mieux vous estimer.

Ces paroles furent prononcées d'un ton aimable et doux. Le baron, seul coupable dans cette occasion, accueillit favorablement la proposition, et s'écria avec une colère apparente :

— Je ne demande pas mieux, monsieur le médecin, que de trouver mon épouse innocente, car, avec toute votre philosophie,

vous ne pourriez deviner ce qu'il en coûtait à mon dépit pour feindre par vengeance une passion qui n'était pas dans mon cœur. Mais enfin, cette énigme, expliquez-la.

— Elle se réduit, ajouta le médecin, à ce que les personnes intéressées à vous voir en mésintelligence ont adressé à chacun de vous une lettre anonyme que vous allez juger.

Alors M. d'Aguilar lut à haute voix les lettres du moine, que nous replaçons encore ici, pour éviter au lecteur l'embarras de feuilleter les chapitres antérieurs.

« Quelqu'un très-jaloux de l'honneur de monsieur le baron se réjouit fort de son retour. Il faut que le baron surveille la conduite de son épouse, car, pendant son absence, le marquis de Bellaflor lui a fait de fréquentes visites. Il est possible que le jeune homme veuille aussi faire la cour à la demoiselle qui est dans la maison ; mais on aime mieux croire que cette jeune fille n'a été accueillie que pour servir de plastron. La personne qui donne cet avis au baron ne désire pas qu'il s'en rapporte à cette lettre, mais bien aux observations qu'il ne peut manquer de faire en homme adroit. L'amitié qu'on porte au baron oblige à lui donner un tel avis, malgré la répugnance que de pareilles choses inspirent, ce qui empêche encore plus de se servir de la parole. On ne désire pas mortifier le baron ni introduire la discorde dans son ménage : on n'a pour but que de sauver son honneur. Le baron ne manquera pas de faire un usage convenable de cet avis fraternel. »

« Émilie, tu n'es qu'une pauvre innocente. Tout Madrid se moque de toi. Pour moi, qui te plains parce que je t'aime, je veux t'avertir en amie. Que tu puisses pardonner à ton mari ses fredaines, c'est vraiment très-philosophique ; mais que toi-même tu te charges de lui fournir les objets de ses caprices dans ta propre maison, c'est souverainement ridicule. Tu jouissais de la réputation d'une femme prudente et de beaucoup de talent, mais la naïveté excessive de ta conduite te fait beaucoup de tort. Il est pro-

hable que tu ne tiendras pas compte de mes avis, et que, par là, tu donneras une nouvelle preuve de ta philosophie; mais, en attendant, ma chère, je te prie de croire que je suis profondément affligée de voir que tu es le jouet de tous les cercles de Madrid.

« *Une de tes meilleures amies.* »

« Marie, on a raison de dire que les leçons de l'expérience n'ont pas de prise sur toi. Après tout ce que tu as souffert chez une marquise qui te flattait pour te torturer, tu crois encore aux bienfaits d'une baronne! Insensée! observe la conduite de cette dame; observe les soins prodigués, par celui qui prend le titre de ton amant, à celle qui se proclame ta bienfaitrice, et tu découvriras la cause de tant d'hypocrisie. Don Louis et la baronne entretiennent des rapports criminels; mais il fallait bien pour la femme mariée un objet qui motivât, aux yeux du mari, les visites de l'amant : toi, pauvre innocente, tu es le voile qui couvre une passion coupable. Fuis, vierge imprévoyante, fuis une demeure empoisonnée ; retourne au foyer paternel, où tu retrouveras l'amour de tes proches, au sein de la pauvreté, il est vrai, mais aussi dans les bras de la vertu, sans laquelle il n'y a pas de tranquillité de conscience possible. Suis ce conseil, qui part du cœur d'une personne honnête. »

— Quelle audace!

— Quelle infamie!

— Que de méchanceté!

Telles furent les exclamations spontanées des trois victimes de ce guet-apens.

— Tout cela est de la déclamation inutile, reprit gaiement le docteur. Laissez-moi le soin de trouver et de punir le coupable; et vous, en attendant, réconciliez-vous d'une façon franche et cordiale qui assure votre bonheur mutuel.

— De tout mon cœur! s'écria le malin baron; et, les bras ouverts, il alla au-devant de sa femme, qui le reçut avec bonté.

La baronne et Marie s'embrassèrent également, et le docteur prit congé, le cœur plein d'un bonheur facile à comprendre.

Cependant la jeune fille n'était pas pleinement convaincue de l'innocence de son amant : malgré ses doutes, elle voulait se faire illusion, et, poussée par un doux sentiment, elle courut reprendre le cher médaillon que, dans un moment de dépit, elle avait jeté dans l'un des tiroirs de sa toilette. Elle ouvrit, et en tirant le cordon auquel le médaillon était attaché, un petit billet se présenta.

Il portait l'adresse de la baronne, et l'écriture de cette adresse était de don Louis.

Marie pâlit; un frisson nerveux agitait tous ses membres. Après un instant de stupeur et d'angoisse, elle fit un effort sur elle-même et lut ce qui suit :

« Mon adorable amie, je vous dois une explication, car je ne voudrais, à aucun prix, mériter le blâme de ce que j'aime le plus dans ce monde. Je vous ferai l'aveu le plus sincère, pour que vous vous persuadiez que l'idée de vous abuser ne peut entrer dans mon cœur. J'ai eu quelques rapports d'amour avec la jeune fille qui se trouve à l'hôpital, sous la direction de monsieur votre frère... mais ce cœur pouvait-il s'attacher à une femme que ses excès ont conduite en un tel lieu? Il y a longtemps que Marie, c'est ainsi qu'elle se nomme, ne saurait mériter que mon mépris; en voulant, par quelques sacrifices pécuniaires, adoucir son sort, je n'ai fait qu'obéir à la voix de la pitié.

« Vous seule, ma douce amie, êtes l'objet de mon amour, et croyez qu'un seul rayon d'espoir comblerait les vœux de votre tout dévoué

« LOUIS DE MENDOZA. »

Le lecteur doit se souvenir que don Louis avait remis ce billet à la baronne alors qu'il croyait à la culpabilité de Marie, et que la jeune dame le plaça dans sa toilette. Il n'aura pas non plus oublié que la baronne occupait la chambre actuelle de Marie avant que

cette pauvre fille sortît de l'hôpital, et il ne trouvera pas étrange que la vertueuse Émilie n'ait plus pensé à un objet de si peu d'importance pour elle.

Marie put à peine achever la lecture de ce funeste écrit. Son esprit affaissé ne put supporter ce dernier coup, et elle tomba sur le parquet, privée de sentiment.



CHAPITRE XII.

UN MODÈLE EN NOIR.



Dix heures du matin venaient de sonner; c'était le moment où Thomas, chaque jour, nettoyait la cage du serin.

Le bon serviteur entra donc, pour faire cette besogne, chez sa chère demoiselle; nous ne saurions dire quelle fut sa surprise lorsqu'il la vit gisante sur le parquet.

La pâleur de la jeune fille lui fit d'abord penser qu'elle était morte, et le pauvre

nègre, désolé, voulut jeter des cris de désespoir; mais la douleur comprimait sa poitrine, il n'avait plus de voix, et il ne fit que pousser des gémissements sourds qui ne furent entendus de personne. Par bonheur, il portait dans sa main un pot à l'eau pour changer l'abreuvoir du serin, et, instinctivement, il en jeta quelques gouttes sur la figure de Marie, qui, aussitôt, donna des signes de vie. Alors Thomas la souleva avec peine et la mit sur le sofa; puis il prit un flacon d'eau de senteur qui se trouvait sur la toilette, et lui en fit respirer les émanations. La malheureuse ouvrit les yeux et soupira.

— O bonheur! s'écria le nègre; et, jaloux d'être seul pour rendre la vie à sa chère demoiselle, il ne voulut appeler personne. C'est moi, ajouta-t-il; courage!... Ne craignez rien!... ce n'est qu'un léger étourdissement... La chaleur est aujourd'hui si...

— Où suis-je? dit Marie d'une voix éteinte; que m'est-il donc arrivé?... Est-ce un rêve?... Le billet... où donc est-il, ce billet?... Oh! cherche-le, mon ami... il doit être par terre.

— Effectivement, mademoiselle, j'en vois un ici.

Et le nègre ramassa le billet, qu'il mit entre les mains de Marie.

— Tout est donc vrai!

Marie lut encore une fois ce malencontreux écrit, et ses larmes coulèrent en abondance... Puis, par un sentiment qui ne peut être compris des âmes vulgaires, elle baisa son médaillon et le suspendit de nouveau sur son sein.

Le pauvre Thomas la regardait tout ému. Cependant, après un instant de silence, il lui dit avec amertume :

— Je n'ose pas, mademoiselle, vous demander la cause de tant de douleur. Un pauvre esclave... un nègre misérable ne peut aspirer à tant de confiance... mais si je pouvais deviner le motif d'un chagrin pareil... oh! si je savais quel est le lâche qui vous tourmente ainsi...

— N'accuse personne, Thomas... Moi... moi seule... ma crédulité... mon inexpérience... voilà les seules sources de tous mes malheurs. Le passé ne m'a rien appris... les déceptions éprouvées dans les sociétés du bon ton... Sais-tu, Thomas... sais-tu ce que c'est que le bon ton?

Le nègre pâlit : Marie avait en ce moment la figure bouleversée, ses yeux lançaient un regard fixe et effrayant. Le nègre se souvint et frissonna.

— Écoute, Thomas, poursuivit la malheureuse : bon ton signifie dépravation... perfidie... trahison... fourberie... Dans le grand monde, on ne trouve jamais la vérité.

— Mademoiselle... mademoiselle... pour l'amour de Dieu ! tranquillisez-vous.

— Tu as raison, Thomas, il faut que je me calme... Je ne dois voir dans tout ce qui m'arrive que la Providence me punissant d'avoir oublié les conseils d'un père affectueux. J'ai bien souffert, n'importe : c'est pour moi une leçon bien salutaire... Thomas, je vais quitter à jamais cette demeure.

— Cette demeure !... où vous avez trouvé une hospitalité si généreuse... où madame la baronne vous a comblée de tant de bontés !

— Thomas, une autre grande dame m'en avait fait autant.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'ici l'on sait aussi tromper.

— Dieu ! serait-il possible ?

— Oui, mon ami ; et je suis décidée à rentrer chez mes parents.

— Y avez-vous bien réfléchi, mademoiselle ?

— Beaucoup, beaucoup... Adieu, Thomas.

— Adieu !... mais vous ne pensez pas ce que vous dites ?

— Je ne puis rester un instant de plus dans cette maison.

— Adieu ! Qu'est-ce à dire ? Pensez-vous que le pauvre esclave puisse exister loin de vous ?... Oh ! c'est que j'ai juré de ne jamais vous abandonner.

— C'est impossible autrement, mon ami... J'en ai le cœur navré, car tu es le seul qui n'ait jamais voulu me tromper.

— Mais c'est que moi, voyez-vous, je vous aime comme j'aimais mon père... et je saurai bien vous suivre, n'importe où vous irez.

— Pauvre Thomas !... Toujours la vertu dans la misère !... Je ne désirerais rien tant que de t'avoir auprès de moi, de te voir tous les jours, de te procurer une vie commode, heureuse ; mais

pense, mon ami, que je vais chez mes parents, qui sont dans le plus complet dénûment... Tant que j'ai demeuré avec eux, nous avons été en proie à la plus cruelle indigence.

— Eh bien! après? Est-ce que cela fait quelque chose pour moi? Est-ce que j'ai des besoins, moi?... Un coin... un coin, c'est tout ce qu'il me faut... Je ne suis pas de pire condition qu'un chien, que je sache... Il ne me faut pas un lit, à moi... Tout ce que je demande, c'est de vous voir tous les jours... et quant à ma nourriture... si je ne trouve pas d'ouvrage, je saurai tendre la main... Et si quelque jour vous ou vos parents vous manquiez du nécessaire... eh bien! je vous donnerai ce que j'aurai ramassé. Vous voyez donc bien que nous ne pouvons pas nous séparer.

Ces paroles sortaient des lèvres du nègre avec une simplicité si naturelle, si candide, que Marie, sentant son cœur bondir, et ne pouvant résister à cet élan, ouvrit les bras et pressa Thomas sur son sein avec ravissement.

Pouvoir souverain de la vertu! un misérable esclave, un nègre repoussant se trouvait dans les bras de la beauté séduisante à laquelle l'or et les séductions du monde n'avaient pu arracher la plus petite faveur!

— Partons donc! s'écria Marie avec résolution. Suis-moi, Thomas!

— Jusqu'à la mort, mademoiselle.

— Plus ainsi, mon ami : désormais, il faut m'appeler ta sœur... Partons... nous n'avons pas de temps à perdre.

— Vous ne craignez même pas l'émeute?... C'est décidé?

— Tout à fait; et depuis que j'ai pris ce parti, il me semble que je me sens mieux; mon esprit est plus tranquille. Tu porteras mon serin, n'est-ce pas? C'est encore là un compagnon d'infortune inséparable. Nous sortirons par la petite porte du jardin.

— A nous donc! partons!

Thomas s'empara de la cage; Marie mit machinalement son châle, son chapeau de paille, et les deux fugitifs sortirent de l'hôtel sans être aperçus.

. . . .

Le 15 août 1836, après une suite non interrompue de mal-

heurs, l'infortunée Marie, qui avait abandonné le foyer natal pour ne pas périr de misère, y rentrait plus malheureuse encore que lorsqu'elle y avait reçu la dernière bénédiction paternelle, et accompagnée d'un ami non moins pauvre qu'elle. La vertueuse enfant ne prévoyait pas le coup qui l'attendait, la calamité affreuse qui devait lui suggérer la dernière idée du désespoir : l'aveugle suicide! Mais n'anticipons pas sur le récit d'une aussi lamentable catastrophe, et, quittant pour quelques instants les scènes domestiques, revenons sur nos pas, puisque l'intérêt de notre histoire l'exige, afin de décrire l'état d'anxiété et d'effervescence où l'esprit réactionnaire des gouvernants avait conduit notre nation magnanime, toujours victime des fourberies des courtisans et de la turpitude des ambitieux.



FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE.

SOUVERAINETÉ NATIONALE.

CHAPITRE I.

LE CRI DU PEUPLE.

Ce fut un jour bien fatal à l'Espagne, celui qui vit éclore de l'imagination maladive et en délire d'un poëte plus présomptueux que capable, ce fatras d'insolentes flatteries pour la couronne, d'articles fallacieux pour le peuple, de maximes absurdes et inefficaces, de principes erronés, contradictoires et dégradants, qui constituent le Statut royal, œuvre de servilisme et de fausseté, libelle impudent contre la souveraineté de la nation.

Nous ne voulons pas, lorsque nous qualifions si sévèrement cet amalgame de principes étrangers à nos mœurs et qu'on voudrait

implanter chez nous, que l'on aille croire que nous n'avons d'autre but que de satisfaire un misérable esprit de parti. En parlant ainsi, nous obéissons à nos convictions, à notre conscience. Nous regrettons que la nature de notre ouvrage ne nous permette pas d'examiner en détail le code monstrueux dont nous occupons nos lecteurs, et de leur exposer dans toute leur difformité les vices dont il est entaché; toutefois, nous leur en signalerons en passant les absurdités les plus saillantes, pour justifier notre jugement et celui du satirique Larra, qui a dit que le Statut *était un habit trop court et trop étroit pour le corps qu'il était destiné à couvrir*. Argüelles est allé plus loin : Le Statut royal est une apostasie, s'est-il écrié avec énergie. Quant à la nation, elle l'a repoussé avec le plus profond mépris.

Le Statut royal établissait une chambre haute, appelée *Assemblée des proceres* ou des pairs, dont le nombre des membres était illimité, et sur laquelle le gouvernement pouvait exercer une influence toute-puissante. Cette parodie du système représentatif se trouvait complétée par une chambre basse, appelée *Assemblée des procureurs*, dont la formation était confiée à un petit nombre d'électeurs : pour faire juger de l'inanité de ses travaux, il suffit de dire qu'elle ne s'occupait que des questions et des projets qui lui étaient soumis par ordonnance royale, et que, de plus, le pouvoir était armé d'un *veto* au moyen duquel il pouvait frapper de nullité les actes parlementaires qui contrariaient ses vues; en sorte que ni le revenu de douze mille réaux (trois mille francs), ni l'âge de trente ans accomplis, ni les autres conditions imposées pour devenir *procureur*, ne donnaient la faculté de susciter la plus insignifiante discussion. Et ce n'est pas encore tout : on avait réservé à la couronne le droit absolu de suspendre, dissoudre, convoquer, ouvrir et fermer le parlement, sans autre motif que sa seule volonté.

Cette œuvre de l'*homme funeste* n'était donc en effet qu'une insulte à la souveraineté du peuple ; et, certes, ce peuple magnanime, qui ne se révolterait jamais si l'on n'abusait pas de sa patience et de sa résignation, réclamait avec justice l'accomplissement des promesses sacrées qu'on lui avait faites. Il voulait un gouverne-

ment, mais un gouvernement juste et protecteur, à l'ombre duquel pût vivre et se développer l'arbre de la liberté, qu'il avait arrosé de tant de larmes et de tant de sang. Il frissonnait à l'idée seule de transiger avec les satellites de don Carlos, et il s'agitait partout avec colère contre l'insolente audace d'un pouvoir oppresseur.

Cependant les libéraux de Madrid, après la victoire électorale qu'ils avaient remportée, espéraient s'en assurer le fruit au sein des chambres législatives.

Malaga, la libéralissime et courageuse Malaga, se souleva le 27 juillet, et le peuple, aidé de la milice nationale et de la garnison, proclama énergiquement la constitution de 1812 sur la promenade publique, avec la solennité la plus imposante. Ce mouvement se communiqua rapidement aux populations de l'Andalousie, et bientôt après, le CRI DU PEUPLE retentit avec éclat dans toute l'Espagne.

Les rapides progrès de l'insurrection effrayèrent le pouvoir; mais alors même que la crainte le dévorait, il se montra plus tyrannique, et, foulant aux pieds les lois qu'il jugeait insuffisantes pour le sauver, il se décida, comme tous les gouvernements à l'agonie, à faire un appel aux baïonnettes.

La courageuse garde nationale de Madrid sympathisant avec les révoltés des provinces, le gouvernement vit que le mouvement allait envahir la capitale, et il expédia un décret de dissolution de la garde citoyenne, et déclara Madrid sous le régime militaire.

Le 5 août, l'empire du sabre fut inauguré à côté du trône constitutionnel, et toutes les autorités restèrent soumises au ministre de la guerre. On suspendit l'action des tribunaux, et une commission militaire fut établie pour juger toutes les causes de sédition. On voulut, par des scènes de sang et de terreur, arrêter l'indignation du peuple, et toutes les procédures criminelles furent évoquées en très-peu d'instants.

Don Louis de Mendoza fut condamné à l'exil, grâce aux personnes influentes qui obtinrent en sa faveur la commutation de la peine de mort que le tribunal militaire avait prononcée contre lui.

Le procès d'Anselme l'*Intrépide* se termina par un arrêt qui con-

damnait ce malheureux à mourir par l'ignoble strangulation. La cour de justice l'avait transmis au juge de première instance, qui en référa en consultation. Tout était fini : le jour de l'exécution était fixé par le juge, qui en avait fait part au *frère majeur* de la confrérie de *Paix et Charité*, à la charge duquel se trouve l'assistance du condamné lorsqu'il est en chapelle ; à la confrérie du *Bon Pasteur*, qui doit lui procurer la couche ; et au capitaine général, qui doit se joindre à la justice ordinaire pour conduire le patient à l'échafaud et faire exécuter la sentence.

Ces dispositions ne furent en rien adoucies : l'*Intrépide* était un simple ouvrier, et les pauvres trouvent difficilement des protecteurs. Lorsque, le 15 août, Marie abandonna l'hôtel du baron, elle était loin de soupçonner que le 14 eût été le jour où son père, le soldat vaillant, l'artisan vertueux, avait dû, pour prix de ses services, de ses rares vertus, mourir sur l'échafaud par la strangulation, ce supplice infâme réservé aux plus vils criminels !



CHAPITRE II.

L'ARRÊT.

Depuis qu'Anselme avait, de ses propres mains, étouffé le père Marceau, l'un des assassins de son fils, il avait été placé dans un cachot isolé, et mis au secret le plus rigoureux. On lui faisait passer la nourriture d'usage avec les précautions prescrites par le règlement, et il était surveillé sans cesse avec sévérité; le moine Patrice seul vint à bout, par ses ruses infernales, de lui faire tenir un billet, ainsi conçu :

« Courage, Anselme! Tu jouerais d'un grand malheur si ta fille ne parvenait pas à te sauver. Un esprit dégagé et une belle figure réussissent en toutes choses. Le protecteur de la fille doit l'être aussi du père : rien de plus juste. Ne sois pas inquiet sur le sort de ta famille... elle est tout à fait à l'aise, car Marie ne s'en tient pas à un seul soutien. C'est une enfant qui te fait honneur par son espièglerie; elle a des relations superbes, et il n'est pas croyable, lorsque ses affaires vont si bien, qu'elle oublie son père parce qu'il est pauvre. Quoique la jeune fille ne manque pas de vanité, surtout depuis qu'elle fait rouler des équipages et qu'elle a

des laquais à ses trousses, je ne saurais penser qu'elle en vînt à un tel excès d'ingratitude. Je te donne cet avertissement pour que tu ne t'abandonnes pas au désespoir, et afin que tu saches que, si ta fille le veut, tu seras protégé par des personnes puissantes… Ainsi donc, courage!

« Un Ami. »

Mille idées contradictoires avaient torturé l'imagination brûlante d'Anselme, et son désespoir était parvenu au dernier terme. Son esprit était plongé dans ce calme effrayant qui succède aux accès de la fureur et qui est l'état habituel de la stupidité. Le malheureux avait trop de bon sens pour ne pas savoir qu'il ne devait plus rien espérer depuis qu'il avait tué l'assassin de son fils. Loin pourtant d'avoir des remords, il sentait que ses désirs de vengeance n'étaient pas satisfaits, et il eût voulu infliger un pareil châtiment aux complices de ce meurtrier. Oh! qu'on ne dise pas que ce sentiment était cruel et barbare… Pas de père dans le monde qui ne l'eût éprouvé; et l'apathie de celui qui saurait regarder sans haine les assassins de son fils serait la marque d'un cœur dénaturé.

Anselme avait longtemps lutté contre des méditations bien amères. Dans ses tristes et profondes pensées, il n'avait rien oublié, et la force de son esprit était épuisée comme la source de ses larmes : il en avait tant répandu au souvenir de sa femme et de ses enfants! L'écrit anonyme du moine avait envenimé la dernière plaie de son cœur, et, à force de souffrir, il était devenu insensible. Sa chevelure en désordre, sa longue barbe, son regard immobile et le froid sourire de résignation qui contractait ses lèvres livides, donnaient un aspect horrible à son visage cadavéreux.

C'était donc dans cet état d'impassibilité complète qu'Anselme attendait l'arrêt fatal.

Le 11 août au matin, on le fit sortir de son cachot pour le transférer dans un autre lieu de détention.

Le geôlier s'arrêta à la porte d'un autre cabanon, et en présence d'une foule sinistre par sa circonspection et ses regards scrutateurs et attristés, il substitua aux chaînes de l'accusé d'énor-

mes et lourdes menottes et des fers bien autrement douloureux.

Cette multitude imposante et mystérieuse était composée du juge de la cause, d'huissiers, des frères de *Paix* et *Charité*, et des prêtres qui devaient donner au condamné les derniers secours de la religion.



Après avoir constaté de nouveau l'identité de la personne de l'accusé, le greffier lui fit la lecture de l'arrêt de mort.

. . . .

Qu'on nous permette de suspendre ici pour un instant le cours de notre histoire, afin de consigner notre opinion sur la question la plus grave qu'il soit possible de soumettre à l'intelligence hu-

maine; nous tâcherons de le faire laconiquement et avec conscience.

EST-IL CONVENABLE D'ABOLIR LA PEINE CAPITALE?

Ce n'est pas la vaine gloriole de nous poser en philanthrope, ce n'est pas le désir de faire parade d'idées sympathiques et de beaux sentiments, c'est la bonne foi seule, c'est la conviction qui naît d'une étude profonde, qui nous poussent à plaider, avec toute l'énergie dont nous sommes capable, en faveur de l'abolition de la peine de mort. Nous éprouvons une contrariété bien vive de ne pouvoir exposer ici le résultat de toutes les réflexions que nous avons faites sur ce sujet, car les arguments qui se pressent dans notre esprit sont de telle nature, et leur logique si décisive, qu'il nous semble impossible à toute personne de bonne foi de nier que cette sanglante punition est injuste, tyrannique, sacrilége, et qu'elle mérite la malédiction des hommes et du ciel.

La condamnation à mort est la plus hideuse tache de la civilisation si hautement prônée de la société moderne. Qu'est-ce à dire? a-t-elle le droit de se suicider à volonté? d'usurper l'exercice d'un pouvoir suprême que la Providence s'est réservé? Est-ce à dire encore que cette société orgueilleuse ait le droit de détruire, en se livrant à ses instincts sanguinaires, le plus parfait des ouvrages du Créateur? Oter à l'homme les dons qu'on lui a faits, s'il en use au préjudice des autres, cela peut être juste dans les convenances sociales; mais lui prendre ce qu'on ne lui a pas donné est un vol infâme; lui arracher ce qu'il tient de Dieu est un sacrilége!

Le raisonnement le plus fort qu'on allègue en faveur de cette effrayante barbarie, le voici : Quand l'histoire nous montre que les gouvernements de toutes les nations ont, à toutes les époques, adopté la peine de mort, il est impossible d'admettre qu'ils n'aient été guidés que par l'instinct du sang. On ne saurait croire, non plus, que des hommes profonds qui aspiraient au titre de justes et de bienfaisants, des hommes de caractères, de mœurs et de climats si différents, aient été amenés par l'erreur et les mauvaises passions à s'accorder ainsi sur la terrible nécessité de verser le

sang de leurs semblables. Où trouver une preuve plus imposante de la convenance, de la nécessité absolue de cette terrible mesure de sûreté publique?

Mais tous les pays catholiques de la terre regardaient naguère encore l'inquisition et la torture comme des rigueurs salutaires et indispensables au maintien de la société! Les mêmes raisonnements qui défendent de nos jours l'assassinat juridique, défendaient jadis la torture et l'inquisition. On croyait que tous les liens sociaux allaient se rompre, si ces affreuses entraves disparaissaient... Eh bien! elles ont disparu, la raison humaine en a fait justice : qu'on dise si la société n'est pas aujourd'hui aussi morale et aussi heureuse que dans ces temps de sanglante mémoire où elle était décimée par les farouches inquisiteurs! Un jour, cet horrible châtiment, qui est un empiétement de l'orgueil de l'homme sur les droits sacrés de la Divinité, un jour, la peine de mort sera aussi abolie. Alors seulement la civilisation humaine pourra parler de sa marche triomphante. On verra alors que les hommes ne seront pas plus méchants, et l'on gémira au souvenir d'une erreur qui a fait verser tant de sang humain!

Il faut que la peine de mort disparaisse aussi du code, parce que la société ne doit pas punir un crime par un crime plus grand encore, puisqu'il est longuement prémédité. Elle n'est pas autorisée à tuer un être qu'un autre châtiment, de criminel et nuisible qu'il est, peut rendre honnête et utile à ses semblables. Le but des tribunaux doit être la *justice*, et non la *vengeance;* l'objet du châtiment, la *correction*, et non l'*anéantissement*. En détruisant un homme qui peut-être serait rentré dans la voie de l'honnêteté, d'un homme qui souvent a failli par un élan de délire, d'aveuglement, de rage, d'hallucination mentale, ou poussé par la violence momentanée d'une passion invincible, ou entraîné par la misère, et qui souvent est allé plus loin qu'il n'eût voulu; en détruisant, disons-nous, cet homme coupable, ce n'est pas lui seul qu'on détruit : sa famille, irréprochable, est aussi frappée par cette mort; elle est abandonnée, elle devient presque toujours l'objet d'une méfiance invincible; elle est marquée au front du sceau de l'infamie, sans que l'exercice des plus sublimes vertus puisse jamais effacer

cette tache sanglante! Et vous dites que cela est juste, que cela est moral?... Est-ce seulement politique? Oh! non certes, non! Et si l'on a commis une lamentable erreur; si la victime fait sortir du tombeau la preuve de son innocence, comme il arrive souvent (et l'on découvrirait plus souvent encore l'innocence des condamnés si on ne cessait de la chercher après leur supplice), quelle réparation accordez-vous à la vertu flétrie? quel moyen offrez-vous à la justice de revenir sur son erreur homicide? Aucun; et les successeurs de la victime n'ont pour toute indemnité que leurs larmes intarissables, pour tout héritage qu'une infamie non méritée, avec le mépris et les railleries insultantes d'une société sauvage, qui croit sanctifier ses horribles assassinats en disant qu'ils sont exigés par la loi suprême du salut des nations. N'oubliez pas qu'un grand jurisconsulte a dit qu'il valait mieux laisser la vie à cent coupables que d'immoler un innocent!

Mais alors que fera-t-on, disent les défenseurs de la peine capitale, que fera-t-on des grands criminels? Eh quoi! est-il donc si difficile de les tenir perpétuellement emprisonnés? n'est-ce pas là un moyen de paralyser leurs intentions dépravées? la société n'en retire-t-elle pas les mêmes avantages que s'ils n'étaient plus? D'ailleurs, demandez-leur à eux-mêmes si l'idée d'une réclusion aussi longue que leur vie n'est pas pour eux plus effrayante que la mort, qu'ils ont l'habitude de braver à chaque instant. Si donc on obtient les mêmes avantages par la réclusion que par la mort, pourquoi continuer de donner ces hideux spectacles de barbarie et de misère, dans lesquels le peuple trouve plutôt une excitation à la brutalité que la crainte des conséquences finales du crime et de la perversité? On peut affirmer qu'il n'y a pas de criminel conduit au gibet qui n'ait été témoin de l'exécution de quelqu'un de ses pareils. Voilà ce que les législateurs n'auraient pas dû perdre de vue chaque fois qu'ils ont révisé les lois qui régissent l'humanité.

Mais pour admettre et pratiquer nos principes, qui sont aujourd'hui si répandus, il faudrait avant tout entreprendre une réforme générale des bagnes du royaume; faites pour eux des règlements basés sur cette touchante maxime que l'on voit écrite

sur les portes de la prison de Cadix : *Haine au crime ; compassion au criminel.* Les bagnes, les prisons, les cachots, doivent être des écoles de morale, et non point des lieux de supplice. Que de malheureux entrent innocents dans les bagnes et y apprennent à devenir méchants, au point de désirer leur sortie avec anxiété pour s'adonner au vol et à l'assassinat ! Si toutes les maisons de correction étaient organisées comme la raison l'exige, l'Espagne en tirerait bientôt des avantages qu'on ne saurait calculer.

La réclusion des malfaiteurs ne garantirait pas seulement la société de leurs excès, elle leur deviendrait à eux-mêmes très-



utile. Surveillez-les dans des lieux bien tenus, où, tout en expiant leurs attentats par le travail, ils puissent descendre en eux-mêmes, arriver à un repentir sincère, afin de rentrer un jour dans la société pour lui faire oublier, par des actes utiles et honorables, leurs désordres passés[1].

[1] C'est avec une satisfaction bien douce que nous mentionnons ici, comme établissement-modèle, le bagne de la belle et savante Séville. Voici le rapport qu'en fait son propre journal, en date du 15 juin dernier :

« Dans l'après-midi du 7, nous eûmes le plaisir de visiter le bagne de cette capitale, et, non-seulement nous y trouvâmes la confirmation de l'excellente opinion que nous en avions, et dont nous avons déjà rendu compte à nos lecteurs, mais encore un démenti

Et qu'on n'aille pas rappeler ici les énergiques exclamations que l'auteur des *Mystères de Paris* met dans la bouche de Rodolphe, alors qu'il parle au Maître-d'École de son châtiment : « Au bagne! non, non!... ton corps de fer défie les labeurs de la chiourme et le bâton des argousins. Et puis les chaînes se brisent, les murs se percent, les remparts s'escaladent; et quelque jour encore tu romprais ton ban pour te jeter de nouveau sur la société comme une bête féroce enragée, marquant ton passage par la rapine et par le meurtre. » Qu'on n'applique pas, disons-nous encore, ces paroles éloquentes à tous les malfaiteurs; car, heureusement, les scélérats de la trempe de ce type infernal que nous a représenté l'illustre auteur de ce grand tableau de la société, n'abondent pas sur la terre; et, lors même qu'ils y seraient en nombre, il n'est pas impossible de les dompter. Quel est l'homme, si incurable et si atroce qu'on veuille le faire, qui puisse se placer à l'égal des tigres, des hyènes et des lions? Et alors

formel pour ceux qui soutiennent qu'en Espagne il n'y a pas de bons établissements pénitentiaires.

« Nous étions accompagnés de M. le marquis de Sobremonte et de M. le commandant et gros-major don Martin Lerida, au zèle et à l'amabilité desquels nous dûmes que tous les produits riches et variés de cette vaste manufacture nous furent montrés. Séville les connaît, puisqu'elle en consomme la plus grande partie, et que leurs échantillons figurent aux expositions publiques. »

Il y aurait de l'injustice à faire séparément l'éloge d'un des ateliers de cet établissement, alors que l'ordre et la perfection des travaux sont les mêmes dans tous. Leur nombre est considérable, et l'on y trouve de riches rubans de soie, des étoffes en fils très-délicates, du linge de table et des tissus de chanvre. L'atelier des voitures et des harnais nous montra des tilburys construits dans la perfection, d'une coupe élégante, et dont le vernis brillant ne le cède en rien à ceux de France et d'Angleterre, et des harnais parfaitement confectionnés; dans les magasins de chaussures, on nous fit voir d'excellents ouvrages établis à des prix très-modérés. Il nous faudrait bien des pages pour mentionner tous les objets dont le mérite nous surprit.

Nous remarquâmes que les malheureux que le sort conduit dans cette réclusion y sont très-bien traités, et qu'ils ont un très-grand respect pour leurs chefs.

L'édifice, qui est magnifique, est tenu avec une propreté, une décence et même un luxe dignes du plus grand éloge. Dans les dortoirs on trouve des glaces, des cages avec des serins, et les hamacs sont placés contre le mur, à la même hauteur, avec une ingénieuse symétrie. La pharmacie est sans doute la plus élégante de Séville; elle est placée dans une pièce d'une dimension convenable, meublée de sofas et de siéges cramoisis; elle a une étagère de forme arabe, et une montre formée par une énorme tablette en

qu'on subjugue ces terribles animaux, il serait impossible de se rendre maître de l'homme? Toutefois, si grande qu'on puisse supposer la difficulté de rendre inoffensives et de civiliser les natures dépravées, elle ne pourra jamais l'être autant que celle de rendre la vie à l'innocent et de trouver un dédommagement pour sa famille... Et si, dans tous les cas, nous jugeons la peine de mort injuste, barbare, immorale, notre indignation s'accroît encore lorsque nous voyons cette peine si souvent appliquée aux fautes politiques... nous disons *fautes*, car en politique les crimes n'existent pas.

Peut-on lire sans horreur le catalogue immense des braves et dignes Espagnols que leur courage a conduits au gibet dans ces

marbre, posée sur deux couleuvres à tête dorée. On travaille à préparer une classe dans un vaste local, dont les dérors sont d'un goût exquis.

L'infirmrrie est telle qu'on peut la désirer. Nous éprouvâmes, en la voyant, une émotion bien douce. Les détenus y trouvent tous les secours que la charité de leurs propres familles pourrait leur procurer. Celui qui naquit dans l'opulence n'est pas contraint de coucher sur la dure; sa tête repose sur de moelleux oreillers, et son corps sur des draps tres-fins; celui qui fut toujours pauvre jouit de tout le confortable que sa maladie exige. L'air qu'on respire dans cette salle n'est pas celui qu'on s'attend à trouver dans le sejour des misères humaines; des tubes appliques au sol le renouvellent rontinuellement.

La musique de l'établissement nous rausa une surprise agréable, et nous la croyons très-propre à distraire de leurs chagrins les pauvres prisonniers; ils la composent eux-mêmes, et l'on ronçoit qu'il a fallu leur apprendre cet art. Nous les entendîmes jouer pendant le dernier rappel, et ce fut là encore un sujet d'éloges, car tout s'y passe selon les prescriptions établies pour la troupe de ligne. L'ordre et l'instruction que les brigades doivent à leurs sergents sont très-remarquables.

Nous sommes sûr que le bagne de Séville répond complétement au but de la loi. On y apprend le travail à celui qui l'ignore; le fainéant y perd ses habitudes nuisibles; on y cultive l'intelligence par l'enseiguemrnt primaire, on y enseigne le dessin, et par là toute la masse se trouve moralisée. Mais là ne se borne pas tout le bienfait : une légère retenue, faite sur le produit des travaux, suffit pour soutenir l'établissement, qui n'est pas à la charge de l'État, et donne encore le moyen de remettre au libéré, lors de sa sortie, une petite somme d'argent, pour l'aider à reprendre une plare honnête dans la société.

Nous finirons par recommander à la nation les importants servires des commandants et autres chefs du bagne de Sevillr. Nous croyons que le gouvernement leur doit une digne récompense, et nous nous en rapportons à la voix publique, qui srra plus puissante que la nôtre.

dernières années de discordes civiles? Ces scènes de saug, par lesquelles tous les partis, TOUS SANS EXCEPTION, ont contribué à donner un caractère féroce à une révolution qui n'est pas terminée et qui devait être bienfaisante et régénératrice; ces scènes de sang ont envenimé les haines et les vengeances.

Depuis que les partis, sans autre but que d'affermir leur domination par la terreur, se sont appuyés sur la justice militaire, et ont livré aux bourreaux des hommes de mérite, des braves qui avaient versé leur sang pour la défense de la patrie, de la liberté, et du trône même auquel on les immole, sans qu'on puisse leur reprocher d'autre crime que d'avoir obéi à leurs convictions et à leur conscience pour renverser un gouvernement enfanté par une autre révolution, ce sang de tant d'illustres victimes a souillé bien des pages de notre histoire.

Par le nom des généraux Porlier, l'Empécinado, Laci, Riégo, Torrijos, Iriarte, Borso, Léon, Zurbano, et tant d'autres; par celui de l'illustre patriote Dogna Mariana Pineda, et par cette liste funèbre d'hommes remarquables par leur science, leur amour de l'indépendance et leur respect pour les droits du peuple, qui ont enduré le supplice réservé aux criminels, on peut se rendre compte des pertes irréparables qu'a fait supporter à la pauvre Espagne ce qu'on ose appeler le *glaive de la loi*.

Dieu veuille enfin faire promptement éclore le jour qui doit nous faire regarder avec horreur une fascination si lamentable ; et puisse la société, revenant de ce délire qui la trouble, connaître les avantages qui résulteront pour elle de l'abolition de la peine de mort!

Ecartez là du moins, dès à présent, des jugements politiques; renoncez à jamais à ces sanglants spectacles qui nous ont privés de tant de héros. Un jour la société humaine, plus éclairée et plus morale, verra l'Espagne entière prosternée devant le panthéon où seront déposées les cendres de tant d'illustres martyrs de TOUS LES PARTIS; elle les arrosera de ses larmes, et consacrera des obélisques à la mémoire vénérée de ces nobles enfants qui ont donné leur vie pour sa gloire !

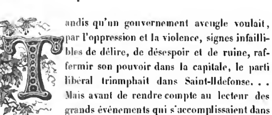
. . . .

Anselme l'Intrépide écouta son arrêt de mort avec un calme effrayant. Il fut aussitôt conduit, par les frères de *Paix et Charité*, dans une autre pièce où l'on a l'habitude de fouiller les condamnés pour les dépouiller de tout instrument meurtrier, et, après cette opération qui n'eut aucun résultat, il fut enfin conduit à la chapelle.



CHAPITRE III.

LES ENVIRONS DE MADRID.



andis qu'un gouvernement aveugle voulait, par l'oppression et la violence, signes infaillibles de délire, de désespoir et de ruine, raffermir son pouvoir dans la capitale, le parti libéral triomphait dans Saint-Ildefonse. . . Mais avant de rendre compte au lecteur des grands événements qui s'accomplissaient dans ce séjour royal, appelé aussi la *Granja*, qu'il nous soit permis, puisque nous allons lui faire franchir l'enceinte de la ville, de le distraire des scènes mélancoliques de notre drame, et de l'accompagner dans une rapide excursion aux alentours; nous lui procurerons ainsi un délassement, et, après lui avoir fourni dans le cours de notre histoire l'esquisse des principaux édifices de la capitale de l'Espagne, nous lui donnerons le complément du tableau, en retraçant exactement tout ce que ses environs contiennent de plus remarquable.

Laissons donc, pour un instant, la tendre et fidèle épouse d'Anselme bercée par ses espérances, pendant que son malheureux mari reçoit les dernières consolations que la religion apporte à celui qui meurt innocent sur l'échafaud; oublions Marie désespérée, fuyant la société avec son nègre dévoué, et sur le point de retomber, par la force de ses tourments, dans l'effrayant délire dont un généreux médecin l'a déjà guérie; abandonnons don Louis de Mendoza dans sa ténébreuse prison, d'où il ne peut ni

être utile à sa patrie, ni rompre les fers du père de sa bien-aimée. Détournons les yeux de ce moine féroce, occupé de hâter la réussite de ses projets ambitieux par de nouvelles trames plus diaboliques encore que celles dont nous avons parlé. Nous ne tarderons pas à reprendre le cours de ces événements déplorables; mais nous croyons utile de laisser au lecteur le temps de reprendre courage et de rafraîchir son imagination à l'air pur de la campagne.

Voici les portes de Madrid qui donnent sur les champs. On en compte cinq principales : celles d'Alcala, d'Atocha, de Tolède, de Ségovie, et celle de Bilbao.

A celle d'Alcala commence la route d'Aragon et de Catalogne. Elle forme un arc-de-triomphe, construit par Sabatini pour perpétuer la mémoire de l'arrivée de Charles III à la cour d'Espagne. Elle a cinq ouvertures : trois en arc au centre, et deux carrées sur les côtés. Ces ornements extérieurs se composent de huit colonnes ioniques; les modèles des chapiteaux furent apportés de Rome; ce sont ceux que Michel-Ange a faits pour le Capitole. Sur la corniche, on voit un attique qui se termine en frontispice, avec les armoiries royales mêlées à des trophées, et soutenues par une Renommée. A la partie extérieure, il y a des pilastres au lieu de colonnes, des têtes de lion et autres ornements, exécutés par Robert Michel. L'élévation de cette porte, sans l'écusson royal, est de soixante pieds, et les arcades en ont dix-sept de large sur trente-quatre de haut. Elle est construite en pierre grise, et les ornements sont en pierre de Colmenar. Ses grilles sont en fer, et des deux côtés elle porte l'inscription suivante : *Rege Carolo III. Anno MDCCLXXVIII.*

Celle d'Atocha est au midi et conduit à la promenade des *Délices*. Elle fut construite en 1748, avec un goût tellement extravagant, qu'en 1828 et 1829 on la fit modifier par l'architecte Mariatequi. Elle est formée par trois arcades pareilles, et son attique est couronné extérieurement de l'écusson royal, soutenu par des Génies et orné de trophées guerriers.

Celle de Tolède ouvre la route de l'Andalousie; elle fut commencée en 1813 par l'architecte Aguado, et terminée en 1827. Elle forme un arc de trente-six pieds d'élévation sur dix-huit de

largeur, et a des colonnes ioniques. Il s'y trouve deux portes latérales carrées. Sur la façade extérieure, on voit l'Espagne placée sur deux hémisphères et entourée d'ornements ; dans l'intérieur, on voit deux Génies qui soutiennent les armes de la ville, et différents trophées militaires, avec une inscription latine au souvenir du retour de Ferdinand VII.

Celle de Ségovie fut construite, au commencement du dix-septième siècle, sur la route de Castille et de Gallice. Sa construction est si pauvre et de si mauvais goût, que nous ne prendrons pas la peine de la décrire.

Celle de Bilbao, construite en 1787, n'a qu'un seul arc, très-grand, avec deux portes latérales de belle architecture.

Outre ces portes principales, il y en a beaucoup d'autres, telles que celles de Sainte-Barbe, Saint-Domingue, du Comte-Duc, Saint-Bernardin, Saint-Vincent-de-la-Plaine, et les guichets de Vistillas, Gil Imon, des Ambassadeurs et de Valence.

Dans le grand nombre de promenades qui entourent Madrid, il faut distinguer celles des Délices, de la Floride, de la Vierge-du-Port et de la Fontaine Castillane. Cette dernière est la plus belle, par ses jardins, ses arbres touffus, ses bosquets agréa-



bles, son élégante fontaine du Cygne, et le somptueux obélisque

placé au centre d'un vaste rond-point qui termine la promenade; œuvre moderne qui fait honneur aux habiles artistes qui l'ont dirigée et exécutée, et qui prouve que nos architectes et nos sculpteurs sont à la hauteur des connaissances des pays étrangers.

Le Manzanarès, rivière célèbre presque toujours à sec, prend sa source sur le territoire du village de même nom, à sept lieues de Madrid, et, coulant du nord-ouest au sud-est, traverse le Pardo, laissant à droite la *Maison de campagne*, propriété royale, et à gauche Madrid, pour se joindre au Jarama, à dix lieues de sa naissance. Provenant des neiges des montagnes, cette rivière est privée d'eau pendant presque tout l'été.

A la sortie de la porte de Ségovie, elle est traversée par un pont qui porte le même nom et qui fut construit, pendant le règne de Philippe II, sous la direction de Jean de Herrera; l'aspect de ce pont est fort beau.

Un autre pont, dit de Tolède, fut construit en 1735 sous l'administration civile du marquis de Vadillo. Ses piliers et ses arcades sont magnifiques; mais il tient du mauvais goût de l'époque de l'extravagant Churriguera.

Quatre autres ponts livrent passage pour aller à Saint-Ferdinand, à la Maison de campagne, à Saint-Isidore et à Saint-Antoine de la Floride.

Sous le règne de Charles III, la société de Martinengo et compagnie fut contrainte de construire un canal navigable depuis le pont de Tolède jusqu'à la rivière du Jarama. Telle est l'origine du canal actuel, réduit à une longueur de deux lieues et bordé d'arbres gigantesques.

La campagne qui entoure Madrid, maintenant aride et montueuse, fut jadis peuplée de forêts épaisses et couverte de riches pâturages. L'eau, qui donne la vie aux champs, coulait en abondance à travers les arbres et tempérait agréablement le climat. Mais l'orgueil de quelques rois, orgueil coupable qui cause tant de maux aux pauvres peuples, répandit la désolation dans ces contrées : pour faire place à des palais somptueux, les bois furent rasés, et, avec les arbres qui les embellissaient, les champs perdirent toute leur fraîcheur. Les rayons d'un soleil brûlant

desséchèrent tellement la terre, que, sous le gouvernement de Charles III, la ruine fut portée à son comble; il fut alors remédié au malheur, autant que possible, par la plantation de deux millions d'arbres dans les prairies adjacentes au canal, et dans beaucoup de sites royaux que nous allons décrire à la course.

La royale ***Maison de campagne***, destinée depuis le règne de Charles III au rendez-vous de chasse, est située à l'ouest de Madrid, sur la rive droite du Manzanarès, près du palais royal, auquel on arrive par une suite d'arcades souterraines et en passant sur un très-beau pont en pierres de taille. Elle a trois lieues de circonférence. Un grand lac et un vivier y reçoivent leurs eaux de différentes sources et les envoient aux bosquets, aux jardins et aux vergers. Parmi les ornements les plus somptueux se dresse la statue équestre de Philippe III, exécutée en bronze par Jean de Boulogne. La façade principale de l'édifice se trouve en regard d'une fontaine magnifique.

La *Moncloa* est encore une maison de plaisance, qui appartint jadis aux ducs d'Albe. Elle est placée à un quart de lieue de Madrid, au nord-ouest, et entourée de vignes, d'oliviers et de jardins. On y a établi une manufacture de faïence et de porcelaine.

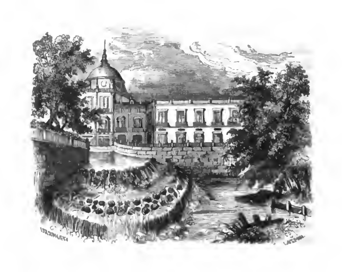
Un des endroits les plus curieux des environs de Madrid, c'est la maison et les jardins que possède, dans le lieu dit l'***Alaméda***, M. le duc d'Osune. Placés à sept quarts d'heure de distance de la capitale, à gauche de la route d'Alcala, cette demeure et ces jardins offrent un coup d'œil admirable.

Il existe encore d'autres séjours champêtres isolés et des vergers non moins remarquables qu'il serait trop long d'énumérer. Nous citerons cependant les lieux de plaisance qui embellissent la banlieue de Madrid, tels que les deux Carabancheles, Pozuelo, Chamartin, Villaviciosa, et Miraflores. Dans le Bas-Carabanchel, on trouve Vista Alegre, maison de campagne de Madame reine-mère Marie-Christine; dans le Haut-Carabanchel, le potager et le manoir des comtes de Chinchon, les jardins du marquis de Belgide, de la comtesse de Montijo et d'autres; dans Pozuelo, la maison des bains de M. Pierre Cano, la possession de la ba-

ronne veuve Eroles ; dans Chamartin, le palais des ducs de l'Infantado, occupé par Napoléon en décembre 1808 ; et dans Villaviciosa, leur château. A deux lieues nord-ouest de Madrid s'élève le Pardo, qu'il ne faut pas confondre avec le Prado, promenade, et qui a sa forêt traversée par le Manzanarès. Le palais de ce siége royal d'hiver fut construit, par l'architecte Louis de la Vega, sur l'ordre de Charles V ; il s'accrut sous le règne de Charles III, et fut encore très-amélioré sous Ferdinand VII. Beaux salons peints à fresque, riches tapis dont les dessins reproduisent les mœurs espagnoles, meubles élégants, bijoux précieux, un beau théâtre, un jardin délicieux, et l'immense forêt qui entoure le village : telles sont les beautés principales du Pardo. Mais, malgré la somptuosité de ces possessions magnifiques, on ne saurait raisonnablement mettre leurs richesses, leur faste et leurs beautés en parallèle avec les trois splendides sites royaux que nous allons décrire ; nous destinons un chapitre à chacun d'eux, à cause de leur importance, et pour apprendre au monde qu'il existe en Espagne des beautés de tout genre qui sont l'objet de l'admiration des étrangers et qui tiennent le premier rang parmi tout ce que la civilisation européenne a produit de prodigieux et de sublime. Nous le faisons avec orgueil, mais sans pouvoir écarter une triste réflexion philosophique, qui nous rappelle que de si étonnantes merveilles ont été consacrées à l'orgueil de quelques privilégiés, tandis que la foule immense des artisans utiles a toujours rampé dans la misère et dans l'oubli.

Nous commencerons le chapitre suivant par la description d'Aranjuez, et nous mêlerons à celle des magnificences renfermées dans l'*Escorial* et *la Granja*, ou *Saint-Ildefonse*, d'autres chapitres destinés à soutenir l'intérêt dramatique de notre histoire.





CHAPITRE IV.

ARANJUEZ.

Les chroniques sont très-peu d'accord sur l'origine du nom de cet immense assemblage de beautés surprenantes. Les unes disent que le village d'Aranjuez, fondé par les chevaliers de Saint-Jacques du hameau d'Aurelia, sur la vallée où les Romains avaient un temple appelé Aranjovis, fut possédé d'abord par ces chevaliers, et qu'ensuite les rois catholiques, épris de sa belle situation, en firent leur domaine et y établirent de très-beaux jardins ; d'autres supposent que ce nom provient de celui de Aranz, donné jadis à

un bourg contigu aux palais des rois, qui, plus tard, fut remplacé par le village pittoresque dont nous nous occupons.

Du côté du jardin, le palais offre une vue très-simple : l'eau coule sous ses fenêtres, et, à une très-petite distance, le Tage forme une cascade délicieuse. La façade principale de ce monument est en dehors du jardin, et l'aspect en est somptueux et élégant comme tout l'intérieur de l'édifice, ouvrage du célèbre Herrera, sous le règne de Philippe II.

C'est une rude tâche, en vérité, que celle de décrire les merveilles d'Aranjuez : l'immense étendue de ses champs délicieux, ses magnifiques fontaines, ses forêts épaisses, ses jardins féeriques, la ravissante température, surtout depuis avril jusqu'en juillet, le parfum des fleurs, les fruits succulents, les plantes innombrables, la pureté du ciel et l'éclat que le soleil répand sur tant de prodiges, constituent un ensemble éblouissant de tout ce que l'art et la nature peuvent produire de plus admirable.

En arrivant du côté de l'orient on aperçoit le parterre, défendu par un imposant fossé dont les murs sont couronnés par des rampes en fer décorées de vases de fleurs. Ce qui attire tout d'abord l'attention, c'est le vaste vivier et la fontaine du Tage. Ce fleuve est représenté par la statue d'un vieillard assis sur un faisceau de chardons, entre lesquels se fait jour un serpent qui vomit avec violence un jet d'eau de cinquante-cinq pieds de hauteur. Cinq figures allégoriques complètent ce groupe élégant.

A peu de distance se trouve le vivier avec ses poissons; au centre sont deux enfants qui jouent avec une oie, dont le bec forme un jet qui lance l'eau à quarante pieds d'élévation. Ce groupe fait symétrie avec un autre de deux enfants encore, tenant un poisson dont la gueule forme un jet pareil. Il y a ensuite des étangs latéraux, avec des nymphes embrassant des couleuvres qui lancent aussi de l'eau.

On voit de plus trois allées de différentes directions, dont les peupliers, symétriquement taillés, offrent, avec les carrés émaillés de fleurs et les socles de marbre qui supportent un nombre infini de pots de fleurs, une perspective ravissante.

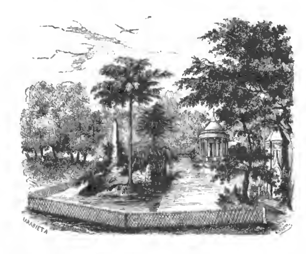
Puis on arrive à un jardin orné d'une élégante fontaine, et l'on

parvient à une petite place d'où l'on se rend au jardin *de l'Ile*.

En y pénétrant par le bord de l'eau, on passe un pont qui conduit à l'allée de la Digue haute et à différents carrés de fleurs précieuses, ainsi qu'à des rangées de platanes, à des perrons et des fontaines, jusqu'à ce que l'on trouve celle dite d'Hercule, au centre de laquelle s'élève une imposante statue de marbre représentant ce demi-dieu tuant avec sa massue l'hydre féroce, qui vomit des jets énormes par toutes ses bouches.

La fontaine d'Apollon, où l'on voit ce dieu écrasant sous ses pieds un dragon de la gueule duquel l'eau jaillit impétueusement, se trouve placée sur un petit rond-point appelé Porte du Soleil.

Parvenu à cette belle fontaine d'Apollon, placée à l'extrémité d'une longue allée d'aunes à corolles, le visiteur pourra aisément découvrir un site qui rassemble des milliers de fleurs de tous les pays et de toutes les espèces, dont les nuances et le parfum font éprouver les plus douces sensations.



Au milieu s'étend une nappe d'eau de forme irrégulière et imitant un lac, sur laquelle surnagent trois petites îles; on y trouve

un petit pont qui conduit à une élégante rotonde en jaspe brillant et en marbre, puis à un mausolée de granit égyptien, à une délicieuse grotte couronnée par un saule et un arbre d'amour, et ceinte par des jasmins et des rosiers d'Alexandrie, parmi lesquels percent des immortelles et s'élève un gigantesque albubuès ; cet arbre surpasse tout ce qui l'environne, se balance avec orgueil sur le monument funèbre, et couvre de son ombre toute cette île magique. A l'une des extrémités de ce site privilégié se dresse un pavillon chinois, d'où le visiteur peut contempler avec ravissement le lac sinueux et le mouvement de ses eaux, qui, comme le ferait une glace, réfléchissent les îles et leurs bords.

Cette cascade artificielle sur le Tage, avec ses charmants alentours, le moulin à farine, le pont suspendu, les jardins du prince et le parterre, forme un pittoresque ensemble, capable de charmer l'imagination la plus apathique.

On traverse mille autres allées d'arbres touffus, dans toutes les directions, et coupées par d'élégants berceaux, des bosquets, des tentes de verdure, rehaussés par des ornements en marbre, en jaspe, jusqu'à ce que l'attention soit arrêtée par la fontaine de l'Horloge, en forme de lustre, et qui marque l'heure par la projection de l'ombre d'une colonne d'eau.

Le rond-point de la fontaine de l'Épine a quatre entrées, avec huit larges bancs en pierre, des berceaux, des colonnes, des pilastres en marbre, et un très-beau groupe d'enfants tenant une corbeille sur le fronton. La fontaine est carrée, et sa balustrade, en pierre jaspée, est ornée à chacun de ses angles d'une colonne d'ordre corinthien, sur le piédestal de laquelle repose une nymphe qui jette l'eau par la bouche et par les mamelles.

Encore une multitude de petites fontaines, que nous ne pouvons entreprendre de décrire, décorent des carrés de fleurs, où fourmillent des ornements de toute espèce et d'une élégance exquise.

Les allées s'entre-croisent et sont innombrables. Les ronds-points sont tous formés par des tilleuls noirs, des noisetiers, des châtaigniers et des buis.

Il faut renoncer à décrire ce jardin d'Armide qu'on ne peut se lasser d'admirer, surtout dans le printemps; en vain le soleil le couvre du feu de ses rayons, l'ombre y est toujours et partout abondante, et le murmure des eaux et le chant des rossignols en font vraiment un séjour pareil à ceux des contes orientaux.

Le jardin du *Prince* n'est pas moins séduisant. On y arrive par la porte dite de l'*Embarcadère*, décorée de huit colonnes de marbre avec leurs chapiteaux et leurs corniches d'ordre ionique. Une allée de platanes, d'aunes et de peupliers noirs, conduit à la partie réservée aux légumes, aux fruits et à la verdure, et aux trois plants de platanes d'Occident, d'ormeaux et d'acacias américains.

Un autre endroit peuplé de myrtes, d'érables, de fleurs d'amour, de saules de Babylone et de lauriers-tins, est aussi très-remarquable.

Le jardin *anglo-chinois*, semé de bosquets qui forment une espèce de labyrinthe, est un lieu charmant. Sur une espèce de petite place, bordée par des platanes d'Occident et des acacias énormes, s'étend un lac au milieu duquel se trouve la fontaine de Narcisse. Disons encore que celle qui a nom *le Cygne*, et qui est en marbre blanc, est très-belle. L'allée principale de ce jardin est formée par des platanes et porte le nom de *la Princesse*.

N'oublions pas qu'il y a d'autres jardins où se trouvent toute espèce de fleurs, d'arbres fruitiers, des pépinières d'arbres exotiques et de très-vastes étangs.

Le labyrinthe anglais est une forêt d'arbres magnifiques et odorants, et son atmosphère est délicieuse au temps de la floraison.

Cette description n'aurait pas de fin, s'il fallait énumérer tous les prodiges de ces magnifiques jardins, qui, comme le disait la baronne du Lac, occupent une circonférence de mille neuf cent cinq mètres castillans. Il faut donc que nous nous bornions à l'idée que nous avons donnée de ce qui s'y trouve de plus remarquable, et que nous ébauchions le palais qui porte le nom de *Maison du Laboureur*.

Ce nom lui fut donné parce qu'effectivement on avait eu d'abord

le dessein d'en faire une maison rurale. Mais il y a des rois qui sont trop fiers pour se contenter du charme des beautés de la nature, et c'est ainsi que cet édifice n'a de modeste que son nom.

L'architecture de la façade est d'un style noble, et ornée de statues des plus célèbres sculpteurs espagnols, représentant des personnages mythologiques, et deux Renommées qui portent l'inscription suivante : *Sous le règne de Charles IV, année* 1803.

Quinze bustes et douze vases énormes en marbre blanc de Carrare couronnent ce royal édifice, qui renferme tous les prodiges de l'art.

Un escalier, construit en marbre, en bronze, et en plâtre stucqué, avec des colonnes d'ordre corinthien à filets de marbre rouge de Cabra, aux chapiteaux de marbre blanc, balustrades de bronze à rampes en acajou, conduit à vingt-deux salons magnifiques, dignes d'être individuellement mentionnés.

Le premier est peint par Velazquez avec une étonnante perfection. Il présente des paysages et des chasses d'une grande beauté.

Le second est très-vaste et décoré de draperies et de tentures dans le goût étrusque. Quatre tables, des fauteuils garnis en soie et d'un bois précieux, des tablettes de marbre blanc placées dans les coins, deux candélabres en bronze, huit tridents en cristal, une magnifique pendule sur la cheminée, une plus grande à pied d'acajou, bronze et marbre, protégées toutes deux par d'énormes cloches de cristal, et deux lustres d'un goût exquis, composent le mobilier de ce salon royal. Les peintures du plafond sont de Velazquez et de Maella. Elles représentent les différentes parties du monde, les armoiries d'Espagne, de Parme et d'Autriche, ainsi que diverses figures allégoriques.

Le troisième est décoré de tentures en soie à fleurs. Son mobilier consiste en trois tables à marbres taillés qui portent sept groupes de porcelaine de Chine et de gracieux candélabres chinois en bronze; en neuf tableaux de paysages exécutés par Brambilla, et quatorze chaises sculptées. Le plafond est peint par Velazquez, et représente le char de Neptune, les Vents, Cupidon et les Grâces.

Le quatrième est aussi à tentures en soie ; sur une table, on

remarque une magnifique pendule qui représente une matrone en bronze avec dorures, et socle en marbre. Parmi les meubles somptueux de cette pièce, l'attention est captivée par deux vases en porcelaine de Chine et des miniatures, avec de petits oiseaux d'un grand mérite. Le plafond appartient tout à Perez, et représente le char de Vénus, traîné par deux paons et trois cupidons.



Le cinquième, pareillement recouvert de soieries, renferme une pendule en biscuit, avec deux vases à fleurs en porcelaine de Sèvres, sous cloche de cristal, posés sur une console incrustée. Entre mille autres choses précieuses, on remarque un thermomètre en bois de différentes couleurs. On voit au plafond quatre médaillons, soutenus par des sirènes, représentant des vues; le tout est peint par Perez.

Le sixième, toujours à tentures soyeuses, présente sur sa console une pendule en marbre blanc avec bronzes dorés et socle en marbre jaspé, et deux magnifiques vases de porcelaine. Sur les murs, on remarque quatre beaux tableaux. On y voit encore une

lampe en cristal et huit fauteuils. Le plafond, peint par Yapelli, représente les quatre saisons.

Dans le septième, même ordre de tentures; on y voit, sur deux tables, des bras à tridents en cristal; sur la cheminée, dont la tablette est en cristal doré à feuilles, sont placés une pendule, deux vases et deux bouquetiers avec leurs cloches. On y trouve aussi une table à incrustations avec de précieux ornements en bronze doré, un lustre, et sept précieux tableaux représentant les jets d'eau de la *Granja*. Au plafond sont des allégories peintes par Yapelli.

Le huitième pourrait bien s'appeler la huitième merveille. Recouvert d'argent, de bronzes dorés, de bois rares et précieux, de glaces d'un prix fabuleux, il renferme seize tableaux magnifiques, deux chaises et deux escabeaux ornés de somptueuses broderies. Au centre est un superbe lustre en bronze et cristaux.

Le neuvième porte le nom de *Cabinet retiré;* il est en plâtre stuqué, avec des arabesques, des mosaïques et des bas-reliefs de l'ordre étrusque. Une magnifique chaise à l'anglaise, en différents bois, rembourrée en gros de Tours fauve, avec des broderies en or, fait symétrie avec une table sculptée, quatre coins en bronze et leurs tablettes de marbre, et quatre banquettes pareillement en bronze, imitant les chaises curules, et ornées de têtes égyptiennes et de fleurs d'or. Le plafond est peint par Velazquez, conformément à l'objet de cette pièce.

Les dixième, onzième et douzième sont aussi recouverts en soie, et contiennent des chaises, tables, tableaux, lustres, pendules, d'un goût parfait; leurs plafonds sont de Perez, Brambilla et Velazquez.

Le treizième a des tentures brodées sur tissu d'or. Il renferme trois tables sculptées, peintes et dorées, onze banquettes à siége d'or, des draperies en damas blanc aussi à raies d'or, des pavillons garnis de draperies pareilles à celles-ci, quatre magnifiques pendules, deux vases en porcelaine de Saxe, deux autres de Sèvres, deux encore, sur la cheminée, en bronze doré, et un lustre bronze et or. Maella et Velazquez ont peint sur le plafond des festins royaux.

Les quatorzième, quinzième et seizième sont tapissés en soie de Pékin, avec fleurs et broderies de couleur. Ils ont des tables peintes et sculptées, des chaises très-riches et d'autres ornements, parmi lesquels se font remarquer divers groupes en biscuit. Les plafonds sont de Perez et Duque.

Le dix-septième, portant le titre de Galerie, est d'une composition imitant diverses sortes de marbre. Il est décoré de quatre tables étrusques, huit statues en plâtre, seize bustes en marbre tiré de Rome, quatre magnifiques candélabres, et une somptueuse pendule de marbre et bronze. On y voit une belle colonne trajane. Le pavé est en mosaïque. Le plafond est l'œuvre de Velazquez, et représente l'aube, la nuit, l'agriculture et le commerce.

Le dix-huitième est décoré de soierie blanche brodée en or, de seize rideaux d'une grande valeur, de six banquettes dorées, deux tables à palmettes et lauriers, également dorées, avec leurs tablettes en marbre; d'un très-beau billard, d'une pendule formant une corbeille de fleurs, soutenue par deux enfants, et de deux vases de Sèvres avec bouquetiers; le tout surmonté d'un lustre éclatant. Maella a tracé sur le plafond les quatre éléments et d'autres allégories.

Les quatre salons restants appartiennent au second étage, et il est vrai de dire que leur luxe et leur somptuosité ne le cèdent en rien à tout ce que nous venons de décrire rapidement, seulement pour donner une idée juste de tous les trésors enfouis dans ce riche manoir. On trouve donc pareillement, dans cet étage élevé, des tentures superbes, des damas, des soieries, des tissus d'or et d'argent, des draperies de Pékin, des velours, des fauteuils, des tables, des pendules, des lustres, des candélabres, des vases, des bras, des glaces, des tableaux, du marbre, du cristal, du porphyre, de la porcelaine, du bronze, et tout cela d'une valeur folle, d'un goût excellent, d'une élégance ravissante. Il faut donc que nous finissions par dire que ce luxe asiatique et éblouissant, ce faste, cette pompe inouïe, avec les fèeriques paysages, les pittoresques jardins et les eaux cristallines dont nous avons tracé l'ébauche, font d'Aranjuez un séjour dont on ne saurait trouver l'équivalent que dans les *Mille et une Nuits*.

Pour parvenir à de tels résultats, il a fallu pressurer le peuple, obtenir de ce peuple, qui seul possède la souveraineté véritable, bien des gouttes de son sang ! Et que lui a-t-on réservé pour récompense ? La faim, les fatigues, l'oppression, les cachots et le gibet !

A côté des tableaux de ces sites magnifiques, décrivons la misérable prison dans laquelle don Louis de Mendoza est renfermé, par suite de la délation du moine Patrice.



CHAPITRE V.

SAINT-BASILE.

Il y a dans Madrid une rue nommée ***del Desengaño***, appellation que l'on devrait traduire, si l'on voulait en avoir le sens exact, par celle de ***rue de la Vérité***, bien que ce soit précisément dans son centre que s'élève le palais du mensonge.

C'est un édifice antique, très-vaste ; ses nombreuses gerçures semblent annoncer la ruine dont sont menacés les niais qui vont chercher fortune dans ce bazar immoral, baptisé du nom significatif de Bourse. Nous n'hésitons pas à le qualifier ainsi : nous n'y sommes malheureusement que trop autorisé par les tristes résultats des ambitions déréglées qui germent et se développent dans ce lieu de perdition.

Le nom sévère de la rue, qui devrait porter les esprits vers les choses positives, ne refroidit jamais pourtant les folles illusions de ceux qui viennent dans ce palais avec l'espoir d'en sortir chargés d'or : ce n'est qu'après leur ruine complète, et en voyant et palpant leurs haillons, qu'ils sont enfin désabusés.

A l'aspect de ces abords encombrés d'équipages luxueux, et de cet intérieur occupé par les premiers capitalistes de la ville, on est porté à croire que les fluctuations *de hausse* et *de baisse* ne naissent que de chances diverses que doivent calculer mieux que

les autres ceux qui sont le plus habiles à débrouiller le chaos des affaires et à en prévoir les suites naturelles ; il n'en est rien : le talent spéculatif, les probabilités établies sur les événements les mieux étudiés, viennent échouer contre la fausseté et la rouerie de certains personnages qui se dérobent honteusement à la connaissance du public, afin d'échapper au juste reproche qu'on leur ferait d'avilir le haut rang qu'ils tiennent dans la société.

Nous n'avons pas l'intention d'attaquer la réputation des capitalistes honnêtes qui fréquentent la Bourse ; loin de là : c'est à leur probité même que nous nous adressons pour obtenir l'aveu de la démoralisation qui y règne. Toutes les affections du cœur y cèdent à l'impulsion effrénée du sordide intérêt. Là, point de fraternité, point de considération d'aucune espèce ; tout est sacrifié à l'amour de l'or, au désir d'assouvir l'égoïsme le plus désordonné, cela dût-il être au prix de la ruine d'un parent ou d'un ami ! On veut absolument improviser une fortune colossale. Mais si l'entreprise que vous tentez pour vous enrichir réussissait, cent familles des plus honnêtes seraient réduites à la misère, au désespoir ! Qu'importe ? Tout est permis pour atteindre le résultat que j'ambitionne.

Qui pourrait dire même qu'un ministre coupable n'ait jamais sacrifié le sort de sa nation à l'appât d'un coup de bourse[1] ? Ce ne serait certainement pas nous qui mettrions au jour ces excès honteux, si certains potentats, au lieu de prendre part à ce jeu scandaleux, se fussent appliqués à raffermir le crédit de leur pays. Il est temps que la loi y songe, car la prospérité de l'État

[1] Notre digne ami, don Modeste Lafuente (frère Gerundio), dans son Théâtre social du dix-neuvième siècle, a fait une très-belle description de la Bourse de Madrid. Pour faire voir à nos lecteurs que, si nous ne nous sommes pas trouvé d'accord avec cet écrivain illustre sur le DUEL, que nous jugeons inévitable en certains cas, nous partageons entièrement ses opinions sur l'immoralité de la Bourse, nous reproduisons ici les passages suivants, qui pétillent du véritable sel de la critique. C'est un entretien avec son domestique,

— A la Bourse, il n'y a pas d'amis, Tirabegue ; mais quant à s'y rendre à une heure, c'est une autre affaire. Ici tous viennent, non pas à une heure, mais à une seule chose, qui est leur intérêt particulier.

— Mais ils ont l'air de se faire des confidences.

— Les confidences de la Bourse, mon ami, sont pareilles à celles du bal masqué et des jeux de gages ; seulement elles coûtent plus cher. Du reste, ici tout le monde a quel-

est impossible lorsqu'il n'y a pas de moralité chez les hauts fonctionnaires. On ose dire que le peuple est composé de *crapule* et de *canaille*, et ne mérite pas la liberté. Misérables! réformez-vous, renoncez à vos vices, et vous verrez que la masse populaire que vous calomniez ne se soulèvera jamais.

Dans ce bâtiment spacieux, ancien couvent de Saint-Basile, on

que confidence à faire, tout le monde sait quelque secret, toujours de bonne part. Les secrets se confient d'un air mystérieux, comme de grands services, et toujours à demi, car on ne saurait dire complétement la chose sans compromettre la sainteté du silence juré: on met cependant à découvert tout ce qu'il faut pour que le joueur devine la route qu'il lui faut prendre pour faire un coup superbe. Malheur à celui qui se laisse prendre à une telle amorce!

— Monsieur, quel est ce personnage que l'on observe avec tant de soin?

— C'est sans doute quelqu'un des vieux magots qui dirigent cet orchestre, qui lui donnent le ton, et qui ont en main la clef et le cordon pour ouvrir ou fermer cette Bourse à volonté. Celui qui possède la confiance de quelqu'un de ces tartufes, croit tenir la fortune par les amygdales; il vend, il achète avec entrain, il s'engouffre sans peur, il se jette dans la haute mer et navigue à pleines voiles. Ceux qui n'ont pas ce bonheur observent avec soin, guettent, écoutent, tâchant d'attraper un mot, un geste, une allure qui leur fasse connaître s'il vend ou s'il achète, s'il vise à la hausse ou à la baisse, afin de le suivre dans sa marche. Ces magots, qui savent ce qu'ils valent, singeant l'oracle ou la sibylle, laissent tomber un mot mystérieux qui est attrapé à la volée, ou font une démonstration dont ils connaissent la portée. Mais il advient, mon pauvre ami, que, lorsqu'ils font semblant de vendre, c'est alors qu'ils achètent, ce qui, en argot de Bourse, s'appelle *lâcher la bougie*, ou, en bonne traduction, vendre six d'un côté et acheter douze de l'autre; et ils font leur affaire, et tant pis pour les dupes.

— Mais, monsieur, et le huitième des commandements de Dieu?

— Ce ne sont pas ceux de la Bourse, Tirabègue: ils ne vont pas jusque-là, et ils ne sont pas réduits à dix, mais à un seul; car il ne s'agit ici ni d'honorer Dieu, ni de servir son prochain, mais bien de songer à son profit individuel.

— Vous en direz tant que vous voudrez, monsieur, mais, si j'avais de l'argent, je jouerais aujourd'hui à la Bourse, et je serais sûr de gagner, car, en tâchant d'attraper ce coin, j'ai happé une nouvelle très-importante que deux amis se disaient à l'oreille: « C'est à n'en pas douter, disait l'un d'eux, je le sais de source; leur démission a été acceptée hier au soir; il va y avoir une fameuse dégringolade. » J'ai bien compris qu'il s'agissait de la démission des ministres, et s'il en est ainsi, ou je suis une cruche, ou il faut une baisse, et l'affaire est cossue. Voulez-vous que nous essayions, monsieur?

— Malheur à celui qui prête foi aux nouvelles de Bourse, mon pauvre niais! Ne t'ai-je pas dit qu'ici rien n'est vrai, et que le huitième commandement n'y est pas connu? Il faut que tu saches que la Bourse est un creuset de mensonges, mais un creuset à la vapeur. Ici on crée chaque jour un nouveau ministère; on a déjà donné à la reine cinq ou six maris; tous les peuples d'Espagne s'y sont déjà prononcés, alors qu'ils étaient parfaitement tranquilles. Ici les affaires de Rome se sont arrangées vingt fois à la satisfaction ré-

voit encore les traces de ces hibous qui s'engraissaient sous le cilice et dans la pénitence : en effet, sa coupole a conservé les figures de quatre saints pères qui forment un contraste saisissant avec cet essaim d'Hébreux *boursocrates* qui pullulent sur ce dangereux parquet.

A propos d'Hébreux, on nous permettra de faire observer ici

ciproque. Louis-Philippe y a été tué six fois, et six fois il y est mort d'apoplexie. Dans ce réduit, les hostilités ont été commencées entre la France et l'Angleterre ; les cabinets étrangers y ont été changés tous ; la reine-mère et Narvaez se sont brouillés cinquante fois, et sans bouger de place ils se sont raccommodés. Là, contre ce mur de face, les ministres se sont cent fois souffletés, mais dans l'autre encoignure ils dînaient amicalement ensemble ; et plus bas il y en avait deux qui avaient abandonné la place. Ici on dissout les cortès à une heure et demie, et à deux heures on les proroge ; et tantôt, dans un coin, elles donnent un vote de censure contre le gouvernement, tandis que dans l'autre elles lui en accordent un de confiance. Tout près de cette porte, il est arrivé une note du cabinet de Londres pour le nôtre, et tout contre l'autre, on vient de recevoir une estafette de Paris avec l'*ultimatum*. Tous les soirs, d'après la Bourse, les ministres ont des réunions extraordinaires qui vont jusqu'au jour, et l'on fait sauter du lit les ambassadeurs, alors même que ces braves gens dorment d'une paix profonde ; et tout cela, lorsque l'événement a eu lieu à Madrid, celui qui le raconte l'a vu, et si c'est une affaire du dehors, il a vu des lettres et des documents authentiques, ou du moins il sait qu'elle provient d'une autorité irrécusable. Ici, mon bon Tirabègue, pas de nouvelle qui ne soit inventée, pas de canard qui ne soit forgé, pas de puff qui ne soit ourdi, pas de mensonge qui ne soit tramé, pas d'embûche qui ne soit dressée ; et tout cela avec la pieuse intention de faire la hausse ou la baisse, le courage ou la peur, pour y trouver son compte, aux dépens des innocents, des benêts, des candides et des nigauds.

. . . .

— Encore cela, monsieur ?

— Mais ne t'ai-je pas dit qu'ici la vérité n'existe pas, ou que, si elle existe, on ne saurait la distinguer du mensonge ?

Et revenant aux causes qui influent sur le change, tout dépend, mon bon lourdaud, de ce que quatre ou six, ou dix capitalistes, de ceux qu'on nomme *gros bonnets*, forment un complot, se mettent d'accord pour faire hausser ou baisser le prix de la rente ; et pour cela faire, ils prennent, sous la direction d'un chef, toutes les mesures et mettent en jeu tous les stratagèmes.

— Eh bien ! alors... excusez si je vous interromps... alors j'ai trouvé le moyen sûr de gagner à la Bourse, et ce n'est pas malin : il n'y a qu'à devenir l'ami de quelqu'un de ces gros toupets, lui pêcher son secret, et puis piquer sans crainte une tête, se jeter en plein à la nage, et prendre ou lâcher des tas de millions, selon l'à-propos, et apprêter le sac pour attraper les bénéfices, qui ne manqueront pas d'arriver, d'après ce que vous dites.

— Il n'y a là qu'un seul inconvénient, mon pauvre Tirabègue ; c'est, comme dit notre charmant proverbe, d'y aller couvert de laine et de revenir tondu ; et cet argument que tu te poses, est précisément ce qui a fait que beaucoup de malheureux, alléchés par l'appât du

que ce temple religieux fut converti en parc d'artillerie de la milice nationale sous le ministère du célèbre Mendizabal; de même que, en 1836, l'atrabilaire Quesada en fit définitivement une prison militaire.

C'était dans l'un de ses cachots que le brave don Louis de Mendoza se trouvait au secret.

Dans l'amertume de sa solitude, il restait à ce courageux citoyen

gain, se sont trouvés bientôt honteux de se voir sans chemise comme notre premier père dans son jardin. Ceci, vois-tu, ça tient à plusieurs causes, dont je vais t'expliquer les plus saillantes.

D'abord, mon ami, ainsi que je te l'ai dit, à la Bourse il n'y a qu'un seul ami; et cet ami absorbe toutes les sympathies; tous lui sont dévoués, tous le recherchent, tous veulent se lier avec lui; c'est le revers de la médaille de Trépani. Cet ami si fortuné, c'est l'argent. Par conséquent, comme à la Bourse le huitième commandement n'existe pas, il pourrait t'arriver... je ne dis pas que cela t'arrive... mais enfin il pourrait t'arriver que, lorsque tu croirais tenir le secret important, l'ami qui te l'a livré prît une route tandis que tu en prendrais une autre, parce que, comme preuve de son amitié, il ne t'aurait pas dit de quel côté il allait porter ses pas.

Puis, il peut arriver aussi que de ces mêmes capitalistes qui s'étaient, je ne dirai pas conjurés, parce que ce mot n'est pas parlementaire, mais arrangés pour porter un coup, à la hausse, par exemple, quelques-uns désertent avec un grand sang-froid, lorsqu'on s'y attend le moins, les drapeaux de hausse pour s'enrôler dans ceux de baisse, s'ils ont l'idée que le camp que tantôt ils croyaient ennemi est en meilleure voie que le leur pour atteindre l'ami que tous convoitent, sans qu'ils rougissent le moins du monde de l'infraction du traité; et tu comprends que, par ce moyen, l'affaire change tout à coup d'aspect.

En troisième lieu, alors que d'un côté on arrête un plan de campagne, on voit dans le parti opposé des combattants qui arrêtent le leur, ce qui s'appelle *un coup fort*. Alors chaque chef organise son armée, dans laquelle on voit des généraux, des officiers, des sergents, des caporaux et des soldats. On arrête le plan d'attaque et de défense. Chacun met en jeu les ressources stratégiques que ses moyens lui permettent. Les manœuvres commencent; on place les batteries, on prépare les munitions de guerre, on fait avancer les voltigeurs, le combat s'engage; on fait des redoutes, des mines, des contre-mines; on feint la retraite, et finalement la mêlée devient générale. Chaque armée suit avec confiance le drapeau de son chef, et de tous côtés l'on se bat avec enthousiasme. Cependant, lorsque le combat paraît plus ardent, lorsqu'il semble qu'on va se battre sans quartier, les chefs et les généraux des deux partis opposés la veille de la journée décisive, se rapprochent, capitulent furtivement, se donnent le baiser de Vergára, et conviennent entre eux des indemnités pour frais de guerre. En attendant, les masses, qui ignorent tout, continuent de se battre héroïquement, jusqu'à ce qu'à l'improviste les uns et les autres se trouvent désorganisés, ceux-ci sans force pour poursuivre la lutte, ceux-là prisonniers de guerre, d'autres blessés, et la plupart sans une goutte de sang dans les veines.

— Bon Dieu! monsieur, où sommes-nous? où m'avez-vous fourré? Partout, si vous

une pensée d'espoir : il ne doutait pas que, s'il tombait sous les coups du pouvoir, sa mort trouverait des vengeurs, et la liberté de l'Espagne des combattants qui sauraient la sauver ; mais le souvenir d'un père si cher, déjà dans un âge avancé, et n'ayant d'autre consolation que la tendresse de son fils, ulcérait son cœur, torturé déjà par des doutes cruels sur l'ingratitude de Marie. A

voulez bien ; car, outre que j'ignore où j'en suis avec tout ce que vous me dites, je crois qu'il est déjà tard.

— Il n'est pas encore deux heures... Ne vois-tu pas que la cloche qui doit donner à la confrérie le signal de la retraite n'a pas encore sonné ?

— Ce n'est pas possible, monsieur ; il faut qu'il soit plus tard que ça, car je vois ici beaucoup d'employés du gouvernement, et, s'il était l'heure que vous dites, ils se trouveraient dans leurs bureaux.

— Il ne faut pas que cela t'étonne, mon garçon, car il y a des jours que ceci ressemble à un ministère, ou plutôt à une fusion des bureaux de toutes les branches de l'administration, et c'est surtout ce qui fait la moralité de la Bourse ; et cela provient, dit-on, — tu entends bien, dit-on, car ce n'est pas moi qui le dis, — de ce que le gouvernement, au lieu de donner l'élan au crédit au moyen de mesures sages, utiles et justes, qui sont celles qui amènent la confiance, prend part au jeu de Bourse ; et alors, tous ceux qui se trouvent en position de partager les secrets du gouvernement se jettent dans l'arène boursatile avec la ferme persuasion de devenir opulents en peu de jours, ce qui est naturel lorsque le chef joue aussi. Ils marchent donc avec courage, comme de vrais satellites, dans la route que leur marque l'astre lumineux. Mais comme en Espagne tout arrive, *vice versa*, lorsque le gouvernement veut une hausse de 5, c'est une baisse de 8 qu'il obtient. Le char du soleil tombe comme celui de Phaéton, et ceux qui, confiants dans ses rayons, croyaient atteindre l'astre céleste, comme Icare, sentent tout à coup leurs ailes se fondre, non-seulement celles qui sont en cire, mais les ailes du cœur, et ils plongent, et ils se noient ; et il serait drôle que ces pauvres navigateurs ne fissent pas naufrage lorsqu'ils ont pour pilote le gouvernement.

Et comme la gent de guerre ne peut jouer qu'à terme et à découvert, parce que le gousset ne permet pas autre chose, quand même la baisse se pressentirait, il y a toujours un espoir ; mais les termes échoient, les liquidations arrivent... et, ma foi, rira bien qui rira le dernier.

En effet, c'est lorsqu'il s'agit de toucher les espèces qu'on ne rit pas, et qu'au contraire ce ne sont que pleurs, gémissements, et qu'on voit le *stridor dentium*. Le garçon de caisse se présente avec les coupons ; l'un, pour conserver son honneur, sacrifie son armée de réserve, produit de trente années d'économie : il est toujours bien de pouvoir répéter : *Tout est perdu, fors l'honneur*. L'autre a pris les devants, et pour tenir tête au coupon de la vente, il en a pris un de la malle-poste, et s'il ne s'est pas arrêté, il est sans doute, à cette heure, parmi les néo-catholiques d'Allemagne. Le vendeur croyait toucher huit mille piastres sur les différences, et on lui laisse toucher huit enfants auxquels le père n'a laissé que sa bénédiction avec la manière de s'en servir. En voilà de la différence ! L'assemblée syndicale reçoit une pluie de présentations d'insolvabilité ; mais en

force de désirer l'innocence de cette jeune fille, il était parvenu à se convaincre que tant de perfidie dans un âge si tendre, et sous des apparences si touchantes, était une contradiction impossible.

— Oh! oui... elle est innocente... elle est digne de cet amour qui me dévore, s'écriait l'ardent jeune homme, dont la passion s'était encore accrue par la crainte de ne plus revoir l'objet de son adoration. Il faut que je sois bien insensé, bien misérable, pour oser la soupçonner un seul instant! Pardon... pardon, ange de douceur et de bonté!... pardon!... Mais je ne le mérite pas, puisqu'une seconde fois encore ma folle jalousie a voulu souiller une vierge si pure, une sainte si digne de respect! Dieu de bonté, pourquoi tant d'aveuglement dans la jalousie?... Et je vais mourir!... et je vais descendre au cercueil sans avoir désarmé sa colère! Ils me tueront... oui... car les despotes ne pardonnent jamais. J'ai conspiré contre eux... je suis incapable de mendier leur clémence, et, certes, d'eux-mêmes ils ne me l'accorderont pas. Je meurs pour la liberté de mon pays... c'est une grande consolation... ce serait même un orgueil, si ma mort ne devait pas coûter tant de larmes au malheureux auteur de mes jours... Et cette mort glorieuse que j'attends eût été douce à mon cœur, si, pour prouver ma tendresse à Marie, je l'eussé reçue en délivrant son père... Que le désespoir est atroce!... Ils seront actifs, sévères, ces implacables ennemis... Peu d'instants encore, et je n'existerai plus... Je vois l'échafaud qui se dresse... Ils me tueront, ces bourreaux infâmes... ils tueront aussi le malheureux Anselme; et Marie, en arrosant sa tombe des larmes de l'amour filial inconsolable, n'en trouvera pas une seule pour celle de son malheureux amant... Marie! Marie!... idole de mon âme! l'instant qui doit emporter mon dernier soupir ne saurait être éloigné, et il me trouvera plus épris que jamais de tes attraits et

revanche, pour ce qui regarde les acheteurs, on ne reçoit d'eux que le *Dieu vous ait en sa sainte et digne garde!* Il y en a quatre de cachés, huit de fugitifs, et vingt en faillite. — On poursuit la saisie. — C'est parfait. — Voici tous mes biens, meubles, immeubles et mixtes, pour répondre de la dette. — Inventaire : « Six enfants, huit chaises en paille, deux redingotes, et dix mille réaux de solde, desquels il n'y a que cinq de perçus. J'ai joué vingt millions, je dois quarante mille piastres; prendre ce qui reste, sans oublier ma femme, que je vous fais passer pour un coupon de la dette, sans intérêt. »

de tes vertus, car mon cœur me crie que tu n'es pas coupable... et le dernier mouvement de mes lèvres sera pour prononcer ton nom si doux!... Mais mourir sans avoir obtenu ton pardon... sans espérer une seule de tes larmes!... Qui sait même si mon souvenir ne te deviendra pas odieux?..: Si quelque jour ton amant revient à ta pensée, tu t'écrieras : « Oh! il proférait un lâche mensonge en me promettant la vie de mon père; il l'a abandonné au bourreau... Puisse-t-il être maudit! » Oh! arrête... arrête! ne maudis pas l'homme qui t'a le plus aimée dans le monde!... Fou que je suis!.. je me plais à exaspérer mes douleurs... Toi, Marie... toi, ange de douceur, qui ne peux abhorrer tes plus féroces ennemis, tu serais injuste envers l'homme qui t'idolâtre... Outrageant soupçon! la haine n'a pas de place dans ton cœur... Oui... oui, je sentirai aussi tes larmes tomber sur la pierre de mon tombeau.



Et après ce déchirant monologue, le jeune homme, comme pétrifié, la vue attachée à la terre, resta enseveli dans les plus profondes réflexions.

Au bout de quelques instants, il releva spontanément la tête avec fierté, essuya la sueur qui découlait de son front, et, se sentant au-dessus de son malheur, l'œil calme et le sourire à la bouche, il se promena à grands pas dans son réduit. — Soyons digne du parti auquel j'ai la gloire d'appartenir, se dit-il. Je vais mourir pour la liberté de ma patrie... ma conscience est tranquille... j'ai rempli les devoirs de mon opinion... Je n'ai jamais reconnu d'autre souveraineté que celle qui réside dans la nation. Laissons les oppresseurs s'asseoir sur leurs trônes dorés... je serai plus fier, plus grand qu'eux tous, en m'asseyant sur la banquette du gibet.

Ce dernier mot fut prononcé avec cette expression solennelle et fière qui sied à l'héroïsme.

. . . .

— C'est de la souveraineté de la nation qu'émane toute légitimité, reprit don Louis. Rien de plus inattaquable que cette assertion.

Quelle que soit la forme de gouvernement qu'une nation se soit donnée, l'autorité appartient à tous ceux qui, depuis celui qui est assis sur le trône jusqu'au dernier fonctionnaire public, reçoivent les gages du peuple, et sont *autorisés* par lui à gouverner dans la mesure de leurs attributions et selon les lois. Les peuples jouissent du libre arbitre de choisir à leur gré le gouvernement qui répond le mieux à leur volonté souveraine. Mais lorsque cette volonté est dominée par la violence d'un pouvoir usurpateur, le droit divin, invoqué par ce pouvoir pour se légitimer, est une dérision surannée, un voile éblouissant inventé pour abuser l'ignorance, et masquer l'orgueil, l'ambition et les crimes des potentats. La nature a donné à tous les hommes les mêmes droits, et la majorité ne s'en dépouille en faveur d'un petit nombre qu'en vertu d'un pacte réciproque; c'est une absurdité intolérable, offensante pour la Divinité, que de supposer qu'elle ait pu sanctionner de sa volonté suprême le privilége que s'arroge une fraction infiniment petite de la nation de tenir la presque totalité à la chaîne, et de lui faire subir l'humiliante dégradation de l'esclavage.

Il y a des publicistes de si courte portée, nous allions dire de

si mauvaise foi, qu'ils qualifient d'illégitime tout ce qui s'attaque aux systèmes établis. Nous comprenons que cela soit illégal, c'est-à-dire contraire aux lois existantes; mais ce ne peut être injuste, si ces lois ont une origine vicieuse, si elles ne peuvent montrer le sceau de la vraie légitimité que la nation seule peut leur imprimer. Et si une nation n'est autre chose que la totalité des citoyens nés sur le même territoire, il est clair que leurs droits à tous sont égaux, et que les criminels seuls doivent être exclus de l'exercice des droits politiques.

Il est vrai qu'*étymologiquement* parlant, le mot *légitimité* signifie *qui est conforme aux lois;* mais cette définition ne saurait satisfaire aucun des partis politiques; car, si son sens était juste, un gouvernement absolu et fort pouvant ériger en lois ses caprices les plus extravagants, ses vœux les plus immoraux, il s'ensuivrait que l'obéissance des peuples serait due aux prescriptions les plus monstrueuses comme aux plus équitables, et il n'y aurait ainsi de légitime que ce qui viendrait des gouvernements, si vicieuse qu'eût été leur origine. Cette absurdité conduirait inévitablement à un enchaînement de contradictions, et la *chose existante* devenant *toujours* légitime, un pouvoir usurpé serait aussi légitime que celui qui est fondé sur la libre volonté des peuples. D'après ce principe, tous les trônes, tous les gouvernements du monde, ont été légitimes, autant ceux qui procèdent du pacte social entre gouvernants et gouvernés, que ceux qui ne sont nés que de l'égoïsme, de l'ambition et de la violence. En bonne logique, cela est-il admissible? Que l'histoire réponde pour nous!

Sans aller fouiller dans des temps trop reculés et des pays lointains, l'origine du règne des Bourbons en Espagne nous fournit plus d'arguments qu'il n'en faut pour prouver que la seule chose qui rend le pouvoir légitime, c'est la volonté souveraine des peuples.

Charles II oublia, au moment de sa mort, que c'était aux cortès du royaume à disposer de la couronne d'Espagne, et, ainsi que l'eût fait le plus petit bourgeois, il légua ses droits à la famille des Bourbons, brisant par son testament les lois fondamentales de la monarchie. Telle est l'origine du règne de Philippe V, si vicieux,

qu'il ne tint presque à rien qu'il ne fût chassé du trône par les défenseurs de la maison d'Autricho. Si celle-ci eût remporté la victoire, son gouvernement se fût donc trouvé légitime? Voilà comment, vous qui prenez le titre philosophique de *conservateurs*, qui ne voulez accorder au peuple son incontestable souveraineté, la seule qui *conserve;* vous qui trouvez *dissolvants* les principes libéraux; voilà comment, avec votre baroque intelligence et votre feinte modération, vous êtes les seuls hommes du changement, de l'immoralité et de l'anarchie! Vous sanctionnez l'usurpation, non pas du plus juste, mais du plus fort; en sorte que si Joseph Bonaparte eût pu se maintenir sur le trône d'Espagne, il eût été pour vous le roi légitime, de même que pourrait le devenir le Grand Turc, dont vous reconnaîtriez humblement la légitimité s'il avait la force et les moyens de vous conquérir!... Quelle bassesse! quelle ignominie daos les principes!

Et que dire encore de l'insolente audace des raisonnements avancés sur cette question vitale par les organes de l'*Ange exterminateur?*

Les journaux absolutistes, les champions de l'inquisition et des moines, parlent aujourd'hui même avec plus d'effronterie que jamais, et, pour obtenir le triomphe d'une cause dont la raison a fait bonne justice, et qui ne peut être embrassée que par des êtres immoraux de la trempo du lâche Patrice, ils prêchent le droit divin des rois comme la seule origine de toute légitimité. Ils posent comme question dynastique non résolue le mariage de la reine Isabelle II, et présentent son couronnement comme un *acte révolutionnaire* qui ne peut être légitimé sans que le fils de don Carlos soit appelé à partager le trône avec son auguste cousine; car, disent-ils, le comte de Montemolin représentant le droit divin, il peut seul purifier le fait populaire auquel la fille de Ferdinand doit son élévation.

Le droit monarchique, de même que tous les autres droits politiques, nous l'avons déjà dit, n'a d'autre origine légitime que la volonté du peuple. Or, ce principe, non-seulement est hors de cause, mais il se trouve aujourd'hui consigné dans la loi fondamentale de l'Espagne, et ceux qui osent le mettre en question se

trouvent en pleine révolte contre l'esprit de la constitution solennellement jurée.

C'est ainsi que les *exterminateurs* vondraient amener l'alliance de la reine avec le facétieux comte de Montemolin; et comme ce mariage ne peut s'accomplir sans faire crouler l'édifice social, sans semer sur le sol de la patrie le germe des plus sanglantes discordes, des plus abominables vengeances et de malheurs sans fin, nous en prévenons ceux qui sont chargés de faire respecter la volonté de la nation, toujours souveraine et intelligente, afin d'éviter que le sang espagnol soit encore une fois versé par torrents.

De toute façon, les efforts de l'*Ange exterminateur* et de tous ceux qui défendent le droit caduc de l'absolutisme des rois seront inutiles, car les peuples ont pleine connaissance de leur force et de leur droit; et les hommes illustres de tous les pays, au lieu de s'opposer à l'esprit régénérateur de l'époque, s'appliquent avec zèle à amener le changement inévitable que réclament les progrès des lumières dans les principales puissances de l'Europe, mais sans secousses violentes, sans guerres ruineuses, sans l'effusion du sang humain.

Le *Constitutionnel* de Paris [1], après avoir fait un aperçu historique de la décomposition du parti *tory* en Angleterre, et des causes qui ont amené la chute de *sir Robert Peel*, appuie notre assertion de la manière suivante :

« En effet, une sorte de solidarité naturelle tend à s'établir entre les États constitutionnels de l'Europe. Nous ne voulons certainement pas dire que la politique d'aucun de ces Etats doive jamais être subordonnée à celle des autres, et que, par exemple, telle ou telle révolution ministérielle qui s'accomplit en France ou en Angleterre en doive amener nécessairement une semblable dans celui des deux États qui n'a pas pris l'initiative. Non. Les deux nations sont profondément indépendantes l'une de l'autre et ne demandent qu'à elles seules l'inspiration de leurs volontés. Mais les idées s'échangent avec une telle rapidité en Europe, qu'il est naturel de voir se

[1] Du 28 juin 1846.

produire, chez les peuples dont le gouvernement a de l'analogie, des faits semblables à des époques rapprochées. Les mêmes espérances, les mêmes craintes, les mêmes pensées agitent simultanément tous les peuples assujettis à des conditions politiques à peu près semblables, et les alternatives de la liberté et de la réaction se manifestent en même temps dans une grande partie de l'Europe depuis 1830.

« La révolution a profondément agité le monde; plusieurs constitutions sont sorties de cette commotion : la Belgique, l'Espagne, le Portugal, ont obtenu un gouvernement constitutionnel; l'Allemagne s'est émue lentement; l'Angleterre a vu succéder les whigs aux tories.

« Mais après cette période libérale, est venue une période de réaction. Les tories ont repris possession des affaires, en même temps qu'un ministère réactionnaire s'établissait chez nous au pouvoir. Aujourd'hui la réaction s'achève et les idées libérales reprennent l'avantage; la dictature militaire vient de tomber en Espagne; les libéraux ont acquis une grande force en Belgique, et leur triomphe paraît prochain; l'Allemagne, mêlant la politique à la religion, espère des réformes religieuses et une constitution dans les États de la Prusse; en Angleterre, le ministère était tory, mais depuis quelque temps les actes du gouvernement étaient whigs; en ce moment, la révolution ministérielle s'achève. Les élections de la France vont s'accomplir au milieu de cet heureux mouvement. Nous avons le ferme espoir qu'elles le seconderont, loin de le contredire. »

Perdez donc toute confiance, vous autres dignes élèves de Patrice, et avouez, en dépit de votre orgueil, que la vertu, l'intelligence, le pouvoir, la raison, la justice, la souveraineté, la légitimité, se trouvent toujours dans les masses populaires, tandis que les chétives coteries des courtisans effrontés n'ont d'autre mobile qu'une ambition criminelle.

Mais le peuple, victime de vos grossières calomnies, ce peuple qui veut être libre et qui le deviendra malgré tous vos efforts, ne respecte que la légitimité constatée par la raison; et la raison ne reconnaît pas de droit divin inhérent au trône ni aux intrigues

aristocratiques. Le droit divin réside dans la nation; elle seule a le droit de fixer le but qu'elle doit se proposer, et de choisir les moyens de l'atteindre.

C'est ainsi qu'Isabelle II est respectée comme reine légitime d'Espagne, depuis que le peuple espagnol, par la voix de ses représentants, l'a investie de cette dignité suprême.

Et si les résultats de notre histoire ne suffisent point à porter la conviction dans tous les esprits, franchissons les Pyrénées, et nous trouverons une nation gouvernée par un roi *citoyen* né de la révolution, et qui cependant se dit roi légitime des Français.

« Jetez les yeux sur cette France, s'écriait naguère avec beaucoup d'éloquence un autre journal du progrès, et, dans son histoire contemporaine, vous trouverez un roi qui se disait légitime, détrôné et décapité par une révolution qui prit aussi le titre de légitime; vous y verrez bientôt un homme se superposer à cette révolution, s'asseoir par la seule force sur le trône vacant, et se faire oindre et reconnaître comme empereur légitime; vous le verrez plus tard, à la chute du grand édifice de sa puissance, dévorer ses illusions dans le plus cruel ostracisme; vous verrez arriver à sa place une Restauration qui se dit, elle aussi, légitime; enfin vous verrez celle-ci crouler à son tour et abandonner son trône au présent roi des Français. Dites-nous donc, vous qui ne cherchez la raison de la légitimité que dans l'*existence,* démontreznous la légitimité de l'homme qui occupe aujourd'hui le trône de France! Quel est donc le roi légitime, de Louis-Philippe ou de Henri V? Où sont les droits au trône de France? est-ce dans les descendants de Louis XVI ou dans ceux de Napoléon? »

On ne répond victorieusement à des extrêmes si contradictoires qu'en faisant une concession inévitable, quoique douloureuse pour les ennemis du peuple. Accordez que la SOUVERAINETÉ NATIONALE est la seule source de la légitimité, et vous verrez combien devient facile et naturelle l'explication de ces énigmes, où viennent se perdre, en se couvrant de ridicule, les intelligences présomptueuses de ceux qui persistent à donner aux rois le titre de maîtres.

. . . .

Don Louis de Mendoza était un des plus fougueux enthousiastes

de la SOUVERAINETÉ DU PEUPLE, et l'idée de mourir pour une si juste cause lui en faisait attendre l'instant fatal avec une héroïque résignation. Il ignorait l'arrêt porté contre lui.

Tout à coup des cris effrayants retentirent sur tous les points de l'édifice, mêlés à des vivats à la liberté.

Les portes du grabat où se trouvait le jeune homme sortirent de leurs gonds avec fracas, sous l'impulsion d'une force irrésistible. Un fort peloton de soldats en armes, précédé du chef de la garde, entoura le prisonnier.

Au même instant, un groupe de peuple armé se précipita dans la chambre, demandant le captif à grands cris.

Les soldats de la garde visaient le citoyen inoffensif, qui, la tête haute, attendait sans peur le feu meurtrier.

Le chef de la troupe, pour arrêter les assaillants, leur criait que le prisonnier ne serait pas relâché, et que s'ils ne renonçaient pas à leur téméraire entreprise, ils auraient un cadavre à emporter.

Cette horrible menace, loin de calmer les esprits, ne fit qu'exaspérer l'indignation des patriotes; ils se jetèrent furieux contre celui qui l'avait proférée, et l'imprudent militaire fit alors entendre sans hésiter le terrible commandement de... FEU!!!

Suspendons le récit de cette scène sanglante pour faire place à une amère réflexion.

Qu'elle est triste et affligeante la condition du citoyen vertueux, mise en parallèle avec celle du courtisan corrompu! Celui-là tombe de péril en péril, de cachot en cachot, portant la vérité toujours sur ses lèvres, et le cœur brûlant du désir de donner la liberté à sa patrie; tandis que celui-ci encense effrontément l'oppresseur, et se pavane au milieu des palais de marbre, des somptueux jardins, des temples magnifiques, nulle part aussi magnifiques et somptueux qu'en Espagne. Nous avons promis au lecteur de lui décrire les richesses de ces lieux splendides, après lui avoir fait connaître la misère qui dévore les masses vouées au travail et à la vertu : qu'il vienne donc avec nous; nous allons le conduire à Saint-Laurent.





CHAPITRE VI.

SAINT-LAURENT.

Ce célèbre monastère, connu sous le nom de l'Escorial, fut commencé sous la direction des architectes Jean-Baptiste de Tolède et Antoine de Villacartin, religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, par ordre du roi Philippe II.

On lui donna le nom de Royal-Saint-Laurent de la Victoire, en commémoration du triomphe que, le jour de la fête de ce saint, en 1557, les armes espagnoles remportèrent dans les plaines de Saint-Quentin.

Cet immense édifice a la forme d'un parallélogramme rectangle;

il s'étend du nord au midi sur un rayon de sept cent quarante pieds, et de cinq cent quatre-vingts de l'orient à l'occident.

La façade principale est au couchant; elle a sept cent soixante-quatre pieds de long sur soixante-deux d'élévation jusqu'à la corniche. Les angles latéraux soutiennent des tourelles de plus de deux cents pieds de hauteur, et dans les intervalles qui les séparent, on voit trois somptueux frontispices. La façade du levant n'est pas moins considérable; celle du sud a cinq cent quatre-vingts pieds de tourelle à tourelle, et présente un très-beau coup d'œil, par la ligne non interrompue de quatre ordres de fenêtres. Le côté du nord a trois entrées. Le carré de l'édifice porte trois mille deux pieds; ses pans magnifiques présentent, dans la partie extérieure, quinze portes, dix-sept niches, et mille cent dix fenêtres. La construction est en pierre jaspée ou granit, et en grande partie d'ordre dorique; la plus harmonieuse symétrie règne dans les portes, les fenêtres, les pyramides, les dômes, les sommets et les frontispices.

La partie intérieure de l'édifice forme trois grands corps, savoir : celui qui résulte de la largeur du carré, du couchant au levant, renferme l'entrée principale, la Cour des Rois et le temple; le second, qui se trouve au midi, embrasse cinq cloîtres; et le dernier, qui s'étend sur le nord, contient plusieurs colléges et le palais.

L'entrée principale ouvre immédiatement sur la Cour des Rois, décorée de six statues colossales qui figurent sur le frontispice du temple, et représentant David, Salomon, Ezéchias, Josias, Josaphat et Manassès. Cette cour a deux cent trente pieds de long sur cent trente-six de large. Le vaste temple qu'elle précède en a trois cent vingt de longueur sur deux cent trente de largeur. L'élévation du dôme est de trois cent trente pieds. La magnificence intérieure de cet édifice est prodigieuse, et son étendue imposante; quarante-huit magnifiques chapelles donnent à cette enceinte un aspect tout à fait grandiose.

Le panthéon destiné aux personnes royales se trouve sous le maître-autel. Un escalier de marbre et de granit y conduit. Après avoir passé une superbe grille en bronze, on entre dans

une pièce octogone de trente-six pieds de diamètre sur trente-huit de hauteur, entièrement plaquée de pierres jaspées et de marbres polis et surmontée d'ornements en bronze doré. Vingt-six niches se présentent tout autour, renfermant autant d'urnes sépulcrales qui ajoutent encore à la tristesse de ce funèbre asile, et rappellent que c'est là, au milieu de ce faste et de cette pompe, que l'orgueil des rois vient se confondre avec leur immonde poussière[1].



Ceci est le panthéon principal, uniquement destiné aux rois qui ont laissé une succession directe; les restes d'un grand nom-

[1] Vingt-six urnes sépulcrales sont placées dans autant de niches; elles ont toutes sept pieds de long sur trois de hauteur; leur matière est du marbre brun et du bronze doré au feu. Elles sont soutenues par quatre fortes griffes de lion en bronze, placées sur une planche de même métal, où l'on voit des caractères noirs en relief indiquant le nom du personnage qui est renfermé dans l'urne. Voici la nomenclature totale :

A droite de l'autel : l'empereur Charles V, mort le 21 septembre 1558; — Philippe II, le 13 septembre 1598; — Philippe III, le 31 mars 1621; — Philippe IV, le 17 septembre 1665; — Charles II, le 1er novembre 1700; — Louis I, le 31 août 1724;

bre d'autres membres de familles royales reposent dans un second caveau appelé *des Infants* [1].

— Charles III, le 14 décembre 1788; — Charles IV, le 19 janvier 1819; — Ferdinand VII, le 29 septembre 1833.

A gauche de l'autel : l'impératrice Isabelle, seule femme de l'empereur Charles V, morte le 1er mai 1539; — la reine Anne, quatrième femme de Philippe II, le 26 octobre 1580; — la reine Marguerite, seule femme de Philippe III, le 3 octobre 1611; — Isabelle de Bourbon, première femme de Philippe IV, le 16 mai 1696; — Marie-Louise de Savoie, première femme de Philippe V, le 14 février 1714; — Marie-Amélie de Saxe, seule femme de Charles III, le 27 septembre 1760; — Marie-Louise de Bourbon, seule femme de Charles IV, le 2 janvier 1819. Ce panthéon ne renferme que les reines qui laissèrent de la postérité. Les reines stériles sont renfermées avec les princes et les infants dans un autre réduit.

[1] Ce caveau n'est pas d'une forme remarquable et contient soixante-quatre corps de personnes royales. Voici les plus notables : Isabelle, troisième femme de Philippe II, morte à Madrid le 3 octobre 1568; — le prince Charles, fils aîné de Philippe II, le 24 juillet 1568; — Éléonore, femme de François 1er, le 18 février 1558; — l'infant Ferdinand, fils cadet de l'empereur Charles V, en 1539; — l'infant don Juan, troisième fils du même, le 29 mars 1538; — Marie de Portugal, première femme de Philippe II, le 12 juillet 1545; — Marie, fille de Philippe 1er, en 1558; — l'infant Charles-Laurent, fils de Philippe II, en 1575; — l'archiduc Wenceslas, fils de l'empereur Maximilien II, en 1578; — le prince Ferdinand, fils de Philippe 1er, en 1578; — don Juan d'Autriche, en 1578; — le prince Diègue, fils de Philippe II, en 1582; — l'infante Marie, fille du même, en 1583; — l'infante Marie, fille de Philippe III, en 1603; — le prince Philippe-Manuel, fils du duc de Savoie, en 1605; — l'infant Alonso-Maurice, fils de Philippe III, en 1612; — l'infante Marguerite-Françoise, septième fille de Philippe III, en 1617; — l'infante Marguerite, fille aînée de Philippe IV, en 1621; — l'infante Marguerite, fille cadette, en 1623; — l'archiduc Charles d'Autriche, en 1624; — le prince Philibert, en 1624; — l'infante Marie-Marguerite, troisième fille de Philippe IV, en 1627; — l'infante Isabelle-Marie-Thérèse-des-Saints, quatrième fille du même, en 1607; — l'infant Charles, quatrième fils de Philippe III, en 1632; — l'infant François-Ferdinand, fils de Philippe IV, en 1624; — l'infante Anne-Antoinette, sixième fille du même, en 1636; — le prince Ferdinand de Savoie, en 1637; — l'infant cardinal Ferdinand, en 1641; — le prince Balthazar Charles, en 1646; — l'infante Marie-Ambroise, fille de Philippe IV, en 1655; — l'infant Ferdinand, quatrième fils du même, en 1659; — le prince Philippe-Prosper, fils du même, en 1561; — don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, en 1679; — Marie-Louise d'Orléans, première femme de Charles II, en 1689; — l'infant Louis-Philippe, fils de Philippe V, en 1709; — Louis-Joseph, duc de Vendôme, fils naturel de Louis XIV, en 1712; — l'infant François, cinquième fils de Philippe V, en 1717; — l'infant Philippe-Pierre, fils du même, en 1719; — Marie-Anne de Nebourg, seconde femme de Charles II, en 1740; — l'infant François-Chevier, fils de Charles III, en 1771; — l'infant Charles-Clément, Antoine de Padoue, fils aîné de Charles IV, en 1774; — l'infante Marie-Charlotte-Louise, fille cadette du même, en 1782; — l'infant Charles-Antoine, troisième fils du même roi, en 1783; — l'infant

Les limites de notre ouvrage ne nous permettent pas de passer en revue toutes les beautés que renferme ce somptueux monastère. Il s'y trouve soixante-seize fontaines magnifiques, onze réservoirs, quarante caves, quatre-vingt-quatre statues en bronze, en marbre et en pierre jaspée, deux bibliothèques renfermant plus de vingt-quatre mille volumes imprimés et quatre mille manuscrits, deux cent sept livres de chœur, treize oratoires, huit orgues, dix-sept cours, cinq réfectoires, neuf tours, cinquante et une cloches, quatorze vestibules, plus de dix mille fenêtres, un immense trésor de bijoux, de reliques, d'ouvrages précieux, entre autres quatre cent soixante-cinq tableaux des peintres les plus célèbres de l'univers. Les voûtes des plafonds et les murs présentent des fresques de Pelegrini, Cangiaso, Cincinato, Carducho et autres, occupant une longueur totale de deux mille neuf cent soixante-douze pieds. En un mot, l'étonnement, l'on pourrait même dire la stupeur que l'aspect de tant de richesses en tout genre a produite sur tous ceux qui ont visité ce monument, lui a fait donner le surnom de *huitième merveille*.

Cet édifice est encore subdivisé en un grand nombre d'autres parties et de somptueux salons; c'est ainsi qu'on y trouve *l'école de morale, le camarin, la cellule prieurale, l'oratoire, le noviciat, la salle aux manteaux, les bibliothèques, le salon de bataille*, la chambre du roi et celle de l'infante, tout cela formant des appartements splendidement meublés.

Philippe-François, quatrième fils, en 1784; — l'infant Charles, jumeau du précédent, en 1784; — l'infante Marie-Charlotte, fille cadette de l'infant don Gabriel, en 1787; — l'infante Marie-Anne-Victoire, fille du même, en 1788; — l'infant Charles-Joseph, fils du même, en 1788; — l'infant Gabriel de Bourbon, fils de Charles III, en 1788; — l'infant Philippe-Marie-François, treizième fils de Charles IV, en 1794; — l'infante Marie-Thérèse, cinquième fille du même, en 1794; — le fœtus extrait de la reine Marie-Amélie, en 1798; — l'infant Louis-Antoine-Jacques de Bourbon, fils de Philippe V, en 1785; — Marie-Antoinette de Bourbon et Lorraine, première femme de Ferdinand VII, en 1806; — le prince de Palme, Louis de Bourbon, en 1803; — l'infant Antoine-Pascal de Bourbon, fils de Charles III, en 1817; — l'infante Marie-Isabelle-Louise, fille de Ferdinand VII, en 1818; — Marie-Isabelle-Françoise, seconde femme du même roi, en 1818; — Marie-Amélie de Saxe, troisième femme du même, en 1829; — l'infant François de Bourbon, fils de l'infant don François, en 1821; — l'infante Marie-Thérèse-Caroline, fille du même, en 1829; — l'infant Édouard-Philippe-Marie, fils du même, en 1830; — l'infante Marie-Louise-Charlotte, femme de l'infant don François, en 1811.

Il y a encore *la Campagne*, édifice réuni au monastère, sur le couchant, par une très-belle galerie, dont l'architecte Mora donna le plan. Elle contenait l'atelier de charpenterie, les réfectoires, l'épicerie, la boulangerie avec son moulin à eau et ses greniers, la manufacture de draps, et, finalement, les infirmeries avec leurs oratoires.

Nous finirons par l'esquisse de la Maison du Prince.

Elle est toute en pierre de taille, environnée de bois très-épais et de magnifiques jardins; sa construction remonte au temps où Charles IV n'était encore que prince des Asturies : c'est par son ordre qu'elle fut élevée. Ses murs sont décorés de plus de deux cents tableaux de Caraci, Rubens, Reni, Raphaël, et autres artistes célèbres. Les peintures des plafonds sont dues aux pinceaux de Perez, Yapeli, Duran, Gomez et Maella.

Deux lustres magnifiques, l'un à quarante-huit becs, tout en cristal et en bronze doré, l'autre à trente-deux seulement, et en bronze, décorent la salle à manger et une pièce ovale contiguë. Dans une troisième pièce, on voit vingt-trois portraits des familles royales d'Espagne et de Naples. Une autre contient trente-sept cadres en ivoire. On voit encore, au milieu de tant de richesses, une très-belle collection de porcelaine de la manufacture du *Royal Retiro*, composée de deux cent vingt-six pièces représentant des passages mythologiques, des bordures, des fleurs, et autres gracieux caprices. Enfin, dans un dernier salon, on trouve une superbe collection d'estampes enluminées qui reproduisent les *Loges de Raphaël*.

Pour que notre tâche soit complétement remplie, il faut que le peuple ouvrier sache ce que deviennent les richesses nationales; il faut qu'il puisse comparer son dénûment, sa misère, avec le faste des palais; et c'est à cette fin que nous allons présenter un aperçu d'une partie des millions enfouis dans cette seule maison royale.

D'après les historiens, il résulte des bordereaux, comptes, livres, acquits et autres documents des agents chargés de la construction de ce palais, que, dans les trente-huit années de sa durée, on a dépensé deux millions deux cent soixante mille cinq

cents ducats; puis, les soieries, brocarts, or, argent, dentelles, toiles et librairies, emportèrent six millions deux cent mille ducats, que paya le gardien des meubles, qui n'a pas fait mention du prix des tableaux, à cause de leur valeur excessive.

La construction de l'église, y compris ses ornements, maître-autel, châsses, oratoires, statues, peintures, chœur, orgues et bronzes, coûta un million quarante mille ducats;

La sacristie, avec ses ornements et bijoux, quatre cent mille ducats;

La peinture du grand cloître, à l'huile et à la colle, trente-huit mille cent soixante et onze ducats et deux réaux;

La bibliothèque, avec ses étagères et pavage, cinquante mille huit cent quatre-vingt-douze ducats dix réaux;

Les six statues de la façade, dix mille neuf cent quarante-cinq ducats, y compris l'échafaudage pour les placer.

On ne tient pas compte de la valeur des reliquaires, chose portée à part; ni du panthéon, qui fut commencé le 23 avril 1563 et terminé en 1584.

Qu'on additionne ces sommes et qu'on se reporte à l'époque où elles furent dépensées, il y aura de quoi frémir.

Le nombre des crucifix et figures du Seigneur, de saint Jérôme et de saint Jean-Baptiste, disséminés dans l'église et les cellules, en porphyre et en différentes autres matières, s'élève à cinq cents. La croix du dôme de la grande chapelle pèse dix-huit quintaux un quart et a trente et un pieds de long; le globe, qui est en bronze, pèse trente-quatre quintaux. Dans l'église, il y a cinq grandes grilles en bronze et trente-sept divisions formées par des balcons, des couloirs et des niches.

Les nombreux flambeaux, croix et crucifix, lampes et candélabres, qui se trouvent sur les autels, sans compter ceux qui ont disparu, sont d'une grande richesse.

Sans tenir compte des grilles et rampes, on consomma, en fers et clouterie, un poids de trente-deux mille deux cent quarante-six quintaux, soit un million six cent douze mille trois cents kilos.

Les clefs ont un poids d'à peu près six cent cinquante kilos;

le plomb employé alla au delà de vingt-qnatre mille huit cents quintaux, et le fil de fer pour les grillages s'élève à vingt-cinq quintaux. Le verre n'a pas de chiffre possible, tant il abonde de toutes parts.

On ne saurait énumérer les personnes qui prirent part à cette construction; nous pouvons seulement dire qu'il n'y avait pas de nation qui n'eût des artistes employés à quelque chose destiné à ce monument colossal.

Les carrières du bourg d'Osma fournissaient les marbres; Madrid donnait le tabernacle et l'autel; Guadalajara et Cuença les grilles; Saragosse fondait les bronzes; des carrières de Filabres sortaient les marbres blancs; et les bruns, verts, rougeâtres et autres nuances, arrivaient de Navas, d'Estremoz, de Grenade, des bords du Genil et d'Aracena. Les sapins de Cuença, Balsain, Quejigal et las Navas, étaient employés par milliers. Florence et Milan coulaient en bronze les statues, et Tolède construisait les lampes, flambeaux, porte-cierges, croix, encensoirs et navettes d'argent. La Flandre fournissait les candélabres et les peintures. Les couvents de nonnes s'occupaient des tissus précieux et des dentelles. C'était ainsi que partout l'émulation s'efforçait d'embellir cette œuvre immense.

. . . .

Que la royauté a toujours été coûteuse pour le peuple! Quel contraste entre le faste des fainéants chamarrés d'or qui se courbent près du trône, et la faim de ces artisans malheureux, condamnés à un travail exténuant, éternel, et dont le résultat ne suffit jamais à leurs besoins!

Et l'absolutisme des trônes trouve encore des défenseurs! Oh! il n'y a que des êtres corrompus comme le mauvais génie de l'histoire que nous racontons qui puissent embrasser cette cause. De longtemps déjà nous l'avons perdu de vue; retournons donc sur les traces de cet indigne ministre d'un Dieu si grand, et tâchons de découvrir ce qu'il fait, tandis que toute la population de Madrid est en proie à la plus pénible anxiété.



CHAPITRE VII.

LA CONSCIENCE DES MÉCHANTS.



Pendant les jours d'effervescence populaire, tandis que les libéraux, épouvantés de la conduite criminelle du pouvoir, observaient attentivement ses évolutions et ses mesures audacieuses, le moine avait épuisé toutes les ressources de son imagination satanique, non pas encore pour faire triompher des ministres que, dans sa transaction avec les factieux, il avait regardés comme ses sauveurs, mais pour envenimer les passions, compromettre le trône d'Isabelle, et diviser de plus en plus en petites fractions ennemies la grande masse du parti libéral.

L'*Ange exterminateur* était jour et nuit en permanence, et Patrice se faisait remplacer dans la présidence de cette association meurtrière, afin de visiter les ministres, ou de se trouver aux réunions des personnes qui pouvaient avoir de l'influence sur le gouvernement. On pouvait donc dire que tout marchait sous la direction de cette assemblée de cannibales.

Le satyre, l'hypocrite cordelier en était venu à surpasser les plus astucieux diplomates; mais, malgré sa jeunesse et ses forces, il se sentait enfin fatigué. Trois jours d'un mouvement continu, sans repos la nuit, avaient affaibli son esprit, qui, d'ailleurs, était inquiet, parce qu'il voyait arriver une commotion populaire dont le résultat final était difficile à préjuger.

C'était beaucoup d'avoir fait emprisonner don Louis de Mendoza : il avait ainsi enlevé aux conspirateurs leur chef le plus brave

et le plus décidé, et en même temps s'était affranchi de la vengeance d'un rival redoutable; mais le soupçonneux vampire voyait l'indignation du peuple s'accroître à chaque instant, entendait gronder l'insurrection qui dominait tout le royaume, et il jugeait bien qu'il serait maladroit d'agir plus longtemps en faveur d'un gouvernement à l'agonie. Cependant il tenta un dernier effort en présentant à la délibération des *exterminateurs* une proposition ainsi conçue, qui fut adoptée sur-le-champ par le club apostolique :

Je demande à la sainte et religieuse confrérie de l'Ange exterminateur qu'il soit destiné une forte somme pour soulever les masses de nos auxiliaires ; qu'un instant de rafraîchissement et d'expansion leur soit procuré ; que les cabarets les mieux approvisionnés soient mis à leur disposition. Prêchons-leur l'extermination des libéraux, excitons leur haine par tous les moyens possibles, et au milieu de l'anarchie qui règne dans la ville, la sainte ferveur de ces braves défenseurs de l'autel et du trône fera le reste.

Les choses ainsi disposées, le moine se dirigea vers son foyer pour y prendre de la nourriture et du repos; mais, à chaque instant, la vue des groupes hostiles du peuple qui circulaient en tout sens lui causait des frémissements involontaires.

Quelques nationaux pleins d'enthousiasme descendaient la rue de la Conception-Jéronyme, et se dirigeaient vers celle de Tolède.

Dès qu'ils atteignirent le moine, celui-ci se rangea pour leur céder le trottoir, et, ôtant son chapeau qu'il agita avec force, il s'écria d'une voix de stentor :

— Citoyens, vive Riégo! vive la constitution de 1812!

Ces cris furent répétés par une immense multitude.

Le sacripant ajouta alors :

— Mort aux ventrus!

— Non, citoyens, s'écria l'un des nationaux, — pas de cris de mort; ne souillons pas le glorieux triomphe qui nous attend!

Tout à coup un peloton de cavalerie déboucha de la petite place de Sainte-Croix, et chargea la multitude à coups de plat de sabre. L'obésité du moine ne lui permettant pas une fuite aussi

prompte que le danger l'exigeait, un cuirassier s'acharna sur lui, et fustigea tellement les vénérables épaules du béat cordelier, que, n'en pouvant plus, il roula sur le pavé comme un ballon, jusqu'à ce qu'enfin il pût gagner à quatre pattes la porte de sa demeure; dans sa glorieuse retraite, il avait perdu sa canne et son chapeau.

— Dieu, que vous êtes crotté! s'écria la mère Espérance en le voyant.

— Ma sœur, répondit le moine, ce n'est pas faute d'avoir été joliment brossé.

— Mais, qu'est-ce donc, mon père? vous venez comme ça, sans canne ni chapeau? Qu'est-il donc arrivé?

— Une misère... je me suis trouvé parmi une bande de brailleurs; la cavalerie leur a donné la chasse, et les innocents ont payé la dette des coupables.

Le moine ôta son habit et se jeta sur un fauteuil, tout près d'une vieille table de cuisine, ne se sentant pas le courage d'aller jusqu'à la salle à manger, tant il avait été secoué dans la fatale rencontre.

La mère Espérance s'assit devant lui, et tous deux, les coudes



appuyés sur la table séculaire, continuèrent leur affectueuse conversation.

— On vous a maltraité, mon père? demanda la vieille chouette.

— Un soldat m'a servi d'escorte jusqu'à l'entrée de la maison, répondit le moine.

— Dieu le lui rende! car on n'aura pas osé vous insulter.

— C'est que précisément c'est ce camarade qui m'a raclé l'omoplate.

— Il vous a battu?

— Une légère fessée de coups de plat de sabre... rien que ce qu'il faut pour que de six mois je ne puisse bouger.

— Mon Dieu, quel malheur! Voulez-vous que j'aille chercher le chirurgien?

— Du tout, ma sœur, du tout. Ce qu'il me faut, c'est du repos; et, vous me croirez si vous voulez, mais il me semble qu'auparavant je prendrais volontiers quelque bagatelle.

— Mais le dîner est prêt... et si vous voulez qu'on vous serve...

— Je ne dis pas non, ma bonne sœur... j'essayerai de manger un petit morceau, et puis je tâcherai de me reposer un instant... mais il faudra que ce soit ici... Sicaire maudit, va! j'ai l'épine dorsale tellement brisée... Décidément, mettez la nappe sur cette même table, il ne faudra pas se traîner jusqu'à la salle à manger.

Un plat monstre de macaroni, une énorme portion de bouilli flanquée d'un quart de poule grasse, de succulents poids chiches du Sauco, de pommes de terre de la Manche, de jambon d'Avila, de lard et de saucissons d'Estremadure [1]; un poulet aux piments et aux tomates, un gigot d'agneau rôti, une belle salade, une demi-douzaine d'abricots, des compotes, du gruau et du valdepegnas en abondance : voilà le léger petit morceau que l'ogre se permit de manger pour ne pas tomber en défaillance. Puis il assaisonna cette misère d'une énorme prise, d'une cigarette phénoménale, et, aidé du secours de sa harpie, il gagna sa chambre, où le pauvre anachorète se jeta sur de moelleux coussins.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que ses ronflements ébranlaient les carreaux de sa croisée.

[1] Il faut connaître l'*olla podrida* espagnole pour apprécier cette description.

La vieille mégère aimait trop son bon père en Dieu pour l'abandonner dans la situation *lamentable* où elle le voyait; elle s'empressa donc de s'asseoir sur une chaise de la pièce voisine, et là elle tâcha de distraire sa douleur par quelques-unes de ses prières ordinaires. Mais la chaleur était accablante, et, pour s'en garantir, la cagote eut l'idée d'aller passer un instant sur le balcon; à peine y était-elle assise, qu'elle s'endormit aussi.

Par hasard, une bande joyeuse d'étudiants vint à passer sous la fenêtre.

— Dites donc, les autres, fit l'un d'eux avec un grand éclat de rire, regardez donc ce hibou perché sur ce balcon!

— Ma parole, s'écria un autre, c'est une vraie chouette!

— Ah, bah! c'est une enseigne de l'inquisition, reprit un troisième.

— Tiens, elle porte déjà le deuil des ministres!

— Est-elle dégoûtante!

— On dirait une statue de goudron... Dieu! quel nez! Mais, dites donc, comment se fait-il que cette bête curieuse ne soit pas dans une cage de la ménagerie?

— Holà, eh! mère Atropos! que faites-vous donc dans ce monde?

— Tu vois bien qu'elle ne t'entend pas : elle dort comme un loir.

— Dites donc, vieux torchon! que ne vous placez-vous sur un figuier pour effrayer les pierrots?

— Ma foi, mieux vaudrait la caser dans le cabinet d'histoire naturelle : ça ferait une belle momie.

— Oui-da, après sa mort... mais maintenant elle peut encore faire le gros dragon de la Fête-Dieu.

— Une idée! c'est peut-être une sorcière; fatiguée de voler la nuit, elle dort le jour.

— Eh bien! vous m'allez voir la réveiller, moi.

Aussitôt notre espiègle lui jeta une orange avec tant d'adresse, que la vieille dormeuse, atteinte sur la bosse, se réveilla en sursaut; effrayée par les huées d'une immense multitude qui s'était attroupée sous sa fenêtre, elle rentra avec précipitation et ferma à

la hâte ses volets. Mais son épouvante s'accrut encore bien plus lorsqu'elle entendit les hurlements du moine, qui, dans son alcôve, faisait entendre ces cris :

— Au secours!... au secours!... on m'étrangle!... on me tue!

C'était bien la voix de Patrice; cette voix indiquait un martyre atroce... elle arrivait étouffée, et comme passant en effet sous l'étreinte d'un licou.

La vieille fut atterrée, une convulsion terrible agitait ses nerfs et ses membres, et lorsqu'elle put tourner ses regards du côté de l'alcôve, elle vit l'affreux satyre entr'ouvrir les rideaux et apparaître pâle, ruisselant de sueur, les yeux hors de la tête, et offrant toutes les marques de la plus horrible terreur.



A peine avait-il franchi l'alcôve, qu'il se laissa tomber sur un sofa; et après quelques instants de silence, jetant un regard

douloureux sur sa compagne qui était restée dans un état de stupeur, il dit d'une voix forte :

— Ce n'est rien, ma sœur... rien... un cauchemar... je... je rêvais qu'on me pendait.

— Grand Dieu ! s'écria la vieille.

— De l'eau... oh ! je vous en prie, de l'eau ! j'étouffe de soif.

La bonne courut chercher un verre d'eau pure, que le cyclope avala d'un trait.

. . . .

Les méchants, au milieu des richesses, du confortable et des plaisirs de la vie... au milieu du luxe et de la magnificence, ont l'apparence du bonheur, mais ils sont souvent horriblement malheureux. Non-seulement il n'est pas possible d'arrêter leur insatiable ambition, mais leur recherche anxieuse des jouissances, leur désir de s'élever, troublent sans relâche la paix de leur âme, et les jettent dans des désordres, dans des crimes qui font frémir. Leur conscience les accuse sans cesse, et ces heures que l'honnête ouvrier coule dans un doux sommeil qui le remet de ses pénibles travaux, sont pour eux des heures de torture, où l'inévitable remords se fait sentir à leurs cœurs corrompus.

Enfin revenu de son trouble, le moine courut reprendre la présidence de son club de l'*Ange exterminateur*.

Peu d'heures après, le gouvernement lança des ordonnances si hardies, prit des dispositions si terribles, que les libéraux de Madrid, comme nous l'avons déjà dit, pour ne pas donner à l'Europe un spectacle sanglant, décidèrent de faire la révolution à la *Granja*, où par conséquent il faut que nous conduisions le lecteur.





CHAPITRE VIII.

SAINT-ILDEFONSE.

Nous voici enfin sur le théâtre où s'est passée la plus grande scène de notre révolution, scène qui influa puissamment sur l'avenir des personnages qui tiennent le premier rang dans l'histoire que nous nous sommes chargé de raconter. Toutefois, avant de reprendre le cours des événements dramatiques, avant d'aller à la recherche de notre vertueuse Marie, nous croyons de notre devoir de jeter un coup d'œil rapide sur ce lieu célèbre, sur cette *Granja*, site enchanteur qui n'a peut-être pas de rival sur la terre.

Lorsque nous nous efforçons de replacer notre chère patrie au rang qui lui appartient, lorsque nous voulons la venger des outrages de l'ignorance, lorsque nous mettons au grand jour les mœurs,

les usages, les progrès de sa civilisation et les monuments qui, autour de sa capitale, font foi de nos paroles, ce serait manquer notre but que de laisser dans l'oubli ces somptueux édifices, ces jardins magiques, qui saisissent d'étonnement et d'admiration les visiteurs étrangers et nationaux.

Nous avons donc à remplir la tâche difficile d'ébaucher le ravissant tableau de la *Granja*; et, pour rester fidèle à la vérité et à la nature, nous mettrons toujours l'histoire à la place de la poésie. Notre narration ne sera pas revêtue des riches parures de l'éloquence; mais les seules couleurs de la vérité pourront peut-être donner à notre touche grossière le charme de l'intérêt et de la curiosité.

. . . .

Le roi Philippe V, quoique roi, était, comme l'on dit vulgairement, *un bon enfant* : après la paix d'Utrecht, la timidité de sa conscience et sa dévotion le portèrent à offrir au Seigneur des hommages sincères dans le silence de la solitude, non-seulement pour obtenir le pardon de ses péchés, mais encore pour que le ciel lui accordât le bonheur de ses très-chers sujets les Espagnols.

Nouveau Job, il fonda un asile de piété, et résolut de s'y dévouer entièrement à la prière et à la pénitence.

D'ordinaire, les sacrifices des despotes sont comme ceux des moines, qui, vivant au milieu des sensualités, du luxe, de l'opulence, sanctifient leurs mondaines jouissances par la pieuse et conciliante exclamation : *Que tout soit pour l'amour de Dieu!*

Le bon Philippe fit donc le douloureux sacrifice de consacrer pas mal de millions dans la construction de sa Grange royale, et il s'en fit un séjour tel que l'orgueil de la domination n'eût plus rien à souhaiter.

Certes, il ne serait pas facile de se faire une juste idée du *sombre désert* que cette majesté dévote sut se faire pour se livrer à la vie contemplative et sainte, et l'on ne saurait s'empêcher d'admirer l'adresse d'un prince qui parvint à se créer une existence PÉNITENTE, composée de tous les plaisirs que donnent les richesses, au milieu de paysages féeriques où il était accompagné de ses cour-

tisans les plus dévoués. C'était bien là le cas de dire : *Que tout soit pour l'amour de Dieu!*

En 1450, Henri IV avait fait construire au pied d'une montagne un ermitage dédié à saint Ildefonse, et qui fut cédé avec un petit bout de terre aux pauvres moines de Saint-Jérôme du monastère du *Parral*, situé près de Ségovie.

Cet emplacement devait convenir parfaitement aux projets de mortifications du bon Philippe; aussi, par un acte passé le 23 mars 1720, s'en rendit-il le possesseur absolu, moyennant la redevance annuelle de *mille ducats et cent muids de sel*, sans doute parce que le bon Philippe, ainsi que tous les rois absolus, aimait à assaisonner ses volontés souveraines.

Il acheta également de la très-noble assemblée de *Linage* de la ville de Ségovie deux cent un fanègues (arpents) de terrain, au prix de quatre-vingt mille quatre cents réaux, et, en outre, s'obligea à payer séparément deux cent soixante et onze mille neuf cent vingt-huit réaux, pour avoir la faculté de se servir de cinquante mille quatre cent quatre-vingt-deux sapins, dont il avait besoin pour ses constructions. En un mot, le seul terrain qui se trouve aujourd'hui entouré de murs et qui constituait le *saint désert* de Philippe V, a coûté quatre cent quinze mille sept cent quatre-vingt-onze réaux de villon.

Les fondations du temple de la royale *Collégiale* furent commencées dans la même année, et déjà en 1724, cet édifice fut dédié et consacré à la très-sainte Trinité.

Quatre colonnes en marbre sanguin, tiré des carrières de Cabra, décorent le précieux autel jaspé. La tablette et le fronton sont en magnifique porphyre, et la niche du saint-sacrement en lapis-lazuli poli.

L'ensemble du temple présente la figure d'une croix. Le chœur, dans sa partie inférieure, renferme deux rangées de belles stalles qui ont coûté quarante-neuf mille cinq cents réaux; on y voit une horloge achetée à Londres, moyennant vingt-deux mille réaux. Il est fermé par une grille magnifique. Deux colonnes de marbre, amenées de Gênes, soutiennent la grande tribune, qui est couronnée par deux anges portant les écussons d'Espagne et de

Farnèse. Il y a sur les côtés des tribunes destinées aux personnes royales.

Après sa mort, en 1746, Philippe fut enseveli derrière le maître-autel, conformément à son testament; mais son fils, le roi Ferdinand VI, fit transporter les restes de son père, en 1758, au nouveau panthéon; et, lorsqu'en 1766 Isabelle Farnèse mourut, ses dépouilles furent déposées dans le tombeau de son époux. Ce funèbre asile est formé par un carré long à trois corps. Le premier est en pierre bleue à veines blanches, et revêtu d'un grand socle de marbre sanguin portant cette inscription : *A Philippe V, roi d'Espagne, grand prince, bon père, son fils Ferdinand VI offre ce monument.* Le second corps est une urne très-belle qui repose sur quatre griffes de lion, en bronze doré au feu. Dans sa concavité on voit un coussin sur lequel sont posés la couronne, le sceptre et le manteau royal, pareillement en bronze doré. Une statue en marbre blanc représente, à droite, une femme en pleurs qui tient un enfant dans ses bras, et un autre tout près d'elle : c'est l'emblème de la pauvreté abandonnée. A gauche, on voit une autre femme représentant l'Espagne affligée.

Le troisième corps renferme les portraits de Philippe et d'Isabelle, ayant au-dessus d'eux une Renommée avec son clairon doré. Dans la partie postérieure on découvre un bûcher, en marbre pareil à celui du socle portant l'inscription du roi Philippe V; la crypte semble exhaler une épaisse fumée. On voit sur ce précieux monument les deux écussons d'Espagne et de la maison de Farnèse, soutenus par deux chérubins célestes.

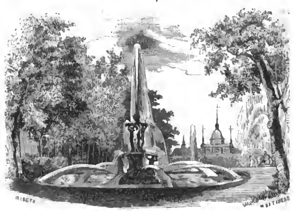
La façade principale du palais donne sur les jardins; elle fut exécutée par Rics, Biscayen, pour la somme de trois millions trois cent soixante mille réaux. Elle a deux cent soixante pieds de longueur sur soixante d'élévation. Ce corps central, qui est le principal, appartient à l'ordre corinthien; il est en pierre rougeâtre des carrières de Sepulveda, et en jaspe; quatre belles colonnes d'Istrie et douze pilastres attiques avec leurs chapiteaux, suivis latéralement de quarante-six pilastres et de douze autres colonnes, lui donnent un aspect riche et grandiose. Au milieu de beaucoup d'autres ornements s'élèvent les statues symboliques

des quatre saisons. On voit trois balcons saillir sur le mur à peu près de deux mètres. Des bustes, des statues, des groupes en marbre, des vases, des trophées, des armures, une large balustrade et une rampe en pierre jaspée, complètent les ornements de cette immense construction.

Quinze pas en avant de cette magnifique façade est un perron en marbre, orné de douze groupes de sirènes, de Génies et d'Amours. Les marches conduisent au parterre, qui est uni et renferme de très-beaux myrtes, des fruits, des fleurs, des vases et des statues d'un goût exquis.

L'une des branches de l'escalier conduit à la nouvelle cascade, ornée de groupes élégants et de statues en marbre.

On ne tarde pas à atteindre le kiosque, qui est petit, mais de très-bon goût. Tout auprès surgit la fontaine des *trois Grâces*. Sa nappe circulaire est à fleur de terre. Au centre, elle a un roc avec deux satyres et deux naïades dont les mains droites soutiennent un vase; les satyres ont un porte-voix dans lequel ils semblent souffler. Entre ces quatre figures, il y a autant de gros masques qui jettent l'eau verticalement par la bouche, et quatre autres qui se trouvent sur le piédestal. Sur la première conque, on voit les *trois Grâces*[1] entrelacées, soutenant des mains et de la



[1] Nous avons préféré donner ici les vues des fontaines prises pendant le jeu de leurs

tête une conque plus petite, au centre de laquelle est un cupidon tenant un dauphin qui lance un jet d'eau à quarante-sept pieds de hauteur. Du rond-point de cette fontaine, en descendant à gauche vers la façade du palais, entre les allées d'un bosquet, on trouve la célèbre fontaine *des Vents*, formant un jeu charmant dont les impétueuses secousses produisent une épaisse rosée pareille au brouillard; sa nappe est circulaire et élevée d'un demi-mètre au-dessus du sol, et, de distance en distance, on voit dans sa circonférence huit mascarons jetant horizontalement de l'eau au centre, où Éole est assis sur un tertre avec son sceptre et sa couronne, et tient une longue chaîne qui tourne autour du rocher et assujettit seize têtes représentant autant de vents agités, et épars sans ordre à ses pieds; ces seize têtes, dont les joues sont gonflées, paraissent souffler, et, comme elles poussent l'eau en courbes qui se croisent en différentes directions, l'aspect en est très-bizarre. Un dauphin, que le dieu tient à ses pieds, lance un jet de dix-sept lignes de diamètre à cinquante-sept pieds de hauteur. Un Amour, debout à côté d'Éole, le regarde avec étonnement [1].

Non loin de cette fontaine est celle d'Amphitrite. Dans un bassin, au centre de la nappe d'eau, la déesse est assise, ayant autour d'elle Cupidon et trois nymphes. Quatre dauphins, placés à ses pieds, jettent l'eau en ligne courbe; la déesse tient de la main droite un cinquième dauphin, qui jette son filet d'eau à une hauteur de cinquante-deux pieds [2].

eaux, car les statues et autres objets sont décrits, et faciles à saisir par la description, et l'on comprend qu'il n'en est pas de même des eaux en mouvement. Cet avertissement concerne toutes les gravures du présent chapitre, qui, d'ailleurs, sont de la plus grande vérité, puisqu'elles sont copiées sur la belle collection qui fut faite, par l'ordre du roi Ferdinand VII, sous la direction de don Juan Madrozo.

(*Note de l'éditeur espagnol.*)

[1] Éole, fils de Jupiter et d'Acesta. Il vivait dans les îles Éoliennes (Sicile), était très-savant en astronomie, et prédisait les tempêtes et les vicissitudes de l'atmosphère; c'est pourquoi les anciens le vénérèrent comme dieu des vents, qu'il enchaînait dans d'obscures cavernes et lâchait à volonté.

[2] Amphitrite dut à un dauphin de devenir l'épouse de Neptune, et c'est pour cela qu'elle fut regardée comme déesse des mers et protectrice des dauphins.

En suivant la façade du palais, du côté de l'orient, on arrive à un escalier en pierre à deux branches, dont les rampes sont en fer ; on voit sur son palier six corbeilles de fleurs et de fruits, et deux lions de marbre. On aperçoit ensuite la fontaine de *Pomone*, en forme de cascade, et présentant quatre étages sur chacun desquels l'eau s'arrête successivement. Le premier plan de cette belle fontaine offre un groupe de deux figures : un vieillard, couché sur un animal qui jette de l'eau par la bouche, et une jeune fille qui semble couper l'eau avec une palette. Un enfant à genoux derrière le vieillard lui offre les fruits des terres arrosées. Les deux figures représentent les fleuves Duero et Adaja. Neuf troncs de glaïeul, sur le second plan, lancent trente-six jets d'eau, du diamètre de neuf lignes, à vingt mètres de hauteur. Au troisième plan est un groupe de figures entre lesquelles ressortent Vertumno[1] et Pomone : celle-ci à droite, dans une pose modeste et l'air étonné ; celui-là couvert d'un manteau qui tombe de sa tête sur ses épaules, et ôtant de sa face un masque de vieille femme. A leurs côtés sont deux enfants qui leur offrent des fruits d'une corbeille. De ce beau groupe sortent en masse quarante-quatre jets qui se réunissent tous en l'air et font un effet admirable. Au quatrième plan, des groupes d'enfants lancent aussi des jets bien combinés, et l'on remarque çà et là des emblèmes d'agriculture.

De l'esplanade de cette fontaine, on découvre la fin de la grande embouchure, le pont et la balustrade en pierre rouge, des groupes précieux et des ornements magnifiques.

Prenons maintenant l'allée appelée la *Course des Chevaux*. On y jouit de la délicieuse perspective de six fontaines et de cent quatorze jets d'eau qui s'élèvent et s'éparpillent en différentes directions ; la plus remarquable est celle de Neptune, vulgairement

[1] Vertumne n'est autre que Protée, dieu marin de l'année (*anno vertente*) ; il est la divinité de tout ce qui est sujet à changer. Épris de Pomone, deesse des potagers, il ne pouvait s'en faire aimer, bien que sa figure fût très-belle ; pour parvenir à son but, il se changea en vieille femme : il put alors aborder et persuader la nymphe, qui, à la fin, fut agréablement surprise en voyant disparaître le masque ridé qui cachait un aspect si beau.

appelée des *Chevaux*. Sa nappe, qui forme un parallélogramme, a

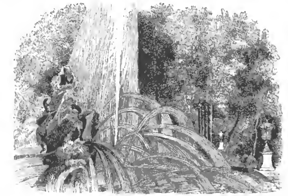


soixante-quatorze mètres de long sur dix-neuf de large; le bassin est en pierre et à fleur de terre. Des tertres qui se trouvent au centre contiennent, sur les côtés, des chevaux marins montés par des hommes robustes; l'un tient une corne d'abondance de laquelle l'eau jaillit; les chevaux en jettent aussi par les naseaux. Au milieu flotte la carcasse d'un navire, sur laquelle se trouve Neptune avec un dauphin à ses pieds, qui lance l'eau à la hauteur de cinquante-cinq pieds. Ce groupe est complété par des nymphes et des dauphins[1].

Un escalier de pierre conduit à la fontaine d'Apollon, dont le bassin ovale, à fleur de terre, présente un groupe où l'on voit ce dieu assis, tenant sa harpe de la main gauche et l'arc de la droite. A ses pieds rampe le serpent Pithon, dont la gueule jette à soixante-trois pieds de hauteur un filet d'eau de treize lignes de diamètre. Cupidon est derrière lui qui lui fournit des flèches, et, à sa gauche,

[1] Neptune, fils de Saturne et d'Opis, frère de Jupiter, mari d'Amphitrite, tient la terre entourée de ses eaux. Les monstres marins sont ses sujets. Il a le *trident* en main pour désigner qu'il commande à la fois sur les mers, les fleuves et les fontaines.

Minerve en armes, portant un écusson sur lequel sont écrits ces mots : *Nec sorte, nec fato.* Ce groupe est complété par des instruments de mathématiques, un globe terrestre, et par un personnage blessé à mort, et dont la figure est masquée, qu'on voit aux pieds de la déesse. Il y a encore deux tablettes portant des groupes d'enfants et une couleuvre qui jette l'eau à soixante pieds de hauteur; puis, en dernier lieu, un mascaron d'où jaillit un fleuve. Sans nous arrêter au vivier semi-circulaire des dragons ailés qui jettent l'eau à quarante pieds de hauteur, admirons la fontaine d'Andromède, dont le bassin circulaire, du diamètre de vingt toises, est à fleur de terre. Deux urnes latérales, avec des bordures de fleurs et des têtes de satyres en guise d'anses, sont placées symétriquement avec le groupe du centre, qui représente Andromède enchaînée, à moitié nue, les cheveux épars, et suppliant le ciel. Dans la partie supérieure du rocher, un Génie, qui tient la chaîne, semble disposé à lui donner la liberté. On voit Persée tenant de la main gauche la tête de l'enchanteresse Méduse par les cheveux, et de la droite un glaive levé contre un terrible dragon qui lance l'eau à cent seize pieds de hauteur sur un diamètre de vingt lignes; et soixante-douze



autres jets sortent en lignes courbes de toutes les blessures de son corps[1].

[1] Andromède, fille de Céphée et de Calliope; elle fut condamnée à vivre attachée à

Dans le rond-point qu'occupe cette fontaine, il y a huit belles statues en marbre, représentant deux Silènes, l'Honneur, Ganymède, Amphitrite, Jupiter, Cybèle et la Musique.

Vient ensuite le parterre d'Andromède, avec quatre autres statues et des vases somptueux; puis, au sommet d'un escalier en gazon, on trouve trois allées et deux fontaines.

A droite, on rencontre la fontaine de la *Tasse*, ornée de quatre mascarons du socle desquels l'eau jaillit verticalement. Un grand bassin en marbre blanc, avec quatre dauphins encore à jet d'eau, occupe le centre de ce vivier ; quatre naïades soutiennent une coquille; divers groupes de tritons lancent en l'air leur rosée, et, dans le point culminant, on voit un autre triton embrassant une naïade; celle-ci porte une corne d'abondance de laquelle s'échappe un trait liquide de dix-huit lignes de diamètre sur vingt pieds de haut.

Revenant à l'allée du milieu, on trouve la belle fontaine de la *Corbeille*, placée sur un rond-point. Sa cuvette est circulaire, bordée en pierre, à fleur de terre, et a dix-sept toises et demie de dia-



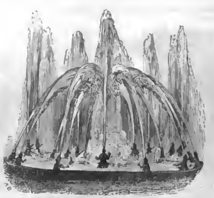
mètre. Au centre est une grande corbeille pleine de fruits et de fleurs, soutenue par quatre cygnes aux ailes déployées. Elle est entourée d'une couronne d'iris, sur laquelle se trouvent quatre

un rocher et à devenir la proie d'un serpent, par Jupiter et à la demande de Junon, qui ne voulait pas qu'elle fût si belle. Les autres dieux se déclarèrent en sa faveur et l'aidèrent en fournissant à Persée tout ce qui était nécessaire pour la délivrer. Elle recouvra sa liberté, et les dieux, par leur bon accueil, la consolèrent de ses malheurs passés.

naïades dans l'attitude de la natation, mais avec les mains et la tête en l'air, comme voulant examiner la corbeille. Cette fontaine a quarante et un jets d'eau; trente-deux sont obliques et neuf verticaux, ce qui forme un pittoresque ensemble.

On descend ensuite à la petite place des *Huit-Allées*, et l'on y voit seize fontaines qui présentent une perspective ravissante. Au milieu de la place, il y a un superbe groupe en marbre qui forme un octogone parfait; ce sont trois figures en plomb blanchi, qui représentent Mercure [1], Pandore et la Rancune, dans des attitudes caractéristiques.

Par une allée droite, on arrive à celle des *Grenouilles*, autrement dite allée de *Latone*. Là est une fontaine charmante dont la cuvette est circulaire et à fleur de-terre; son diamètre est de vingt-quatre mètres. Seize grenouilles jettent l'eau en lignes courbes vers le centre, où se trouvent la nymphe et huit hommes à demi grenouilles portant les attributs de faucheur, qui renvoient l'eau à une hauteur démesurée.



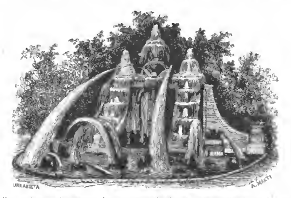
Plus dans l'intérieur, il y a huit bouquets d'iris, sur quatre desquels on voit des petites grenouilles qui sont autant de jets d'eau. Un rocher de marbre blanc, en trois corps, présente dans

[1] Mercure, exécuteur des ordres de Jupiter et des autres dieux, avait un casque et une chaussure avec des ailes, afin d'aller plus vite. Il employait un jonc qui avait aussi des

le premier huit mascarons d'où l'eau s'échappe en lames verticales, et huit grenouilles qui lancent des traits liquides formant des arcs qui se croisent merveilleusement.

Le second corps offre huit mascarons avec quatre grenouilles plus petites projetant l'eau de la même manière, en sorte qu'il y a soixante-quatre jets, dont quarante obliques et vingt-quatre verticaux. Au sommet, c'est-à-dire au troisième corps, se trouve la nymphe Latone, tournée du côté du nord, gracieusement assise, les yeux suppliants et levés vers le ciel; elle soutient de la main droite un de ses enfants qui est debout. Ce beau groupe est complété par un autre enfant couché, la main étendue vers sa mère [1].

De cette fontaine on arrive aux *Bains de Diane*, dont le frontispice est en pierre jaspée et a cinquante pieds d'élévation ; sa nappe forme un cercle accidenté symétriquement de lignes droites, et est entourée d'une bordure de pierres veineuses d'un pied de hauteur; son plus grand diamètre est de cinquante toises, et le plus petit



ailes; un jour, voulant séparer deux serpents qui se battaient, les reptiles s'y attachèrent, et, dès lors, ce jonc prit le nom de caducée. Pandore fut une femme éprouvée par Vulcain dans ses forges par ordre de Jupiter. On lui confia une boite avec ordre de ne l'ouvrir qu'à une époque fixée; mais, sa curiosité l'emportant, elle oublia l'ordre, et tous les maux de la terre sortirent de cette boite. Cette allégorie du caractère et des effets de la femme est une des plus belles de l'antiquité.

[1] Latone, fille de Titan, fut chassée du ciel par l'envieuse Junon, qui fit jurer à la

de quarante-cinq et demie. Le sommet du frontispice supporte un vase blanc d'où sort un volume d'eau de six pieds de diamètre. Ce vase fait symétrie avec deux autres sur les côtés, placés plus bas, et avec des jets de hauteurs différentes.

Dans les intervalles il y a deux lions qui tiennent deux dragons sous leurs griffes ; chacune de ces pièces jette de l'eau ; les lions la renvoient dans le bassin, et les dragons dans une cuvette qui se trouve sur la voûte d'une grotte. Le jeu de ces sources se combine avec un autre jet aplati qui sort d'un mascaron placé dans la cuvette. En relief, au bas du monument, on voit deux naïades avec leurs dauphins, jetant aussi de l'eau. Dans les angles il y a des corbeilles, et des enfants qui sèment des fleurs et des fruits.

A chacun des côtés on voit quatre cuvettes placées symétriquement avec des jets qui se renvoient l'eau, le tout soutenu par un beau groupe de naïades à genoux. La concavité de la grotte est incrustée de coquilles précieuses. Actéon est assis sur un rocher et joue de la flûte [1]. Trois marches de marbre sanguin conduisent au bain de Diane, qui a six nymphes qui la servent, et l'on voit en même temps quatorze autres nymphes divisées par groupes, et des dauphins et des chiens courant sur l'eau à la piste des cygnes ; tous jettent des filets d'eau qui s'entrelacent en sens divers. Il y a, sur une foule d'autres ornements que nous négligeons afin d'abréger notre description, des gazelles formant des groupes charmants avec des enfants qui jouent. La grande pièce de cette

Terre qu'elle ne lui donnerait pas d'asile, et la fit poursuivre par le serpent Pithon. Tout fut inutile. Latone mit au jour Diane et Apollon dans l'île de Délos. Allant à Lycie avec ses enfants, elle eut soif, et demanda de l'eau à des faucheurs qui étaient sur la route. Non-seulement ils la lui refusèrent, mais même ils la salirent pour qu'elle ne pût en boire. Jupiter, entendant la plainte de Latone, changea les faucheurs en grenouilles, afin de leur faire habiter les eaux troubles.

[1] Actéon, jeune pâtre, très-beau, épris de Diane, allait avec ses troupeaux sur les bords de la fontaine Pasteria, où la déesse avait l'habitude de se baigner. Pour la captiver, il s'assit sur un rocher et joua de la flûte ; mais elle devina son intention, et lui jeta de l'eau trouble à la vue, ce qui le changea en cerf ; non contente de cette vengeance, la cruelle divinité lâcha des chiens contre lui, afin qu'il en fût dévoré. Le malheureux voulut fuir, mais, pris dans la ramée par les cornes, il fut atteint, sans que ses gémissements et le beau *Ego sum, dominum cognoscite vestrum*, pussent retenir ses voraces persécuteurs.

fontaine est décorée de statues colossales en marbre, de vases et de groupes pittoresques qui donnent au site l'aspect le plus somptueux.

Les deux fontaines des Quatre Dragons sont admirables, quoique pareilles; mais la pièce qui couronne toutes ces merveilles est la fontaine de la **Renommée**, qui exige une description particulière.

Son bassin circulaire est à fleur de terre, et a seize toises trois pieds de diamètre. Sur ses quatre angles, posés sur des piédestaux, on voit autant de cupidons, montés sur des dauphins qui jettent l'eau par la gueule et les narines. Au centre se dresse un énorme rocher, sur le sommet duquel parade le cheval Pégase, qui foule sous ses pieds deux personnages abattus; on en voit deux autres qui sont déjà précipités. Des arcs, des casques, des écussons et des flèches, un lézard, des troncs d'arbres et des fleurs, sont parsemés autour de lui. La Renommée, montée sur Pégase, salue le



soleil, tient d'une main son clairon, et de l'autre un jet d'eau de

vingt-quatre lignes de diamètre et de cent trente pieds d'élévation. Les quatre figures terrassées par le cheval de la Renommée représentent l'Ignorance, l'Envie, la Médisance et la Rancune.

On voit aussi sur le socle du rocher les statues emblématiques des fleuves le Duero, l'Èbre, la Guadiana et la Pisuerga, aux abords desquels s'élancent des filets d'eau qui atteignent le cheval.

On croira peut-être que la description de tant d'admirables objets est exagérée; loin de là; nous pensons même qu'il est impossible d'en donner au lecteur une juste idée. Aussitôt que les eaux jaillissent, le site semble livré à une puissance magique. Il est vrai que la plus grande partie des groupes magnifiques, les amours, les dauphins, les statues colossales, disparaissent alors sous des torrents d'eau limpide et vivifiante; mais si l'on cesse momentanément de jouir des chefs-d'œuvre de la statuaire et de la sculpture, on voit en revanche jusqu'à quel point la science hydraulique a été poussée depuis longtemps en Espagne; mille et mille combinaisons surprenantes enchaînent l'attention et ravissent les sens; l'œil étonné se promène partout, et partout il rencontre des prodiges.

Quand le soleil éclaire l'horizon, les jets d'eau empruntent à ses rayons mille effets pittoresques; les fleurs et les arbres paraissent alors tout perlés, et les oiseaux, par leurs doux concerts, animent et complètent la féerie du spectacle. Mais aussitôt que la nuit déploie son voile étoilé de saphir, l'aspect que présentent ces fontaines gigantesques que nous venons de décrire est encore plus étonnant : leurs statues colossales se retracent sur les nuages, ou sur un fond jaspé de vapeurs noires, ou rougeâtres, ou cendrées ; le firmament semble être un superbe plafond en mosaïque, appuyé sur une voûte que soutiennent des arbres immenses; et au moment où ces eaux sautillent, bruissent et se jouent sous l'éclairage des réverbères, la scène est tout à fait merveilleuse. De vastes miroirs reflètent tous les effets de lumière; l'arc-en-ciel se reproduit avec toutes ses nuances sur mille points différents, en sorte qu'on se trouve au milieu de prodiges innombrables dont la pensée la plus ingénieuse essayerait en vain la description.

Énumérer seulement toutes les beautés de ces fontaines, de ces

immenses jardins, de ces allées et ronds-points parsemés de tant d'arbres différents qui donnent à ces sites romanesques tout le charme des Champs-Élysées mythologiques, eût été une tâche impossible.

Il suffira de dire que les seuls jardins tiennent un emplacement de quatorze millions sept cent quatre mille pieds de surface, exactement mesurés par le jardinier en chef, M. Joseph-Marie Lemmi. Ils contiennent huit grands viviers ou étangs, dont le principal a été navigable ; et la totalité des arbres, sans tenir compte des arbustes, qui sont incalculables, s'élève à trois millions cent quarante mille.

La magnificence de l'intérieur du palais n'est pas moins surprenante.

Ce site royal de Saint-Ildefonse, connu sous le nom de *la Grange*, qui a la même signification qu'en français, est situé au pied des monts Carpétiens, chaîne du Guadarrama, à deux lieues de Ségovie et douze de Madrid.

. . . .

En reprenant le cours de notre histoire dans le chapitre suivant, nous raconterons les événements qui, en août 1836, eurent lieu dans ce palais, où se fit entendre le cri de la vérité, et où les oppresseurs, le front dans la poussière, furent obligés de respecter LA VOLONTÉ DU PEUPLE.



SUPPLÉMENT DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.



fin que le lecteur qui n'aurait pas vu les merveilles de *la Granja* puisse s'en faire une idée qui approche de la vérité et les évaluer, nous ajouterons ici un état précis des statues, figures et autres riches produits de l'art qui se trouvent dans la GALERIE BASSE DU PALAIS, avec quelques autres notices prises dans des documents précieux et des historiens accrédités.

Le roi Philippe V, dit le docteur Santos Martin Sedegno, voulut que la première pièce de la *Galerie basse du Palais*, divisée elle-même en plusieurs parties à cause de sa dimension, fût destinée à la réception des ambassadeurs. Dans ce but, on y introduisit toute la magnificence possible : aussi son plafond est enduit de stuc, les corniches de ses portes, ses frises, les pourtours de ses fenêtres, sont garnis des marbres les plus précieux de l'Espagne, et l'on y admire des colonnes en marbre d'Italie, et beaucoup d'autres en pierres exquises des carrières de la Péninsule.

Tous les restes ou débris de monuments de cette espèce que l'on voit dans l'endroit étaient autant d'ornements de ce salon

splendide, de même que ceux qui se trouvent enfouis dans la cour où LL. MM. prenaient la voiture; savoir : des fragments de chapiteaux, de groupes de différentes formes, et de deux ou trois statues colossales faites pour la grande façade. Pareillement on trouvera sous le salon, des colonnes, des jambages de portes, des linteaux, des soubassements appartenant aux portes principales et autres parties de ce salon, qui s'est transformé en colisée de chant, puis en jeu de paume badigeonné en noir, dont les joueurs étaient habillés en blanc; en dernier lieu on en a fait un manége.

Seconde pièce. Rien de remarquable.

Troisième pièce. On y trouve deux statues plus grandes que nature, avec tête, jambes et bras en bronze, et le reste en agate ou albâtre oriental, représentant Jules César et Auguste.

Une statue du jeune Pâris, de grandeur au delà de nature, n'ayant qu'un seul bras, avec un cupidon qui présente une pomme.

Une figure de Vénus dans les mêmes proportions.

Une urne sépulcrale avec des demi-reliefs, représentant un sacrifice à Bacchus. On croit qu'elle a renfermé les cendres de Caïus Caligula; elle est en marbre, et son piédestal a des incrustations en jaspe.

Deux bustes en marbre, représentant le Jour et le Feu.

Deux *dito* en plâtre, représentant la Nuit et Méduse.

Deux *dito*, imitation de jaspe, représentant des empereurs.

Quatre morceaux de pierre jaspée, trouvés lorsque, sous le ministre Floridablanca, on commença les chaussées en Espagne.

Quatrième pièce. Une statue entière en marbre blanc, représentant Narcisse la tête inclinée; elle est sur un piédestal en pierre.

Une statue de Flore, avec piédestal en bois à filets de pierre.

Deux figures de Bacchus et Méléagre, avec piédestaux en pierre.

Une figure d'Apollon plus petite; piédestal *idem.*

Une figure de Daphné, couchée sur un piédestal en bois.

Deux sangliers, à plus de demi-relief, sur tablettes de pierre bleue.

Deux colonnes plaquées en pierre, style mosaïque, avec bustes.

Une statue en plâtre, grandeur naturelle, représentant Vénus; piédestal en bois incrusté.

Cinquième pièce. Une statue de Jupiter tenant sa foudre, en pierre; piédestal en bois.

Une statue de grandeur au-dessus du naturel, sur piédestal *idem*. C'est Arachné avec sa navette en main.

Une statue *idem*, Vénus au bain, un genou sur une tortue, montrant de la main droite une pomme qu'elle place sur sa tête; elle est sur un relief en bois qui la représente à sa toilette.

Une statue de Flore, au-dessus du naturel; piédestal en bois.

Une statue plus petite, Ptolomée jeune; les jambes remises; piédestal en bois.

Une statue d'Antinoüs jeune; piédestal *idem*.

Une statue d'Hercule, toute pareille.

Un piédestal en bois avec un relief en marbre représentant une bataille.

Quatre piédestaux en pierre, avec bustes en plâtre.

Deux colonnes en marbre cannelé à tresse, avec bustes.

Castor et Pollux avec Hélène, en plâtre.

Faune avec son agneau sur le dos, en plâtre, sur piédestal en bois.

Deux bustes en pierre, avec piédestaux.

Sixième pièce. Une statue colossale d'Apollon en marbre, placée dans une niche de différentes pierres, et posée sur sa base.

Huit statues représentant huit muses : Euterpe, Uranie, Thalie, Polymnie, Érato, Terpsichore, Clio, Calliope; toutes sur piédestal en bois, à coins en marbre.

Quatre gros bustes en pierre; piédestaux en bois.

Six *dito* en plâtre; piédestaux *idem*.

Septième pièce. Elle est toute garnie de marbres espagnols, blanc de Grenade, vert de Cabra, Espejon, avec ornements de bronze, et se compose de huit colonnes de même marbre, dont les panneaux sont garnis de très-belles glaces de Venise, avec leurs cadres en bois taillés et dorés.

Deux bustes d'enfants en marbre.

Deux piédestaux de différents marbres avec patères et baguettes, et des bustes d'empereurs; ils sont en plâtre marbré.

Six vases en plâtre, imitation de porphyre.

Huitième pièce. La statue colossale de Cléopâtre, du même artiste que celle du Vatican, mais un peu plus grande, et son matelas plus affaissé.

Une statue en marbre, représentant un Pénate, sur piédestal en pierre d'Espejon.

Une sibylle, *idem.*

Pâris, *idem.*

Faune, *idem.*

Deux taureaux antiques, petits, *idem.*

Six bustes, *idem*, plus petits que nature, hommes et femmes.

Une Vénus et un vieillard, tout ce qu'il y a de mieux.

Neuvième pièce. Un bas-relief de quatre pieds de long sur trois de haut, représentant l'emprisonnement d'un personnage. Il est de l'école romaine; en marbre.

Quatre bustes d'empereurs en marbre, sur piédestaux en bois.

Christine de Suède, colossale, en marbre. Cette reine vendit à Rome, à l'ambassadeur de Philippe V, cette grande quantité d'objets précieux qui ont été transportés à Aranjuez et à Madrid, par l'ordre des rois, à plusieurs époques.

Trois statues colossales en plâtre, sur piédestaux en bois.

Une statue, imitation de porphyre.

Dixième pièce. Deux bas-reliefs faisant pendant aux autres, mais de sujets différents.

Une statue en marbre représentant l'Abondance maritime; piédestal en bois.

La Gloire mondaine, piédestal *idem.*

L'Abondance terrestre, avec piédestal *idem.*

Hercule, de même.

Cérès, de même.

Un Enfant en marbre blanc, d'un pied de haut sur un de long, assis, tenant une guirlande de fleurs.

Deux bustes en marbre, un noir, l'autre porcelaine; ce sont deux idoles.

Une statue colossale en plâtre, copie de la Cléopâtre, sur piédestal en bois.

Onzième pièce. La Foi couverte d'un voile, école de Firmin, ou de lui-même, en marbre blanc.

Une Femme inconnue, piédestal en bois.

Vénus sortant du bain, enveloppée dans un drap; une moitié de cette œuvre est antique, et l'autre moitié moderne ; le piédestal est en bois.

Hercule, piédestal *idem.*

Apollon colossal en plâtre.

Douzième pièce. Jupiter, grandeur naturelle, en marbre blanc, piédestal en bois.

Jules César, piédestal *idem.*

César Auguste, piédestal *idem.*

Jules César, avec manteau sacerdotal, piédestal *idem.*

Quatre idoles égyptiennes en granit d'Égypte, originaux du paganisme, sur piédestaux pareils.

Six têtes en marbre blanc, sur six colonnes en bois, imitation de jaspe.

Cinq bustes divers.

Deux Faunes en plâtre, piédestaux pareils.

Deux Idoles en plâtre, imitation, sur piédestaux en bois.

Vitellius, buste en plâtre.

Un groupe en plâtre : deux Enfants luttant pour une palme; piédestal en bois, avec un tablier en marbre blanc, représentant Daphné poursuivie par un satyre.

Treizième pièce. Ganymède enlevé par l'aigle, statue moyenne, en marbre blanc; antique original manquant d'un bras, que Pons déclare ne devoir pas être remis.

Vénus, dans les mêmes proportions.

Léda avec son cygne.

Diane, du même genre.

Quatorzième pièce. Bas-relief en marbre blanc : le Sauveur, avec bordure en bois.

La tête d'Olympia, bas-relief.

Bas-relief ovale : un Saint emporté par des anges.

Bas-relief de trophées militaires, ayant quatre pieds de long sur trois de haut.

Deux bas-reliefs représentant deux Lions.

Un buste du roi Philippe V, sur piédestal en marbre noir, avec ornements dorés.

Son épouse, Isabelle, buste pareil.

Louis Ier, leur fils, *idem.*

L'Épouse de celui-ci, *idem.*

Jules César et Auguste, statues en plâtre, sur piédestaux en bois.

Daphné, statue pareille.

Deux Muses.

Quinzième pièce. FONTAINE DES COQUILLES. Deux vases en pierre, avec couvercle.

Hercule et Jupiter, statues avec leurs niches, tout en plâtre.

Quatre bustes, imitation de marbre, sur piédestaux en bois.

Seizième pièce. GALERIE DES IDOLES. Deux Satyres en marbre blanc, les queues entrelacées avec les bras et les jambes ; figures pour fontaines.

Deux Lions assis, la griffe sur un écusson ; destinés au même usage.

Bas-relief d'un mètre : Bataille romaine.

Autre : un Chien et un Sanglier modernes.

Autre : un Chevreuil et sa femelle.

Autre : la Charité.

Autre : Jésus et sa Mère.

Autre : saint Sébastien percé de flèches.

Autre : l'Annonciation de la Vierge.

Autre : le roi Philippe V.

Autre : les Jeunes Filles de Corinthe ; origine de l'ordre corinthien.

Autre : Diane, Vénus, Endymion, et suite.

Autre : Laocoon, ses serpents, et l'Amour en pleurs.

Quatre urnes sépulcrales, petites.

Deux bas-reliefs en marbre, représentant diverses figures et des satyres.

Quatre autres représentant des ornements.

Deux autres sur des piédestaux, représentant Diane, trois figures antiques, un enfant et un chien.

Autre, l'Enlèvement des Sabines.

Trente-trois bustes de différentes grandeurs, en marbre et autres matières; ils sont endommagés.

Vingt-neuf têtes, *idem*.

Trente-deux en relief, *idem*.

Bacchus, petite statue.

Trois figures cassées; on ne sait quels personnages elles représentent.

Une tête de Vestale.



NOTICE DES PRINCIPAUX TABLEAUX QUI SE TROUVENT DANS CE PALAIS.

DANS LA GALERIE HAUTE. — EN ENTRANT PAR LA COUR APPELÉE DU FER A CHEVAL (HERRADORA).

Première pièce. Un grand tableau, des Poissons. Auteur ignoré.

Autre : un Chevreuil mort, attribué à Sneider.

Quelques tableaux de la vie du Seigneur; d'autres de l'école flamande, représentant un Billard, un Salon de coiffeur, etc.

Deuxième pièce. Quatre grands paysages, attribués au Poussin.

Grand tableau : la Mission d'Eliézer, domestique d'Abraham, offrant à Rébecca les présents de noce. École française, ayant du prix.

Beaucoup d'autres tableaux de la vie du Christ.

Troisième pièce. Tableau de Notre-Dame-de-la-Visitation et saint François de Sales; la Vierge approuve la fondation du saint. École française.

Ecce homo, attribué à Greco.

Un tissu de fleurs soutenu par des enfants, attribué au Titien.

Deux grands portraits entiers de l'infant don Philippe, duc de Parme, et de son épouse, Marie-Thérèse d'Autriche, fille de la célèbre Marie-Thérèse; à cheval, ayant à leurs pieds la ville de Parme et la rivière de laquelle elle tire son nom.

Quatrième pièce. Quatre médaillons à l'huile, représentant des passages de la vie de Jésus : 1° Jésus chassant les vendeurs du temple; 2° Jésus sur le point d'être lapidé, pour avoir prophétisé la ruine du temple; 3° la Vierge retrouvant son fils avec les docteurs; 4° le Paralytique guéri par Jésus. On les attribue à l'école italienne.

Au-dessus de deux portes, deux tableaux, dont l'un représente la Cananéenne, et l'autre, Jésus priant dans le jardin. Auteur ignoré.

COUR PRINCIPALE.

Antichambre des pièces à tentures de soie. Tableau portant une corbeille renversée par un enfant, et une femme qui veut le battre. C'est de l'école flamande.

Dessus de porte; Office rempli de comestibles, volailles, gibier, poissons, etc.; un Maître d'hôtel coupant un jambon.

Le Rapt de la nymphe Europe, copie de Paul Véronèse.

Vue de l'assassinat de César par Brutus et Cassius, au sortir du sénat.

Perspective du temple de Saint-Jean-de-Latran à Rome, avec les tombeaux des papes.

Deux grands tableaux : la Naissance du Seigneur et l'Adoration des rois, avec verre. École italienne.

Tableaux de l'école flamande : Blanchisseuses, Chasseurs, paysages.

Grand tableau de la Vierge assise.

APPARTEMENT DES GARDES DU CORPS.

Seule pièce. Dessus de porte; plan de la promenade de Mexique.

Plan topographique des jardins de ce site royal.

Lucrèce se poignardant après l'attentat de Tarquin. On l'attribue à l'école italienne.

Portrait entier du cardinal Cisnéros.

Différents tableaux le long du mur, représentant la vie de Jésus.

Une tête très-belle, que l'on croit être celle d'un peintre de l'antiquité.

Dans le fond de l'oratoire, on voit un tableau de la Sainte Famille.

Deux urnes en cristal, contenant des figures en cire qui représentent la Vierge et saint Paul faisant pénitence.

Dans la pièce contiguë au salon de réception, on voit une gravure qui représente la Translation funèbre du cadavre de Marie-Louise, femme de Charles IV, depuis la basilique libérienne jusqu'à l'église de Saint-Pierre.

Honneurs funèbres rendus, dans l'église du Grand-Saint-François de Madrid, à Isabelle de Bragance, épouse de Ferdinand VII.

Autres honneurs rendus à Rome, par l'ambassade espagnole, à Marie-Isabelle de Bragance, dans l'église de Saint-Ignace.

Gravure-portrait de don Juan VI de Portugal.

Petits cadres de paysages.

GALERIE DU CABINET RETIRÉ.

Petit cadre fait à la plume, représentant la Vierge; objet d'un grand mérite.

PIÈCE APRÈS LE CABINET.

Le plafond présente des costumes de Ségovie et quelques personnages du temps; il est peint par Jean Galvez, peintre du roi en 1832.

PIÈCE QUI CONDUIT A LA GALERIE BASSE.

Six copies de Lebrun, passages de l'histoire de Charlemagne.

Une copie du célèbre tableau de la Perle de l'Escorial, faite par le frère Joseph, moine du monastère des Saints.

La Visitation de la Vierge, copie de Raphaël.

La Vierge à la Chaise, copiée par le même moine à l'Escorial.

Beaucoup de tableaux au pastel et sur cuivre, représentant des traits de la vie de Jésus. On les attribue aux princes et aux infants.



COURTE NOTICE SUR LES MANUFACTURES ROYALES DE CRISTAUX.

Peu de temps après la fondation de cet établissement royal, Philippe V, voulant l'embellir de plus en plus, et améliorer le sort des habitants de l'endroit, en fit une manufacture de cristaux, qui a subi bien des changements et des vicissitudes. Nous allons en faire rapidement l'historique, pour arriver à sa situation présente.

Les premiers maîtres, pour les cristaux ouvrés, furent des Français; pour les demi-fins, des Allemands; et le commerce en tout genre fut dirigé par un Anglais, appelé Simon Brun. Après eux, et jusqu'à la mort du roi Ferdinand VII, chaque manufacture eut un directeur spécial et exploita tous les genres, ce qui fut d'un grand rapport pour le trésor royal. Elles possédèrent, jusqu'en 1833, huit graveurs, quatre tailleurs, un grand nombre de fondeurs, ainsi que beaucoup d'ouvriers et d'apprentis. Ces différentes classes d'ouvriers travaillaient pendant six heures et demie, et se

remplaçaient les uns les autres, en sorte que le travail ne cessait jamais. Dans la manufacture du demi-fin, on ne travaillait que de deux jours l'un. Il y avait, pour la préparation des matériaux, des offices qui existent encore, et l'établissement compte aujourd'hui cent cinquante ouvriers.

Il y a trois fours, dont l'un est destiné aux vitrages, et les ouvriers sont Français; un autre pour carafes, moitié desservi par des Français, moitié par des Espagnols; un troisième pour toutes pièces, composé comme ce dernier. On y fabrique des objets de prix, du plus beau cristal du royaume, sous la direction de l'intelligent M. Diego Fernandez Segura. L'atelier des graveurs n'a aujourd'hui que deux ouvriers, parce que le poli et la taille, en 1845, ont été placés dans un atelier à part, où, au moyen de nouveaux tours, au nombre de trente, on agit par l'eau, et les ouvriers y taillent et polissent avec une grande commodité et beaucoup de perfection. La grande roue du tour moud toute espèce de matériaux, grès, béryl, cristal de roche, etc., qui, avec le vermillon préparé séparément, entrent dans la composition du cristal. Il y a en outre des moulins pour d'autres matières, et qui sont mus par des chevaux.

Il y a dans l'établissement trois dépôts ou magasins pour les produits de ses manufactures, et l'on y vend en gros et en détail, à des prix modérés.

Depuis 1838, on a établi des petits fours, appelés les *carguesas*, où l'on prépare le bois pour le faire sécher à petit feu, afin de le rendre plus propre aux grands fours.

Dans un atelier appelé *caudilon*, au moyen d'une flammo produite par l'huile, allumée à l'aide d'un soufflet par un seul ouvrier, on fabrique de petits ouvrages, tels que vaisseaux, chiens, brebis, canards, cupidons, lapins, cerfs, toute espèce d'animaux et de jouets, pour enfants et étagères; enfin on y construit des baromètres, thermomètres, pèse-liqueurs, et beaucoup d'autres objets utiles et agréables.

Dans le four des carreaux, on travaille tant qu'il y a de la matière, dans autant de creusets qu'il y a d'ouvriers; ils sont six, trois par côté, à douze heures de travail par jour.

Dans celui des carafes, on travaille onze heures. Si l'ouvrage est grossier, le creuset tient plus longtemps et la journée est plus longue ; s'il est plus fin, il finit plus tôt. Dans le four général, pour tout faire, on travaille dix heures, soit de nuit, soit de jour.

On peut assurer que la manufacture de cristaux de Saint-Ildefonse est la meilleure d'Espagne ; elle est très-bien tenue ; le directeur remplit en même temps les fonctions d'administrateur. Les ouvriers, sans compter les bûcherons employés à la coupe du bois, ni les conducteurs des matériaux, composent environ deux cents familles, toutes très-bien rétribuées ; ce qui fait que cette population, qui renferme tant de trésors, a repris sa splendeur passée. Enfin, cette belle manufacture est dignement soutenue par la société de MM. *Fagoaga*, *Ceriola* et *Carriqueri*, qui n'épargnent aucun sacrifice pour qu'elle atteigne et surpasse même les plus renommées chez les nations étrangères.



TAXE DES STATUES DU JARDIN, ÉTABLIE LORS DE L'EXÉCUTION TESTAMENTAIRE DU ROI PHILIPPE V, EN 1748.

MARBRE.

CASCADE.

	Reaux de villon.
Statue de Bacchus	36,600
— de l'Amérique.	36,600
— de la jeune Afrique	36,600
— de Milon de Crotone	36,600
— de l'Été.	36,600
— de la Fidélité	36.600
A reporter. . .	219,600

	Réaux de villon
Report. . .	219,600
Statue de la Magnificence.	36,600
— des Gloires des princes.	36,600
— de Pallas.	36,600
— de l'Asie.	36,600
— d'un Rustre avec un Agneau. . .	36,600
— de l'Hiver	36,600
— de Diane.	36,600
— de Flore.	36,600
BERCEAU.	
Quatre statues de 27,300 réaux chacune. .	109,200
PARTERRE D'ANDROMÈDE.	
Neptune	36,000
Junon.	36,000
La Musique	36,000
Saturne	36,000
PLACE D'ANDROMÈDE.	
Le Poëme pastoral	36,600
Le Poëme lyrique	36,600
La Terre	36,600
Jupiter.	36,600
L'Eau.	36,600
L'Air	36,600
Le Poëme héroïque.	36,600
Le Poëme satirique, en plomb et étain. .	18,000
PREMIÈRE PETITE PLACE DES BERCEAUX AUX ALLÉES.	
Clio	28,500
Apollon et le serpent Pithon.	28,500
A reporter. . . .	1,096,800

Réaux de villon.

Report. . . 1,096,800

SECONDE PLACE.

Uranie.	28,500
Melpomène	28,500
Polymnie.	28,500
Calliope	28.500

PLACE APRÈS LES ALLÉES.

Thalie.	28,500
Terpsichore	28,500
Euterpe	28,500
Erato.	28,500

PLACE AVANT LA FONTAINE DES GRENOUILLES.

Une Chasseresse.	28,500
Une autre.	28,500
Une autre.	28,500
Une autre.	28,500
Latone dans la fontaine, avec Apollon et Diane	42,600

PARTERRE DE LA RENOMMÉE.

Daphné fuyant Apollon.	30,000
Apollon poursuivant Daphné	30,000
Atalante	30,000
Groupe de Mercure et trois figures. . .	63,000

FONTAINE DE POMONE.

Deux Lions	6,000

A reporter. . . 1,640,400

	Réaux de villon.
Report. . . .	1,640,400
Un Faune.	15,600
Une Bacchante	15,600
Une autre.	15,600
Un Satyre.	15,600
Total en réaux.	1,702,800

Il y a quatre mille seize tuyaux en fer battu, de différentes dimensions, placés pour le jeu des fontaines; et il en restait en réserve, à la mort de Philippe V, mille deux cent trente-deux, qui ont été employés au fur et à mesure qu'il l'a fallu.

La valeur des fontaines n'a pu être marquée, parce que les experts, après la mort du fondateur, ont déclaré ne pouvoir les taxer.



NOTICE DES PRIX DE REVIENT DES FONTAINES ET FIGURES CONSTRUITES DU 1er SEPTEMBRE 1728 AU 31 JANVIER 1733.

Il ne s'agit ici que des figures en plomb et en marbre, avec leurs grands et petits moules, moulées en biscuit ou en plâtre, ou plomb et étain, soudées, réparées, ciselées et mises en place.

	Doublons.
Fontaine de la Renommée.	3,850
— de Lucine et Atalante	1,000
Leurs piédestaux, de 230 doublons chacun.	460
Fontaines de Daphné et d'Apollon. . . .	1,000
Huit vases, placés sur le parterre de la Renommée	1,960
A reporter. . .	8,270

	Doublons.
Report.. . .	8,270
Leurs piédestaux.	400
Quatre bancs de ce parterre, de 79 chacun.	316

HUIT ALLÉES.

Fontaine	de la Terre avec ses lions. . .	1,950
—	de Neptune	1,950
—	de Cérès	1,950
—	de Saturne	1,950
—	de la Victoire.	1,150
—	de Minerve	1,150
—	de Mars	1,150
—	d'Hercule.	1,150
Piédestal du groupe du centre de la place.		226
Groupe de Mercure enlevant Psychée. . .		850
	Total en doublons.	22,462



CONCLUSION DU SUPPLÉMENT.

Des évaluations que nous venons de donner, on peut conclure que des millions incalculables sont enfouis dans ces demeures et ces jardins royaux. Il est certain que, lorsque l'étranger contemple avec admiration ces ouvrages gigantesques, l'orgueil national écoute avec satisfaction l'aveu de son étonnement; mais l'Espagne pourrait être bien autrement fière, si les sommes immenses consacrées à ce luxe stérile, et qui PROVIENNENT TOUJOURS DE LA SUEUR DES MASSES POPULAIRES, eussent été employées à fonder par tout le pays de grands établissements de bienfaisance publique, des maisons de correction, des colléges d'éducation gratuite, de larges chaussées,

des ponts solides, des routes, des canaux, enfin tout ce qui contribue à la prospérité nationale, sans oublier surtout, pour un pays qui a tant de colonies et sept cents lieues de côtes, une flotte respectable qui eût permis à la marine espagnole d'être toujours ce qu'elle fut autrefois, c'est-à-dire la première du monde. Si l'on avait ainsi utilisé les ressources de la nation, elle serait aujourd'hui puissante et prospère, et ne présenterait pas l'affligeant spectacle de la misère du peuple contrastant avec la magnificence des rois, qui, plongés dans la mollesse, se laissent bercer aux souffles de la flatterie ainsi qu'aux murmures des sources de leurs délicieux jardins, tandis que le malheureux artisan gémit en vain sur la source des maux et des larmes de sa famille, et n'entend autour de lui que les murmures de la faim, parce que le salaire qu'il obtient par son travail ne suffit pas à ses besoins, et que bien souvent encore ce prix si chétif de ses fatigues lui est arraché par la main de fer d'un *système tributaire*, imaginé sans doute par un ministre au milieu des vapeurs d'une répugnante orgie.



CHAPITRE IX.

LE SERGENT ET LA REINE.



Nous avons conduit l'histoire de Marie jusqu'au 15 août 1836, jour où cette malheureuse enfant s'enfuit de l'hôtel de sa protectrice pour rentrer dans le sein de sa famille.

Il nous faut à présent revenir au 12 du même mois, pour tracer un résumé des graves événements politiques de *la Granja*, où se trouvait alors la reine régente.

L'insurrection s'était déjà étendue sur toute la métropole, et sa

voix puissante ne devait pas tarder à retentir sous les voûtes du palais. Elle y trouva enfin un écho, et la liberté fut sauvée [1].

Il était dix heures du soir lorsque la garde royale, casernée dans Saint-Ildefonse, proclama aussi la constitution de 1812. Les soldats, pleins d'un ardent enthousiasme et guidés par leurs sergents, se répandirent dans toutes les rues, poussant des vivats à la charte de Cadix.

Les chefs de l'insurrection, cédant à des sentiments nobles et généreux, loin de souiller ce mouvement, le plus glorieux qu'ait produit la révolution espagnole, puisqu'il empêcha le trône de devenir la proie d'un prince proscrit, aimèrent mieux chercher le salut de la patrie dans la conviction du chef de l'État, que dans la violence et le désordre. Une commission des braves sergents fut donc nommée ; et, présidée par le courageux Higinio Garcia, elle demanda audience à la reine régente.

Cette audacieuse requête, ainsi qu'on devait le prévoir, rencontra l'opposition des courtisans et des chefs ambitieux, dont la plupart avaient gagné leurs grades dans de coupables révoltes, et qui maintenant appelaient ce mouvement une dégoûtante émeute, sans doute parce qu'elle avait pour chef un *humble sergent*.

Ce n'est pas nous qui serons jamais les avocats de l'insurrection de la force armée ; mais si quelquefois elle a pu être l'expression de la souveraineté nationale, on ne saurait mettre en doute

[1] Les révolutions ne reconnaissent ni lois, ni classes, ni prérogatives, ni règlements ; elles ne voient que des individus, des citoyens soulevés ; elles ne respectent ni autorités établies, ni hiérarchies ; elles ne tiennent aucun compte du militaire, du prêtre, d'un état quelconque, et bien souvent (comme à Paris en 1830), pas même du roi. Elles n'ont d'autre règle que celle que leur prescrivent les lois providentielles, infiniment supérieures à toutes les autres. C'est pour cela que l'événement de la *Granja*, s'il est un grand crime considéré isolément et dans l'état ordinaire des choses, dans une crise révolutionnaire comme celle qui avait lieu, il est l'effet naturel d'une explication nécessaire. Tout est dit par un mot : Les sergents de la garde qui abandonnèrent la reine régente et lui firent hardiment connaître l'opinion de l'armée et du pays, étaient l'écho naturel et fidèle de ce pays et de cette armée, puisque l'un et l'autre approuvèrent, louèrent, et même exaltèrent la démarche après l'accomplissement du fait. Oubliant qu'ils étaient soldats, et se rappelant uniquement qu'avant tout ils étaient citoyens espagnols, ces braves militaires rendirent un grand service à la nation, et un autre non moins grand à la reine.

(FLOREZ, *Histoire d'Espartero*, t. 1, p. 339.)

que ce ne fût lorsque le patriote Garcia eut le courage de la conduire.

A-t-on si tôt oublié le sens de la devise de ces jours terribles? elle était ainsi conçue : *La puissance du gouvernement ne s'étendait pas au delà de ce qu'il pouvait apercevoir du haut des tours de Sainte-Croix.*

Si le pouvoir se trouvait acculé dans ses derniers retranchements, si l'Espagne entière s'était prononcée contre ses tendances et contre ses excès, pourquoi juger avec tant de rigueur la conduite du brave qui se rendit l'interprète de la volonté unanime de sa patrie?

L'énergique Garcia, le soldat disgracié qui est mort dans l'indigence parce que, maître de son avenir, il n'a eu que l'ambition de sauver sa patrie, et n'a pas voulu mendier la récompense due à son dévouement; Garcia, disons-nous, se présenta alors à la reine, la tête haute, le cœur pur, et eut le noble courage d'arracher le masque à l'hypocrisie.

— Madame, dit-il d'un ton ferme et respectueux, Votre Majesté, entourée de flatteurs, ne peut entendre la voix de la vérité; je viens vous l'apporter au nom de mes compagnons d'armes, jaloux d'obtenir le salut de notre patrie.

— Parle, lui répondit la reine, ne pouvant dissimuler son indignation. Que veulent les rebelles?

— Madame, les rebelles veulent ébranler le trône de votre auguste fille, et le plonger dans un abîme sans fond.

— Audacieux soldats!

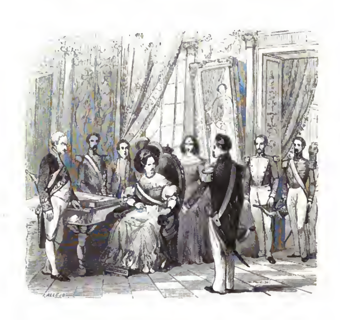
— Mais, madame, ce n'est pas nous qui sommes les rebelles; la volonté unanime d'un grand peuple n'est jamais une rébellion. Les rebelles ne peuvent être que ceux qui s'opposent à sa volonté souveraine.

— Explique-toi.

— Je dis encore une fois, madame, que ce n'est pas nous qui sommes les rebelles, et que ce sont plutôt vos perfides conseillers. La nation entière veut être libre, et ce serait en vain qu'on voudrait opposer des digues au torrent impétueux de sa volonté. L'armée espagnole réclame cette liberté qui lui fut promise sur les champs

de bataille de la Navarre[1], et pour laquelle elle a combattu et combattra toujours avec courage et constance, sans que jamais la fatigue, la faim et le dénûment la fassent faiblir un instant. En un mot, madame, moi, qui dès ma plus grande jeunesse n'ai appris qu'à verser mon sang pour mon pays, et qui ne connais pas le langage astucieux par lequel les courtisans savent s'attirer vos sourires en vous trompant; moi, avec la rude franchise d'un vétéran dont le cœur bat toujours pour la patrie, je viens vous dire que, si vous voulez sauver le trône de votre fille, il faut, sans délai, proclamer la constitution de Cadix.

— Impossible! s'écria la reine avec énergie. Et toi, militaire



[1] Lorsque les insurgés s'approchèrent du palais, ceux qui le gardaient en fermèrent les portes et voulurent le défendre; mais la reine-mère, qui était instruite des événe-

insolent, qui oses te présenter devant moi, as-tu oublié les devoirs sévères que tes règlements t'imposent?

— Je n'ai rien oublié, madame ; mais, avant tout, je suis citoyen espagnol ; je suis soldat, mais soldat de la patrie, défenseur de sa liberté, et non point l'agent d'un gouvernement oppresseur. Si j'ai osé me présenter ici, ne croyez pas, madame, ne croyez pas que le luxe fastueux de votre palais m'y ait attiré; l'asile de l'indigence a pour moi bien plus d'attraits que les éblouissants oripeaux de cette somptueuse enceinte, et je n'ai d'autre ambition que celle de contribuer au bonheur de l'Espagne. L'idée de venir dire la vérité... la vérité sans les perfides atours dont se pare le langage de l'hypocrisie; l'idée que cette vérité, j'allais la dire à une dame auguste qui, du haut de son trône, a su tendre une main bienfaisante au malheureux exilé : voilà ce qui a vaincu ma répugnance à venir fouler ces pavés de marbre, et voir de près ces lambris opulents... Car mon palais, à moi, madame, c'est le champ d'honneur... mes spectacles, les combats... mes flatteries, les sifflements des balles meurtrières... et mon idole, la liberté du peuple espagnol. C'est donc au nom de ce

ments, voulut connaître par elle-même les vœux des révoltes, et à cette fin elle ordonna que la commission lui fût présentée dans son cabinet même. Cela se fit ainsi, et le sergent-major Garcia, au nom de tous les soldats de la garnison, parla à la reine d'un ton à la fois énergique et respectueux, et lui assura que les troupes ne seraient satisfaites qu'autant qu'on leur donnerait *la constitution qui leur avait été promise dans les champs de la Navarre.* Ce soldat orateur faisait partie du régiment qui s'était le plus distingué dans les combats du nord. La reine accueillit cette requête avec inquiétude et déplaisir, et eut le noble courage d'opposer des objections à ce qui n'entrait pas dans ses vues; mais elles se trouvèrent débattues et détruites dans un vif dialogue, à la fin duquel elle fut persuadée que si c'était un tort que d'accepter la constitution, il y avait un grand danger à la rejeter. Il était trois heures du matin lorsque la reine Christine signa son serment, arraché par la violence suivant quelques opinions, et selon d'autres, résultat de la conviction qu'elle venait d'acquérir que c'était le seul moyen de sauver le pays et le trône de sa fille. L'audacieux sergent s'était présenté avec l'entraînement sympathique qui caractérise la simplicité du sentiment. Il fit un rapport fidèle de l'état de la nation, et la reine y vit que, trompée par la presse ministérielle, si elle persistait dans le système suivi jusque-là, elle s'exposait à perdre à la fois cette belle renommée qu'elle s'était acquise en donnant l'amnistie, et le trône d'Isabelle.

(*Chronique contemporaine*, t. III, p. 157.)

peuple si honnête et si brave que je vous répète qu'il n'y a pas d'autre moyen de salut que la constitution de 1812. Ceux qui vous conseillent différemment sont des traîtres qui vendent le trône de votre auguste fille. L'Espagne entière s'est soulevée contre l'aveuglement de vos ministres... les hommes qui vous disent autre chose sont de vils imposteurs. La nation en masse a déjà manifesté hautement sa volonté... et ceux qui méprisent sa voix puissante... ceux-là, dis-je une fois encore, sont les vrais rebelles... les insurgés coupables.

Et, en effet, Garcia était l'interprète de la volonté nationale, puisqu'il ne restait déjà plus en Espagne un seul bourg, une seule chaumière qui ne vît flotter le majestueux drapeau que l'orgueil national implantait sur les tours de Cadix au bruit du canon qui avait fait reculer l'Europe tout entière.

Le 26 juillet, une assemblée gouvernementale avait, à Malaga, proclamé la constitution de 1812; l'écho de ce cri sauveur avait retenti le 29 à Cadix, et le 30 à Séville et à Grenade. Le 31, Cordoue s'était soulevée, et le 1er août, l'Aragon en masse, poussé par l'immortelle Saragosse, avait arboré la même bannière. Le 3, Badajoz, et avec lui toute l'Estramadure, avait suivi cet exemple. Le 8, Valence secoua le joug; Alicante, Murcie, Castellon et Carthagène en firent autant le 11; et enfin, au cri de Barcelone, le 13, la Catalogne se rangea sous le drapeau de l'insurrection; en sorte que, dès ce moment, toute l'Espagne s'était affranchie du despotisme.

Les énergiques paroles du sergent, quoique dépourvues des fleurs de la rhétorique, brillaient de tout l'éclat de l'éloquence du cœur.

Cette entrevue solennelle entre un pauvre sergent qu'inspirait l'amour de la patrie, et une reine courageuse que les conseils de son entourage poussaient à la résistance, dura plusieurs heures. Mais les arguments que la vérité fournissait à l'orateur populaire furent si puissants, si décisifs, si énergiques, que la reine, cédant enfin à la conviction, signa, à trois heures du matin de cette même journée du 13, le décret suivant :

COMME REINE GOUVERNANTE D'ESPAGNE, J'ORDONNE ET COMMANDE QUE

LA CONSTITUTION POLITIQUE DE 1812 SOIT REMISE EN VIGUEUR, JUSQU'A CE QUE LA NATION, REPRÉSENTÉE PAR UN CONGRÈS, AIT PU EXPLICITEMENT MANIFESTER SA VOLONTÉ OU ADOPTER UNE AUTRE CONSTITUTION ANALOGUE A SES BESOINS.

Ce décret fut le complément du triomphe de la souveraineté nationale.



FIN DE LA SIXIÈME PARTIE.



SEPTIÈME PARTIE.

TOUTE PROMESSE EST SACRÉE.

CHAPITRE I.

LE CONDAMNÉ EN CHAPELLE [1].



Dans un pauvre réduit, on voyait un autel sur lequel était un crucifix, éclairé par deux bougies vertes.

Un homme exténué, dans une complète immobilité, écoutait les paroles de consolation qu'un prêtre lui adressait.

Deux frères de *Paix et Charité*, les yeux baignés de larmes, contemplaient cette scène déchirante.

Anselme l'*Intrépide* avait déjà passé près de soixante-douze heures dans ce séjour de douleur et de repentir, et cette longue agonie s'était écoulée pour lui sans une plainte, sans un signe extérieur de souffrance ou de désespoir.

[1] En Espagne, tout condamné à mort, avant l'exécution, passe trois jours enfermé dans une chambre où se trouve un autel portant l'image du Christ; c'est là qu'on le prépare spirituellement à mourir, et il n'en sort que pour aller à l'échafaud.

Quoique le règlement autorise à servir au condamné, dans ces funèbres instants, tous les mets qu'il peut désirer, ce ne fut qu'à force de prières et de sollicitudes de la part des assistants que cet homme courageux put se résoudre à prendre quelque nourriture.

Au milieu de tout cet appareil de mort, l'esprit du malheureux ne faiblissait pas un instant. Sa figure était pâle, décharnée; le sourire avait entièrement disparu de ses lèvres livides, et un regard vague et sans objet indiquait l'impassibilité de son cœur.

Il avait fait une confession générale, et, calme et résigné, il attendait sa dernière heure.

. . . .

La dernière heure ! L'idée qu'il n'y a pas un être dans la nature qui puisse éviter le terme fatal de l'existence, bien que triviale et commune, n'en est pas moins effrayante ; et quoique mille fois mise en évidence par la philosophie, elle n'est jamais inutilement représentée à l'homme, puisqu'il s'efforce de l'oublier sans cesse, sans songer qu'elle suffit souvent à le rendre supérieur à sa destinée, à lui faire conserver une tranquillité imperturbable dans l'esprit et dans le cœur. En effet, malgré le court espace qui sépare le berceau du cercueil, l'homme se livre à ses folles passions comme si la vie devait être éternelle ; et ses illusions le poussent à se créer des ambitions insatiables, qui le conduisent à la mort à travers des sentiers tortueux, sans que jamais, même en atteignant le but désiré, sa soif puisse se trouver assouvie. L'orphelin abandonné porte envie au bonheur ineffable de celui qui reçoit les caresses paternelles. « Oh ! s'écrie-t-il avec candeur dans son isolement, si je pouvais connaître les auteurs de mes jours, s'il y avait dans le monde une main qui essuyât mes larmes avec la bonté d'un père, quel ne serait pas mon bonheur, malgré la misère qui m'accable ! Qu'elle doit être douce la consolation de pleurer sur le sein d'une mère, et comme on doit y oublier les plus rudes souffrances ! Dieu sait qu'il n'y a dans mon cœur que le seul désir d'embrasser un jour les auteurs de mon être ; et si un si grand bonheur pouvait exister pour moi, je ne changerais pas ma destinée contre celle du mortel le plus heureux, car la bénédiction de mon père me ferait regarder avec mépris les ri-

gueurs du sort, et suffirait à me rendre véritablement heureux. »

L'infortuné qui demande sa nourriture à la charité publique maudit le monde, où il est en butte aux privations de toute espèce. Il ne demande qu'un abri pour son corps décharné, un morceau de pain qui l'empêche de tomber sous les étreintes de la faim; c'est là toute son ambition : une hutte pour se garantir des rigueurs de l'hiver, un peu de travail pour ne pas subir la honte de la charité des autres. Ce n'est pas l'opulence, c'est la médiocrité qui excite son envie. Illusion! mensonge! Celui qui subsiste par un labeur honnête, qui s'assujettit à la volonté d'un supérieur, ressent toujours l'aiguillon d'un désir naturel qui le porte à convoiter une heureuse indépendance, terme qu'il regarde comme le bonheur suprême; et, quoique satisfait dans tous ses besoins, il s'agite et se tourmente pour obtenir cette situation qu'il envie à ceux qui la possèdent, et après laquelle il ne voit plus rien. L'obtient-il, a-t-il son propre foyer, son confortable, l'indépendance dont il était si jaloux : le luxe de son voisin, ses riches équipages, le retentissement de ses fêtes, lui font désirer de paraître aussi dans le monde, de s'y faire remarquer; et ce désir, devenu une idée fixe, un cauchemar, se change en une nécessité impérieuse qui lui rend l'existence pénible. La Fortune en fait enfin son enfant gâté; elle le comble de richesses, de titres, de jouissances, de plaisirs; pensez-vous qu'il va être satisfait et heureux? Délire! amère déception! Cet homme est mille fois plus malheureux que l'orphelin abandonné, que le mendiant qui quête son gîte et son pain, parce qu'il est de la nature humaine de ne jamais se contenter de son sort, et que plus l'homme s'élève, plus les hautes régions excitent son orgueil insensé, et agitent avec violence les mauvaises passions enfantées par l'ambition.

Et si les moyens que l'ambitieux emploie pour atteindre le faîte auquel il vise sont immoraux, comme il arrive souvent; si, pour s'élever, il pratique la fraude, la dilapidation et tant d'autres manœuvres dont se sert la cupidité, c'est alors qu'il est misérable et digne de pitié! Prenez-le au moment où il semble heureux de ses succès, mettez la main sur son cœur, et aussitôt vous la reti-

rerez, la sentant repoussée par les battements du remords que l'inévitable conscience y fait naître.

Concluons donc qu'il n'y a pas dans le monde de bonheur parfait; mais n'oublions pas que, dans cette courte traversée de la vie semée de tant d'écueils, l'homme trouve toujours une planche de salut : L'EXERCICE DE LA VERTU.

Malheureusement, on ne saurait dire que la vertu soit toujours suivie du bonheur. Les longues souffrances d'Anselme, de toute sa famille, les déchirantes douleurs de Marie, ne prouvent que trop que l'âme honnête peut être bien malheureuse; mais du moins, au milieu de ces grandes infortunes, elle a la tranquillité d'une conscience irréprochable, que le méchant ne connaît pas.

Voilà pourquoi, tandis que l'aspect de l'échafaud est effrayant, terrible pour l'homme qui, oubliant que l'heure présente peut toujours être pour lui LA DERNIÈRE, a lâché le frein à ses coupables appétits; l'innocent, quoique accessible aux impressions humaines, n'y voit que le terme de ses malheurs, sa séparation d'une société ingrate; et sa conscience lui montre la main de Dieu décernant au juste la récompense qu'il a méritée.

. . . .

On vint annoncer à Anselme qu'il devait faire son testament.

— Je ne possède rien, répondit-il froidement.

— Vous vous trompez, mon fils, reprit le confesseur; vous pouvez disposer du tiers des aumônes que l'on quête en ce moment afin de faire prier pour le repos de votre âme.

— Et pourquoi ne disposerais-je pas de tout? observa naïvement Anselme; avec cet argent, mes enfants n'auraient peut-être pas besoin de recourir à une pitié déshonorante; ma pauvre aveugle en a bien plus besoin que mon âme : les âmes n'ont que faire d'argent.

— Mais il le faut pour les messes que réclame votre salut.

— Les messes !... c'est vrai, les messes coûtent de l'argent, et cet argent, que le supplicié paye de sa vie, doit plutôt engraisser les prêtres que nourrir ses enfants. Pardon, pardon, mon père; je reconnais que j'ai tort en ce moment de me jeter dans un pareil labyrinthe. J'aurais voulu laisser à ma pauvre aveugle toutes les

aumônes que la charité publique fait pour moi... cela ne se peut pas... Ces aumônes sont destinées à payer aux prêtres... des messes pour le salut de mon âme... il faut bien y souscrire. Eh bien! alors, je lègue à ma pauvre Louise le seul tiers qui est à moi; mais, avant de marcher à l'échafaud, j'ai besoin de lui parler, mon père... je veux la voir... l'embrasser pour la dernière fois; je veux qu'elle puisse rester dans le monde avec la même tranquillité que j'emporte en la quittant pour toujours. Il y a si peu de choses dont je puisse être reconnaissant envers ce monde infâme!

— Quittez ces mauvaises pensées, mon fils... Dieu vous attend dans le ciel pour vous récompenser des souffrances de la vie.

. . . .

Elle était bien juste la plainte d'Anselme! il ne pouvait léguer à sa famille tout le produit des aumônes; il fallait que la plus grande partie fût destinée *aux messes*, *aux prêtres*, alors même que sa malheureuse épouse, ses pauvres enfants, portant sur le front le stigmate de l'infamie, restaient abandonnés à l'indigence et livrés au mépris!

C'est ainsi que l'aveuglement et l'injustice des hommes ne s'arrêtent pas à établir dans le monde des privilèges absurdes, opposés à la saine morale, et portent l'audace jusqu'à prétendre en rendre complice le Sauveur divin. Insensés! et vous ne frémissez pas à l'idée d'un sacrilége pareil? Vous voulez que ce Dieu de bonté, de générosité, de mansuétude, tende sa main protectrice à celui qui meurt dans l'opulence, par cela seul qu'il peut léguer de fortes sommes pour le salut de son âme; et qu'il refuse au pauvre sa grâce divine parce qu'il n'a pas le moyen d'obtenir que les ministres des autels prient pour lui! Vous pensez que, de même que dans ce monde corrompu les richesses donnent la mesure du mérite et de la vertu, Dieu, injuste comme vous, ne veut pas entendre les gémissements de la pauvreté! Votre fascination peut-elle aller jusqu'à croire que, parce que sur la terre on obtient tout avec de l'or, c'est aussi par de l'or que le salut des âmes s'achète dans le ciel? Mais c'est une absurdité ridicule; c'est donner à l'Être suprême vos lâches passions, votre égoïsme cruel; c'est un blasphème qui fait frémir. L'auteur divin de la nature est infini-

ment bon et miséricordieux, et, certes, la pauvreté et l'humilité ne peuvent manquer d'être les meilleurs titres à son amour. Et puisque les messes sont la meilleure voie de salut, pourquoi n'en point dire pour le pauvre? Parce qu'il n'a pas d'argent pour les payer? Vous croyez donc que Dieu est avare et va faire comme vous? Mais alors, c'est vous et non lui qui tenez la balance du salut! Qu'est-ce à dire? à celui qui, dans ce monde, a souffert toutes les horreurs de l'indigence, vous réservez encore une torture interminable dans les flammes du purgatoire ou dans les gouffres bitumineux des enfers? Et le ciel, ce ciel seul espoir de la misère et du malheur, vous le réservez pour vos richards?... Allons donc! vous voyez bien que c'est là un sacrilège infâme, une horrible prévarication!

Et que dire encore de l'effrayant abandon dans lequel les tribunaux laissent les enfants de celui qui meurt sur le gibet? Quelle autre ressource que le crime leur reste-t-il alors? Il ne leur suffit pas de pleurer jusqu'à la mort le méfait d'un autre, et de cacher dans la poussière leur front humilié, il faut encore que, malgré leur innocence, ils partagent le châtiment des fautes de leur père! Ils auraient beau être des modèles de vertu et de probité, la société ne les regardera pas moins comme les enfants d'un criminel mort sur l'échafaud! Et lorsqu'ils se voient honnir, mépriser, cracher à la face par leurs semblables; qu'ils ne peuvent trouver ni protection, ni travail, ni même une aumône pour assouvir la faim qui les dévore, peuvent-ils donc faire autre chose que de se vouer au crime? Et une fois le premier pas fait, la honte et la peur vaincues, comment ne s'acharneraient-ils pas, comme des bêtes fauves, contre une société qui les a si injustement repoussés? Voilà encore une des lamentables conséquences de la peine de mort...

Mais puisque la raison humaine n'en est pas encore arrivée à reconnaître que l'abolition de la peine de mort est la plus urgente des réformes à obtenir, c'est au moins un devoir d'équité que d'établir des asiles de bienfaisance en faveur des familles des condamnés à mort. Puisque la loi les a rendues *orphelines*, c'est à elle de remplacer le *père* qu'elle leur a ôté.

A propos des aumônes qui sont en Espagne du ressort du clergé, nous devons jeter un coup d'œil sur cette classe importante, dont on peut envisager l'existence et la situation sous deux aspects différents : le régime du *droit commun*, et celui de *protection*.

Sous le régime du droit commun, le clergé ne constitue pas un corps reconnu par la loi ; ses membres ne se distinguent des autres citoyens par aucune prérogative, et l'État ne leur doit ni temples ni salaire ; c'est à la générosité, ou plutôt à la piété des fidèles à pourvoir aux besoins du culte. Dans ce cas, et dans ce cas seul, il devrait être permis au clergé d'implorer la charité des fidèles, de leur demander son entretien, et même de les contraindre au payement des exercices pieux. Alors, il ne serait soumis à aucun devoir spécial envers l'État. Tout ce qui est permis aux autres citoyens le lui serait aussi. Tel est le système qui régit le culte aux États-Unis d'Amérique, et défendu aujourd'hui encore par Lamennais et Nachet [1].

Mais comme en Espagne l'Église est sous le système de *protection*, et que le peuple supporte un impôt considérable pour faire face aux besoins du culte et de ses ministres, il est du devoir de ces hommes privilégiés de remplir leur saint ministère avec une égalité parfaite pour tous les fidèles, sans exiger la moindre rétribution. Au surplus, on leur accorde encore des prérogatives et des immunités, comme honoraires, pour certains devoirs spéciaux qui leur sont imposés.

[1] « Il ne faut pas que l'Église soit dans l'État ; il faut encore moins que l'État soit dans l'Église... Il ne faut pas davantage que l'Église se dresse comme une puissance rivale dans l'État... Ce qu'il faut aux croyances, ce qu'il faut aux cultes, c'est la liberté du *droit commun*, avec la responsabilité devant la loi civile, pour tous les actes qui constituent une infraction à ses commandements... Ainsi ramenée dans les limites d'une faculté naturelle garantie par la loi, et soumise, dans ses écarts, à l'application des lois, la religion cesse d'être un instrument de servitude dans les mains de l'État, ou une arme offensive dans les mains de l'Église... Voilà quelle est la véritable loi des rapports des cultes envers l'État... Mais pour être en droit de réclamer le bénéfice du droit commun, on doit le vouloir entier, sans restriction, avec ses profits et ses charges... Agir autrement, ce ne serait pas faire effort pour rentrer dans le droit commun ; ce serait constituer le privilége dans la liberté, attenter directement à l'égalité, organiser les moyens d'une domination plus odieuse que celle de l'État, et préparer le despotisme par les mains de la liberté. » — NATCHET.

Entre ces deux systèmes, c'est aux nations à choisir. Celui du *droit commun* semble plus logique, et surtout plus propre aux époques où le zèle religieux est fervent. Celui de *protection* garantit mieux la paix sociale, est plus convenable dans ces temps de lamentable incrédulité, et c'est en effet celui que le chef de l'Église a préféré.

Nous répétons que l'on peut choisir entre ces deux systèmes; mais les confondre serait une absurdité monstrueuse. Comment, en bonne justice, permettre au clergé d'ajouter à ses priviléges l'indépendance des autres citoyens? Les avantages qu'il a comme corporation, les prérogatives individuelles dont il est gratifié, ses traitements, l'exemption du service militaire et d'autres charges qui pèsent sur le peuple, l'exercice de ses pieuses fonctions, sont incompatibles avec une indépendance absolue. Ce serait rétrograder vers le fanatisme de la théocratie despotique. La séparation complète, absolue, des ordres civils et religieux, est une nécessité de l'époque, une exigence du progrès des lumières. Partout où l'Église est devenue un pouvoir temporel, les plus éclatants abus, les scandales les plus graves, des désordres inouïs ont éclaté. Voyez plutôt les guerres dévastatrices de religion, ces scènes de sang par lesquelles le tribunal du saint-office souillait les autels du Sauveur! Rien de pareil dans les États qui renferment le pouvoir spirituel dans ses bornes légitimes. Cette vérité est à la portée de tout le monde; elle est populaire, elle est devenue une conséquence de l'époque actuelle, qui veut que la religion soit respectée, qui exige qu'on honore et protége ses ministres, mais qui leur défend de se mêler du gouvernement des choses terrestres, d'aspirer à un pouvoir qui n'est pas de leur ressort, et d'ambitionner des biens périssables, des trésors que les premiers apôtres méprisaient et enseignaient à mépriser.

L'Église ne manque pas de ministres qui ont la conviction intime de ces principes, de ministres qui se tiennent dans le cercle de leurs attributions spirituelles, et qui savent que c'est par ce moyen seul que leur état est grand et beau. Les devoirs que la religion leur impose sont tellement étendus, tellement importants, que tous les instants de leur vie suffisent à peine s'ils veulent s'en

acquitter avec dévouement. Ils ont bien assez à faire pour conduire les âmes à leur salut par la prédication et par l'exemple, sans s'embarrasser des soins des corps en s'exposant à se perdre eux-mêmes, en négligeant le royaume des cieux pour celui de la terre.

Aussi, voyez avec quel empressement toutes les classes du peuple recherchent l'homme honnête, le prêtre pieux qui se borne à ses devoirs spirituels, qui n'occupe la chaire que pour y enseigner la vraie morale; qui, comme l'a dit un philosophe de nos jours, ne s'érige jamais en tiers entre la femme et le mari, laisse apercevoir la vertu vivante, qui ne s'annonce jamais, et que cependant tout le monde découvre et recherche avec ardeur.

Malheureusement, il paraît qu'en Espagne il existe encore assez de mauvais prêtres, assez d'agents de l'*Ange exterminateur* qui veulent le pouvoir afin d'assouvir leur vengeance. Ces esprits perfides trouvent dans l'union d'Isabelle II avec leur *souverain facétieux* le marchepied de leur ambition. Ils savent bien, dans leur âme et conscience, que ce lien ferait couler de nouveaux torrents de sang espagnol; ils savent que les scènes effrayantes de mort et de désolation qu'ils ont provoquées naguère se renouvelleraient bientôt; mais ce n'est pas là ce qui peut arrêter leur audace... ce n'est pas le principe monarchique qui les pousse, c'est le désir d'arriver à tout prix à la domination universelle, à laquelle cependant ils ont renoncé par serment... Arrière, ignares!... les peuples connaissent les artifices de votre hypocrisie!

. . . .

— Ma femme!... ma femme!... je veux voir ma femme! répétait Anselme avec opiniâtreté.

Il n'y avait pas une larme dans ses yeux; il jouissait d'un calme effrayant, le calme de la stupidité au moment de marcher au supplice! Il appelait sa femme par instinct... Son cœur n'y était pour rien, car il y a des malheurs si atroces que tous les ressorts de la souffrance s'en trouvent brisés.

— Mon fils, lui dit le confesseur avec une douceur affectueuse, pensez-vous au coup que vous allez porter à votre épouse par

l'entrevue que vous souhaitez? Ne vaudrait-il pas mieux déposer dans mon sein vos confidences, et me charger de lui faire connaître vos dernières volontés?

— Oh! non, mon père, non, reprit Anselme; je veux la voir, je veux qu'elle entende mon dernier adieu.

— Puisqu'il en est ainsi, je ne m'y oppose plus. Je vais en faire demander la permission.

Le confesseur parla à voix basse à l'un des frères de la *Paix et Charité*, qui à l'instant même disparut.

Réconcilié avec Dieu, le malheureux Anselme entendit une messe avec un recueillement exemplaire, après quoi il reçut les saints sacrements et implora avec ferveur l'intercession de la Vierge divine.



Ces préparatifs funèbres donnèrent à l'épouse le temps d'arriver. On ne jugea pas convenable de lui faire connaître le sort terrible qu'attendait son époux, de peur qu'une pareille nouvelle ne la mît hors d'état de satisfaire aux vœux de la malheureuse victime. Aussi, loin de penser qu'elle allait recevoir le dernier baiser de son mari, la pauvre épouse, abusée par son cœur, reçut l'avis d'aller rejoindre son Anselme comme le signe précurseur de sa liberté. Ivre de joie, elle mit sa meilleure robe, ses plus frais atours, voulant que son mari la trouvât belle comme au temps de leurs heureuses amours.

— Je vais l'embrasser, se disait-elle avec ravissement; je vais l'embrasser après une si longue et si douloureuse absence. On dit qu'il y a des plaisirs qui tuent... Oh! ce n'est pas vrai, puisqu'il

est impossible que jamais un cœur ait éprouvé une joie plus vive, plus sincère, que celle qui maintenant maîtrise tous mes sens... C'est le comble du bonheur... je sens battre ma poitrine avec violence; mais cette anxiété fiévreuse, cette inquiétude haletante... elle ne tue pas; au contraire, c'est la vie qui revient avec l'oubli de tous les malheurs passés... c'est un baume céleste qui rend la vigueur à mes esprits, et qui, envahissant tout mon être, me redonne la jeunesse et le courage, comme l'eau bienfaisante redresse la fleur flétrie. Il me semble retrouver mon adolescence... je sens encore une fois l'émotion délicieuse que j'éprouvais toutes les fois que mon Anselme adoré m'approchait... Comme il était beau! Que de fois, couvert de sueur et de poussière, il venait déposer à mes pieds les lauriers qu'il avait cueillis sur le champ de bataille!... et moi j'en étais fière, parce qu'il n'y a, pour une jeune fille, rien de plus beau que de mériter la prédilection du guerrier intrépide, et de voir esclave de son amour celui qui porte sur son front la couronne qu'il a acquise en combattant pour la liberté de son pays. Je sens que tout l'enthousiasme de ces jours de bonheur agite de nouveau mon sein. Je vais revoir mon Anselme... revoir le jour, le soleil de ma vie, après une si longue, une si affreuse nuit!... Que sa joie sera vive lorsqu'il me pressera dans ses bras!... Oh! et lorsqu'il verra que j'ai recouvré la vue... il est capable d'en perdre pour un moment la raison!... Que nous allons être heureux... que notre vie sera douce... qui sait... peut-être vais-je l'emmener aujourd'hui même avec moi... Pourquoi n'en serait-il pas ainsi?... Son innocence devait être enfin reconnue; et pour toujours, pour toujours je vais le voir auprès de moi, de nos enfants... nos enfants! que leur joie va aussi être grande... nous allons tous en devenir fous... oui, fous de bonheur... car le bonheur, s'il ne tue pas, peut bien... Déjà même à présent, je ne sais ce que je fais... Je voulais paraître belle à mon grenadier, et voilà qu'avec cette idée je retarde l'instant de me trouver dans ses bras. Assez comme cela... il compte les instants, lui aussi... il a hâte de quitter sa prison; courons, courons l'enlever à ses geôliers!

Impatiente, empressée, elle se jeta dans la rue... elle atteignit

la chapelle... Grand Dieu!... la pauvre femme s'arrêta pétrifiée à l'aspect inattendu du funèbre appareil qui environnait son malheureux époux; puis elle courut se jeter dans ses bras, et resta un instant immobile contre la figure cadavéreuse de l'ami de son cœur. Cette ombre effrayante n'était plus le brave, l'arrogant Anselme... c'était le squelette d'un vieillard. De longues mèches grisâtres, tombant en désordre sur la face décharnée de ce martyr agonisant, avaient remplacé ces noires et belles touffes de cheveux qui couronnaient autrefois le front majestueux de cet honnête ouvrier, et ses yeux égarés semblaient méconnaître l'epouse qui le regardait avec épouvante.

Cependant, Louise, après cette violente secousse, revint de sa surprise, et, serrant de nouveau son mari dans ses bras avec délire, elle fondit en larmes.

Plus de voix, plus de paroles... l'angoisse avait tout étouffé.

—Pleure... pleure... malheureuse femme, murmurait Anselme, les yeux ébahis et attachés sur son épouse. Ton cœur est encore sensible aux malheurs de ce monde... le mien est froid comme la pierre sépulcrale... Serre-moi bien dans tes bras, bonne Louise. Moi... tu vois... je ne puis t'embrasser... ces lourdes chaînes, qui assujettissent mes mains, m'en empêchent... mais du moins... Louise... je puis encore te bénir... et je te bénis.

— Anselme!... mon Anselme! put s'écrier enfin la malheureuse; et à ces mots elle essuya ses larmes et jeta sur son mari un regard d'amour.

— Me trompé-je, ma douce amie? dit froidement Anselme. Tu n'es plus aveugle?

— Non, mon ami, non; et je n'ai pas seulement recouvré la vue, mais je puis encore te procurer un heureux avenir, grâce à la générosité des âmes charitables. Mais, mon Anselme, l'aspect de ce séjour me glace... l'état de ta santé me fait frémir... Quand donc seras-tu rendu à ta famille?

Pendant ce déchirant entretien, le confesseur et les frères de la Charité se tenaient à l'écart dans un angle de la chambre.

— Pauvre Louise, murmura Anselme avec un accent glacial, tu crois avoir recouvré la vue, et tu es plus aveugle que jamais.

— Le ton dont tu dis ces mystérieuses paroles... le calme horrible imprimé sur tous tes traits... me remplissent d'effroi.

— Oui... tu es plus aveugle que jamais... je le vois à ces ornements qui te parent... je le reconnais aux paroles qui sortent de ta bouche... Louise, il faut regretter ces bienfaits que tu dis tenir des âmes charitables... Charitables!... est-ce que tu crois que dans le monde il y a de la charité?... L'égoïsme est le seul mobile des actions des hommes... Méfie-toi toujours des apparences, car si l'on fait quelque bien, ce n'est que lorsqu'on peut en tirer quelque profit. Tout ce qui te semble de la générosité n'est que du calcul... les procédés les plus nobles en apparence ont été précédés des raisonnements de l'intérêt personnel. Rien n'est fait par humanité, et si par hasard il existe encore un cœur généreux, il lui est impossible d'obéir à son penchant, parce que la société le bafoue et prend sa vertu pour de la niaiserie... Je recommande Marie à ton amour maternel. Elle a été séduite... mais tu peux encore la ramener à la vertu.

— Mais que dis-tu, que dis-tu, mon ami? Marie n'a jamais manqué à ses devoirs; elle est toujours digne de notre amour... L'aisance dans laquelle nous nous trouvons ne provient pas d'une source déshonorante, tu t'en convaincras toi-même lorsque tu connaîtras nos bienfaiteurs. Tu les aimeras comme nous les aimons lorsque tu rentreras dans le sein de ta famille.

— Dans le sein de ma famille!... Malheureuse!... Mais tu ne sais donc pas que je ne retournerai plus auprès de vous?

— Grand Dieu! que dis-tu? chacune de tes paroles me glace d'épouvante.

— Tu ignores donc où l'on va me conduire? demanda Anselme avec l'impassibilité d'un mort.

— Où donc? cria Louise avec désespoir.

— Aujourd'hui même, on doit me conduire à l'échafaud.

— A l'échafaud!...

Et la malheureuse, comme frappée au cœur par la foudre, tomba à la renverse, tout à fait privée de sentiment.

Les frères de la Charité accoururent et l'emportèrent inanimée hors de ce funèbre séjour, sans que cette scène déchirante, qui,



dans d'autres temps, eût fait bondir l'âme du vertueux ouvrier, lui causât la moindre impression. Dans son étonnante indifférence, il se contenta de dire :

Pauvre femme!... elle éprouve encore des sensations... elle n'a pas, comme moi, épuisé la force de tous les ressorts du sentiment.

Dans cet instant, le bourreau se présenta, suivi des deux frères de la Charité, portant des flambeaux allumés et un plateau sur lequel étaient la tunique et le bonnet que l'on met aux condamnés. La victime endossa cet accoutrement funèbre, et l'exécuteur de la justice l'attacha avec la même corde qui devait l'assujettir au gibet; puis il se jeta à genoux et lui demanda pardon de l'acte qu'il allait commettre sur lui.

Comment croire, même en le voyant, qu'il y ait des hommes capables d'exercer une telle profession? Tuer lâchement ses semblables de sang-froid et impunément! Cet homicide commis au nom des lois nous paraît plus infâme que les attentats dans lesquels les grands coupables risquent leurs jours et leur avenir.

Onze heures et demie sonnèrent... Alors le prêtre, prenant le crucifix, s'écria :

— Allons, mon frère, partons!

— Partons, mon père, dit Anselme avec calme; et, d'un pas assuré, il sortit de l'appartement.

Au moment de traverser les galeries de la prison, ce courageux martyr se pencha à l'une des croisées qui donnent sur la cour où se réunissent beaucoup de prisonniers, et d'une voix ferme il leur cria :

— Adieu! mes amis; que mon exemple vous soit utile... et priez Dieu pour le salut d'un malheureux.

Puis il fit sa dernière prière devant l'image de la Vierge qui se trouve sous le portique, et se mit en marche, répondant avec calme et dignité aux exhortations des prêtres qui l'accompagnaient.

Ce funèbre cortége parvint à la place de *la Cebada*, ancien marché aux orges, où l'échafaud se trouvait dressé au centre d'un bataillon d'infanterie du régiment de la reine régente, sous les ordres du commandant don Juan Calvet.

La victime est au pied du gibet... Anselme lève la tête avec fierté... regarde sans émotion la place où il va rendre le dernier soupir, et monte les marches fatales d'un pas ferme et assuré; il s'assied froidement sur la terrible banquette et s'écrie d'une voix sonore :

— Citoyens, aimez votre patrie, défendez avec courage la liberté... et en m'accordant votre pardon... priez Dieu de me pardonner aussi!

Suspendons le récit de cette scène épouvantable. N'abandonnons pas dans une cruelle angoisse la malheureuse famille du patient; courons plutôt sous son toit; il est bien juste que nous sachions ce qu'elle fait dans ce moment si douloureux.



CHAPITRE II.

L'ÉPOUSE ET LE FILS.



A l'affreuse nouvelle qu'Anselme venait de lui apprendre, sa femme était tombée anéantie comme l'arbre frappé de la foudre, et les frères de la Charité lui avaient prodigué avec empressement les secours les plus efficaces. Quand elle reprit ses sens, elle se trouva ramenée dans sa demeure et confiée à l'amour de ses enfants, qui contemplaient avec anxiété le lamentable état de leur malheureuse mère. Bientôt après, se voyant seule avec eux, elle promena sa vue égarée sur tout ce qui l'entourait et voulut articuler quelques mots; mais ses efforts produisirent une nouvelle crise, qui fut suivie d'une profonde léthargie.

N'essayons pas de peindre cette scène, nous ne pourrions que la défigurer; car le dernier terme du sentiment n'a pas d'expression. Le désespoir de Rose et de Joachim, qui croyaient avoir perdu leur mère bien-aimée, était déchirant. Ce n'étaient pas des plaintes bruyantes comme le sont d'ordinaire celles des enfants : leur douleur était muette, mais visible dans tous leurs traits; l'épouvante les tenait fixés à la même place, mais leurs membres tremblaient avec précipitation, et les larmes ruisselaient abondamment de leurs yeux.

Ce silence dura peu d'instants; car, après l'effet du premier

coup, toujours terrible dans de pareils malheurs, la réflexion vint leur faire connaître le danger où était leur mère, et aussitôt des cris déchirants remplacèrent les larmes.

Manuel, qui se trouvait heureusement au logis par suite du chômage de l'imprimerie dans cette journée d'effervescence populaire, bien qu'aussi sensible que ses frères et aussi ému qu'eux en ce moment, possédait une force d'âme bien supérieure à la leur et à celle qu'on pouvait attendre de son âge.

— Rose, Joachim, — s'écria-t-il avec courage, — ne pleurez pas ainsi! ceci n'est qu'un évanouissement... Maman s'est trouvée mal, mais elle va reprendre ses sens... et il ne faut pas qu'elle nous voie pleurer... elle s'affligerait davantage, et tout serait perdu... Aidez-moi plutôt! Joachim, ouvre cette croisée... donnons de l'air à la chambre... Rose, vite... trempe ce coin de mouchoir dans du vinaigre... voyons!

Les deux enfants obéirent, et Manuel, frottant avec du vinaigre les tempes de sa pauvre mère et lui en faisant respirer l'odeur, vit son idée couronnée d'un plein succès : Louise ouvrit les yeux... et quelques instants après, d'une voix éteinte, elle dit :

Où suis-je? Est-ce vous, mes enfants?... Quel affreux cauchemar je viens d'avoir! Mes enfants, j'ai rêvé qu'on m'avait conduite à la prison de votre père.

— Mais, vous ne l'avez pas rêvé, ma mère, — dit Manuel avec simplicité; — vous venez de voir papa, et nous attendons avec impatience que vous nous donniez de ses nouvelles.

— Mon fils... que dis-tu? C'est donc vrai?... je suis allée à la prison de ton père?

— Mais oui, maman... et il a dû vous dire quel jour on lui rendra sa liberté.

— Sa liberté!... grand Dieu! ne m'abandonnez pas lorsque je retrouve mes souvenirs!... Oui, tout ce que j'ai vu est vrai... ce n'est pas un rêve!

— Maman, maman! que veulent dire vos mystérieuses paroles? Vous ne me répondez pas! Quand est-ce que mon père aura sa liberté? quand pourra-t-il quitter son cachot?...

— Manuel, tu es un homme, toi... tu ne faibliras pas comme

j'ai faibli, moi, misérable femme... il faut que je satisfasse à ta curiosité par les paroles terribles que ton père m'a fait entendre, et qui m'ont déchiré les entrailles... « Je vais quitter ces lieux aujourd'hui même, » m'a-t-il dit...

— Aujourd'hui même mon père obtiendra sa liberté! — s'écria Manuel sans laisser continuer la pauvre femme; — vous dites bien, mère, il y a des joies qui brisent l'âme tout autant que les plus grandes douleurs.

— Oh! malheureux! que dis-tu? des joies pour nous?... il n'y en a plus sur la terre! Prépare-toi à recevoir le coup le plus rude qui puisse t'atteindre jamais! Venez, mes enfants, embrassez-moi, et pardonnez à votre mère de n'avoir pas le courage de vous taire la plus affreuse catastrophe...

— Grand Dieu!... ces paroles... ce ton déchirant... ces larmes qui sillonnent vos joues... Oh! ma mère, vous me faites frémir!

— C'est vrai, — s'écria la pauvre femme en s'essuyant les yeux du revers de la main, — la source de mes larmes n'est pas encore tarie... mais qu'importe, si elles sont inutiles?... Toi, mon fils, ce n'est pas à toi de pleurer comme ta pauvre mère.. Manuel, regarde-moi, maintenant! Mes yeux ont séché tout à coup; à l'aspect du danger mon courage se réveille. Excite le tien, sois digne de ton père!... L'occasion est bonne... ce n'est plus des larmes qu'il nous faut... c'est de l'audace, de la résolution!

— Oh! parlez!... parlez! je vous en supplie!

— Eh bien! — ajouta Louise d'un ton solennel, — écoute les dernières paroles de ton père: « Ma femme, m'a-t-il dit, je vais quitter ces lieux pour monter sur l'échafaud! »

— L'échafaud! — s'écrièrent les pauvres enfants... Et Rose et Joachim éclatèrent en sanglots et en gémissements.

— L'échafaud! — répéta Manuel, frappé de stupeur; puis il resta un instant plongé dans une anxieuse méditation.

Louise portait ses yeux hagards sur son fils et le contemplait avec un sourire de bonheur féroce qui contrastait avec les battements convulsifs de sa poitrine; sa bouche était à demi fermée, ses lèvres frissonnaient, et l'on pouvait entendre le claquement de ses dents.

Tout à coup Manuel releva la tête, et s'écria avec énergie :

— Non, mère, non ! il ne mourra pas!... je le sauverai bien, moi... et si je ne trouve pas qui me suive... je monterai sur l'échafaud, je tuerai les assassins, ou l'on me tuera avec lui !

— Bien, mon fils... bien ! — répondit Louise, le prenant dans ses bras et lui passant son baudrier, — cours, vole ! Souviens-toi que ces bourreaux qui mènent ton père au gibet sont les mêmes qui ont assassiné ton frère... songe que demain ils se plongeront dans notre sang... ils aiment à s'abreuver dans le sang du pauvre... Tu le vois, le riche n'est jamais puni... jamais l'échafaud ne se dresse pour lui... Oh ! cours, vole ! te dis-je encore ; l'occasion est bonne, toute la ville est en émoi. Va sauver l'homme le plus vertueux de la terre... courons !... j'y vais aussi, moi... je veux briser ses liens et boire ma part du sang de ses bourreaux !

Louise avait tout l'aspect de la démence en fureur ; l'expression de sa face livide était effrayante ; sa longue chevelure flottait en désordre sur son sein et ses épaules. Cette femme, ordinairement douce comme une faible brebis, hurlait en ce moment comme une louve cherchant le ravisseur de ses nourrissons.



— Courons ! criait-elle avec rage... Manuel ! il marche au sup-

plice... encore un instant, et tont sera fini... le hourreau a peut-être déjà commis l'assassinat... Manuel !... je ne puis te suivre... Monstres! arrêtez!...

Et l'infortunée tomba de nouveau sur le pavé.

Rose et Joachim, épouvantés, criaient au secours, et en un instant la chambre d'Anselme fut remplie de voisins et de passants, que les cris de la mère et des enfants avaient attirés.

Quelqnes hommes forts, sortis de la foule, étaient parvenus à se rendre maîtres de Louise au moment où la malheureuse, en proie à une convulsion atroce et lançant des flots d'écume par la bouche, faisait entendre ces mots :

— Là... le voyez-vous? voyez-vous cette mare?... c'est du sang... c'est le sang du juste... c'est le sang de mon époux!... Manuel... Manuel!... venge ton père du moins... si tu ne peux le sauver...

Mais Mannel, l'œil farouche, le sabre au poing, avait disparu.



CHAPITRE III.

LA VERTU SUR L'ÉCHAFAUD.



A peine sut-on dans Madrid que la reine régente avait signé le décret portant l'ordre de la publication du code politique de 1812, que l'exaltation des esprits n'eut plus de bornes ; et l'irritation qu'y ajoutait le mystérieux silence des autorités la rendait plus dangereuse et plus menaçante encore.

Cette inconcevable conduite, qui ne pouvait qu'accroître les in-

quiétudes des libéraux et amener de grands malheurs, mit à bout la patience des citoyens qui avaient fait partie de la garde nationale; et quoique les armes leur eussent été enlevées depuis la dissolution de cette milice, ils surent s'en procurer quelques-unes, et se disposèrent à tenir tête à la coupable obstination des ministres et du capitaine général Quesada.

C'était le 14 août; dès le matin, une foule immense avait parcouru les rues. Les attroupements qui se formaient vers la Porte *del Sol* avaient un aspect menaçant; mais le gouvernement, au lieu de céder devant la volonté souveraine du peuple et de la régente, porta son audace jusqu'à faire parade d'une force qui lui manquait, et, au lieu d'ajourner le supplice du malheureux Anselme, il donna ordre de le presser, espérant ainsi terrifier les masses et dominer leur colère. Cette imprudence, ces dispositions militaires pour empêcher l'exécution du pacte juré entre la reine et la nation, au lieu d'obtenir le résultat qu'en attendait un pouvoir coupable, ne servirent qu'à faire verser un sang précieux et à provoquer des vengeances et des excès inouïs.

Le ministère était le jouet, l'aveugle instrument de l'*Ange exterminateur*. Cette assemblée homicide se trouvait en permanence; le moine Patrice la présidait, et, convaincu que l'on touchait au moment où devait se vider une question de vie ou de mort, le farouche satyre mettait en jeu tous les éléments dont il pouvait disposer pour donner de l'énergie au gouvernement.

D'un autre côté, quelques libéraux bien posés, réunis dans la demeure du marquis de Bellaflor, digne père de don Louis de Mendoza, dirigeaient le mouvement populaire : c'était donc une lutte entre carlistes et libéraux, et, certes, c'était un scandale sans exemple de voir le gouvernement, quand la reine venait de sanctionner la publication du code de Cadix, se mettre à la tête des ennemis de la liberté, et en pleine révolte contre la volonté du trône.

Pendant l'effervescence bruyante qui agitait les groupes nombreux de la Porte *del Sol*, un courageux garçon, blond comme l'or, les joues à peine parsemées du léger duvet de la première adolescence, sans songer à la peine de mort prononcée contre la

sédition, poussa avec une énergie frénétique le cri sauveur de *vive la constitution!* Ce cri, parti du fond de la poitrine bondissante du fils d'*Anselme l'Intrépide*, trouva de l'écho dans la multitude, qui le répéta aussitôt avec enthousiasme.

Le peloton de l'Hôtel des Postes appartenait à la garde royale d'infanterie et se trouvait renforcé par quelques cuirassiers.

Aux cris du peuple, l'officier s'avança l'épée à la main, suivi d'une partie de ses soldats; mais les groupes ne reculèrent pas, et Manuel, s'adressant au chef, lui fit comprendre que sa conduite envers ceux qui proclamaient le code juré par la reine était tout au moins très-singulière.

A cette observation, et à beaucoup d'autres qui lui furent faites par la foule, l'officier répondit en remettant son épée dans le fourreau, en signe d'adhésion; mais le général Quesada se présenta inopinément avec son escorte, et chargea les masses à coups de plat de sabre. L'indignation fut alors portée à son comble.

Cependant la résistance opposée à cette brusque attaque, et un coup de feu qui heureusement ne porta pas, firent connaître au général que sa vie était en danger, et il se replia sur l'Hôtel des Postes, d'où il fit partir des détachements considérables de toutes armes pour dissiper la multitude, et pour braquer des canons sur toutes les avenues de la porte *del Sol*.

. . . .

Nous n'avons pas l'intention de remuer les cendres d'un malheureux, ni de nous élever contre la conduite imprudente de ceux qui gisent dans la tombe; nous respectons la demeure sacrée des morts, et maudissons la main perfide qui les y plongea. Notre voix, chargée d'une mission plus noble et plus généreuse, ne cherchera jamais la vengeance sous les voûtes des tombeaux, et n'ira pas troubler le repos de ces derniers asiles de l'homme.

C'est à vous seuls, à vous, chefs militaires, qui prétendez avec orgueil détruire par le sabre l'autel sacré de la loi, c'est à vous que nous nous adressons, avec l'énergie d'un cœur libre qui exècre votre criminelle audace et méprise les menaces de votre impuissant courroux!

Malheureusement, dans tous les partis qui jusqu'à ce jour ont

acquis le pouvoir, nous avons toujours vu des généraux imprudents, dont la gloire militaire est inconnue, faire ostentation de leur bravoure contre les citoyens paisibles et inoffensifs. De tout temps nous avons élevé la voix contre les excès de l'autorité militaire, et, lorsqu'en novembre 1842 les lamentables événements de Barcelone eurent lieu[1], nous fûmes les premiers à lancer l'anathème contre les oppresseurs.

La générosité doit être la compagne inséparable du véritable

[1] Le gouvernement, et le gouvernement seul, fut coupable des terribles événements de Barcelone; c'est ce que prouvent tous les antécédents, toutes les nouvelles et jusqu'aux dépêches des autorités; et ce fut ainsi que l'entendirent les députés de la nation, si l'on a égard aux graves et énergiques accusations qui, dans la séance du lundi 21, furent adressées aux ministres lorsqu'ils demandèrent la parole.

M. Rodil occupa la tribune, et au milieu des plus significatives risées, il épela péniblement les dépêches qu'il avait reçues du capitaine-général de la Catalogne, par lesquelles celui-ci déclarait que la situation de Van-Halen était insoutenable, parce que les révoltés, enhardis par le triomphe, s'étaient rendus maîtres de la capitale et de la banlieue. Le président du cabinet ajouta que le 21, à deux heures de relevée, le duc de la Victoire quitterait la cour *afin de punir les révolutionnaires.*

On mit aussitôt sur le bureau une proposition tendant à envoyer un message au gouvernement pour lui offrir de coopérer au rétablissement de la tranquillité. Plusieurs députés demandèrent la parole *pour* et *contre* la proposition; mais il n'y en eut que six qui en firent usage, tous pour porter contre le gouvernement les accusations les plus sévères.

M. Prim fut le premier qui attribua la révolte au gouvernement. Nous citons quelques-unes de ses paroles. « Il faut, dit-il, que nous sachions sur qui pèse la responsabilité, et je prie MM. les députés de suspendre leur jugement sur les événements de Barcelone, parce que je pense que toute la culpabilité en revient au gouvernement, qui y entasse des matériaux que la moindre étincelle fait éclater, afin de se donner le mérite d'avoir dompté la révolte, comme il fut fait à une autre époque. Je répète, messieurs, que la faute en est au gouvernement, qui n'a pas de prestige, qui manque de force morale, et nous savons tous que les peuples se régissent par le seul prestige des gouvernants et non par la force des baïonnettes. Le peuple catalan ne peut être commandé que par la loi, et jamais traité comme esclave; voilà tout ce qu'il demande. » L'honorable député justifie ses assertions par un grand nombre de faits et de raisonnements incontestables.

M. le comte de las Navas dit, entre autres choses : « Je n'aurais pas pris la parole si monsieur le ministre de la guerre n'avait ajouté à la lecture des dépêches que *le régent du royaume, désirant que la constitution conservât toute sa pureté, allait partir pour la Catalogne, afin de faire rentrer dans l'ordre les révolutionnaires.* Ce sont ses propres paroles que j'ai eu soin d'enregistrer, et c'est de ces paroles que M. Prim a déduit que la question se trouvait préjugée. *Afin de faire rentrer les révolutionnaires dans l'ordre;* mais quels sont ces révolutionnaires? je ne les connais pas. M. Prim a dit

courage, disions-nous alors; cette belle maxime, nous la répétons aujourd'hui. L'homme brave se jette résolûment au milieu du danger, combat avec opiniâtreté tant qu'il voit son ennemi en armes se défendre avec vigueur; mais, dès que la victoire a couronné son front radieux, son ambition est satisfaite, et il se plaît

que le gouvernement était coupable de tout, et c'est là ce que je connais parfaitement.

. . . .

« Mais suivons le chef politique avec sa force armée. Il arrive chez un individu qu'on avait désigné comme républicain, un individu appartenant à ce parti dont on ne veut pas discuter les doctrines, parce qu'on ne veut pas que la jeunesse ardente marche dans la voie des progrès et qu'on veut la précipiter dans l'abime... oui, voilà ce que l'on veut. On a trouvé des armes; mais si ces jeunes gens appartiennent à la garde citoyenne, ne faut-il pas qu'ils aient des armes? On a trouvé une carabine; c'est plutôt un *canard* qu'on a trouvé. J'ai déjà dit que je suis d'accord avec M. Prim, et cela suffit pour que j'attribue la faute de ce qui se passe au gouvernement. »

M. Mata : « Je ne puis exactement dire ce qui s'est passé, car pour le faire il me faut des données que j'attends; mais si nous voulons nous en rapporter aux faits dont on nous a rendu compte, nous croyons qu'ils ont été provoqués par les autorités, puisqu'on nous y parle de charges de cavalerie. Ceci est un outrage à la population de Barcelone, pacifique par caractère, et à cause des circonstances particulières de sa civilisation et de son amour pour le travail; et il faut qu'il y ait eu des motifs bien graves pour que la plus grande partie de ses habitants se soit lancée au combat.

« Je ne m'arrêterai pas à prouver ce que l'honorable M. Prim a avancé, que quelques-uns peut-être croiront exagéré; mais je ferai remarquer qu'il n'y a pas de peuple plus attaché que la Catalogne à la constitution et au trône constitutionnel, elle l'a plusieurs fois prouvé. Je me bornerai à déclarer que nos institutions sont en danger, et que depuis longtemps le gouvernement cherche un appui sans savoir où le trouver. On savait déjà que le 14 un mouvement devait éclater ici même; on a dit qu'il avait eu lieu à Saragosse; qui sait si la malheureuse Catalogne n'a pas été seule compromise? On dit qu'on veut tirer parti des émeutes; qui peut donc dire quel en est le mobile? On connaît les questions qui sont sur le tapis, parmi lesquelles se trouve l'affaire des cotons, si intéressante pour la Catalogne; et qui sait si l'on ne veut pas anéantir cette province pour l'empêcher de prendre part à la discussion? Je fais ces observations pour que des personnes plus intelligentes puissent en profiter. Je pense donc qu'il n'est ni nécessaire, ni opportun, que le congrès approuve la proposition qu'on lui présente. »

M. Mendez Vigo (Pierre). « Messieurs, j'ai proposé et M. le président a daigné accepter la lecture du dernier paragraphe de l'interpellation que j'adressai au gouvernement en 1840. Vos Seigneuries se souviendront que c'était au milieu d'un congrès appelé rétrograde. *Le document fut donc lu* au milieu d'un tel congrès; j'ai dit tout ce que pouvait dire un homme qui veut tout pour le peuple et par le peuple, c'est-à-dire un républicain.

« Mais conséquemment à la proposition de M. Serrano, je vois qu'on veut captiver l'attention parce que le trône est en danger, parce que les lois ne sont pas respectées, et

à compléter son héroïsme par les égards qu'il prodigue à l'ennemi vaincu. Celui qui dans la lutte a fait preuve de plus de bravoure, est précisément celui qu'un noble vainqueur traite toujours avec le plus de considération. Telle fut en effet la générosité que fit

personne ne songe à défendre le peuple, qui se trouve ainsi compromis, peut-être très-innocemment. Messieurs, la situation est très-grave, et je vois cette affaire bien plus importante qu'elle ne semble à la première vue. Les autorités ont failli et ont amené l'embarras dans lequel se trouve le commandant général relativement à une population de 150,000 âmes, qui, loin d'être un peuple sauvage, est le plus civilisé de l'Espagne. Et c'est avec un peuple civilisé, un peuple qu'on force d'agir, qu'on prend une attitude guerrière! Je désapprouve la conduite du commandant général; sa situation est très-grave; il s'agit d'une population très-respectable, et avant qu'il ne fût rien arrivé, tous les désordres eussent été évités si on n'eût pas manqué à la loi, si on n'eût pas emprisonné des citoyens, arrachés de leurs foyers ou de leurs imprimeries où on alla les attaquer. On pouvait aussi attaquer d'autres imprimeries, ce qui n'eût pas été moins blâmable; mais il fallait qu'on s'en prît à ces hommes qui sont les surveillants du parti progressiste, parce que ce sont les seuls que l'on trouve au moment du danger, combattant les carlistes, les rétrogrades et tout ennemi de la liberté; des hommes qui veulent tout pour le peuple et par le peuple, et qui ont toujours été fidèles à la cause de la liberté. Pourquoi une pareille prévention contre ces individus?

« Messieurs, je le répète encore, je donnerai ma voix pour qu'on accorde au gouvernement les secours demandés, mais à condition qu'il aura dans cette affaire la réserve nécessaire, car il ne s'agit pas de faire la guerre à un peuple sauvage, mais bien à la première ville de l'Espagne, à la plus recommandable, la plus civilisée. Et pourra-t-on y aller avec l'attitude guerrière, et souffrira-t-on que le commandant général dise qu'il a déjà pris cette attitude? Moi, messieurs, je suis très-sévère, et partout où je commande, ce n'est que sur mon cadavre que les désordres peuvent avoir lieu; mais il n'en est jamais arrivé, parce que j'ai eu la vigilance et la prévision nécessaires pour les éviter; et pourtant je me suis trouvé dans des situations très-difficiles. Mais les hommes qui représentent le gouvernement et le gouvernement lui-même doivent prévenir les situations, autrement il n'y a pas de gouvernement. Ainsi donc, sans que cette affaire soit mûrement examinée, je ne puis approuver qu'on accorde en aveugle de la force au gouvernement; car je vois qu'on prône tout d'abord les lois et le trône, mais qu'on n'a aucun égard pour la situation du peuple, et que lorsqu'on manque à la loi au préjudice du peuple, on se tait, et c'est ce que je ne permets pas. J'ai mes droits de citoyen, d'Espagnol, et en ma qualité de député je dois exposer ce qui me semble juste. Je recommande qu'on examine avec la plus scrupuleuse attention tout ce qui a trait à cette situation, qui est terrible, parce que ce n'est pas un peuple quelconque, un peuple séduit qui a pris une attitude hostile; c'est Barcelonne, et il faut qu'elle ait eu des motifs bien puissants. Ce ne sont pas deux cents républicains qui ont soulevé une ville, il y a sans doute d'autres causes; et si ce sont deux cents républicains, je laisse à penser au congrès quelle doit être leur force: car s'ils ont pu ainsi soulever ce peuple, ils pourraient aussi soulever la nation! »

En un mot, le ministère n'eut pas un seul orateur qui plaidât sa cause.

paraître, après son triomphe, le peuple héroïque de Barcelone, lorsqu'il repoussa de son sein les tyrans qui, au mépris des lois, tentaient de le réduire à l'esclavage.

Mais, de même que ce sont là des sentiments sans lesquels l'héroïsme n'est pas complet, la lâcheté, de tout temps, a été l'apanage des tyrans; ils ont toujours été rancuneux, ingrats et vindicatifs. Dans leur cœur avili, la générosité ne trouve plus de place, parce qu'il est pris en entier par la perfidie et la rage, rage concentrée qui ne s'éteint jamais, et qui n'éclate contre ses adversaires que lorsqu'ils sont abattus et désarmés. Oh! c'est alors que les tyrans sont braves, c'est alors qu'ils se montrent au grand jour; maîtres de la force brutale, ils la lancent avec colère sur les citoyens sans défense, et, vautours affamés qui déchirent la colombe timide, ils assouvissent leur rage dans le sang des malheureux que le sort jette sans force à leurs pieds.

L'Espagne, l'Europe entière apprit avec étonnement et indignation les scènes de violence inouïe par lesquelles le gouvernement avait provoqué les lamentables événements de Barcelone, ces emprisonnements arbitraires, ces charges sanglantes de cavalerie, ces sacs, ces horribles mitraillades que les agents de la tyrannie ordonnèrent pour assujettir une population de deux cent mille âmes, la seconde ville de l'Espagne, la plus riche et la plus laborieuse.

Cependant, lorsque le régent lui-même avait proclamé à la face du monde qu'il ne voulait pas être obéi dans tout ce qu'il pourrait commander de contraire aux lois, un grand peuple comme celui de Barcelone pouvait-il rester spectateur indifférent en présence de chefs audacieux qui non-seulement s'élevaient au-dessus de la constitution existante, mais se permettaient d'en déchirer une à une les pages sacrées, pour soumettre les citoyens au pouvoir des baïonnettes?

Nous l'avons déjà dit, et nous le répéterons sans cesse : Barcelone, en repoussant la force par la force, était dans son droit; Barcelone ne se souleva pas contre la constitution, mais bien contre les tyrans qui la foulaient aux pieds. Toute sa population se leva comme un colosse gigantesque, et, d'un revers de sa main

puissante, elle renversa le despotisme qui venait de se montrer si barbare [1].

Eh quoi! peuples de cette Espagne si indignement traitée, la conduite des despotes ne vous fait pas frémir? La constitution défend l'impôt qui n'est pas voté par la représentation nationale; et ces hommes, qui se disent constitutionnels, font arbitrairement usage de leurs baïonnettes pour arracher au pauvre le fruit de ses labeurs! C'est par ces actes iniques qu'on accoutume les soldats de la patrie à exercer l'infâme métier de bourreaux contre le peuple, et qu'on en fait les instruments de la plus dégradante tyrannie. La loi ne les appelle que pour la défense de l'indépendance, de la liberté du pays, et pour garantir, conjointement avec la garde nationale, la paix et la sûreté des citoyens; et, au lieu de leur faire accomplir ce devoir sacré, on leur fait tourner les armes contre la poitrine de leurs frères, on en fait le marchepied des ambitieux,

[1] La dépêche officielle suivante justifie ce que nous avançons.

Armée de Catalogne. « Excellence, convaincu que les égards et les délais deviennent inutiles pour l'encaissement des sommes imposées au commerce, à l'industrie et à la propriété de cette capitale, et surtout à cette dernière, je me vois, avec grande répugnance, dans la nécessité d'adopter des mesures sévères pour arriver à l'accomplissement des ordres du gouvernement. — En conséquence, demain et les jours suivants, je ferai remettre à Votre Excellence les listes nominales des récalcitrants, contre lesquels Votre Excellence expédiera l'amende militaire en envoyant à chaque maison un caporal et cinq soldats, qui y seront logés et nourris d'après les réglements militaires, en outre, le caporal recevra seize réaux, et chaque soldat douze, ce qui sera doublé le second jour, triplé le troisième, et ainsi de suite. — Cette amende subsistera jusqu'à ce que le maître de la maison ou son locataire se soit présenté au major avec quittance de la municipalité ou de l'assemblée du commerce, qui prouve qu'il a soldé son contingent; et le major vérifiera ce document au moyen du registre que journellement doivent lui faire passer les deux corporations indiquées. — Chaque détachement sera conduit à domicile par un adjudant, avec un bulletin signé par le gros-major de la place, et portant le contenu du présent ordre. Si cinq jours s'écoulaient sans que le payement se trouvât vérifié, vous me le ferez connaître, pour que je puisse prendre d'autres mesures.

« Barcelone, 15 janvier 1843.

« Antoine Seoana. »

« Monsieur le gouverneur, on a donné connaissance de cet ordre au conseil municipal et à l'assemblée du commerce, afin que, dès le 15, ces corporations remettent au capitaine général les noms de ceux qui ne se sont pas acquittés, en commençant par les plus forts contribuables.

« Le général, chef d'état-major,
Dominique de Aristizabal. »

les complices, les sicaires de dictateurs effrontés!... C'est là un crime atroce, contre lequel tout soulèvement est juste et légitime!

Et voilà pourtant les attentats qu'on a commis et que commettent tour à tour les chefs militaires de tous les partis[1]!

[1] L'attentat récemment commis sur la personne du juge de première instance de Pampelune, prouve jusqu'à l'évidence que les autorités militaires se croient supérieures à tout, *monstruosité qui n'a lieu qu'en Espagne*; et elles le sont en effet, puisque l'ineptie du gouvernement tolère leurs débordements, leurs abus, et commet l'absurdité *de nommer des militaires pour les postes civils*, ce qui doit bien scandaliser les autres pays constitutionnels. Voici une manifestation de la victime même, publiée par différents journaux de la capitale.

« Messieurs les rédacteurs d'*el Tiempo*: Pour le cas où il vous paraîtrait convenable d'accorder une place dans votre estimable journal à l'attentat sans exemple qui vient d'être commis sur mes fonctions et sur ma personne par le capitaine général de Pampelune, je vais prendre la liberté de vous le rapporter avec toutes ses circonstances. Je me trouvais être juge de première instance dans ladite ville, lorsque je fus instruit par la voie publique que le capitaine général avait fait emprisonner quelques individus de la bourgeoisie et quelques militaires de la garnison, sur le soupçon d'un plan de conspiration et *prononcement* contre l'État, au sujet duquel on avait commencé une procédure criminelle. Ce bruit devint de plus en plus général, en sorte qu'il ne fut plus possible de douter du fait. Ce fut alors que, consultant la loi du 17 avril 1821, ainsi que la respectable opinion de ses commentateurs dans le bulletin de jurisprudence et de législation, je pus me persuader que la compétence d'une pareille cause se trouvait tout à fait commise à mon tribunal, surtout lorsque la ville se trouvait dans son état normal, et sans aucune mesure exceptionnelle.

« Cette conviction m'apporta celle du devoir où j'étais de défendre la justice ordinaire et de former compétence. A cet effet, le 19 courant, j'en fis lever l'acte, et j'adressai au chef militaire une communication polie, dans laquelle je lui disais qu'extrajudiciairement et par la voix publique, j'avais su que par son ordre on formait une procédure criminelle; et que cela étant, d'après la loi du 17 avril 1821, une affaire exclusive de la justice royale ordinaire, je me voyais ainsi forcé de le prier de s'abstenir et de me remettre la procédure déjà faite, avec les coupables ou accusés qui en eussent résulté. Dans le cas contraire, je le priais de me témoigner les motifs et fondements de sa compétence, suspendant tout acte jusqu'à la décision par qui de droit, et de me faire toujours passer le témoignage de la culpabilité, pour que, dans toute circonstance, il me devînt plus aisé de juger la matière, et de céder peut-être à ses raisonnements.

« Cette communication, je la lui fis passer à huit heures du soir, et j'en remis pareillement témoignage à la cour de justice du district. Au lieu de la réponse qu'il aurait dû me donner sur l'acceptation ou le refus de l'inhibition, d'après ce qui est prescrit dans l'instruction établie en 1836, sur l'ordre et le mode à suivre dans les compétences, cet homme ne s'occupa qu'à forger le plan à suivre pour exercer sur moi la plus grande des violences, l'attentat le plus énorme qui, jusqu'à nos jours, ait été commis sur un fonctionnaire public de ma classe.

« Une heure après minuit, ma demeure fut brusquement envahie, sans même un mes-

Il en est un encore aujourd'hui, en plein exercice de ses fonctions, qui exige la vénération et l'hommage qui ne sont dus qu'à la Divinité; il pousse la sottise de son orgueil jusqu'à souffleter quiconque commet le *crime* de ne pas mettre chapeau bas dès qu'il

sage d'avertissement, par le commissaire de protection et de sécurité publique, suivi de la force armée de la garde civique, pour me signifier que, par ordre du chef politique, j'eusse à le suivre pour me remettre à la disposition du chef militaire. Cette arrestation inattendue, et révoltante surtout par ses formes, me força d'entrer en explication avec cet agent pour en découvrir les causes; mais sur ces entrefaites, deux autres commissaires se présentèrent changeant le sens de l'ordre pour que j'eusse à me présenter au chef politique, d'après les dispositions du chef militaire. Je les suppliai de me permettre, avant tout, de me présenter à mon seul chef possible, M. le régent de la cour de justice, ainsi que de m'informer des motifs d'une pareille violence. Je ne pus rien obtenir, et l'on se borna à me faire savoir mystérieusement que, dans une demi-heure, une chaise de poste m'éloignerait de la capitale.

« Je savais bien que ni le chef militaire, ni le politique, ne pouvaient avoir sur moi la moindre prise; mais, pressé par une force irrésistible, je ne pus que succomber et suivre cette escorte jusqu'à l'hôtel du dernier de ces deux supérieurs. Ce fonctionnaire, affectant une certaine affliction et une grande ignorance du fait, me dit qu'il avait ordre de me mettre à la disposition de l'adjudant d'état-major présent, qui devait me conduire chez le gouverneur de la place, me répétant que dans une demi-heure je serais transporté à Estella en chaise de poste.

« L'adjudant exécuta son ordre et me conduisit au gouverneur, auquel il annonça le but de ma comparution, sans même me permettre de rentrer chez moi pour me pourvoir des *choses* indispensables, pour remettre aux notaires publics les causes, procès et autres documents intéressants de mon tribunal, ni même de me présenter à mon chef. Aussitôt que la chaise fut prête, ce qui s'effectua entre la seconde et la troisième heure de la matinée du 20, on me fit sortir de la ville comme un malfaiteur, escorté par des forces de cavalerie jusqu'à celle-ci, où je fus mis aux ordres du gouverneur militaire, à ce qu'il paraît, en qualité de personne détenue, sans que j'aie reçu ni une note ni un écrit sur la cause d'un pareil attentat. Un instant avant mon départ, j'adressai une courte dépêche à M. le régent sur la violence dont j'étais l'objet; mais je n'en ai pas encore obtenu la réponse, et je ne puis savoir les mesures adoptées par la cour de justice, aussitôt qu'elle a été informée de l'excès commis sur le juge de la capitale.

« Telle est l'exacte vérité. Je sais qu'il ne sera pas impossible que l'auteur et les complices de ce plan inique forgé contre moi veuillent masquer les faits ou les altérer pour motiver leur conduite tortueuse et illégale; mais s'il en était ainsi, dès ce moment je vous certifie qu'ils manqueraient audacieusement à la vérité, et je vous autorise à le dire hautement sous ma responsabilité.

« Tout le public de Pampelune, tout le pays est scandalisé d'un procédé pareil et dont il n'y a pas d'exemple. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler ce qui est arrivé en pareil cas et dans des circonstances bien plus graves, sur la compétence des tribunaux civils et militaires, et l'on peut citer ce qui eut lieu à Madrid en 1843, par suite de l'attentat contre la vie du général Narvaez. Les deux tribunaux soutinrent leurs

paraît! Sa magnifique Excellence prétend que le peuple espagnol doit ramper aux pieds de ses oppresseurs. Délire, turpitude infâme! Quoi! votre fatuité vous aveugle au point de vous faire re-

droits avec dignité; mais ils ne purent se mettre d'accord, et l'affaire fut portée au tribunal supérieur compétent, qui décida en faveur de la justice militaire. Qu'aurait-on dit alors si le capitaine général eût terminé la question par l'exil du magistrat qui la soutenait? C'est précisément ce qui est arrivé à Pampelune, où le juge a été traité avec la même cruauté, le même mépris, la même violence, que s'il se fût agi d'un voleur, et où les attributions qui n'appartiennent qu'à la cour supérieure de justice ont été usurpées.

« Ce chef a cru sans doute aussi qu'en se débarrassant de moi par ces moyens réprouvés, il restait libre et dans une position légale pour suivre les procédures criminelles dont il s'occupe. C'est encore là une nouvelle absurdité, une hérésie. En effet, c'est le tribunal qui a établi la compétence, c'est sa personne morale, et celle-là est restée, quoique la mienne, physique et matérielle, ait été par la violence chassée de l'exercice de ses fonctions; si donc il a continué ses démarches illégales, elles pourront toujours être frappées de nullité, et la responsabilité pèsera toujours sur leur auteur. . . . .

. . . .

« Aussitôt arrivé dans ce domicile, j'ai adressé un mémoire au gouvernement de Sa Majesté, et un autre à la cour de justice, sur de si énormes violences exercées contre ma personne, mon autorité, et contre la magistrature espagnole entière, qui, en réalité, a reçu comme moi l'outrage. Tranquille sur la justice de ma cause, et satisfait d'avoir rempli un devoir que ma charge et ma conscience légale m'imposaient, je vois et je souffre avec orgueil ses pénibles résultats, et je les préfère à l'humiliation, à la honte et à la responsabilité qui pèseraient sur moi si j'avais agi autrement, car j'eusse encouru les poursuites légales de la cour de justice, qui aurait pu m'accuser de n'avoir pas soutenu avec dignité les droits de la juridiction ordinaire. Tout le reste a pour moi peu d'importance, et je me consolerai toujours par la saine maxime qui dit que ce qu'il y a de pénible, ce n'est pas de souffrir sa peine, mais bien de l'avoir méritée.

« Plein de confiance dans la noblesse et la justice de ma cause, j'espère encore que la résolution du gouvernement me sera propice, et réparera les outrages qu'on m'a faits et que je souffre encore, ne doutant pas en même temps de la protection de la cour de justice, intéressée à défendre ses droits et sa dignité. Enfin, je compte aussi sur l'opinion générale, censeur le plus juste des actes publics et privés de l'homme, sur celle de toute la magistrature, et de tous ceux qui m'auront entendu, et qui ne peuvent manquer de stigmatiser la conduite de mon adversaire. S'il en était autrement, si un pareil fait pouvait être approuvé, la malheureuse administration de la justice serait sapée dans ses fondements, les lois méprisées, les fonctionnaires du pouvoir judiciaire dépouillés du prestige qu'il faut leur conserver, et qui a été, avec tant d'iniquité, bafoué en la personne de votre serviteur.

« En mon exil d'Estella, le 23 juillet 1846.

« Ferdinand de Galadza. »

garder le peuple espagnol comme un troupeau d'esclaves nés pour vous obéir et porter humblement les chaînes dont vous prétendez les charger? Hommes stupides! sortez du cercle où l'erreur vous aveugle, et si nos paroles ne peuvent avoir pour vous de portée, tournez les yeux vers ces pierres funéraires... lisez... ce sont les cendres de Saint-Just, de Donadio, de Quesada, de Sarfield, de Basa; leur muette éloquence peut vous apprendre la funeste fin à laquelle doivent s'attendre les oppresseurs du peuple... du peuple qui soudoie ses soldats pour qu'ils le servent... entendez-vous?... pour qu'ils le servent, et non point pour qu'ils l'outragent et l'assassinent!

Et que l'indignation qui nous fait lancer cette diatribe, que nous ne pouvons retenir lorsque nous voyons l'ESPAGNE être constamment le théâtre de cette turpitude militaire, ne fasse pas croire que nous soyons les apologistes d'ignobles vengeances. Nous ne tarderons pas à parler de l'assassinat déplorable commis sur le malheureux Quesada, et notre haine pour ses lâches assassins ne restera pas cachée... mais notre religion nous fait voir parfois, dans les actes des brigands, la main de la Providence, qui, tôt ou tard, s'appesantit sur les tyrans.

. . . .

Les attroupements de la Porte *del Sol*, chassés par la force armée, se répandirent dans toutes les rues de Madrid, et alors Manuel, à la tête d'un des plus nombreux, courut à la petite place de la *Cevada*, juste au moment où l'on allait livrer la gorge du malheureux Anselme à l'étreinte du bourreau...

Cet exécuteur s'apprêtait à accomplir l'acte le plus horrible de son affreux ministère, lorsque, écartant tout ce qui s'opposait à son passage, un beau cavalier, porté par un coursier superbe, et agitant un mouchoir blanc, se jeta dans le carré formé par un bataillon de l'infanterie de la reine. C'était un commandant de la garde nationale, aux cheveux blonds comme l'or. Il est inutile de dire que ce jeune homme était don Louis de Mendoza, arraché par le peuple à l'imminent danger dans lequel nous l'avons laissé. Les soldats qui le visaient, au lieu d'obéir au commandement de *feu*, donné par le chef de la garde de Saint-Basile, avaient mis bas

les armes, et s'étaient aussitôt réunis aux bandes des insurgés.

« Espagnols! — s'écria don Louis d'une voix sonore, — vive la constitution!



A ce cri, répété par des milliers de voix, une lutte sanglante s'engagea entre le peuple et la troupe, et le commandant de bataillon don Jean Calvet, brave soldat qui avait fait avec honneur la campagne de Catalogne, fut une des premières victimes[1].

Au milieu du désordre, le bourreau avait pris la fuite, abandonnant le funèbre catafalque, au centre duquel on voyait un groupe de trois hommes : Manuel serrait son père dans ses bras,

[1] D'autres gardes nationaux en armes s'étant rués sur la place de la *Cevada*, et un peloton du régiment de la Reine, conduit par le commandant Calvet, ayant reçu l'ordre de les disperser, un engagement eut lieu, et il en résulta des morts et des blessés; le chef de la troupe fut une des premières victimes.

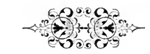
Florez, *Histoire d'Espartero*, t. I, p. 342.

tandis que don Louis, d'un coup de sabre, coupait les liens qui attachaient la victime au fatal poteau.

. . . .

Le lendemain, Anselme se trouvait entouré de sa femme et de ses enfants, moins Marie, dont il ne voulait pas entendre parler, parce que le modeste mobilier de sa demeure, la mise décente de sa famille, et, plus que tout, le fatal billet du moine, frappaient tellement son esprit encore faible, qu'il ne pouvait douter un instant de l'avilissement de sa fille.

« Louise, — disait-il à sa femme, — puisque vous m'avez rendu à la vie, qui n'a pour moi aucun attrait, je veux aussi que vous me rendiez mon honnête misère... car mon sauveur, quel qu'il soit, m'aura fait un funeste présent, s'il faut que je sois témoin de notre ignominie, et que je vive aux dépens de l'honneur de ma fille. Pas un mot d'elle ni de ses protecteurs, je t'en supplie... je te l'ordonne s'il le faut, et je ne pense pas que tu m'obliges jamais à répéter cet ordre irrévocable. Ma femme, mes enfants, mieux vaut implorer la charité publique que porter sur son front le cachet de l'infamie.





CHAPITRE IV.

LE SUICIDE.

Le soleil du 15 août 1836 se leva radieux ; on apprit l'heureuse nouvelle de la délivrance de la capitale : Sa Majesté l'avait signée la veille, en même temps que la nomination d'un nouveau ministère, la réorganisation de la garde nationale et le renvoi du général Quesada. Le peuple se montra joyeux : il lui sembla qu'un arc-en-ciel, promettant la paix et le bonheur, venait égayer de ses doux rayons l'horizon politique de l'Espagne.

Le nouveau cabinet était composé de don Joseph-Marie Calatrava, ministre d'État et président du conseil ; de don Joachim Ferrer, pour les finances ; don Raymond Gil de la Cuadra, pour

l'intérieur; le président restait chargé de proposer les trois ministres qui manquaient.

Le commandement général militaire fut confié à don Antonio Seoane, qui se porta avec ses adjudants vers la Porte *del Sol* pour y annoncer le triomphe du peuple, et fut salué par les plus vives acclamations.

Le décret royal portant la publication du code de Cadix avait la date du 13; il est donc évident que le ministère qui venait de tomber s'était mis en pleine révolte en ne s'y conformant pas, et qu'il devait être seul responsable de toutes les catastrophes sanglantes qui avaient été la conséquence de cette odieuse conduite.

Don Fernand Rubin do Celis, chef politique par intérim, fit placarder sur tous les murs de la ville une affiche manuscrite invitant les habitants à la publication de la constitution de 1812, qui devait avoir lieu à cinq heures du soir.

Le conseil municipal, escorté d'un magnifique escadron de la garde nationale, célébra cet acte solennel avec toute la pompe possible, et la jubilation du peuple de Madrid fut si grande, son enthousiasme si ardent, que le parti rétrograde put se convaincre que son drapeau ne serait plus désormais l'emblème de l'opinion nationale; car le despotisme ne trouve jamais de pareilles joies.

Pourquoi faut-il que, dans ces belles pages de l'histoire contemporaine, il y ait une horrible tache de sang illustre!

Le malencontreux général Quesada, méprisant les conseils des amis qui cherchaient à le détourner des dangers qui menaçaient sa vie, s'obstina à sortir de Madrid, sans autre escorte qu'un domestique, à la clarté du jour, et précisément au moment où le peuple se livrait à l'ivresse do son triomphe.

Cependant il atteignit Hortaleza sans mauvaise rencontre; mais là le brave fugitif fut reconnu par le maire, qui l'arrêta. C'était un malheur, mais ce malheur même devait le sauver, puisqu'il se trouvait sous l'égide do l'autorité légitime. Il n'en fut pas ainsi. Croira-t-on qu'au mépris des lois divines et humaines, une horde de lâches assassins, dont la barbarie fait horreur à tout cœur bien né, le massacra avec la plus atroce cruauté? Jetons un voile sur cette horrible catastrophe, ombre sanglante au tableau qu'offraient

les rues et les places publiques de la capitale, où l'on voyait une foule immense manifester la plus vive allégresse.

De riches et brillantes draperies flottaient aux rampes des balcons et des croisées, sur lesquelles étaient accoudées d'élégantes beautés dont les figures expressives, étincelantes de joie, témoignaient de l'empire que l'amour de la patrie et de la liberté exerce toujours en Espagne.

Don Louis de Mendoza, qui venait de remplir un rôle considérable et se trouvait occupé par les affaires politiques, ne put, selon ses désirs, se rendre auprès de Marie pour fixer les doutes de son âme, soit en la faisant rougir par un noble procédé, si son parjure lui était prouvé, soit en la consolant, s'il reconnaissait son innocence. Il lui fut également impossible d'aller chez la baronne du Lac; et ce bouillant jeune homme en était d'autant plus contrarié, que, ainsi que nous l'avons vu, il s'était livré, pendant les derniers jours de son emprisonnement, à des méditations, à des conjectures, qui avaient porté jusqu'au délire son amour pour Marie.

Une autre idée occupait encore son esprit généreux. Après avoir sauvé les jours d'Anselme, don Louis était revenu libre et vainqueur dans les bras de son père, et là, dans cet instant d'effusion, il lui avait fait la confidence de ses amours. A la joie qu'il éprouvait de se voir accueilli et écouté avec bonté, un sentiment de curiosité était venu se mêler : sur la figure prévenante de ce bon vieillard il avait vu autre chose que l'expression du bonheur : c'était un air mystérieux qui annonçait une pensée, un secret qu'il ne voulait pas révéler, et que plus tard nous ferons connaître à nos lecteurs.

Déjà le jeune homme avait été étonné de l'impression produite sur son père par le nom d'Anselme *l'Intrépide*, lorsque Manuel était venu s'enrôler dans la garde nationale, et la cordialité paternelle avec laquelle le vieux marquis embrassa ce jour-là le courageux garçon lui avait paru être plus que l'élan naturel d'un cœur honnête.

Par suite de cette bienveillance dont il semblait animé pour la famille de Manuel, le vénérable Bellaflor accorda sur-le-champ à

son fils la permission de contracter l'alliance dont il venait de lui parler, et voulut même se rendre à l'instant en personne auprès des parents de Marie, pour leur faire la demande de sa main selon les usages de la bonne société.

Telles étaient les intentions du père et du fils, tandis que Marie, l'imagination égarée par mille assurances trompeuses, le cœur ulcéré par le chagrin, se forgeait une certitude sur le manque absolu de bonne foi sur la terre. Elle en était venue à se persuader qu'elle était la dupe de tout ce qui l'entourait, à commencer par son amant et cette femme qui se disait son amie. Elle n'avait de confiance qu'en Thomas, dont la tendre sollicitude lui touchait le cœur; aussi, comme nous en avons instruit le lecteur, l'emmenait-elle au foyer paternel, où elle préférait endurer les plus cruelles privations, plutôt que d'être le jouet d'une société corrompue.

Elle atteignit sa demeure juste au moment où son père donnait l'ordre terrible de ne plus la nommer en sa présence.

Marie, quoique simplement vêtue, avait encore une mise élégante, et portait à son cou le médaillon qui renfermait le portrait de l'homme que sa jalousie lui rendait encore plus cher.

Elle entra précipitamment dans l'humble demeure de sa famille. Infortunée!... au moment où elle allait se précipiter dans les bras de son père, elle fut arrêtée, pétrifiée, par un regard d'indignation que lui lança l'inexorable ouvrier.

— Qui êtes-vous? dit Anselme avec un mouvement convulsif... Vous, ma fille?... jamais. Ma fille, c'était une pauvre enfant, simple et innocente; vous, vous êtes une femme du monde, soutenue par des lâches... C'est à eux à vous recevoir comme une grande dame. La maison du pauvre ouvrier ne sera jamais l'asile de la prostitution.

Ce terrible trait sortant de la bouche d'un père adoré, modèle de vertu, ne pouvait manquer de briser le cœur de la fille innocente. La face blême d'Anselme, ses cheveux blanchis par la douleur, le ton âpre et solennel de sa parole, firent reculer Marie; tout le sang de ses veines se porta vers sa tête, et, saisie tout à coup d'un accès de désespoir, elle s'élança dans la rue et prit la fuite.

A cette vue, Thomas ne fut plus maître de lui, et, les yeux pleins de larmes amères, il s'écria :

— Père barbare! la nature ne t'a pas donné le droit de traiter ainsi la plus vertueuse des filles! Quand la malheureuse, en proie à d'incroyables malheurs, a su conserver son honneur pur et sans tache... quand elle fuit le grand monde pour ne pas tomber dans les embûches que la séduction tend à sa beauté; lorsqu'elle vient avec toute son innocence chercher son salut dans les bras de son père... elle en est lâchement repoussée!... Quoi! ce sont là les hommes civilisés!... N'importe... moi... moi, pauvre nègre... sauvage stupide... je travaillerai sans relâche... je mendierai pour cette vertueuse enfant le pain de la charité... je trouverai des cœurs plus charitables que celui de son père... car il est impossible que tous portent un cœur de tigre comme toi.

Cette voix de la nature, si simple, si puissante, laissa le malheureux Anselme plein de surprise et de stupeur.

Louise, qui avait connu le nègre chez la baronne, lui dit avec la plus grande affliction :

— Cours! brave homme... je t'en supplie par l'amour de Dieu, cours et rends-nous Marie; son père l'aime comme toujours, et il ne tardera pas à se convaincre de son innocence. Tu ne sais pas, toi, dans quel état se trouve mon pauvre époux; pardonne ce qu'il vient de faire... mais hâte-toi... hâte-toi... rends-moi l'enfant de mon amour, et je te devrai plus que la vie.

Un frémissement terrible agitait tous les membres d'Anselme. Manuel, craignant qu'après tant de secousses il ne tombât dans de mortelles convulsions, n'osa aller à la recherche de Marie; il resta pour aider sa mère à calmer la crise dans laquelle se trouvait le malheureux chef de la famille.

Thomas cependant, encouragé par les paroles de Louise, se lança sur les traces de la jeune fille. Il ne la vit plus dans la rue... Un soupçon terrible traversa son esprit et il vola vers la porte de Tolède.

La crainte du nègre n'était pas sans fondement... Marie traversait les champs comme une folle, franchissait tous les obstacles... Enfin elle atteignit le canal... et... pitié pour elle, grand Dieu!



la malheureuse s'y précipita!!!

. . . .

Pourrait-on donner le nom de suicide à un pareil acte de désespoir? Non, mille fois non. C'est un assassinat horrible, un assassinat commis par l'injustice des hommes, qui restent froids et indifférents pour les malheurs des classes prolétaires. Marie, née de parents honnêtes, se vit forcée d'abandonner son foyer domestique par les conseils d'un père laborieux qui, pour prix des services qu'il avait prodigués à sa patrie dans les rangs de l'armée, et pour récompense de ses vertus de citoyen, était plongé, avec sa femme et ses enfants, dans la plus affreuse misère. Marie, jeune, aussi belle que malheureuse, sut triompher avec courage de toutes sortes de séductions. L'hypocrisie la plus raffinée, les attraits de l'opulence, les promesses les plus brillantes, ne purent un seul instant ébranler la fille du pauvre ouvrier. Tous les efforts de la méchanceté, toutes les intrigues du libertinage et de la perfidie, étaient venus se briser contre la force de sa vertu, de même que

les vagues irritées se rompent en heurtant contre les rochers. Mais les efforts de cette enfant devaient s'épuiser dans une lutte contre un malheur sans fin, ou qui renaissait toujours plus menaçant. Seule au milieu d'une société corrompue, nacelle sans boussole lancée sur un immense océan, battue par mille orages, elle n'avait vu d'autre ancre de salut que l'amour paternel; puis, passant de l'espoir du naufragé qui se débat pour atteindre la côte salutaire, au désespoir qu'il éprouve lorsqu'il se sent rejeter par la vague inexorable, Marie, repoussée du foyer paternel où elle venait se réfugier, s'enfuit éperdue, folle d'effroi. Dénuée de tout, sans appui dans le monde, deux chemins seulement s'ouvraient devant elle : celui de la prostitution ou celui de la mort. Pour elle, le choix ne pouvait être douteux; et, lorsqu'elle se précipita dans le canal, ce ne fut même pas par élection, ce fut encore un mouvement de sa vertueuse nature. Persuadée de la trahison de son amie, de la perfidie de son amant, bannie de la présence de son propre père, elle ne pouvait plus s'adresser qu'à Dieu, et elle voulut paraître devant lui sans tache. quitter à jamais un monde injuste et corrompu, qui, loin d'avoir su apprécier ses vertus, l'avait repoussée sans la connaître, comme la mer rejette sur la plage les restes de l'homme que ses flots ont englouti.

Nous n'entendons pas par là plaider la cause du suicide. Nous voudrions voir prendre à tous les malheureux l'habitude d'attendre patiemment le retour des caprices du sort, et d'appliquer à leurs plaies le baume consolateur de l'espérance. Nous voudrions leur persuader qu'il n'y a rien en effet de plus capricieux que la destinée, et que celui qui pleure aujourd'hui un grand malheur, demain peut se trouver accablé des faveurs de la fortune. Nous n'imiterons pas ces mauvais raisonneurs, ces débitants de sophismes qui s'épuisent en vaines querelles pour décider si le suicide est un acte de courage ou de lâcheté. Question inutile, et qui n'est susceptible que d'une solution conditionnelle. Le plus aimable et le plus bienfaisant de tous les philosophes a dit, en parlant de cet acte de désespoir : « J'avoue que je n'aurai jamais le courage de faire une lâcheté pareille. » Nous, nous disons que les causes, les circonstances, peuvent faire du suicide aussi bien

un crime qu'une vertu; qu'il peut être aussi bien l'élan d'un grand courage, que la faiblesse d'un cœur lâche et avili.

Il se trouve peut-être encore des gens assez ignorants du cœur humain pour condamner le suicide de Marie. Une jeune fille, diront-ils, que l'auteur nous présente comme type d'honnêteté et des plus héroïques vertus, perd toute considération en finissant sa glorieuse lutte par un si grand crime. Fausse logique, qui prouverait qu'on n'aurait pas saisi l'idée véritable qui domine le fait, et qu'on méconnaîtrait la cause pour ne s'arrêter qu'à l'effet. Si une jeune fille comme Marie peut être conduite au suicide, c'est une preuve sans réplique que la société n'offre aucune ressource à l'adversité, à la vertu, et qu'on doit se hâter de fonder des institutions protectrices pour les classes prolétaires.

En mettant en scène un brave ouvrier, une famille honnête opiniâtrément poursuivie par le malheur, par suite de l'abandon où le pouvoir laisse les travailleurs indigents, notre intention a été de montrer tous les maux qui résultent de ce coupable oubli pour le corps social tout entier.

On s'obstine à croire que, pour réformer les mœurs, il n'y a que des prisons, des cachots, des gibets, spectacles sanglants qui ternissent l'éclat de cette civilisation qu'on prône avec tant d'emphase. Non-seulement le sinistre retentissement des chaînes, des fers et des verrous, et l'aspect même du terrible couteau de l'exécuteur, sont inefficaces pour le but moral qu'on se propose; mais les craintes et les vengeances divines elles-mêmes, par lesquelles on veut effrayer la foule ignorante des hommes pervertis, demeurent et demeureront toujours sans effet, si, à côté de la punition du méchant, on ne présente pas la récompense due à la probité malheureuse.

De même qu'on punit le crime, pourquoi ne pas accorder à la vertu des marques honorables et glorieuses de reconnaissance et d'amour?

Il existe un échafaud sur lequel le coupable vient livrer sa tête au bourreau; pourquoi n'y aurait-il pas un noble catafalque, festonné de lauriers, où l'homme de bien recevrait après sa mort les honneurs qu'il aurait mérités?

Le Créateur punit le méchant avec une juste sévérité; mais il récompense le bon avec toute la splendeur de sa grâce divine; et l'homme, méprisant ce sublime exemple, a peint la Justice avec un bandeau sur les yeux et tenant en main une épée, comme s'il eût voulu dire qu'elle se livre en aveugle à la vengeance et à l'extermination. La balance qu'elle montre de l'autre main ne semble destinée, d'après ce qui se passe dans le monde, qu'à peser l'or et les titres des hommes.

Selon l'opinion du célèbre romancier-philosophe français, M. *Sûe*, on devrait représenter la Justice tenant une épée d'une main et une couronne de l'autre.

Nous qui n'accordons pas à l'homme le droit de se détruire, nous admettons la couronne; mais nous voudrions qu'une clef fût substituée au glaive en signe de réclusion, parce qu'un instrument homicide dans les mains d'Astrée nous semble un attentat au droit divin. Du reste, nous sommes pleinement d'accord avec notre digne ami l'auteur des *Mystères de Paris* [1], lorsqu'il dit avec tant d'éloquence et de vérité :

« Le peuple verrait alors que, s'il est de terribles châtiments pour le mal, il est d'éclatants triomphes pour le bien ; tandis qu'à cette heure, dans son naïf et rude bon sens, il cherche en vain le *pendant* des tribunaux, des geôles, des galères et des échafauds.

« Le peuple voit bien une *justice criminelle*, composée d'hommes fermes, intègres, éclairés, toujours occupés à rechercher, à découvrir, à punir les scélérats.

« Il ne voit pas de *justice vertueuse* [2], composée d'hommes fermes,

[1] *Mystères de Paris*, par E. Sûe, édition illustrée de 1843, deuxième partie, ch. XVII, page 230.

[2] Quelques jours après avoir écrit ces lignes, nous relisions le *Mémorial de Sainte-Hélène*, ce livre immortel qui nous semble un sublime traité de philosophie pratique; nous avons remarqué ce passage, qui nous avait jusqu'alors échappé :

« Aussi un de mes rêves (c'est l'Empereur qui parle), nos grands événements de guerre accomplis et soldés, de retour à l'intérieur, en repos et respirant, eût été de chercher une douzaine de vrais bons philanthropes, de ces braves gens ne vivant que pour le bien, n'existant que pour le pratiquer ; je les eusse disséminés dans l'empire, qu'ils eussent parcouru en secret pour me rendre compte à moi-même; ils eussent été les ESPIONS DE

intègres, éclairés, toujours occupés à rechercher, à récompenser les gens de bien.

« Tout lui dit : « Tremble !... »

« Rien ne lui dit : « Espère !... »

« Tout le menace...

« Rien ne le console.

« L'État dépense annuellement beaucoup de millions pour la stérile punition des crimes. Avec cette somme énorme il entretient prisonniers et geôliers, galériens et argousins, échafauds et bourreaux.

« Cela est nécessaire, soit.

« Mais combien dépense l'État pour la rémunération si salutaire, si féconde, des gens de bien ?

« Rien...

« Et ce n'est pas tout.

« Ainsi que nous le démontrerons lorsque le cours de ce récit nous conduira aux prisons d'hommes, combien d'artisans d'une irréprochable probité seraient au comble de leurs vœux s'ils étaient certains de jouir un jour de la condition matérielle des prisonniers, toujours assurés d'une bonne nourriture, d'un bon lit, d'un bon gîte !

« Et pourtant, au nom de leur dignité d'honnêtes gens rudement et longuement éprouvée, n'ont-ils pas le droit de prétendre à jouir du même bien-être que les scélérats, ceux-là qui, comme Morel le lapidaire, auraient pendant vingt ans vécu laborieux, probes, résignés, au milieu de la misère et des tentations ?

« Ceux-là ne méritent-ils pas assez de la société pour qu'elle se donne la peine de les chercher, et, sinon de les récompenser, à la glorification de l'humanité, du moins de les soutenir dans la voie pénible et difficile qu'ils parcourent vaillamment ?

« Le grand homme de bien, si modeste qu'il soit, se cache-t-il

LA VERTU ; ils seraient venus me trouver directement ; ils eussent été mes confesseurs, mes directeurs spirituels, et mes décisions eussent été mes bonnes œuvres secrètes. Ma grande occupation, lors de mon entier repos, eût été, du sommet de ma puissance, de m'occuper à fond d'améliorer la condition de toute la société ; j'eusse prétendu descendre jusqu'aux jouissances individuelles. *Mémorial*, t. v, p. 100, édit. de 1824. » (N. d'E. SUE.)

donc plus obscurément que le voleur ou l'assassin?... et ceux-ci ne sont-ils pas toujours découverts par la *justice criminelle?*

« Hélas ! c'est une utopie, mais elle n'a rien que de consolant.

« Supposez, par la pensée, une société organisée de telle sorte qu'elle ait pour ainsi dire les *assises de la vertu* comme elle a les *assises du crime;*

« Un ministère public signalant les nobles actions, les dénonçant à la reconnaissance de tous, comme on dénonce aujourd'hui les crimes à la vindicte des lois.

« Voici deux exemples, deux *justices :* que l'on dise quelle est la plus féconde en enseignements, en conséquences, en résultats positifs :

« Un homme a tué un autre homme pour le voler;

« Au point du jour on dresse sournoisement la guillotine dans un coin reculé de Paris, et on coupe le cou de l'assassin devant la lie de la populace, qui rit du juge, du patient et du bourreau.

« Voilà le dernier mot de la société.

« Au plus grand crime que l'on puisse commettre contre elle, voilà le châtiment qu'elle oppose... voilà l'enseignement le plus terrible, le plus salutaire qu'elle puisse donner au peuple...

« Le seul... car rien ne sert de contre-poids à ce billot dégouttant de sang.

« Non... la société n'a aucun spectacle doux et bienfaisant à opposer à ce spectacle funèbre.

« Continuons notre utopie...

« N'en serait-il pas autrement si presque chaque jour le peuple avait sous les yeux l'exemple de quelques grandes vertus hautement glorifiées et MATÉRIELLEMENT rémunérées par l'ÉTAT?

« Ne serait-il pas sans cesse encouragé au bien, s'il voyait souvent un tribunal auguste, imposant, vénéré, évoquer devant lui, aux yeux d'une foule immense, un pauvre et honnête artisan, dont on raconterait la longue vie probe, intelligente et laborieuse, et auquel on dirait :

« — Pendant vingt ans vous avez plus qu'aucun autre travaillé, souffert, courageusement lutté contre l'infortune; votre famille a été élevée par vous dans les principes de droiture et d'honneur...

vos vertus supérieures vous ont hautement distingué : soyez glorifié et récompensé... Vigilante, juste et toute-puissante, la société ne laisse jamais dans l'oubli ni le mal ni le bien... A chacun elle paye selon ses œuvres... l'État vous assure une pension suffisante à vos besoins. Environné de la considération publique, vous terminerez dans le repos et dans l'aisance une vie qui doit servir d'enseignement à tous... et ainsi sont et seront toujours exaltés ceux qui, comme vous, auront justifié, pendant beaucoup d'années, d'une admirable persévérance dans le bien... et fait preuve de rares et grandes qualités morales... Votre exemple encouragera le plus grand nombre à vous imiter... l'espérance allégera le pénible fardeau que le sort leur impose durant une longue carrière. Animés d'une salutaire émulation, ils lutteront d'énergie dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles, afin d'être un jour distingués entre tous et rémunérés comme vous... —

« Nous le demandons : lequel de ces deux spectacles, du meurtrier égorgé, du grand homme de bien récompensé, réagira sur le peuple d'une façon plus salutaire, plus féconde?

« Sans doute beaucoup d'esprits délicats s'indigneront à la seule pensée de ces ignobles *rémunérations matérielles* accordées à ce qu'il y a au monde de plus éthéré : LA VERTU !

« Ils trouveront contre ces tendances toutes sortes de raisons plus ou moins philosophiques, platonique, théologiques, mais surtout *économiques*, telles que celles-ci :

« — Le bien porte en soi sa récompense...

« — La vertu est une chose sans prix...

« — La satisfaction de la conscience est la plus noble des récompenses. —

« Et enfin cette objection triomphante et sans réplique :

« — LE BONHEUR ÉTERNEL QUI ATTEND LES JUSTES DANS L'AUTRE VIE DOIT UNIQUEMENT SUFFIRE POUR LES ENCOURAGER AU BIEN. —

« A cela, nous répondrons que la société, pour intimider et punir les coupables, ne nous paraît pas exclusivement se reposer sur la vengeance divine, qui, dit-on, les atteindra dans l'autre vie.

« La société prélude au jugement dernier par les jugements humains...

« En attendant l'heure inexorable des archanges aux armures d'hyacinthe, aux trompettes retentissantes et aux glaives de flamme, elle se contente modestement... des gendarmes.

« Nous le répétons :

« Pour terrifier les méchants, on matérialise ou plutôt on réduit à des proportions humaines, perceptibles, visibles, les effets anticipés du courroux céleste...

« Pourquoi n'en serait-il pas de même des effets de la rémunération divine à l'égard des gens de bien? »

Tel fut le langage d'Eugène Süe; et la France éclairée ne put s'empêcher d'accueillir une requête si sage et si philanthropique. Oui, les nobles paroles de l'illustre écrivain ont été entendues, et Paris vient d'ériger un *jury de récompenses pour les artisans*, dont on obtient déjà d'heureux résultats. Le 16 mai dernier, le célèbre Victor Hugo a écrit à cette assemblée bienfaisante une lettre remarquable que nous nous empressons de transcrire :

« Un jour viendra où les pouvoirs publics comprendront que, dans l'état actuel de l'Europe et de la civilisation, il doit y avoir et il y a assimilation parfaite entre le soldat et l'ouvrier. Le soldat est l'ouvrier de la guerre, l'ouvrier est le soldat de la paix. Le premier risque sa vie pour le pays dans sa lutte avec l'étranger; le second donne sa vie et l'use et la dépense tous les jours au profit de tous, dans sa lutte avec la matière. Il y a plus d'héroïsme dans le labeur du soldat, lequel implique la discipline; il y a plus d'intelligence dans le labeur de l'ouvrier, lequel réclame la liberté; mais tous les deux, l'ouvrier comme le soldat, travaillent à la civilisation, l'un en protégeant et en agrandissant le territoire national, l'autre en le fécondant, en le cultivant, en le dotant de toutes les richesses de l'agriculture et de l'industrie.

« Permettez-moi d'ajouter ici que cette assimilation me frappe avec une vivacité particulière, moi, fils d'un soldat et ouvrier de la pensée.

« Le jour où ces vérités seront admises, les mêmes sollicitudes sociales, les mêmes récompenses soutiendront, encourageront et glorifieront le soldat et l'ouvrier. L'État, représentant la nation, honorera, par les marques publiques et visibles d'estime dont il

dispose, l'ouvrier honnête, laborieux, intelligent et distingué, comme il honore le brave soldat. L'État recueillera et abritera dans sa vieillesse l'homme de la paix comme il honore et abrite l'homme de la guerre. On comprendra enfin tout ce qu'il y a de social et de profond dans cette grande pensée de Louis XIV que nous appelons l'Hôtel-des-Invalides, et dans cette grande pensée de Napoléon que nous appelons la Légion-d'Honneur.

« Votre projet, messieurs, est un acheminement vers ce beau et désirable résultat. C'est un exemple que vous donnez à la société tout entière : l'idée que l'État devait avoir, vous l'avez. Ce que l'État fera demain, vous le faites aujourd'hui.

« Voilà, messieurs, ce que j'approuve et ce que j'honore particulièrement dans le projet que vous voulez bien me communiquer. C'est un pas que vous faites, je vous en félicite; mais, ne nous le dissimulons point, ce n'est qu'un pas, il en faut d'autres, il faut aller plus loin. La France a fait halte assez longtemps; il est temps que les penseurs et les travailleurs donnent le signal, et qu'on se remette en marche de toutes parts vers les idées de l'avenir. »

. . . .

Puisque nous avons la manie d'imiter les étrangers, du moins imitons-les dans les innovations qui leur sont inspirées par l'amour de l'humanité.





CHAPITRE V.

ELLE ÉTAIT INNOCENTE !

Les paroles tendres et consolantes que la mère et les enfants prodiguaient au malheureux père de famille commençaient déjà à produire l'effet que son bon cœur faisait espérer.

— Vous m'assurez qu'elle est innocente ? demandait-il avec une douloureuse anxiété.

— Tu n'en saurais douter, mon bon Anselme, lui répondit Louise ; les personnes qui protégent notre enfant et nous tous sont animées des plus nobles sentiments. C'est un frère et une sœur, riches et généreux, qui cherchent leur bonheur dans le

soulagement des malheureux. La dame est mariée ; elle a pris Marie chez elle et n'a cessé de l'aimer et de la faire respecter comme sa sœur ; il n'y a rien là qui ne soit honnête et naturel. Du reste, mon Anselme, tu dois t'en souvenir : lorsque Marie se sépara de nous, nous disions : Elle est si bonne, si douce, que partout elle deviendra la fille de la maison.

— C'est vrai, c'est vrai, s'écria Anselme profondément ému.

— Eh bien ! mon ami, notre espoir s'est réalisé. Le monsieur est un des premiers médecins de l'hôpital, et c'est lui qui m'a rendu la vue.

— La vue ! s'écria l'ouvrier stupéfait ; et il porta ses lèvres sur les yeux de son épouse. La vue !... et je n'avais pas encore fait attention à cet immense bonheur ! Oh ! Louise, l'homme bienfaisant qui t'a rendu la vue est un ange, car la vue est peut-être ce qui rapproche le plus l'homme de la Divinité... Tu revois le monde... ô ma chère Louise ! parle, parle ; dis-moi tout ce que tu as souffert dans tes affreuses ténèbres. N'est-ce pas que dans cet abîme l'existence est insupportable, qu'on a lieu de s'y croire maudit ? Entendre louer sans cesse les merveilles de la nature, les rayons éblouissants du soleil, et se trouver éternellement condamné à ne pas les voir !... Entendre la voix de personnes aimées, les toucher, et ne pouvoir les contempler ! les tenir dans ses bras comme une ombre vaine !... Oh ! l'horrible martyre, cent fois plus horrible encore pour celui qui a vu... Je frémis, ma Louise, à l'idée seule d'être privé de contempler les charmes de ta figure ; d'entendre résonner à mes oreilles la voix douce de mes enfants, sans pouvoir jouir de la vue de leurs traits chéris. Si ce malheur me frappait, je mourrais de désespoir... je n'aurais pas ta sainte résignation, ma Louise ; je ne saurais pas souffrir autant que tu as souffert.

— Ma douleur a été immense, cher Anselme... mais la joie de te revoir m'a tout fait oublier... et cette joie, ce bonheur ineffable, je les dois au protecteur de Marie.

— Le bienfait que tu lui dois et que je lui dois aussi, moi, car ton bonheur est aussi le mien, est en effet bien grand, ma Louise. Que Dieu le comble de bénédictions, car il est notre sauveur !

— Notre sauveur, oui, mon ami, plus encore que tu ne penses, car c'est à sa science, à son inépuisable bonté, que nous devons aussi d'avoir conservé notre vertueuse fille.

— Que dis-tu?

— Je dis que c'est encore cet homme charitable qui a sauvé notre Marie. Elle était folle, la malheureuse; oui, elle était devenue folle à la suite des plus cruelles douleurs; et c'est notre ange tutélaire qui lui a rendu la raison. A peine convalescente, il l'a retirée de l'hôpital pour la placer chez son adorable sœur, où Marie a trouvé une généreuse protectrice qui lui a prodigué toute espèce de soins, avec autant d'amour et de sollicitude qu'on pourrait en attendre d'une mère... Mais, mon Dieu! mon Dieu! mon Anselme, qu'est-ce? pourquoi pleures-tu ainsi?

— Oh! oui, Louise, je pleure, et c'est de douleur et de repentir. N'empêche pas mes larmes de couler; elles soulagent mon pauvre cœur... Ingrat envers mes bienfaiteurs... père dénaturé pour la plus affectueuse des filles... Ah! pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir!... alors j'étais innocent... Marie!... où est Marie?... je veux l'embrasser... me jeter à ses genoux... lui demander pardon... Marie... ma fille! Loui...se... Louise... oh! j'étouffe... je me sens mourir!

De longs gémissements succédèrent à ces douloureuses exclamations; puis le vétéran qui, sur le champ de bataille, avait acquis le surnom d'*Intrépide*, celui qui naguère était monté sur l'échafaud avec une impassibilité stoïque et sans verser une seule larme, se mit à pleurer comme le plus frêle des enfants.

— Anselme, lui disait sa tendre épouse en essuyant ses pleurs, Anselme, calme-toi; Marie ne peut tarder à revenir.

— Oui, oui, mon père, ajoutait Manuel avec la joie de l'espérance. Je cours aussi la chercher, et vous verrez que nous serons heureux pour toujours. Courage, mon bon père, courage! Marie va bientôt vous être rendue.

Les braves gens ignoraient la résolution funeste que l'infortunée avait prise.

Manuel avait déjà disparu.

Par un de ces prodiges de la nature impossibles à comprendre,

Anselme, comme on l'a vu, avait soudainement recouvré toute sa sensibilité; il pleura longtemps encore, et les larmes lui apportèrent un grand soulagement.

— Ils ne paraissent pas encore! s'écria-t-il enfin avec la plus douloureuse anxiété; ils ne paraissent pas encore! Et le malheureux marchait comme un fou dans la chambre. Puis, il s'assit brusquement, appuyant une main sur chacun de ses genoux, et, les yeux fixes et baissés, il resta quelques instants pensif dans cette attitude; une sueur froide coulait de son front et se mêlait à ses larmes brûlantes.

— Non, non, je ne la verrai plus... je suis un monstre! Et dans son désespoir le père de famille se cachait la tête entre ses mains calleuses.

Tout à coup un bruit de pas se fit entendre.

Anselme frissonna de honte et de joie, et vola comme un trait vers la porte.

C'était la baronne du Lac et son frère, le docteur d'Aguilar.

Anselme se tint immobile jusqu'à ce que Louise se fût élancée vers la baronne pour lui baiser la main, en s'écriant avec le plus pur enthousiasme :

— Nos bienfaiteurs!



La baronne reçut Louise dans ses bras.

— Voilà, dit Louise à Anselme en lui montrant le docteur, voilà l'homme généreux qui m'a rendu notre fille, la santé et la vue; puis, se tournant vers la baronne, elle ajouta : Et voilà la belle et touchante protectrice de Marie!

Le frère et la sœur se rapprochèrent en se prenant par la main.

Anselme, dans un état qu'on ne saurait décrire, se jeta à leurs pieds et les baisa comme eût fait le plus misérable esclave. Anselme *l'Intrépide*, le vétéran indomptable, le libéral courageux qui ne s'était jamais courbé devant le pouvoir; l'homme qui, en proie à toutes les horreurs de l'indigence, n'avait pas voulu tendre sa main à la charité publique, parce que, fier de sa noble misère, il se croyait plus grand que le potentat qui lui eût jeté une obole... cet homme incorruptible, dont la fierté prenait sa source dans la vertu, et qui eût préféré la mort au moindre avilissement, cet homme se traînait sur le pavé en arrosant de ses larmes les pieds de deux de ses semblables! Mais cette humilité était l'effet d'une reconnaissance profonde, et prouvait la force de l'amour qu'Anselme portait à sa famille.

Ce fut avec beaucoup de peine que M. d'Aguilar parvint à relever ce vénérable père; il le pressa aussitôt sur son cœur, en lui disant du ton le plus doux :

— Ici, mon ami, ici! c'est sur ma poitrine que je reçois les hommes dont les vertus font la gloire du genre humain.

— Je ne suis pas digne de tant de bonté! Par d'ignobles soupçons j'ai outragé votre généreuse probité, et je ne mérite pas de pardon.

— Eh bien! mon ami, dit la baronne avec son aimable sourire, comme mon sexe a le droit de grâce, je vous annonce que vous êtes tout à fait pardonné; mais pourtant j'y mets une condition.

— Oh! parlez, madame, parlez, reprit Anselme essuyant les larmes qui sillonnaient ses joues et la sueur qui ruisselait de son front; qu'exigez-vous de moi, madame?

— Je ne veux plus de larmes, je ne veux plus de douleurs; il faut que ma présence fasse régner ici la paix et la joie.

— La joie... la joie sans l'amour de ma fille! Ah! madame, vous ignorez que je l'ai lâchement offensée... et que, dans mon

délire, je ne vous ai pas même épargnée, vous, sa protectrice!

— Sa protectrice... sa protectrice... je n'aime pas ce titre-là, répondit la baronne; celui d'amie me convient mieux; car il faut que vous sachiez, mon cher monsieur, que je suis la meilleure amie de Marie, et que je viens pour la reconduire chez moi... Elle s'en est éloignée sans m'en dire la cause, sans même prendre congé, et comme je soupçonne qu'elle se croit offensée, je viens la détromper, la satisfaire... Mais comment se fait-il que je ne la voie pas encore? Voyons, où donc est-elle, enfin?

— Voilà, madame, voilà ce que je demande à chaque instant. répondit Anselme avec une impatience marquée; il faut qu'elle revienne, j'ai besoin de la presser sur mon cœur... Elle reviendra... n'est-ce pas? n'est-ce pas qu'elle va revenir?

— Mais sans doute, mon ami, reprit Louise, tranquillise-toi. Madame, Marie ne peut tarder à revenir; elle sera bien heureuse de trouver ici tant de personnes qui l'aiment! On est allé la chercher, et nous la reverrons bientôt.

— Courage, brave Anselme! ajouta le docteur tendant la main à l'ouvrier, qui était tout étonné de ce qu'il entendait, sans en être moins impatient du retour de sa fille; courage, mon ami! tous vos malheurs sont finis, car leur abominable auteur vient de tomber entre les mains de la justice.

— L'auteur de nos malheurs? demanda Anselme encore plus étonné.

— Lui-même, reprit le médecin. Vous souvenez-vous d'avoir sauvé la vie à un cordelier le 17 juillet 1834?

— Je m'en souviens, répondit Anselme, et je me souviens aussi que, pour prix de mon dévouement, il a voulu séduire ma fille.

— Eh bien! cette atroce idée ne l'a jamais quitté. L'histoire de ses méfaits, que j'ai sue par sa complice, serait trop longue à raconter; cette malheureuse, qui avait servi d'instrument aux turpitudes de ce monstre, en a été récompensée par l'emprisonnement dans le bagne, sur la délation de l'infâme moine lui-même, après avoir tenu un rang distingué dans la haute aristocratie de la cour. La misérable créature n'a pu survivre à une pareille dégradation, et après une courte et terrible maladie, elle est morte

hier dans mes bras en faisant des aveux de la plus grande importance. Une pauvre jeune femme, qu'au temps de sa prospérité elle faisait passer pour sa fille, et qui fut enfermée avec elle, est maintenant dans un état d'idiotisme qui fait pitié.

— Mais ce moine maudit, comment a-t-il pu faire, monsieur, pour causer tant de malheurs?

— Je vous l'ai dit, ce serait trop long à raconter, reprit le docteur; qu'il vous suffise de savoir que tous ses crimes sont encore prouvés par l'aveu d'une autre méchante femme pareillement sa complice, qui demeurait avec lui et qui se trouve également au pouvoir des juges. De plus, on a trouvé chez lui des papiers importants relatifs à une vaste conspiration carliste dont ce cannibale paraît avoir été le directeur et le chef principal.

— L'infâme! s'écria Anselme avec colère.

— C'est lui, c'est ce traître, poursuivit le docteur, qui, ne pouvant réussir à séduire Marie, est devenu son implacable bourreau, et le lâche calomniateur, le délateur perfide de l'homme auquel il devait la vie; c'est encore lui qui est l'auteur d'écrits anonymes au moyen desquels il est parvenu à semer la discorde au sein d'une honorable famille.

— Et le ciel permet de telles atrocités! s'écria Anselme.

— Non, le ciel ne les souffre plus, reprit le médecin. Par un prodige de la Providence, les crimes de ce monstre ont été découverts, et il est au pouvoir des tribunaux, qui sans doute en feront bonne justice. Par là, votre innocence ne peut manquer d'être reconnue, car il sera nécessairement parlé, dans son procès, de sa conduite envers vous, et Marie, qui jusqu'à ce jour a été la VICTIME D'UN MOINE, retrouvera la paix et le bonheur au milieu de sa respectable famille.

— Marie!... Marie!... se reprit à crier le malheureux père au désespoir; où es-tu, où es-tu, fille adorée? Viens dans les bras de ce pauvre vieillard qui t'idolâtre... Comme elle tarde! Dieu de bonté! où donc est-elle allée?... Je me sens défaillir... Hélas! en reconnaissant son innocence, en la retrouvant digne de mon amour, je devais tressaillir de bonheur... et je me sens sur le cœur un poids qui m'accable... Un pressentiment terrible me dit

que je ne dois plus revoir cette fille adorable que j'ai si lâchement maltraitée... Oh ! pardon, ma fille... pardon !

Et en se plaignant ainsi, il versait des larmes amères.

— Voyons, mon ami, voyons ! à quoi bon ce désespoir? lui dit la pauvre Louise avec une angélique douceur; je t'assure encore une fois que Marie ne peut tarder à nous être rendue. Tu vois bien que ton affliction nous fait mal à tous !

— Elle nous sera rendue! tu dis qu'elle nous sera rendue? oh! Dieu le veuille ! car je ne pourrais survivre à sa perte. Cet affreux pressentiment qui me déchire le cœur, ce pressentiment fatal, précurseur de quelque nouvelle catastrophe, m'annonce que je ne dois plus revoir ma fille, et à cette effrayante idée, je me sens mourir. Ne plus voir la fille de mon amour, et cela parce que je l'ai moi-même repoussée de mon sein... parce que j'ai outragé sa vertu... parce que je l'ai insultée comme la plus vile des femmes perdues !... O père dénaturé ! ta conduite est indigne... abominable, et elle a justement mérité les reproches d'un esclave, d'un nègre abject et malheureux, cent fois plus humain que toi ! Non, Marie ne doit plus approcher un père si barbare; non, car la pauvre enfant ne sait pas, ne peut pas soupçonner les souffrances de ce père repentant... Marie! Marie !...

Et les plaintes de l'infortuné ne finissaient pas.

— Calme-toi, cher époux, calme-toi, répétait encore la pauvre mère. Marie n'est pas rancuneuse, et elle oubliera ta sévérité dès qu'elle se sentira pressée dans tes bras... Et, crois-moi, mon ami, crois-moi, cet heureux moment ne saurait tarder.

On entendit tout à coup le bruit des pas de quelqu'un qui semblait s'approcher; Anselme s'élança vers la porte... Ce n'était pas encore Marie ! Cependant, à l'aspect de la première des deux personnes qu'il aperçut, Anselme s'arrêta comme pétrifié; muet de surprise, il la contempla un instant d'un œil hagard ; puis bientôt, reprenant ses esprits, il poussa un cri perçant et se jeta dans ses bras.





CHAPITRE VI.

LA RÉSURRECTION.

Mon colonel! mon colonel! s'écriait Anselme avec l'accent de la folie; est-ce possible, grand Dieu? non, non, c'est une vision qui vient pour redoubler ma douleur.

L'homme qu'Anselme voyait devant lui était en effet l'ancien camarade dont le souvenir lui était si cher. Dans tous ses malheurs, dans ses plus cuisantes angoisses, il s'écriait toujours : Oh! si mon colonel vivait, cela ne m'arriverait pas. Ce noble protecteur vivait encore, et pourtant le pauvre soldat n'avait pas cessé de pleurer la mort de ce noble compagnon d'armes. Le lecteur n'aura donc pas de peine à comprendre la surprise, l'ébahissement du pauvre ouvrier quand il le vit entrer chez lui.

—Mon Dieu... mon Dieu... dites-moi que ce n'est point un rêve, répétait-il avec anxiété, dites que je ne me trompe pas.

— Mais non, mais non, mon cher Anselme, tu ne te trompes pas, grâce à Dieu... je suis en effet ton colonel, ou, pour mieux dire, ton vieux camarade, ton frère, s'écria fort ému le bon marquis de Bellaflor; car c'était lui qui, suivi de son cher fils, venait à la recherche de son brave grenadier.

— Quel bonheur ! s'écria Louise en baisant la main du marquis; et nous qui avons tant pleuré votre mort !

— Dame ! il y avait bien un peu de quoi, fit le marquis en prenant la main de Louise, qu'il pressait affectueusement. J'ai eu le malheur d'être tué dans les journaux. Messieurs les journalistes m'ont tué d'un seul trait, que veux-tu ! Il y a des plumes plus terribles que le sabre d'un grenadier. Quant au champ de bataille, il est vrai de dire que j'y restai gravement blessé, ce qui me mit dans l'impossibilité de continuer mon service... il est même miraculeux que j'en sois revenu... car la blessure se trouvait tout près du cœur, et pour en extraire la balle, il fallut me mettre toute la poitrine en lambeaux. A quelque chose malheur est bon : ainsi, maintenant j'ai un excellent baromètre qui m'annonce avec précision tous les changements de l'atmosphère; et, en vérité, cela arrive si souvent et avec tant de ponctualité, que je m'en passerais volontiers, car ma vie s'en est trouvée plus d'une fois en danger.

— Cependant, reprit Anselme, la Gazette disait officiellement que vous étiez mort.

—Et c'est précisément parce qu'elle le disait, que je ne l'étais pas, répondit joyeusement le marquis; puis, regardant avec bonté la femme d'Anselme, il ajouta : Voyons, Louise, embrasse-moi... j'espère bien que ton mari ne va pas être jaloux de ce pauvre vieillard... et je pense aussi que ces messieurs, ici présents, ne seront pas choqués de ma franchise... Nous autres, les vieux, nous avons le triste privilége de prendre de pareilles libertés ; il faut bien nous passer quelque chose, puisque nous sommes sur notre départ.

La baronne et son frère s'inclinèrent avec amabilité, comme pour marquer leur assentiment à la proposition du marquis, dont la cordiale jovialité les avait tout d'abord séduits.

Louise et le colonel s'embrassèrent donc très-affectueusement.

— Sais-tu, Anselme, reprit le vieux troupier, que tu possèdes là un charmant bijoux? On dit que le mariage est une lourde croix; mais moi, je pense qu'il y a un peu de tout dans la vigne du Seigneur. Il en est de ceux qui ont la bosse du *conjungo* comme des amateurs de melons : le tout est de réussir dans le choix, et de ne pas attraper une citrouille. Quant à toi, je parie dix contre un que cette croix ne te semble pas aussi lourde que le havresac et le mousquet... Et ces petits poupons sont vos enfants?

Rose et Joachim coururent apposer un baiser sur la main du marquis.

— Bons et jolis comme leur maman, ajouta-t-il en les embrassant. Combien en as-tu?

— Quatre, maintenant, répondit Anselme; puis, portant la main sur ses yeux, il ajouta : Et trois autres que j'ai eu le malheur de perdre.

— Diable! il paraît que tu n'as pas perdu ton temps. Tu visais juste sur le champ de bataille, et je vois avec plaisir que ce talent t'est resté dans ton nouvel état.

Le marquis rougit aussitôt de son quolibet, surtout en apercevant devant lui une jeune dame; et, voulant faire amende honorable, il ajouta en souriant :

— Aujourd'hui, il faut me pardonner ma franchise, quelle qu'en soit l'expression. Je me sens fou de joie, c'est peut-être le jour le plus heureux de ma vie... Et puis, je réclame les droits que me donne le triste privilége dont nous avons parlé tout à l'heure. Excusez-moi, madame, poursuivit-il en saluant la baronne : les saillies du vieux troupier ont toujours une odeur de caserne qu'il est difficile de leur enlever.

— Oh! monsieur le marquis, je sais apprécier les circonstances, répondit la baronne; et la loyauté de votre belle humeur met tout à couvert.

— Mon père, fit alors don Louis, c'est madame la baronne du Lac, et monsieur est son frère, don Antonio d'Aguilar, un des médecins les plus distingués de la capitale.

Le docteur s'inclina.

— Si, comme je n'en doute pas, reprit le marquis, le talent et la bonté de cette aimable dame répondent à sa beauté, la renommée, cette fois, n'est pas menteuse.

La baronne fit une charmante révérence pour remercier le marquis de ses paroles obligeantes, et celui-ci tendit la main au docteur, en lui disant avec une aimable courtoisie :

— Je compte, monsieur, sur l'amitié d'une personne si aimable et si distinguée.

— Elle vous est acquise, monsieur, et je me sens trop heureux de répondre à la sollicitude du digne père de don Louis de Mendoza, répondit le médecin en serrant affectueusement la main du marquis.

— Maintenant, mes amis, poursuivit le marquis s'adressant à Louise et à Anselme, je veux, comme je l'ai dit, payer une vieille dette. Entre gens d'honneur, TOUTE PROMESSE EST SACRÉE... et par conséquent, je ne puis, sous aucun prétexte, manquer à la mienne; ce n'est pas pour cela que je suis *ressuscité*.

— Une dette? reprit Anselme.

— Comment donc ! tu as si facilemont oublié ta belle action? Eh bien, moi, contre l'habitude des débiteurs, je m'en suis toujours souvenu ; et il n'a fallu rien moins qu'un éloignement forcé, l'ostracisme, l'incertitude, la suite non interrompue d'évènements bizarres, pour m'empêcher de m'acquitter. A présent, il n'en est plus ainsi, et puisque je suis en mesure, il faut bien, mon cher, que tu te résignes à te laisser payer.

Le lecteur nous permettra de reproduire ici ce que nous avons dit dans le premier chapitre de cette histoire, au sujet d'Anselme l'*Intrépide*.

Il avait servi dans l'armée libérale, sous un colonel à qui, dans une rencontre, il avait sauvé la vie, et celui-ci, voulant récompenser le service de son libérateur, lui procura sa retraite ; chose qu'Anselme désirait bien vivement depuis qu'il aimait la femme que plus tard il épousa.

Ce brave colonel pleurait depuis peu de temps la perte d'une épouse adorée, et il semblait chercher dans les dangers le terme

de sa douleur déchirante : à la fin, réfléchissant qu'il devait sa vie et ses affections au tendre fruit qu'il avait obtenu de son amour, il lui sembla qu'il ne pouvait jamais récompenser assez richement le jeune et vaillant soldat qui l'avait arraché à une mort certaine, et il lui offrit de l'or en abondance ; mais cette offre fit rougir le soldat, qui, pour toute récompense, ne voulut accepter que l'amitié de son chef. « EH BIEN DONC, lui dit le colonel en l'embrassant, DÈS CE JOUR, JE VEUX ÊTRE TON FRÈRE... MARIE-TOI ET SOIS PLUS HEUREUX QUE MOI... MAIS SI LE DESTIN TE DONNE UNE FILLE, JE VEUX ÊTRE SON PARRAIN ; M'ENTENDS-TU ? JE VEUX QU'ELLE SE NOMME MARIE, PARCE QUE C'EST LE DOUX NOM QUE PORTAIT L'ÉPOUSE QUE J'AI TANT AIMÉE ; ET PUISQUE TU NE DEMANDES QUE MON AFFECTION, JE JURE, PAR LE SOUVENIR DE L'ANGE QUE DIEU M'A ENLEVÉ, QUE JE NE SERAI JAMAIS INGRAT ENVERS TOI. »

— Je veux être ton frère, t'ai-je dit alors, ajouta le marquis ; eh bien, voici qui va te le prouver. Ce mauvais garnement, et il donna une tape sur l'épaule droite de don Louis de Mendoza qui était à côté de lui, tel que tu le vois, fait et parfait, ce n'est ni plus ni moins que mon fils... c'est-à-dire... pardon, je me trompe... il est quelque chose de plus encore : il est l'amant de ta fille, et... et il faut les marier !

— Monsieur !... balbutia Anselme avec la plus grande confusion.

— Quoi donc ?

— Je dis qu'il faut les marier ; ce n'est que cela, et il n'y a pas à s'en défendre... J'ai promis que je serais ton frère... l'occasion s'en présente, c'est une affaire conclue. Allonge-moi ta patte.

La baronne et son frère regardaient cette scène avec attendrissement.

Tout à coup, au moment où le marquis serrait cordialement la main du brave ouvrier, un groupe intéressant se présenta sur le seuil de la chambre.

— Ma fille ! s'écria Anselme.

C'était en effet Marie, soutenue par son frère et le nègre Thomas.

Don Louis, en proie à la plus vive émotion, approcha une chaise pour sa bien-aimée, et la malheureuse s'y laissa tomber presque évanouie. Anselme se précipita à ses pieds, lui prit les mains, et les couvrit de baisers et de larmes de joie et d'amour.



CHAPITRE VII.

LES ÉCLAIRCISSEMENTS.



orsque Marie, le cœur brisé de l'accueil terrible que lui avait fait son père, s'était enfuie pour mettre un terme aux douleurs de son désespoir, le nègre avait couru sur ses pas et était arrivé au canal au moment où elle venait de s'y précipiter.

On doit se souvenir qu'au chapitre vingt-deuxième de la seconde partie de notre premier volume, Thomas, dans le récit de son histoire, a dit qu'il avait été regardé comme le plus fort nageur de tout l'équipage du navire sur lequel il était en service, et cela seul suffit pour expliquer qu'il ne dut pas être bien embarrassé pour sauver la jeune fille.

— C'est la seconde fois qu'elle me doit la vie, dit l'Africain avec orgueil; et tant que je conserverai la mienne, elle sera consacrée à préserver mon adorable demoiselle de tous les dangers.

— Bien! brave Thomas, lui répondit don Louis en l'embrassant; oui, tu seras toujours son ange gardien, et jamais tu ne seras séparé d'elle.

— Cet homme s'est conduit en véritable héros, mon commandant, ajouta Manuel adressant la parole à don Louis; puis, prenant la main de son père, il lui dit : Père, voici le digne chef de mon

bataillon... nous sommes tous prêts à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang; mais ici, nous avons encore des motifs particuliers de lui être tout dévoués. Il faut que vous sachiez, mon père, que c'est lui qui, affrontant les plus grands dangers, vous a retiré des griffes du bourreau.

Manuel n'avait pas fini cette phrase, que Louise était tombée aux pieds du jeune marquis, et que Rose et le petit Joachim s'étaient précipités dans ses bras, tandis que les autres spectateurs contemplaient ce tendre et touchant tableau, sans pouvoir arrêter les larmes de la plus douce émotion.

— Mais, que faites-vous, madame? fit don Louis attendri en relevant la pauvre mère; épargnez-moi de pareilles démonstrations ; après tout, je n'ai fait que sauver un honnête homme qui, certes, le méritait bien ; et de plus, il est le père de ma bien aimée.

Marie répondit par un sourire qui exprimait son amour et le soulagement de son cœur.

Don Louis poursuivit :

— Je n'ai donc fait que mon devoir.

— Bien, mon fils, très-bien !... s'écria le vieux marquis en ten-



dant ses bras au jeune homme ; puis, regardant Anselme avec bonté, il lui dit : Et toi, qu'est-ce que tu dis de tout ceci ?

— Je ne sais... c'est une si grande surprise !... tant de vertu...

tant de générosité! répondit Anselme avec une émotion profonde. Ah!... mon colonel... il n'y a ici que moi de méchant... de malheureux... moi, moi seul, j'ai été aveugle, stupide, ingrat! Et prenant de nouveau les mains de sa fille qu'il arrosait de ses larmes : Marie! Marie! pourras-tu jamais me pardonner?

— Mon père! mon père adoré! s'écria la jeune fille, laissant échapper un long soupir.

Les secours que, sous la direction du médecin, on avait prodigués à Marie dès son arrivée sur le lieu de cette scène intéressante, portaient déjà leur effet. Ce brave ami et sa sœur l'avaient mise au fait de l'innocence de son amant, et lui avaient donné tous les éclaircissements nécessaires sur la lettre qu'elle avait trouvée dans sa toilette, et sur les noires intrigues de son mauvais génie.

Le père et la fille s'embrassèrent avec la plus douce effusion, et cet épanchement de deux âmes qui n'avaient cessé de s'adorer, mit le comble à la joie qui s'épanouissait sur les figures de tous les acteurs de ce dénoûment si désiré.

— Anselme, dit alors le vieux marquis, voilà enfin le bonheur arrivé; moi, du moins, je n'ai jamais été si heureux... et toi?

— Oh! moi de même, répondit l'ouvrier : entouré de cœurs si généreux, comment ne pas oublier en un instant toutes les souffrances passées?

— Eh bien, mon vieux, j'en suis enchanté, reprit le marquis; mais tu sais que le troupier n'est pas égoïste, et puisqu'il y a tant de bonheur pour nous, il faut faire la part de ce jeune couple... Et il jeta un regard sur les deux amants, qui en étaient aux plus tendres explications.

— Mon colonel, répondit Anselme recouvrant tout à coup sa belle humeur, le règlement impose au soldat une soumission aveugle envers son chef. Quelle est la consigne?

— Tu vas la savoir : Arrivez ici, mademoiselle... ou plutôt... viens sur mon cœur, ma bonne fille... à présent, ton premier baiser appartient à ton nouveau père... plus tard, tu auras le temps de dédommager ton époux.

Marie ne se fit pas prier : à peine le marquis avait ouvert ses bras, que la vierge candide s'y était déjà précipitée.

Manuel se mit gravement au port d'armes devant don Louis, et, portant la main droite à la hauteur du front et le revers en dehors, il dit avec grâce :

— Mon commandant, recevez mes félicitations.

— Frère, lui répondit le jeune homme en l'attirant sur son sein, embrassons-nous.

Et, en effet, ils s'embrassèrent étroitement.

— Mes enfants, fit Louise prenant les mains aux jeunes amants et les entrelaçant avec gravité : aimez-vous toujours, et que Dieu bénisse votre union ainsi que la bénissent vos parents !

— Vivat ! s'écria monsieur d'Aguilar.

— Messieurs, dit alors la baronne avec le gracieux accent de son amabilité, je suis la femme la plus envieuse du monde, et je n'entends pas qu'on m'enlève ma part de la joie générale. Puisqu'un moine m'a faite la rivale de Marie, j'exige qu'un prêtre me fasse son témoin.

— Et moi aussi, ajouta le docteur.

— Adjugé ! s'écria le marquis avec le plus grand bonheur.

Alors Mario courut se jeter dans les bras de la baronne, et ces deux femmes charmantes présentaient alors un groupe enchanteur.

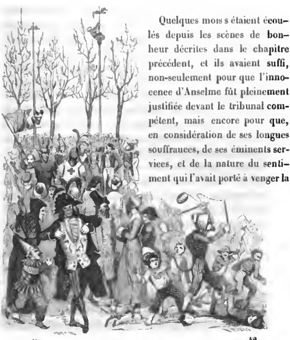
. . . .

Enfin, Marie deviendra-t-elle en effet l'épouse de son amant ? N'y aurait-il pas quelque nouveau malheur pour l'empêcher ? Changeons un mot au proverbe, et disons : Qui lira verra.



CHAPITRE VIII.

LE CARNAVAL.



Quelques mois s étaient écoulés depuis les scènes de bonheur décrites dans le chapitre précédent, et ils avaient suffi, non-seulement pour que l'innocence d'Anselme fût pleinement justifiée devant le tribunal compétent, mais encore pour que, en considération de ses longues souffrances, de ses éminents services, et de la nature du sentiment qui l'avait porté à venger la

mort de son fils sur la personne de l'assassin, le meurtre du boucher *Sans-Ame* lui fût également pardonné. Son honneur reçut une entière réparation par une déclaration insérée dans la gazette officielle, qui rendait enfin justice au mérite et à la vertu.

D'un autre côté, tous les crimes du moine Patrice avaient été prouvés jusqu'à l'évidence, et l'heure de l'expiation ne pouvait tarder.

Mais le triomphe de la vertu n'était pas encore complet : Marie et don Louis s'aimaient à l'adoration, et leur amour n'avait pas encore obtenu la bénédiction sacrée devant les autels du Tout-Puissant.

C'était le premier des trois jours du carnaval de 1837.

Sur l'origine de cette folie universelle, nous avons donné ailleurs les détails suivants :

« Avouons que le carnaval est une singulière chose. Aussitôt qu'il paraît, il n'y a plus de formalité possible. Pas de gravité qu'il ne déride, pas de prudence qu'il ne mette en défaut. Grands et petits, hommes et femmes, ignares et savants, hommes de réflexion et imberbes évaporés, tous, avec plus ou moins d'ardeur, tous se jettent sur son court passage ; pas un n'y demeure indifférent. Le carnaval est une période de dissipation et de folie ; il a des plaisirs pour tous les âges, des amusements pour tous les goûts, des distractions pour toutes les classes. Les masques, les bals, les festins, sont des moyens de réjouissance qui, dans ces jours de fête, font face à toutes les exigences.

« La vie de l'homme est une éblouissante mosaïque dont toutes les pierres sont fausses ; elle n'est qu'une farce ridicule qui sera jouée sans interruption tant que le monde méchant la dominera. Sans aller plus loin, vous avez là des gens qui, pendant onze mois et demi de l'année, mettent toute leur attention, tous leurs soins, à paraître graves, discrets, sensés, judicieux ; qui se torturent pour se composer un extérieur si bien plâtré qu'on ne puisse apercevoir chez eux ni étourderie, ni légèreté, ni extravagance. Lorsqu'ils parlent, lorsque vous parlez vous-mêmes, aimables lecteurs, — ne vous offensez pas de cette observation, — et lorsque nous-même nous parlons, enfin, nous tâchons tous de le faire avec modération, avec toute la réflexion possible, pour qu'on ne nous prenne

pas pour des imbéciles ou des échappés des petites maisons... Voici pourtant que le mois de février arrive, jetant à tout passant ses *loups* et ses dominos, et... ni vu ni connu! que Dieu nous soit en aide! tout l'échafaudage des beaux dehors de prudence et de circonspection s'écroule à l'instant.

« On ne peut pas refuser au sérieux de la vie quelques instants de relâche; c'est une nécessité reconnue en tout lieu et de tous les siècles. Ces quelques jours donnés à la folie allongent l'existence de l'homme. Les anciens juifs avaient leur *goral*, les Persans et les Babyloniens leurs *saccas*, les Grecs leurs *kronias;* les Romains, plus ardents encore, avaient non-seulement leurs *saturnales* comme les Grecs, mais bien encore leurs *bacchanales* et leurs *lupercales*. Les juifs modernes ont leur *purim*, les musulmans leur *beiram*, les Anglais leur *christ-mas*, et les autres peuples leur carnaval, qu'il faut surtout aller voir au grand siége de l'Eglise catholique, armé de ses grelots et de ses magiques *mocoletis*. Remarquez pourtant, lecteurs bénévoles, que le fond de ces fêtes anciennes et modernes est toujours le même, c'est-à-dire la table, le bal, les masques, le rire et les amusements.

« Faites votre carnaval à la grâce de Dieu; il n'y a pas de mal à cela. Mais savez-vous ce que c'est que le carnaval? C'est un blanc-seing pour que tout homme honnête puisse gambader sur la voie publique avec la queue de Satan accroché à la croupe, un chiffon de carton peint sur les joues, et y singer la danse de l'ours devant la foule ébahie.

« Les premiers prêtres chrétiens se rompaient la mâchoire à déclamer contre ces extravagances; mais les folies de cette époque étaient trop enracinées dans les mœurs pour qu'on obtînt leur suppression. Les catéchumènes ne voyaient pas d'inconvénient à se soumettre au baptême et à adopter la loi nouvelle; mais il fallait que ce fût à condition de conserver l'intégrité de leurs fêtes privilégiées. L'homme était inséparable du néophyte, et le néophyte était passionné pour ces plaisirs que le baptême voulait interdire. Dans cette lutte entre l'être positif et l'être de raison, le dernier n'avait pas toujours le dessus. On désirait le baptême, mais on ne voulait pas renoncer aux mascarades. Tertullien s'en

plaignit avec amertume; mais enfin il fallut céder à la force de l'habitude et transiger. Ce fut ainsi que l'institution du jeûne préparatoire de la fête de la Résurrection, c'est-à-dire la pâque chrétienne, en imposant cette âpre pénitence de quarante jours de privations austères, amena toutes les folies du carnaval comme dédommagement d'une rigueur si forte; et ces fêtes si bizarres se sont conservées jusqu'à nos jours.

C'étaient les ministres de la religion qui profitaient le plus de ces ignobles tolérances; ils portèrent le délire jusqu'à se travestir dans plusieurs circonstances solennelles, voire même dans les cérémonies funèbres et les enterrements. Si vous ne voulez pas y ajouter foi, libre à vous de consulter les statuts synodaux que Hincmar, archevêque de Reims, donna en 853 à son Eglise. Ce prélat défendit à tous les religieux de son diocèse de s'enivrer de boisson le jour des Morts; d'où l'on peut logiquement conclure que ces saints anachorètes avaient contracté la louable habitude de s'en donner à cœur joie ce jour-là. Le carnaval, jamais autorisé et toujours toléré par l'Église, a été en grande vénération dans les communautés religieuses. Il ne faut pas rétrograder de beaucoup de siècles pour trouver que le dernier dimanche du carnaval se fêtait à Rome avec l'assistance du pape, entouré de tous ses cardinaux. Le peuple, les riches à cheval et les pauvres à pied, ainsi qu'il en est de tout temps, se rendait en procession au mont *Testacio*, où l'on faisait un sacrifice solennel. Pour commencer, on immolait un ours : c'était le symbole du diable tentateur de la chair; puis on tuait des veaux très-jeunes, ce qui signifiait l'orgueil de nos plaisirs. Que l'on symbolisât le diable par un ours, cela se conçoit, eu égard à sa laideur traditionnelle; mais que de pauvres petits veaux fussent des emblèmes de volupté et d'orgueil, il faut convenir que cela n'est guère facile à comprendre.

« Dans le quinzième siècle, les cardinaux avaient aussi l'habitude de se déguiser et de parcourir les rues de Rome dans des chars de triomphe, la figure barbouillée, et précédés de bruyantes fanfares.

« Comme ils se masquaient dans les églises, en 1456, le concile de Soissons défendit cet usage; et, finalement, le concile de Tolède,

en 1565, interdit tout à fait aux ecclésiastiques ces récréations scandaleuses. Pourtant les moines espagnols, toujours enclins aux jeux grivois et à la farce, ne cessèrent pas, les jours de certaines fêtes, de se travestir et de danser dans leurs chœurs. »

Aux précédentes notices sur l'origine du carnaval, il nous faut à présent ajouter la description de quelques scènes qui se passaient à Madrid, en 1837, dans l'une de ces joyeuses solennités.

Nous laisserons à part les faits vulgaires de quelques personnages qui, après s'être creusé la cervelle pendant une année entière pour arranger un travestissement dont l'originalité attirât l'attention générale, promènent gravement le produit de leur génie en costume mauresque ou couverts de haillons et de nattes, costumes magnifiques sous lesquels ils se croient autorisés à jeter des sottises à la face des passants.

A quatre heures du soir, Madrid présentait le tableau le plus animé ; des groupes de masques, dont il est impossible de décrire les grotesques accoutrements, se croisaient et se bousculaient dans toutes les directions.



Toutes les antiquités les plus extravagantes des friperies, les vêtements les plus vermoulus, qui jadis avaient ébloui les spectateurs sur les tréteaux et les théâtres dramatiques, alternaient avec les vestes de *majos*, les robes crasseuses et noires des grivois étu-

diants, et avec des perruques poudrées tombant sur d'immenses habits dont s'étaient parés nos vénérables aïeux.

On eût dit que tous les pays et toutes les générations s'étaient réunis dans notre capitale.

Ici, un ridicule bossu, précédé d'une foule d'enfants, les fait sauter et bondir, pour attraper avec la bouche une figue sèche qu'il tient accrochée à une ficelle tombant d'un long roseau, sur lequel il frappe avec une baguette pour qu'il soit plus difficile de happer le fruit, qui finit par tomber dans la bouche du plus adroit.

Là, un arlequin, suant à grosses gouttes, court rattraper une orange qu'il a lancée lui-même, et qu'il reprend, si quelque gamin plus leste que lui ne la lui souffle.

Plus loin, deux matelots anglais font le coup de poing, parodiant avec une brutale exactitude le pugilat de la Grande-Bretagne.

Une bande d'athlétiques Asturiens, transformés en blanchisseuses, se prennent à la crinière au beau milieu de la fête, et finissent par se blesser dans ce qu'ils ont de plus *chair*, à l'imitation des scènes peu poétiques qui se renouvellent chaque jour parmi les séduisantes nymphes qui circulent sur les bords de l'antique et célèbre Mançanarès.

On aurait pu voir, dans cette bruyante et vivace multitude, le Chicard contrebandier, à cheval sur sa fringante haquenée, le magnifique *havane* à la bouche, l'espingole sur le côté gauche, ayant en croupe sa pimpante poulette, c'est-à-dire une de ces femelles aux yeux homicides qu'on ne peut trouver que dans la patrie du Cid.

On voyait aussi quelques groupes allégoriques, parmi lesquels brillait, non pas l'esprit ni le mérite de l'invention, mais une joie bachique et tumultueuse qui annonçait assez que leur plus grand plaisir serait d'inspecter les cabarets et d'y faire de copieuses libations avec le délicieux nectar que dans le beau monde on appelle piquette.

D'autres bandes de sylphides nauséabondes profanaient les noms respectables du *bolero*, de la *jota* et du *fandango*, en se dandinant au son d'une mandoline criarde, et au bruit discordant d'une mélodie trempée à l'eau-de-vie.

Quoique la plus grande partie de ces singuliers éléments de divertissement se portât de préférence au Prado, au bal du Cirque des Taureaux et au mât de cocagne des Délices, il n'y avait pas dans Madrid un petit recoin qui ne ressentît la secousse de cette joie universelle.

Pourtant, nous nous trompons : d'un endroit obscur, d'un effrayant souterrain sortaient des gémissements qui venaient se perdre dans les cris de la publique allégresse. Ivre de plaisir, la ville de Madrid ne pouvait guère songer qu'il y avait dans le monde quelqu'un qui versait des larmes amères, et buvait jusqu'à la lie le calice de la douleur.

Un misérable abandonné de toute la terre, en lutte avec ses remords, poussait tour à tour des cris de désespoir, des hurlements sauvages, des imprécations sacriléges, et ne s'arrêtait que par intervalles, quand la crainte du châtiment lui arrachait des larmes. Chargé de chaînes, il s'agitait convulsivement et se traînait dans son cachot comme pour hâter le terme de ses souffrances ; puis il restait tout à coup immobile, et se lamentait comme une faible femme ; mais il ne trouvait aucun soulagement dans l'épanchement de ses pleurs, il semblait y perdre ses dernières forces ; et souvent, comme affaissé sous le poids de sa conscience, il tombait dans un ignoble délire.

L'homme ainsi enchaîné et en proie à de si atroces martyres, n'était autre que Patrice, notre moine furibond.

Et au milieu de ces tortures qui déchiraient son cœur, il entendait les cris de joie de cette société qui naguère l'avait vu environné de luxe et de plaisirs. Ce contraste augmentait encore ses souffrances. Tous ses amis l'avaient abandonné ; la mère Espérance elle-même, au lieu de lui prodiguer les consolations de l'amitié et de la gratitude, s'était convertie en cruelle ennemie, et pour s'attirer la bienveillance de ses juges par d'importantes révélations, elle s'empressa de découvrir et de prouver tous les crimes de son directeur spirituel. Ceci est très-commun ; l'ingratitude et la peur sont des mobiles puissants : l'une, parce qu'elle affranchit de bien des devoirs ; l'autre, parce qu'elle sauve de bien des dangers. Cependant, cette fois-ci, ni l'une ni l'autre n'empêche-

ront la vile bigote d'être condamnée à une réclusion perpétuelle.



Justement à côté d'une grille par laquelle un faible rayon de lumière parvenait au cachot du moine, une bande de masques, costumés en étudiants et armés d'instruments, exécutaient et chantaient la *jota* aragonaise. Chacun des couplets était suivi de longs applaudissements et des brouhahas de la multitude, qui allaient retentir jusque sous les voûtes fétides de l'humide prison de Patrice; en sorte que ce qui pour tous était une excitation à l'allégresse, se changeait pour ce misérable en sataniques mugissements qui le glaçaient de terreur.

Tandis que cet agent du mal blasphémait contre Dieu et maudissait les hommes qui le punissaient enfin de ses forfaits, les étudiants égrillards chantaient les *trovos* suivants :

Chassons, chassons la tristesse
Dans ce beau jour jovial;
Vive la douce allégresse
Du bienfaisant carnaval.

Puisque ces instants d'ivresse
Semblent raviver l'ardeur
De l'ouvrier, qui s'empresse
D'y retremper son bonheur,
Chassons, chassons la tristesse.

L'usage antique et légal
Aujourd'hui l'homme délie;
Aussi le peuple loyal
Semble retrouver sa vie
Dans ce beau jour jovial.

Que du flatteur la bassesse
Proclame un lâche tyran;
L'honnête ouvrier sans cesse
Répond par un pur élan :
Vive la douce allégresse!

Quand l'ambitieux vénal
Devient criminel et lâche,
Le bon peuple libéral
Jouit sans peur et sans tache
Du bienfaisant carnaval [1].

En entendant cette dernière strophe, le moine poussa un cri de rage pareil au rugissement de la bête féroce qui sent ses entrailles déchirées par la flèche du chasseur; mais ce hurlement de désespoir se perdit dans le bruit des ébats d'une foule honnête et joyeuse.

. . . .

[1] Ce genre de poésie, appelé en espagnol *trova* ou *glose*, consiste à former des couplets dont le dernier vers soit pris d'une stance primitive qui sert pour ainsi dire de texte, à la condition toutefois de s'y trouver naturellement encadré et d'y former un sens régulier. Voici l'original espagnol :

Vaya afuera el mal humor
en este dia jovial.

Frère Patrice, le carliste exalté, le conspirateur astucieux, l'usurier insatiable, l'infâme séducteur, le courtisan corrompu, le moine hypocrite, enfin, qui aspirait à la dignité de conseiller d'un roi, pleure maintenant dans un cachot les conséquences de ses crimes. De même il y aura un jour de justice et d'expiation pour les méchants qui veulent priver le peuple espagnol des institutions libérales qu'il a conquises et qu'il veut perfectionner.

Peindre dans ce type horrible la bande immonde et inquisitoriale qui, encore aujourd'hui, veut dominer l'Espagne ; la présenter à la face du monde dans toutes ses difformités, voilà l'objet principal de notre travail, voilà le but pour lequel nous avons fait appel à toutes les ressources, à toutes les forces de notre chétive intelligence. Il est toujours utile que le peuple connaisse les moyens que met en jeu l'hypocrisie pour cacher ses infâmes projets, ses vues de domination absolue ; mais c'est surtout à présent que les amis du progrès et de la dignité espagnole doivent faire retentir partout avec courage l'accent de l'honneur et de la vérité, afin de confondre et d'anéantir à jamais ces frénétiques apôtres de l'absolutisme, qui, grâce au système réactionnaire pratiqué en Espagne depuis le triomphe des *intelligences sublimes*, ont gagné tant de terrain par leurs manœuvres, qu'ils osent se poser comme des combattants certains de remporter la victoire définitive.

C'est avec une arrogance inouïe que les organes du prince proscrit proclameut aujourd'hui même que le parti de don

viva el gozo bienhechor
del festivo carnaval.

Ya que estos ratos de holgura
dan solaz, fuerza y vigor
al pueblo trabajador,
para aumantar su ventura
vaya afuera el mal humor.

Prodigue el vil lisongero
victores á un opresor;
que el honrado jornalero
solo grita placentero
viva el gozo bienhechor.

Hoy proclama la costumbre
libertad universal ;
y la honrada muchedumbre
sacude su servidumbre
en este dia jovial.

En tanto que el ambicioso
se convierte en criminal,
goza el pueblo laborioso
el jubilo bullicioso
del festivo carnaval.

Carlos est le seul qui puisse fermer les plaies de notre nation magnanime... lui qui les lui a faites! Encouragés par l'ineptie d'un gouvernement qui semble aider au succès de leurs doctrines dégradantes et empoisonnées; voyant le pouvoir, ou, disons mieux, la tyrannie exercée sous de fallacieuses formules, ils croient, dans leur délire, que l'heure de leur résurrection a sonné, et s'agitent en tout sens pour couronner par le scandale leur criminelle entreprise.

Oui, le scandale; car l'union d'Isabelle II avec le comte de Montemolin en eût été un bien grand, bien horrible, après de si longues années de lutte acharnée, après tant de malheurs, tant de sacrifices d'or, tant de sang versé par le peuple pour reconquérir sa SOUVERAINETÉ, sa LIBERTÉ, cette liberté émanée de la justice de Dieu, et qui est inconciliable avec l'avénement au trône d'un proscrit qui se pose comme un symbole du droit divin, de ce droit qui n'est qu'une prétention orgueilleuse et ridicule dès longtemps condamnée par la raison universelle.

Mais, enfin, la question est résolue : par son décret du 28 août de la présente année (1846), la reine a déclaré s'unir à l'infant don François d'Assis. Pourtant, le parti rétrograde ne se tient pas pour anéanti : les amis de l'inquisition, des potences et des moines, font encore appel aux sophismes les plus extravagants, et, convertissant la question du mariage en *question dynastique*, ils en exagèrent la gravité, et ajoutent que l'avénement de la reine au trône d'Espagne est un acte révolutionnaire qui ne pouvait être légitimé que par le mariage qu'ils demandaient : absurde prétention, qui est un outrage envers la constitution et surtout envers la souveraineté du peuple, dont les actes sont toujours valables, toujours légaux, puisque le droit de réformer les lois est inhérent à toute société; et, certes, il n'y a pas de plus grand crime que de se révolter contre la volonté nationale.

Aujourd'hui plus que jamais, pressentant que c'est leur coup de grâce, les absolutistes relèvent leur front abattu et exagèrent les avantages de leur position, leurs éléments de triomphe, et se qualifient de parti national. Eux seuls, disent-ils, sont assez puissants pour rétablir l'ordre et le repos publics. Mais toutes ces vaines pa-

roles sont démenties par les événements et par leur conduite; au moment où, pour recommander aux peuples leur misérable cause, ils feignent de modifier leurs principes, où, sous les dehors du système représentatif, ils dissimulent leurs dogmes de fanatisme et d'esclavage incompatibles avec la dignité de l'homme et démontrés absurdes par la philosophie, on les chasse du sein des nations civilisées! C'est que tout le monde sait qu'il ne peut y avoir d'indépendance, de liberté, de prospérité et d'honneur national possibles, là où le caprice d'un homme suffit pour étouffer la volonté du peuple.

Vous parlez d'éléments de triomphe... insensés! Où sont-ils donc? Seraient-ce la prépondérance de vos intérêts? vos ressources pécuniaires?... l'opinion publique?... l'ignorance des masses?... la supériorité de vos armes?... la solidité de vos doctrines?... la coopération des puissances étrangères?... Que vous êtes chétifs et misérables!... Vous êtes tellement fascinés que vous ne voyez pas les nouveaux intérêts créés par la révolution; intérêts plus puissants, plus vivaces que ceux dont vous pleurez la perte; intérêts profondément enracinés et qu'il vous est impossible de détruire, parce qu'ils répondent et se lient à la nature de l'homme. Est-ce à dire que dans la lutte passée vous n'avez pas encore épuisé toutes vos ressources? Est-ce à dire que vous n'êtes pas encore convaincus que les peuples, parfaitement instruits de votre hypocrisie, méprisent vos discours? Est-ce à dire que vous ne voyez pas que l'époque d'une croyance stupide, d'un fanatisme barbare est évanouie? Est-ce à dire qu'après avoir été tant de fois battus dans vos rencontres avec les forces libérales, vous n'êtes pas encore détrompés sur votre faiblesse? Est-ce à dire enfin que vous attendez votre triomphe de l'intervention étrangère, qui ne pourrait que vous faire mépriser davantage par tous ceux qui aiment leur patrie, et qui cette fois ne se bornerait pas à d'inefficaces sympathies, puisque votre lis enchanteur n'existe plus? Renoncez donc à votre coupable espoir; ne faites plus parade d'avantages illusoires; n'ajoutez pas le crime au ridicule de votre position, et sachez qu'un retour sincère aux vrais intérêts de la patrie ne peut jamais être qu'honorable et bien considéré.



Vous ne savez que trop vous-mêmes que l'union d'Isabelle avec votre comte, loin d'avoir été la pierre fondamentale de la paix de l'Espagne, loin de servir à une réconciliation générale, n'eût été que la pierre d'achoppement des plus grands désordres, puisque c'était sur ce mariage que vous comptiez pour rétablir le système complet de l'absolutisme, ce qui ne pouvait s'obtenir qu'au prix du gouvernement représentatif, qu'en sacrifiant les nouveaux intérêts qu'il a créés et la liberté de la presse, en un mot, qu'en exterminant le parti libéral !

Voilà, pauvre peuple espagnol, la réconciliation que t'offre le parti carliste ; voilà l'ordre, la paix, le repos et la prospérité qui eussent été la dot de ta reine, si on l'eût unie au fils de don Carlos; voilà les bienfaits que maintenant encore ce prince t'apporterait sur la pointe des baïonnettes de ses satellites, s'il parvenait à en recruter parmi les mécontents et les bandits de tous les pays ; voilà l'auréole de gloire dont ceindrait ta tête le triomphe de l'*Ange exterminateur !*

Le moine Patrice est un personnage réel, existant, historique ; nous n'avons d'autre mérite que de lui avoir donné un nom. Son

caractère, ses crimes, son ambition, son hypocrisie, forment le type historique de la plupart des ennemis de notre prospérité, qui, sous le manteau de la charité évangélique, de la mansuétude des apôtres et de l'amour fraternel, cachent l'horrible dessein de nous noyer dans une mare de sang, pour fonder leur trône sur nos cadavres, et gouverner en maîtres les restes de ce peuple malheureux.

Ce n'est pas le pays qui a été témoin des débordements des Mérinos, des Tristanys, et de tant d'autres tigres à houppelandes qui ont jeté le goupillon pour prendre l'espingole du brigand, ce n'est pas ce pays qui pourrait révoquer en doute les faits que nous racontons.

Et pour prouver encore mieux, s'il le fallait, qu'il n'y a pas de monstruosité qui les arrête lorsqu'il s'agit du triomphe de leurs abominables doctrines, qu'on jette les yeux sur ces vallées et ces arides montagnes qui forment les trois provinces de Biscaye, Alava, Guipuscoa, de même que sur la malheureuse Navarre; qu'on lise l'histoire de la lutte dont elles ont été le théâtre. Pour faire prévaloir en Espagne le despotisme théocratique, les carlistes exaltés n'ont pas craint d'organiser et d'exercer eux-mêmes le brigandage; car il n'est pas possible de voir autre chose dans l'émancipation de ces provinces, dans leur simulacre de législation, qui les exemptait d'envoyer leurs enfants à la défense de l'État, et de bien d'autres charges et impôts qui pèsent sur les autres Espagnols.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, ce n'étaient pas les *fueros* de ces montagnards qui faisaient quitter aux ministres d'un Dieu de paix leurs demeures sacrées; ce n'étaient pas les *fueros* qui pouvaient pousser ces furies indomptables à brandir le fer homicide, à secouer les torches incendiaires, au lieu de prêcher les évangéliques principes de charité et de mansuétude; ce n'étaient pas les *fueros* qui, les arrachant à la chaire et au confessionnal, pouvaient les conduire aux scènes de sang, de viol et de maraudage, où ils figuraient toujours en première ligne; les *fueros*, enfin, ne pouvaient être le mobile de leur conduite scandaleuse et criminelle : c'était le désir d'élever au trône un prince inepte et fanatique, afin de

pouvoir ensuite gouverner le peuple sur les décombres de la liberté.

A la mort de Ferdinand VII, les provinces dont nous parlons avaient cinq cent mille habitants d'un caractère âpre, d'une rudesse proverbiale, d'un fanatisme religieux très-exalté, de mœurs sévères, et d'un esprit de provincialisme poussé jusqu'à l'enthousiasme.

Tels furent les éléments que la bande apostolique se proposa alors d'exploiter pour faire triompher son ambition, de même qu'elle voulait aujourd'hui exploiter le mariage de son MANNEQUIN avec la reine d'Espagne.

L'intérêt des *fueros* et le fanatisme religieux, dans un pays naturellement porté à la guerre, furent habilement soulevés par ces agitateurs homicides. Ils savaient bien qu'il ne leur était pas permis de proclamer ce que la nation entière repoussait; ils savaient bien que là où douze millions d'habitants s'opposaient avec énergie à leurs projets criminels, il n'était guère possible de déployer la bannière de l'inquisition; et ce fut par ces motifs qu'ils arborèrent dans les provinces basques celle des *fueros*, bien que le gouvernement supérieur n'eût aucunement songé à porter la moindre atteinte à leurs franchises ou à leurs immunités.

Ceci est tellement vrai, que le pouvoir, encore alors, aurait cru commettre un crime en se mêlant aux affaires de l'Église, qui prenait en haine certaines réformes que les besoins de l'époque exigeaient impérieusement. Plusieurs des courtisans de Christine et certains membres du gouvernement entretenaient des rapports clandestins avec les agents de don Carlos. Zumalacarregui, voulant attirer à son parti l'un des chefs de l'armée libérale, fit usage, pour le gagner, d'un document provenant de cette criminelle correspondance, et ce fait scandaleux, dont nous devons la révélation au zèle et à l'amitié du jeune don Blas Araqué, est de la dernière exactitude, quoique nous soyons les premiers à le rendre public. Et qu'on ne dise pas que de telles intelligences étaient supposées par le chef rebelle pour mieux parvenir à ses fins; car le général auquel nous faisons allusion n'a que trop prouvé son adresse et sa sagacité en ces sortes d'affaires;

et d'ailleurs, Zumalacarregui, son ami, qui, le connaissant et *l'estimant beaucoup*, voulait pour cela même l'attirer à son parti, n'eût jamais osé faire valoir un mensonge qui, découvert plus tard, l'eût éloigné de lui.

Malgré cela, le gouvernement n'était pas du tout disposé à prendre la voie des réformes, et les apôtres de l'anarchie commencèrent à parcourir ce malheureux pays, à soulever ses habitants en leur disant que leurs *fueros* allaient être envahis, qu'on allait voir en Espagne la révolution française avec les horreurs des guillotines et du nivellement des fortunes, et que les maximes immorales du libertinage des francs-maçons allaient remplacer les dogmes vénérés de notre sainte religion.

Ces alarmantes paroles, prononcées avec enthousiasme par une foule de religieux qui, comme des inspirés, s'agitaient de tous côtés, parvinrent enfin à faire éclater le soulèvement qui coûta tant de sang aux malheureux enfants de l'Espagne, que l'on vit bientôt s'entre-déchirer dans une lutte fratricide, enfantée et soutenue par les ministres du Dieu d'éternelle miséricorde.

Les histoires contemporaines nous fournissent une foule de faits que nous pourrions citer à l'appui de ce que nous avançons; mais, uniquement pour ceux qui pourraient encore mettre en doute que la bande apostolique ait été le moteur de ce soulèvement, et qu'elle tâche aujourd'hui de susciter de nouveaux désordres à l'occasion du mariage de la reine, nous présenterons un fait moins connu, quoique non moins vrai, que tous ceux que renferment les histoires actuelles, qui se sont passés en présence de l'Espagne entière et dont elle a subi les fatales conséquences. C'est encore le même M. Araqué qui nous en a démontré la vérité de façon à la rendre indubitable.

Peu de jours avant la mort de Ferdinand VII, un prélat assembla les curés de son diocèse, et, leur adressant la parole, il termina son discours par cette phrase remarquable : « *Un grave événement nous menace; mais notre salut doit nous occuper avant tout, quand même pour l'obtenir il faudrait verser à flots le sang de certains individus.* » L'un des auditeurs, frère d'un géné-

ral carliste, demanda quels étaient *ces individus* et le *grave événement* dont il s'agissait ; et il lui fut répondu que *l'événement ne tarderait pas à se présenter*, *et qu'alors on donnerait des instructions* contre ces individus, *sans l'extermination desquels le salut était impossible.*

Et maintenant, il reste encore à apprendre à nos lecteurs que tous ceux qui composaient cette assemblée ne tardèrent pas à grossir les rangs de don Carlos, emmenant avec eux la fleur de leurs paroissiens. Alors donc *l'événement* ne pouvait être que *la mort du monarque ; et les individus dont il fallait verser le sang à flots, que les défenseurs de la liberté.*

Le bon prélat prévoyait les préjudices que les gens à étole et à petit collet auraient à éprouver par suite des réformes et du système de progrès que les libéraux voulaient pour l'Espagne, et jugeant que le meilleur moyen d'empêcher ces réformes ne pouvait être que la guerre, l'extermination du parti libéral, la guerre et l'extermination furent dès lors prêchées ; et ce désir de briser violemment tous les obstacles se déguisa sous l'apparence de cette réconciliation dont naguère encore on osait se parer, quand on parlait de l'impossible mariage de la reine avec ce prince facétieux qui, ne pouvant plus faire réussir ses trames, prépare à la face du monde des brandons incendiaires pour les lancer sur sa patrie.

Nous avons dit que tous ceux qui composaient cette assemblée entrèrent dans les rangs de la faction du Prétendant, et ce n'est pas ce qu'il fallait dire ; il fallait en excepter le charitable prélat, qui, comme le moine de notre histoire, vivait parmi les libéraux. Ce saint homme n'abandonna jamais son siége : il s'y croyait mieux que partout ailleurs pour servir Charles V.

En 1834, lorsque le commandement de l'armée libérale lui fut conféré, le général Quesada a dit, dans le mémoire qu'il adressa au gouvernement pour lui faire part de son plan de campagne : « Si l'on pouvait éloigner de ce pays tous les moines et les mauvais prêtres, ce serait un moyen efficace pour rectifier l'esprit public et amoindrir la faction ; mais je reconnais l'impossibilité de cette mesure, car *les exceptions à faire, à*

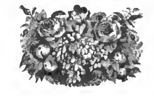
partir du haut clergé de la capitale, seraient bien insignifiantes. »

Nous pourrions beaucoup ajouter à ces paroles, pour prouver l'instinct sanguinaire de ceux qui, au lieu de suivre les préceptes sublimes de l'Évangile, ont causé tous les désastres qui depuis ces dernières années affligent notre malheureuse Espagne. Au demeurant, ce que nous avons déjà dit, ce que la nation entière a vu, doit suffire pour qu'on ne nous accuse pas d'exagération dans le développement du caractère féroce du moine Patrice, type de ces hypocrites qui encore aujourd'hui font les bravaches, et auxquels nous avons arraché le masque pour que le peuple espagnol ne se laisse plus fasciner par leurs flatteries envenimées.

Heureusement il y a encore, nous le répétons, de dignes ministres de l'autel qui mettent en pratique les véritables maximes de l'Évangile. Autant que nous, ces religieux vénérables connaissent les abus que nous déplorons; et il n'y a pas longtemps encore qu'un prêtre sage et éclairé, entre bien d'autres phrases remplies des vérités les plus lumineuses, nous adressa les lignes suivantes :

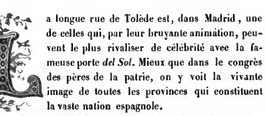
« ... Tous les vices que l'on a signalés dans la constitution secondaire de la discipline extérieure de l'Église, et qui ont servi de béliers aux impies pour la battre en brèche dans ses propres retranchements, viennent de ce qu'on a oublié la simplicité de ses principes, et de ce qu'on l'a revêtue des oripeaux des despotes mondains. Si elle était populaire et patriarcale dans ses formes, ainsi que le voulait son divin fondateur, pure de sang, étrangère aux intrigues qui ont pour but d'ériger un trône sur tous les trônes du monde, et de faire courber sous son sceptre la puissance temporelle de tous les peuples de la terre; si elle était ainsi, l'étendard de la croix flotterait aujourd'hui depuis les tours de Rome jusqu'aux lieux les plus reculés. Si ses ministres n'avaient jamais oublié le dogme sacré de l'égalité, que les apôtres prêchaient et recommandaient à leurs successeurs, et n'étaient jamais sortis de la droite route des doctrines saintes pour satisfaire des passions réprouvées et usurper des attributions qui ne sauraient leur appartenir; s'ils avaient ainsi fait, la régénération du monde, la paix et le bonheur des peuples et la sainteté des mœurs seraient à leur apogée; s'ils s'étaient

montrés généreux et humains envers leurs ennemis, les attirant à leurs croyances par les moyens que leur offre une douce persuasion, comme le voulait Grégoire le Grand, dont le nom a été rendu odieux par quelques-uns de ses successeurs; s'ils avaient eux-mêmes donné l'exemple de cette charité divine qui est la pierre angulaire de leur morale, toutes les nations existantes seraient groupées autour de leurs tabernacles. »



CHAPITRE IX.

LA COUCHE D'IVOIRE.



a longue rue de Tolède est, dans Madrid, une de celles qui, par leur bruyante animation, peuvent le plus rivaliser de célébrité avec la fameuse porte *del Sol*. Mieux que dans le congrès des pères de la patrie, on y voit la vivante image de toutes les provinces qui constituent la vaste nation espagnole.

On y voit apparaître le sémillant enfant du Bétis, avec sa magnifique olive de Séville; l'indomptable roulier catalan, avec son boudin de Vich; l'Estramadourien, avec ses saucissons, l'assaisonnement essentiel de l'incomparable *oïlla podrida* nationale, et le stimulant le plus infaillible pour le noble sang des descendants d'Atanaric; le Carthaginois et le Murcien, avec leurs charges de pommes d'or et de grenades, qui semblent arriver à propos pour tempérer les effets des comestibles dont nous venons de parler; le fils de don Pélage avec son immense chaussure, espèce de *Juif errant*, qui, bien qu'arrivant par la porte de Ségovie ou par le guichet de Saint-Vincent, s'empare de toutes les rues de Madrid avec son tonneau d'*orgeat de grenouilles*

sur le dos, et fait parade de ses formes athlétiques et de son mielleux dialecte dans la patrie des *Vargas* et des *Cisneros*. On y rencontre aussi les dévots enthousiastes de la vierge ***du Pilar;*** le franc et têtu Aragonais, qui introduit dans la ville ses pêches stomachiques par la porte d'Alcala; et cet honnête petit-fils de Sancho Panza, conduisant sa meute de bidets plus égrillards que les fringants néophytes du bon ton ou les littérateurs en herbe; ou parfois trônant sur son char bachique, et enjambant une outre pleine du célèbre valdepegnas,

Ce nectar suave,
Qui, par sa douceur,
Du mal le plus grave
Détruit la douleur [1],

d'après l'opinion de notre célèbre lyrique Méladez. Enfin, on y voit le chariot du joyeux Valencien, avec ses blancs et immenses hauts-de-chausses en été, et ses culottes de bure bleue en hiver. Sans être escamoteur, sans le secours de la magie, par sa seule intelligence mercantile, il change les nattes en coco, et les jattes en melons, spéculant ainsi avec le plus grand succès pendant les quatre saisons de l'année, et passant joyeusement sa vie à chanter ce véridique refrain :

Je cris en automne : MELONS !
PAILLASSONS ! si l'hiver commence ;
Dans le printemps : DE LA FAYENCE !
ORGEAT ! dans les chaudes saisons.
Qui s'allèche?
Ma boisson comme neige est fraiche [2].

[1] L'original dit :

Del nectar que sabe
la pena mas grave
en gozo tornar.

[2] Voici l'original :

Vendo en otoño sandia,
durante el invierno esteras,
loza por las primaveras,
y en verano horchata fria.
¿ Quién la beve?
¡ Fresquita como la nieve !

En un mot, la rue de Tolède reçoit tous ceux qui se glissent dans la ville pour lui porter les produits des provinces, tous les présents gastronomiques provenant du sol fécond de l'Espagne : c'est ainsi que le fruit des fatigues et des sueurs du laboureur honnête est offert chaque jour à la gourmandise du courtisan paresseux. La réunion de tous ces touristes au *Rendez-Vous de Cadix* ou à l'auberge du père *Berrinche*, présente le tableau le plus animé qu'il soit possible de voir.

La diversité des costumes que l'on y voit, la différence des dialectes qu'on entend de tous côtés, et le concours des habitants du quartier, qui est sans contredit le plus populeux de la capitale, rendent ce spectacle vraiment curieux. Plus l'étranger s'avance dans la ville royale, plus il entend de bruit, plus il y voit de mouvement. Une infinité de boutiques de cordonniers, de ferblantiers, de cabarets, d'auberges et de magasins en tout genre, font de cette rue un véritable bazar, où la foule est d'autant plus nombreuse que les chalands y passent sans cesse pour aller à la friperie perpétuelle appelée *Rastro*, marché en plein vent, où l'on trouve toutes les vieilles nippes les plus inutiles, depuis la rapière du roi Wamba et le dé à coudre de Clytemnestre jusqu'au sceptre de Montémolin, et depuis la lance de don Quichotte jusqu'aux éperons de don Carlos et l'écritoire de son journaliste Balmés.

En 1567, les *pauvres* pères de la société de Jésus établirent leur chétive tanière dans cette rue ; et, sous le patronage de Marie d'Autriche, en 1651, elle fut remplacée par l'église actuelle de Saint-Isidore, temple somptueux, décoré avec magnificence par ces humbles anachorètes. Lorsque l'hypocrisie de ces pernicieux furets fut mise au jour, Charles III les mit à la porte tambour battant, et ce temple devint l'église du collége Royal, où, le 4 février 1769, les restes des saints époux Isidore et Marie de la Cabeza furent transportés avec pompe solennelle. Leurs urnes funéraires sont placées sur le maître-autel. Le corps du glorieux patron est encore intact, à l'exception des pieds, qui ont été endommagés ; il est conservé dans deux caisses magnifiques. Celle de l'intérieur est en filigrane d'argent, et c'est un présent de la reine Mariane de Neobourg ; l'extérieur est en bronze, argent et or, et

provient de la corporation des orfèvres de Madrid. Sur un amas de nuages, on voit la statue du saint patron, due au ciseau de Jean de Mena; et sur les côtés on remarque la Foi et l'Humilité, dues aux talents distingués de don Manuel Alvarez et de don François Gutierrez. Dans le second plan, on trouve un grand tableau, peint par don Antonio Raphael de Mengs, représentant la sainte Trinité. D'autres peintures de Ricci, de Jordan, d'Alonzo Cano, de Morales, de Donoso, de Coello, de Carducho, de Palomino, et de Herrera, contribuent à décorer cet autel, ainsi que la chapelle de la *Soledad*, celle de saint Ignace, la sacristie, et les autres parties de l'église, dont la magnificence étonne tous les visiteurs.



La façade de ce temple somptueux est peut-être la plus majestueuse, la plus imposante de toutes celles des églises de la

capitale. Elle est composée de trois portes, encadrées dans un quadruple rang de demi-colonnes avec piédestaux et un pilastre à chaque côté. La corniche, qui se termine au sommet des colonnes, présente une belle balustrade, et la masse est complétée par deux tours latérales qui ne sont pas encore achevées.

Cet édifice est le plus remarquable de la rue de Tolède, qui, du reste, ne brille pas par l'élégance de ses constructions.

C'était dans l'une des maisons situées à l'extrémité de cette rue, et touchant presque à la barrière du même nom, que le marquis de Bellaflor et son fils, don Louis de Mendoza, s'étaient logés. Ce n'était pas un de ces palais de marbre qui sont en si grand nombre dans Madrid; néanmoins, son élégant ameublement, au choix duquel avait présidé la baronne du Lac, en faisait un séjour charmant qui devait plaire à la bien-aimée du jeune Bellaflor.

Les murs du grand salon étaient garnis de satin de couleur lilas; les linteaux des portes, en noyer, étaient drapés avec grâce; des glaces magnifiques s'entremêlaient à de précieux tableaux aux bordures richement dorées. Les fauteuils et les sofas qui garnissaient cette enceinte étaient couverts de soie à fleurs et aux couleurs les mieux assorties. Entre les deux croisées qui donnaient sur la rue, on voyait une élégante console en acajou avec ornements en bronze doré; et sur la tablette de marbre était placée une magnifique pendule formant en profil le char de Cybèle, portant sur l'une de ses roues un cadran superbe en porcelaine lustrée, et sur lequel les heures étaient marquées par des incrustations en or. Deux énormes vases de Chine, avec fleurs artificielles, complétaient ce bel objet d'art. Sur les quatre coins, on voyait de très-beaux globes en cristal, posés sur de gracieuses tablettes, et contenant des poissons de toutes les couleurs. Un élégant guéridon présentait au milieu de la pièce un cabaret anglais d'un goût excellent. Cinq lustres en cristal à tête dorée étaient suspendus au plafond. Quatre autres plus petits, placés sur les côtés, étaient destinés à porter des bougies. Celui du centre soutenait trois rangs de globes magnifiques. Le tapis de ce salon, beau de dessin et de couleur, s'harmonisait convenablement avec le mobilier et la décoration de l'appartement.

Ce salon commandait deux autres pièces dont nous ne parlerons pas pour ne pas trop nous égarer; mais il avait une porte sur une délicieuse chambre à coucher, destinée à devenir le séjour de deux époux dont les vertus et les malheurs ont sans doute obtenu les sympathies de nos lecteurs; et, pour cette raison, nous devons donner la description de cette chambre.

Les murs étaient tendus de riches soieries bleu saphir à rameaux de fleurs en velours foncé. Deux grandes psychés, dont les glaces ovales et tournantes, montées en acajou, tenaient à des colonnes d'ébène à chapiteaux et bases d'argent magnifiquement ciselés, portées par deux lions en argent, étaient placées symétriquement avec des meubles en bambou. A la place la plus convenable se présentait une toilette, merveille de l'art, composée de bois des espèces les plus rares, travaillés et sculptés, et portant de très-riches ornements, parmi lesquels on remarquait, sur la tablette en cristal, un groupe en or représentant Vénus caressant son fils qu'elle tenait sur ses genoux, tandis que celui-ci, de la main gauche, soutenait une corbeille, dans laquelle avec la droite il puisait des fleurs qu'il versait sur une couche nuptiale. Du centre du plafond descendait une très-belle cage renfermant un joli serin. Le parquet n'était pas moins richement tapissé que celui du salon. La couche se trouvait placée sous une gracieuse tente en riche dentelle; on y respirait le parfum de la candeur. Le lit et les chaises étaient en ivoire; les murs étaient couverts de satin blanc, et un couvre-pieds en damas, plus blanc que l'écume de la mer, drapait coquettement cette couche princière. Le tapis de l'alcôve était en casimir couleur de paille, et cette nuance semblait augmenter l'éclat de ce sanctuaire de l'amour et de la pureté.

Cette chambre avait deux cabinets latéraux : l'un contenait une élégante baignoire, et l'autre formait l'antichambre d'une riante salle à manger ayant vue sur le jardin, avec lequel il communiquait au moyen d'une galerie et d'un escalier en marbre jaspé.

Le jardin n'avait pas encore revêtu toute sa parure de fleurs et de feuillage; il n'était d'ailleurs qu'à peine terminé; cependant, l'ordre, la distribution intelligente des plantations, la beauté

des jets d'eau, des statues, des viviers, des grilles et des treillages, promettaient un lieu charmant et plein de fraîcheur pour les jours de la chaude saison. Le nègre Thomas parcourait cet enclos, choisissant les fleurs précoces les plus belles, et, à l'aide de deux sveltes caméristes, il formait des bouquets et des guirlandes pour enjoliver une élégante chapelle qui touchait au jardin.

Il était dix heures de la matinée.

Dans la chapelle dont nous parlons, un mariage venait de s'accomplir.

La fille d'un pauvre ouvrier et le fils d'un riche marquis, Marie et don Louis de Mendoza, y avaient reçu la bénédiction du ministre divin, et sortaient, rayonnants de bonheur, accompagnés d'un cortége peu nombreux qui ne cessait de prodiguer des félicitations aux heureux époux. Ceux-ci se tenaient les mains avec amour, et se dirigeaient vers le perron qui conduisait à la salle à manger.

Le respectable marquis de Bellaflor les suivait, appuyé sur le bras du brave ouvrier, auquel le démocrate seigneur avait cédé le côté droit. Anselme semblait avoir retrouvé toute sa jeunesse; il avait repris son air et sa contenance militaires, et portait avec grâce sa veste de drap bleu et son pantalon gris à bandes rouges.

Louise et la baronne du Lac se tenaient aussi par le bras, et après elles arrivait Manuel, tenant Rose du bras droit et donnant la main gauche à Joachim.

Cette bienveillante escorte était terminée par le curé, placé entre M. d'Aguilar, le baron du Lac, et quelques amis intimes du vieux marquis et de son fils.

Aussitôt parvenus dans la salle à manger, où l'on avait préparé un splendide déjeuner, le marquis fit asseoir le père de Marie à l'un des deux bouts de la table, la digne Louise à sa gauche, et à sa droite la baronne du Lac; les trois chaises de l'autre bout furent occupées par le baron, le médecin et M. le curé, qui eut celle du milieu. Pour lui, il s'assit entre Rose et Manuel, vers le centre de la table, en face des nouveaux époux; et le reste de la société se plaça à volonté.

Nous n'entrerons pas dans le détail minutieux des toilettes de ces

heureux convives; il suffira de dire que si leur luxe n'était pas aussi éblouissant que celui de la haute aristocratie, on y trouvait la simplicité alliée au bon goût et à l'élégance.

Marie était adorable; sa modestie et sa bonté se révélaient dans la douce harmonie de ses traits. Un diadème en feuilles artificielles vert émeraude, couvertes de brillants imitant la rosée matinale, ornait sa charmante tête; ses longues anglaises noires ondulaient jusque sur sa gorge éblouissante. Il n'est pas possible de rendre l'expression tout espagnole de ses grands yeux si bien dessinés, et garnis de paupières et de cils du plus beau jais. De ses lèvres de corail, légèrement entr'ouvertes par un sourire enchanteur, et laissant voir des dents d'un émail admirable; de la souplesse de sa taille de sylphide; des contours suaves de ce corps aérien, on ne saurait donner non plus qu'une idée fort imparfaite. Un jupon de moire maïs, recouvert d'une jupe en dentelle blanche relevée par des camélias, dont les fleurs et le feuillage formaient des ondulations gracieuses, tombait d'un spencer en velours noir, boutonné par des diamants pareils à ceux du diadème; et l'on voyait scintiller les bijoux des boucles d'oreilles dans l'ombre flottante des anglaises. Une grosse chaîne en or émaillé, qui entourait le cou, descendait sur le corsage et s'arrêtait près du cœur, où elle formait un nœud pour tenir suspendu le médaillon adoré, souvenir de souffrances héroïquement supportées. Mais assez; nous ne voulons pas continuer la description de tant de charmes; il en est d'ailleurs que nul pinceau ne peut aborder sans en devenir le profanateur.

Il est inutile de dire que la gaieté, la franchise la plus cordiale, présidèrent à ce festin.

— C'est donc sans appel, dit le marquis de Bellaflor à son brave grenadier; décidément, toi et ta famille, vous ne voulez pas partagez notre toit?

— Impossible, mon colonel, répondit l'ouvrier; je ne veux pas m'habituer à la fainéantise. Ma femme et moi, nous nous trouvons fort bien dans notre chaumière. Rose restera avec sa sœur, puisque vous l'exigez; mais avec les appointements de mon fils Manuel, le travail de ma femme et celui que je vais entreprendre,

puisque je me sens plus dispos que jamais, nous serons grandement à l'aise; et puis, je ne veux pas abandonner mon état de maçon, je veux rester toujours ouvrier; et si jamais la besogne me manque, oh ! alors... eh bien, alors, je m'adresserai à ma fille, à mon protecteur... à mon brave colonel.

— Ah bah !... Veux-tu bien ne plus m'ennuyer avec ton colonel ! reprit le marquis. Quand est-ce que vous commencerez à me traiter d'égal à égal, monsieur, vous qui faites parade de vos idées démocratiques ?

— Eh bien, va donc ! reprit Anselme se mettant sur pied et saisissant un verre ; puisqu'on en est aux toasts, je veux aussi lancer ma boule !... Alors, regardant le marquis, il ajouta d'un ton plein de candeur :

— Frère, à ta santé !



Tandis qu'une salve d'applaudissements et de vivats couronnait ce toast, les joues de la vertueuse Louise se couvrirent du plus vif incarnat, et une larme s'échappa de sa paupière ; oh ! cette fois, c'était une larme de bonheur.

Le marquis ne put plus se contenir, et, quittant sa place, il s'élança sur Anselme pour le serrer sur son sein avec un sentiment d'orgueil et de plaisir. . . . .

Le vieux marquis, dont la noblesse remontait à l'antiquité la plus reculée, mettait son ORGUEIL, disons-nous, à unir son sang illustre au sang d'un pauvre maçon ; c'est qu'il y trouvait la source de nobles vertus inconnues aux aristocrates improvisés, qui, au sein du luxe et de l'opulence, rougissent de leur berceau, et méconnaissent leurs parents... leurs pères et leurs frères, parce que ceux-ci, au lieu de costumes chamarrés d'or comme les leurs, continuent de porter encore la veste de l'artisan. Idiots dignes de pitié, qui pensent que l'argent constitue la seule richesse possible, et que toute la noblesse du monde n'existe que dans les parchemins ! Un riche sans dignité, sans prudence, qui n'a ni amour ni respect pour les classes ouvrières, est un être méprisable ; il est le seul *pauvre* qu'on ne respecte pas. L'aristocrate qui s'isole des artisans sous le prétexte de ne pas les froisser par la supériorité qu'il s'attribue, est encore un misérable qui amuse le public par sa folie, comme fait à travers les barreaux de sa loge le maniaque qui croit commander aux destinées de ses semblables. Mais, est-ce qu'effectivement il y aurait encore quelqu'un d'assez stupide pour s'imaginer que des titres inventés par la vanité des sots ont la vertu de donner de la noblesse, lorsqu'il n'y a pas de jour où les petites affiches n'en annoncent la vente, comme elles le font pour les chiffons les plus vulgaires ? Au fait, n'est-ce pas là une noblesse que le plus chétif *des manants de la populace* puisse acquérir à peu de frais, puisque c'est avec de l'argent que l'on achète à l'enchère publique ces magnifiques écussons, dont la faim oblige presque toujours à se défaire? Et si pour une piètre somme il est aisé au premier venu de se décorer du titre de comte ou de marquis, nous avouons que nous ne pouvons comprendre qu'il y ait encore dans le monde quelqu'un d'assez niais pour accorder quelque valeur à ces vaines simagrées.

Le marquis de Bellaflor savait bien que la véritable noblesse ne peut naître que des grandes actions, et, fier de s'unir à une famille si riche en vertus solides, il sentait son cœur battre de joie en serrant la main de l'homme dont toute la vie était digne de servir de modèle, et en s'entendant appeler son frère. Il sentait son cœur battre de joie et d'orgueil, disons-nous encore, parce qu'un pauvre ouvrier qui n'a jamais transigé avec l'infamie, qui,

à travers les plus affreuses vicissitudes, a su se maintenir dans le sentier de l'honneur, est mille fois plus noble dans son indigence que ces hauts personnages de l'aristocratie qui ne respirent qu'ignorance et orgueil, sans pouvoir produire autre chose, pour prouver leur mérite, que des pères encore plus ignares qu'eux, ou un écusson moisi acheté à quelque noble affamé. Ces argumentations sont si logiques, ces vérités sont si patentes, que dans l'aristocratie même il y a bon nombre de familles, et ce sont toujours les plus anciennes en noblesse et les plus dignes d'estime et de respect, qui sont les premières à reconnaître que des titres que n'appuient pas de bonnes mœurs et le mérite personnel, sont des ornements à la fois nuisibles et méprisables.

Et si par eux-mêmes les parchemins ont si peu de valeur, que dire de ceux qui les achètent au prix de l'or, de la flatterie, de l'esclavage, de l'infamie, et bien souvent du crime? Avouons donc que de même qu'il y a une noblesse qui souille et déshonore, il y a une pauvreté qui pare et ennoblit; et, certes, telle était celle de l'ouvrier plébéien dont la main gercée par le travail pressait la main de l'opulent marquis de Bellaflor.

. . . .

— Messieurs, s'écria le baron du Lac tenant son verre de la main droite, que le bonheur de ces deux époux n'éprouve jamais les atteintes de la séduction!

Marie, par un léger sourire, fit comprendre à l'interlocuteur qu'elle lui savait gré de cette amende honorable.

Le repas était fini, et le couple amoureux, tout à sa passion, n'avait pas remarqué que les convives s'étaient déjà répandus dans les jardins.

Cependant, se voyant seuls, ils quittèrent aussi leurs siéges; mais, au lieu de suivre les parents et les amis, le marié passa le bras autour de la taille ravissante de son épouse, et ils marchèrent ainsi machinalement vers la *couche d'ivoire*, qui, comme nous l'avons dit, était près de la salle à manger.

Le jeune homme entr'ouvrit les rideaux de l'alcôve, et la jeune vierge, à l'aspect du lit nuptial, éprouva un frémissement indéfinissable.

Un instant après, en s'approchant de cette alcôve, on aurait pu entendre les soupirs de l'amour heureux !...

Amour ! amour sublime ! tous tes vœux sont maintenant satisfaits !...

Au même instant, une détonation bruyante retentit sur tous les angles de l'édifice.

C'était une décharge de mousqueterie qui purgeait l'Espagne de l'ignoble Patrice, le moine prévaricateur.

Condamné, comme traître, à être fusillé, il mourut sans vouloir accepter les consolations de la religion, et son dernier mouvement fut une preuve de lâcheté : il se roula par terre au moment de la décharge, et ne fut atteint que d'une seule balle, qui lui déchira le crâne sans le tuer.

La douleur atroce d'une telle blessure lui fit pousser des hurlements épouvantables. Quelques autres coups de feu mirent fin à ses souffrances, et ne laissèrent plus qu'un cadavre défiguré, couvert d'un sang immonde et noirâtre dont on voit encore une tache ineffaçable sur les dalles de la partie extérieure de la porte de Tolède : puisse-t-elle être une leçon salutaire pour les traîtres et les hypocrites !



ÉPILOGUE.

Parvenu à la fin de notre tâche, nous n'avons pas la vanité de croire notre livre exempt de défauts; nous ne lui accordons que l'importance que peuvent lui donner la philanthropie de son but et les sentiments qui nous ont poussé à l'entreprendre. Nous savons que la critique ne tient pas toujours compte des bonnes intentions, et qu'elle frappe souvent de son fouet inexorable le malheureux qui a osé écrire, si louable que puisse être le zèle qui a déterminé sa volonté.

Si, lorsque nous nous efforçons de placer l'Espagne au rang avancé qu'elle doit tenir dans la civilisation, on reconnaît que nous avons des sentiments patriotiques; si dans notre modeste travail on aperçoit quelques étincelles de l'ardent amour que nous portons aux classes pauvres; si nous avons réussi à éveiller le

zèle, à fortifier la haine contre l'infâme hypocrisie; si nous avons pu arracher une seule larme qui soit un hommage de respect et d'admiration pour les vertus d'une pauvre fille du peuple, notre succès aura dépassé nos espérances.

Nous avons défendu la milice nationale contre les outrages calomnieux de ses lâches ennemis; et nous regrettons que le plan de notre ouvrage nous ait restreint au récit des *glorieux* faits de celle de Madrid, car, dans toute l'Espagne, la garde citoyenne a été un modèle de courage, de subordination et d'héroïsme.

Nous-même nous avons eu occasion de voir de près ces vertus sublimes, dont nous parlons à nos lecteurs, parce qu'elles appartiennent aux hommes de la civilisation, quelle que soit leur patrie. Au milieu de l'entraînement de la guerre civile, nous nous sommes trouvé à la tête de l'un des bataillons qui ont couru le plus de dangers; nous voulons parler de la milice nationale de Vinaroz, bourg considérable du royaume de Valence. Qu'il nous soit permis de consigner ici un témoignage de reconnaissance pour la confiance sans bornes dont nous ont toujours honoré les libéraux du sol héroïque où nous avons reçu le jour; patriciens courageux qui, par le sang précieux de soixante d'entre eux, ont scellé sur le champ d'honneur le serment de mourir avec gloire plutôt que de courber le front sous un joug honteux! Ces héros invincibles, sans autre rempart que leurs nobles poitrines, au nombre de sept cents, et uniquement aidés par trois cents braves de l'armée, suffirent à mettre en fuite dix-sept mille soldats aguerris, qui, sous les ordres de leur roi Charles, ne purent forcer une faible position défendue par l'honneur et le courage[1].

La milice nationale de Vinaroz a toujours montré les mêmes

[1] Dans l'*Écho du commerce* du 15 juillet 1837, on lit ce qui suit :

« C'est avec une grande satisfaction que nous publions la lettre suivante, qui nous a été adressée par un brave et libéral citoyen de Vinaroz. Ce qu'elle contient est d'un excellent augure au sujet de l'expédition du stupide tyran. Puissent tous les autres peuples imiter cette patriotique conduite, et la patrie est sauvée !

« Vinaroz, 6 juillet. Le 30 du mois dernier, nous sûmes que la faction de Navarre, le prince ignare en tête, venait de franchir l'Èbre pour se réunir aux vandales de Cabrera. Cette nouvelle porta au comble l'enthousiasme des habitants de cet endroit, qui ne connurent plus de bornes en lisant une allocution des autorités, qui témoignaient leur reso-

sentiments qui animent celle de toute l'Espagne; mais il ne nous est pas possible de passer sous silence un fait qui à lui seul suffit pour immortaliser les habitants de cette digne contrée, et qui pourra servir d'exemple à tous les peuples civilisés; il est excessivement rare de le trouver dans l'histoire des révolutions et des guerres civiles. Nous ne voulons pas que l'on croie que l'excessif amour qui nous attache au peuple au milieu duquel nous sommes né nous aveugle au point de nous faire exagérer sa gloire : nous nous tairons; mais nous ferons entendre la voix de monsieur Medrano, représentant de la nation, qui, dans la séance du 25 avril 1840, raconta ce trait magnifique au sein des cortès,

lution inébranlable de périr sous les ruines du bourg, plutôt que de subir le joug d'un prince perfide, et à la fois tyran et idiot.

« L'énergie et l'habile conduite des autorités, dans cette circonstance, sont dignes des plus grands éloges; elles ont convoqué les personnes les plus marquantes par leur position sociale, leur amour de la patrie et leurs connaissances acquises, dans le but de choisir ensemble les meilleurs moyens de salut. Dans cette assemblée pleine d'enthousiasme, M. Wenceslas Ayguals de Izco se fit remarquer par la proposition de mesures extraordinaires, qui, accueillies avec faveur et mises en pratique avec la plus grande vigueur par le corps municipal, ont contribué à faire fortifier les redoutes qui défendirent les abords du village, à l'exaltation de l'esprit public et à toutes les conséquences qui en découlent.

« Il est impossible de se faire une idée de ce que fut l'enthousiasme général aussitôt que, dans la nuit du 2 courant, on reçut la nouvelle de l'arrivée à Ulldecona du Prétendant avec tous ses esclaves, réunis aux factieux du pays. Ce village est situé à trois lieues du nôtre et ses faubourgs traversent la route par laquelle devait passer le roi absolu. Il était par conséquent à présumer que nous serions attaqués dans la nuit même, ce qui fut confirmé par l'arrivée d'une personne compromise qui venait se réfugier parmi nous. On entendit quelques coups de feu vers neuf heures, et, au roulement de la générale, le bourg fut illuminé, et chacun se rendit à son poste avec un courage extraordinaire et l'ardent désir de venger les soixante-trois victimes du 18 octobre 1835.

« A minuit on entendit au dehors les féroces mugissements de *Vive l'inquisition! vive le roi absolu!* et le feu devint si vif, que l'on put croire que le moment décisif était arrivé; mais l'ennemi aima mieux abandonner l'entreprise, qu'il renouvela dans la nuit suivante sans plus de succès.

« Ce ne furent pas seulement les trois cents hommes de l'armée et les sept cents gardes nationaux de cet héroïque village qui firent des prodiges en face de dix-sept mille esclaves; les bourgeois exempts de tout service, les vieillards accoururent aussi au lieu du danger, tandis que les enfants chantaient des hymnes à la liberté, et que les mères et les sœurs se tenaient assises en rond au milieu de la rue, écoutant le feu avec une parfaite indifférence, et s'amusant à faire des quolibets au sujet du roi des moines. »

de la manière suivante : « Les peuples d'Espagne ont de tout temps été braves. Il faut néanmoins citer particulièrement ceux de Lucena, Castellon, Villafumés, Villamalefa et bien d'autres. La province qui m'a vu naître ne leur est pas inférieure; mais il s'agit maintenant d'un fait particulier, tout à fait propre à une localité, et qui prouve l'héroïsme de ses sentiments.

« Le 11 novembre, après l'événement lamentable dans lequel tant de braves gardes nationaux tombèrent sous la supériorité numérique de leurs ennemis, on vit apparaître quelques embarcations conduisant des factieux de Carthagène à la citadelle de Barcelone. La mer était houleuse. L'un de ces bâtiments put longer la côte, et passa; mais l'autre, ayant à bord cent quarante-sept soldats carlistes avec l'escorte, cédant aux efforts de la tempête, gagna la plage en faisant les signaux de détresse.

« Les habitants de Vinaroz, accoutumés à se tenir en garde contre les attaques des ennemis, craignant que ce ne fût une ruse de guerre, se rendirent à leurs postes. Mais ce soupçon fut bientôt dissipé; les signaux d'alarmes furent répétés, et les habitants y répondirent en marquant l'endroit par lequel le bâtiment pouvait prendre terre, ce qu'il fit en s'entr'ouvrant près du rivage. Alors,



tout ce peuple généreux se jeta à l'eau, et ramena sains et saufs les cent quarante-sept factieux, l'escorte et l'équipage.

« Pas un homme ne fut perdu; mais les malheureux qui venaient de triompher d'un péril si imminent se crurent tombés dans un plus grand encore, parce qu'ils craignaient que ce peuple, justement irrité, ne les immolât à la vengeance des malheureux enfants qu'il avait perdus. Ce fut ainsi qu'ils s'écrièrent effrayés : « Nous n'appartenons pas aux troupes de Cabrera!! La réponse fut unanime; le peuple en masse leur cria : Ne craignez rien; vous êtes sauvés : nous avons un gouvernement, nous avons des chefs, et nous n'attaquons pas des ennemis sans défense. » Voilà ce qu'ils firent, voilà comment ils se conduisirent, malgré leur juste ressentiment. Certes, le peuple de Vinaroz fut plus grand, plus sublime alors que dans toutes ses belles défenses; et je ne veux pas perdre cette occasion de lui rendre un hommage public de respect et d'admiration. »

Déjà, le journal commercial de Valence du 24 novembre 1838 s'était exprimé sur ce fait de la manière suivante :

« Le rapport que nous avons fait dans notre avant-dernier numéro sur les événements de Vinaroz, donnant à nos lecteurs la dépêche du commandant militaire[1], est de telle nature, qu'il serait à désirer

[1] Cette dépêche était ainsi conçue :

« Département militaire du canton de Vinaroz.— Excellence, ce matin, à dix heures, par une forte tempête, on me donna l'avis qu'il y avait en vue un bâtiment se dirigeant à cette côte, demandant des secours, et tout à fait en voie de perte. Aussitôt je pris mes dispositions pour le secourir; mais les chaloupes ne pouvant franchir la mer, je ne pus que lui faire des signaux pour qu'il vint près de la plage de la Madeleine, qui borde ce village. Lorsqu'il approcha de terre, on vit des factieux à son bord ; et, mettant sur pied toute la troupe et la marine, on put amener le bâtiment, qui fut reconnu être le brick *Notre-Dame de la mer*, du capitaine Stanislas Perez, venant de Carthagènes et conduisant à Barcelone cent quarante-sept prisonniers, qui venaient, sous l'escorte d'un sergent, d'un caporal et de huit gardes nationaux, de ladite ville. Le bâtiment se trouva rompu par les vagues; mais le courage des habitants et de la garnison est parvenu à sauver tous ces malheureux. Prisonniers, escorte, équipage, tout a été sauvé à force de fatigues, qui durèrent la plus grande partie du jour, les naufragés arrivant presque nus, quoique plus tard, parmi les débris du naufrage, on ait trouvé quelque linge, qu'on leur a livré. Le dénûment de tous ces malheureux, la pénible navigation qu'ils ont essuyée depuis le 30 du mois passé jusqu'à ce jour, les ont réduits à un état déplorable, surtout les prisonniers, parmi lesquels il y a des malades. Ceux-ci, je les ai placés dans un local séparé, où je les fais nourrir et soigner, jusqu'à ce que Votre Excellence me fasse passer ses ordres. Je ne puis m'empêcher de témoigner ma satisfaction à l'égard de la conduite des

de le voir reproduit par toutes les feuilles publiques de la nation et par toutes celles de l'étranger; car il est le grief le plus terrible contre les chefs sanguinaires de ces bandes de loups, dont l'instinct, alléché par les massacres qu'ils voyent et exécutent, est encore excité par les principes d'intolérance qui leur sont prêchés. On peut juger de ce qu'ils feraient s'ils pouvaient jamais triompher.»

Il ne faut pas s'illusionner sur la réaction de 1823; elle fut marquée par des cachots, des bannissements, des supplices. La réaction dont nous sommes menacés serait plus expéditive : on n'emprisonnerait, on ne bannirait personne; tous les libéraux, sans différence d'âge ni de sexe... que disons-nous, les libéraux? tous les indifférents, les neutres, les carlistes modérés et d'opinions seulement, seraient égorgés, pendus, écartelés ; leurs maisons seraient brûlées ; leurs biens, confisqués ; et les carlistes n'auraient de repos que lorsqu'il ne resterait plus un seul libéral sur pied. On croira qu'il y a de l'exagération, mais on peut être sûr que la population espagnole diminuerait de deux millions de personnes, qui périraient dans les supplices, sans compter le nombre bien plus grand de ceux qui, par la fuite et l'émigration, parviendraient à échapper à une mort certaine. D'après ce que nous voyons, on dresserait des chambres ardentes, des conseils de sang, et l'on reverrait les jours funestes de la Convention et des assassinats en masse ; on renouvellerait sur une plus large échelle les scènes de destruction qui marquèrent la terrible dictature de Robespierre. Ceci n'est que l'expression de la conviction intime de ce qui devrait arriver, fortifiée par l'analyse minutieuse des éléments qui

habitants et de la garnison ; car tous, à l'envi l'un de l'autre, désiraient sauver du naufrage des ennemis contre lesquels ils ont tant de sujets de haine, faisant ainsi voir leurs nobles sentiments, comme de véritables libéraux. Dans une situation si critique, ils n'ont usé d'aucune violence, voulant que la loi agit seule ; et j'avoue à Votre Excellence que je n'attendais pas un pareil résultat de l'effervescence publique que j'avais remarquée le 10 courant à l'arrivée de la bombarde *Flore*, comme j'en informai Votre Excellence. Le peuple est tout à fait tranquille et sans le moindre symptôme dangereux.

« Voilà ce que je mets à la connaissance de Votre Excellence, pour qu'elle veuille me faire passer ses ordres au sujet de ces prisonniers, qu'il ne serait pas prudent de laisser ici. Dieu garde Votre Excellence. Vinaroz, 15 novembre 1838. Ignace Courtois. — Monsieur le commandant général de ces royaumes. »

constituent le système carliste. Malheur à l'esprit rétréci qui croirait qu'une réaction nouvelle ressemblerait à celle de 1823! Malheur à celui qui espérerait autre chose que l'exil ou la mort! Malheur à celui qui croirait obtenir l'oubli, et bien moins encore, la pitié!

Le désir de voir ces vérités s'accréditer dans l'esprit de tous les Espagnols nous a éloigné de l'objet principal de cet épilogue. Nous disions que la conduite tenue par les habitants de Vinaroz est le grief le plus terrible que l'on puisse porter contre le Prétendant et les chefs qui en son nom outragent l'humanité. Prenons l'homme impartial et réfléchi, et plaçons-le dans Vinaroz, où coule encore le sang des cadavres de ses enfants déchirés par les rebelles, où retentissent les décharges du Forcall et les gémissements des victimes de Cabrera; où parvient l'écho des coups de feu qui tuèrent les malheureux miliciens du fort, et où à chaque instant on reçoit des détails sur de nouvelles atrocités! Qu'il vienne présenter à ces habitants des prisonniers appartenant à ces hordes de vandales, et ayant encore les mains teintes du sang de quelqu'un des enfants de ce village; qu'il les présente dans des moments d'effervescence et de fureur, et qu'il nous dise s'il aura confiance dans la vertu, dans l'héroïsme d'un tel peuple, s'il pourra lui en vouloir avec justice de sa colère et de ses excès! Eh bien, ce peuple exalté ne leva seulement pas la main contre ses assassins! il fut plus grand encore: il les sauva d'une mort certaine; que disons-nous? il s'exposa à périr pour sauver la vie de ceux qui n'en profiteront que pour le décimer! Et tout cela, il le fit sans intérêt, sans devoir, et alors même que de sanglantes représailles ne pouvaient rien lui attirer de fâcheux. Oh! merci de votre abnégation, citoyens héroïques! Si les barbares que vous avez sauvés, si les hommes farouches dont ils sont les serfs, étaient capables d'apprendre, c'est de vous, de votre vertu, de votre magnanimité, qu'ils devraient rechercher les leçons. Mais non : ils sont incorrigibles. Plaçons Cabrera dans un cas pareil, et apportons-lui deux cents libéraux naufragés; l'idée seule de l'accueil qu'il leur ferait nous fait frémir. Et nous, malgré l'affreux système de représailles adopté par nos ennemis, nous

ne pouvons renoncer aux sentiments qui nous caractérisent; nous accueillons ces ennemis, nous les soignons, nous les nourrissons, comme a fait Vinaroz pour ses bourreaux!

Mais, quel qu'en soit le résultat, notre noble conduite rend plus odieux les indignes procédés des rebelles, et justifie victorieusement les représailles que nous avons adoptées. Les mesures de rigueur pour arrêter Cabrera sont inutiles, mais elles porteront leur effet : les factieux obligeront Cabrera à se modérer, soit à cause de leur propre intérêt, soit pour produire une réaction qui lui fasse expier les crimes dont il s'est rendu coupable. Il est honteux pour un siècle de lumière de voir des scènes qui semblent empruntées aux temps les plus barbares; mais la faute n'en doit retomber que sur ceux qui les font naître, de même que c'est sur eux que doivent peser les malédictions et l'exécration de l'âge présent et de la postérité.

Et c'est en présence de faits historiques pareils, qui prouvent les services que la milice nationale de toute l'Espagne a si généreusement rendus à la cause de la liberté, qu'on trouve encore des gens capables de la calomnier! Osera-t-on répéter que le repos public est impossible là où le peuple a des armes? Ce que le peuple armé ne tolère pas, ce sont les abus du pouvoir; et c'est pour cela que ceux qui y trouvent leur compte ne veulent pas reconnaître l'utilité de la milice citoyenne, qui a le plus grand intérêt à la conservation de l'ordre public.

Mais les classes honnêtes et laborieuses appelées par la loi à la défense de leurs propres intérêts deviendraient des troupeaux de serfs stupides, si les armes qu'elles doivent employer contre toute espèce d'ennemis de leur liberté, elles les laissaient se rouiller dans la fange de la dégradation, et si, tombant dans la mollesse et l'apathie, elles baisaient la main qui forge leur licou! La milice nationale est le plus puissant rempart de la liberté; et toutes deux doivent avoir, et elles ont en effet les mêmes ennemis.

Nous croyons avoir accompli le devoir le plus sacré de notre mission, en plaidant pour l'amélioration des prisons et des hôpitaux. Dieu veuille que le conseil municipal de bienfaisance puisse le plus tôt possible conduire à bonne fin le grand projet de réforme

en faveur des aliénés et des malheureuses mères qui manquent d'asile pour passer le temps de leurs couches! mais nous doutons que ce comité puisse réaliser ses vues philanthropiques, quand nous voyons le déplorable abandon où le laisse le gouvernement.

Depuis sa fondation jusqu'au règne d'Isabelle II, l'hôpital général de Madrid fut affranchi de tout impôt, et toutes les denrées destinées à la consommation des malades étaient exemptes d'octroi. Aujourd'hui, à l'exception de la viande et du vin, l'hôpital paye comme tout autre propriétaire. Quoique en général les rois, éblouis par le luxe qui les entoure, n'aient pas l'habitude de prêter l'oreille aux gémissements de l'humanité souffrante, il faut consigner dans nos pages un trait de charité royale. Depuis Charles III jusqu'à Ferdinand VII, tous les rois ont fait à l'hôpital des dons importants, et ce dernier lui accordait les restes de sa cuisine, qui avaient une importance de quelques milliers de réaux. Aujourd'hui, l'hôpital général de Madrid n'est plus l'objet de pareilles charités.

Nous avons tâché de stimuler le zèle des riches en faveur d'associations humanitaires qui pourraient améliorer la condition du peuple en prêtant des secours aux ouvriers nécessiteux, ce qui les dispenserait, dans leur détresse, d'avoir recours à l'avarice des usuriers, qui les réduisent au désespoir et au suicide.

Le suicide a été de tout temps pour les moralistes le sujet de méditations très-graves; mais c'est maintenant surtout qu'il doit éveiller leur sollicitude, car jamais il ne fit plus de victimes.

Les opinions émises sur le suicide sont nombreuses. Les uns le tiennent pour un acte libre, sujet à responsabilité; d'autres le regardent comme une conséquense de la folie; il y en a qui en font l'éloge comme d'un acte de courage; on en trouve qui le qualifient de honteuse lâcheté; la religion le regarde comme un crime; la morale, comme une mauvaise action.

Dans de certains cas, toutes ces opinions peuvent être dans le vrai; mais sitôt qu'on veut les rendre exclusives, on risque de les fausser.

Le moyen de résoudre la question, c'est de remonter à l'origine

des causes qui produisent le suicide, et qui sont, en général :

La honte d'un crime,

Les souffrances physiques,

L'ivresse,

Les maladies cérébrales,

L'amour,

La jalousie,

Les chagrins domestiques,

L'indigence,

Les revers de fortune produits par le jeu, l'ambition, et quelquefois par des motifs louables, ou par l'injustice des hommes.

En un mot, dans notre opinion, le suicide n'a d'autre source que *les souffrances physiques et morales ;* mais il ne faut pas en conclure que ce soit toujours de la démence ou de la maladie.

Il est vrai qu'il n'y a rien de plus commode pour tranquilliser la conscience de ceux qui causent les malheurs d'autrui, lorsque la misère ou le désespoir pousse un malheureux au suicide, que de pouvoir dire : C'ÉTAIT UN INSENSÉ ; mais la plus légère attention sur les faits suffira pour troubler cette tranquillité apparente. Les preuves abondent ; mais, parmi le grand nombre de faits historiques dont nous pourrions nous servir pour justifier notre opinion sur l'impossibilité de porter un jugement absolu sur le suicide, prenons les exemples publiés par monsieur Brierre de Boismont.

Voici comment s'exprimait un père qui s'asphyxiait pendant l'absence de sa fille :

« Ma chère enfant, lui écrivait-il, j'ai soixante-neuf ans, je suis infirme, paralysé, presque aveugle ; j'ai tout fait pour cesser d'être à ta charge, je n'ai pu réussir à rien ; lorsque je me suis traîné aux hôpitaux pour y réclamer mon admission, on m'a répondu que je n'avais pas l'âge. Depuis six mois, tu épuises tes ressources ; il ne se passe pas de semaine que tu ne portes quelque effet au Mont-de-Piété ; la fin de tout cela est certaine, c'est la plus affreuse misère pour nous deux ; il vaut cent fois mieux que je termine ma pénible existence. Je profite du moment où tu es sortie ; quand tu rentreras, tous mes maux seront terminés, et tu n'auras plus à travailler que pour toi. »

Dans le second exemple, c'est un homme que le désir de s'enrichir promptement a conduit à une ruine complète ; voici la



lettre dans laquelle il fait connaître les motifs de son suicide :

« Ma chère femme, il faut absolument nous quitter; depuis six mois, je lutte contre cette fatale résolution : l'instinct de la vie est si fort! et néanmoins, en cédant à l'idée qui m'obsédait, le mal aurait été moins grand. J'avais tant souffert dans ma jeunesse, que je m'étais juré de mettre fin à mon existence, si la misère venait m'assaillir une seconde fois. A dix-huit ans, pour échapper aux privations de toute nature, je résolus d'aller chercher la mort dans les combats ; aujourd'hui, je n'ai plus la même ressource. Tu me maudiras, tendre amie, car je te laisse dans une véritable détresse ; cependant, tout n'est pas encore perdu : si notre fils sait apprécier les sacrifices que nous avons faits pour lui, il n'abandonnera pas sa mère.

« Faut-il qu'après les angoisses de ma jeunesse, je me sois laissé aller aux spéculations de la Bourse! Devais-je oublier que jamais je n'avais pu faire le moindre gain aux jeux de hasard, et qu'ils m'inspiraient un éloignement invincible? Puisque la Providence m'avait envoyé un héritage, j'aurais dû rester tranquille ; l'ambition et les mauvais conseils m'ont perdu.

« Maudit soit celui qui m'a entraîné dans une route aussi per-

nicieuse ! sans lui, nous serions encore heureux ; mais en vantant les opérations de la Bourse, en excitant mon amour-propre, en accusant mon incapacité, il m'a engagé dans cette voie périlleuse. Toi aussi, ma chère femme, en approuvant ses perfides conseils (loin de moi la pensée de t'en faire des reproches !) tu m'as également excité. Tous les torts sont de mon côté : je n'aurais point dû jouer, car les bons avis ne m'avaient point manqué.

« Il me restait encore quelques faibles ressources, avec lesquelles j'aurais pu prolonger mon existence ; je n'ai pu résister à la pensée de te voir dans la misère ; moi qui depuis mon mariage n'avais eu qu'une seule idée, celle de te créer une position assurée, je suis resté sans forces devant un aussi triste résultat.

« Et toi, mon cher fils, qui, après ta mère, étais l'objet de toutes mes sollicitudes, que l'exemple de ton pauvre père te serve de leçon ! C'était avec joie que je te voyais grandir dans les principes de l'honneur ; ta bonne conduite t'avait déjà fait une réputation parmi les personnes de notre connaissance. Tu ne m'auras plus pour te guider ; deviens le consolateur et le soutien de ta mère. Depuis six mois, je désirais ardemment te confier mes peines, m'entendre avec toi pour réparer nos malheurs ; mais la honte de l'aveu a été plus forte que ma volonté.

« Cher enfant, je suis une victime de la misère ; j'ai lutté contre elle, je croyais l'avoir vaincue : une ambition suggérée a tout anéanti ; me voilà retombé aujourd'hui dans le gouffre, avec trente ans de plus. Je suis heureux de t'avoir donné de l'éducation : elle t'aidera à sortir de la malheureuse position où ma mort va vous mettre. Lorsque tu seras en âge de te marier, prends une femme qui t'apporte quelque fortune, car rien ne brise plus les liens conjugaux que les étreintes de la pauvreté.

« Adieu, mes chers amis ; je vous embrasse le désespoir dans le cœur ; mon dernier soupir est pour vous. »

Y a-t-il dans cette lettre le plus petit symptôme de folie ? Toutes ces lignes étincellent de vérité, et peignent exactement le désespoir d'un homme qui, se trouvant ruiné à la fin de sa carrière, et n'ayant plus l'énergie de la jeunesse, ne peut s'habituer à l'aspect du spectre effrayant de l'indigence.

Cet exemple, que nous avons pris parmi cent autres, prouve que le suicide peut souvent être le résultat de cette soif insatiable de richesses, de ce désir de s'enrichir en peu de jours qui s'empare de l'esprit des ambitieux, tout aussi bien que de toute autre cause, sans que la démence y soit pour quelque chose, quoique la démence seule puisse également y conduire.

Mais le suicide, qui généralement est un acte libre et prémédité, est toujours soumis, comme toutes les actions humaines, à des influences plus ou moins puissantes, parmi lesquelles figurent en première ligne les mœurs, les institutions, les lois, les croyances, et bien souvent aussi la vertu, le courage et même l'héroïsme. C'est par là seulement qu'on peut expliquer les suicides de la Grèce et de Rome, de l'Inde, de Sagonte, de Numance, et de tant de personnages célèbres.

Un grand philosophe satirique a dit :

Ce monde est un grand bal, où des fous, déguisés
Sous les risibles noms d'Eminence et d'Altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse [1].
VOLTAIRE.

Nous ne croyons pas, comme Voltaire, que l'univers soit une maison de fous; nous pensons avec Brierre de Boismont que la raison est la règle, et la démence l'exception. Mais, si nous sommes convaincu que dans le suicide l'homme a la conscience de ce qu'il fait; si nous pensons que dans un acte pareil il se rend coupable envers Dieu, dont il méprise les lois, et envers la société, à laquelle il enlève un membre plus ou moins utile; nous croyons aussi qu'il faut mettre en ligne de compte que cette même société, par son ingratitude, ses mépris et ses injustices, est bien souvent seule responsable de ces sortes de crimes.

C'est à la société à donner une éducation morale aux masses

[1] Voici le sens en vers espagnols :

El mundo es baile de máscaras
y el hombre con vanos títulos
pone a sus locuras cáscaras.

populaires, à en extirper les mauvaises mœurs. La misère est sans contredit la cause la plus ordinaire du suicide. Est-il donc si difficile de l'atténuer, sinon de la faire disparaître, en modifiant les tarifs qui élèvent à des prix exorbitants les articles de première nécessité pour la subsistance des classes pauvres ? Nous croyons avoir indiqué dans le courant de notre histoire les moyens dont peut disposer un gouvernement sage pour morigéner le peuple. Qu'on ne poursuive plus l'innocence ; qu'on ne laisse plus le pauvre artisan, l'honnête ouvrier dans un cruel abandon ; qu'on protége l'agriculture et le commerce, en allégeant les impôts qui les accablent ; que le mérite et la vertu soient honorés, et, certes, la misère, qui est la source des crimes et des vices, et qui conduit tant de malheureux au suicide, disparaîtra.

Animés du désir d'éveiller en Espagne cet esprit de fraternité bienfaisante qui moralise les *nations*, nous nous sommes plaint, dès les premières pages de notre histoire, du manque presque absolu de sociétés philanthropiques qui concilient l'intérêt de leurs membres avec des avantages pour les masses populaires. C'est donc avec une satisfaction bien vive que nous avons vu surgir la CAISSE DE SECOURS AGRICOLES DE LA VIEILLE CASTILLE, qui a été suivie presque aussitôt DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA JEUNESSE, de celle d'ISABELLE et d'autres, dont nous avons largement fait connaître les vues louables et bienfaisantes ; et nous avouons avec plaisir que nous n'espérions pas que l'esprit d'association pût en si peu de temps prendre en Espagne ce développement extraordinaire, qui ne peut manquer de porter de grands fruits pour les classes ouvrières ainsi que pour toutes les autres, si la fraude et la cupidité ne s'y introduisent pas sous le manteau de la philanthropie.

Il nous est impossible de penser qu'il y ait des intentions sinistres dans ces entreprises que l'on voit journellement se multiplier sous le titre d'associations humanitaires. Les noms respectables que nous avons lus en tête de la plupart d'entre elles sont pour nous une garantie de probité. Nous ne voulons pas nous attribuer la gloire d'avoir réveillé dans notre patrie le zèle admirable qui s'applique aujourd'hui à y fonder toutes ces associations ; mais toujours est-il que nous pouvons nous flatter

d'avoir été le premier à indiquer ces moyens comme les plus propres à fonder le bien-être du peuple espagnol.

Nous parlons dans l'hypothèse de l'honnêteté parfaite de ces associations; si, comme nous en avons la conviction, l'amour du bien guide leur conduite, leurs propres annonces n'ont rien d'exagéré dans les avantages qu'elles peuvent procurer à ce peuple si digne et si malheureux.



Il est certes bien consolant de voir des Espagnols s'intéresser à la prospérité de leurs semblables; mais qu'il est douloureux de voir le contraste de cette généreuse conduite avec celle du gouvernement, qui laisse dans l'abandon les peuples confiés à sa tutelle!...

Nous ne parlerons plus du philanthropique objet des sociétés qui sont déjà mentionnées dans notre ouvrage, pour ne pas nous répéter; nous nous bornerons à reproduire les programmes de celles qui surgissent tous les jours dans la capitale de l'Espagne :

L'Espérance, compagnie espagnole pour porter l'industrie manufacturière au plus haut degré de perfection et de bon marché.

Capital, cent millions, avec faculté de l'élever à deux cents. Actions : vingt-cinq mille de quatre mille réaux chacune; déboursé, dix pour cent.

A une époque où l'esprit d'association a pris chez nous un développement inconnu jusqu'ici, il était naturel que l'objet des sociétés fût aussi varié que le nombre des opérations qui peuvent offrir un résultat avantageux. Cependant, aucune d'elles n'avait porté son attention sur le premier de nos besoins, qui consiste à élever l'industrie manufacturière au degré qu'elle peut si aisément atteindre dans un pays dont le sol est si fécond et qui est pourvu de nombreux ports sur les deux mers. L'*Espérance* a pour but de combler cette lacune. Pour y parvenir, elle a commencé par calculer la consommation en rapport avec les produits de nos fabriques, et elle est demeurée convaincue de deux choses : 1° Que, quant à la quantité, ils ne suffisent pas aux besoins du pays; 2° que leurs prix et qualités les empêchent de faire concurrence avec la fabrication étrangère.

Le résultat des calculs auxquels la compagnie s'est livrée avant d'entrer dans une entreprise si colossale, non-seulement lui a fait comprendre la vérité triviale que nous venons de rapporter et qui est à la portée de l'esprit le moins intelligent, mais découvrir la plupart des causes qui, jusqu'à présent, se sont opposées au développement de nos manufactures ; elle a vu aussi qu'un champ immense est ouvert à celui qui, avec de la résolution et des capitaux suffisants, voudra s'adonner à cette branche d'industrie jadis si florissante, et aujourd'hui abattue et ignorée.

La Catalogne, l'industrieuse Catalogne, qui, à travers tant de difficultés et de tristes alternatives, a pu perfectionner ses produits avec tant de succès et de gloire, n'est cependant pas encore parvenue à les présenter avec les nuances que le luxe rend indispensables ni en assez grande abondance, et ils ne peuvent, non plus, rivaliser encore avec ceux de l'étranger.

L'*Espérance*, se proposant d'élever notre industrie manufacturière à la hauteur de celle des pays les plus avancés, profitera des matières premières qui sont si abondantes dans ce sol privilégié, sans mépriser celles des pays étrangers, qu'elle emploiera aux besoins



de ses manufactures, et qu'elle fournira à toutes celles qui voudront se pourvoir dans ses dépôts.

Nos laines, en tant qu'elles sont propres à la production, soit pures, soit mêlées à d'autres matières, forment pour cette société un objet privilégié, et elle s'est pourvue de machines pour la filature et le tissage en tous genres, et d'après les méthodes les plus avancées et les plus productives.

Pour faire face à tous ces objets, elle dispose d'un capital de cent millions de réaux, et elle s'est réservé, par l'acte social, la faculté de doubler cette somme, si l'extension de ses affaires l'exige.

En sorte que les affaires de la société se résument de la manière suivante :

1° Créer des établissements manufacturiers, dans quelque endroit du royaume que ce soit, propres à ses vues et au bien du pays ;

2° Procurer à ceux qui existent les fonds ou premières matières nécessaires pour que leurs produits puissent rivaliser avec ceux de l'étranger ;

3° Entrer en participation avec tout établissement manufacturier existant, ou l'acquérir en l'achetant, si elle le croit convenable;

4° Protéger tout établissement qui viendra réclamer son patronage;

5° Appliquer les fonds surabondants à tout ce qui peut concourir au but principal et selon l'esprit de l'acte social;

La société commence ses travaux par l'établissement d'une fabrique de laine torse, combinée avec d'autres matières; par le filage et le tissage des cotons, et la fabrication du drap.

La Prospérité, société pour l'arrosage, la canalisation et les progrès de la culture.

Cette société, après avoir obtenu l'approbation de ses règlements par le tribunal de commerce, fut installée le 27 juillet dernier. Elle a pour but les objets suivants :

1° Ouvrir des canaux d'arrosage et de navigation ;

2° Par tous les moyens convenables, procurer l'arrosage aux terrains propres à le recevoir ;

3° Acquérir, lorsqu'elle le jugera convenable, des terrains susceptibles d'un accroissement de valeur, se réservant d'en faire l'usage le plus conforme à ses intérêts ;

4° Dessécher à de pareilles conditions les lagunes et les marais, et faire les constructions nécessaires dans les terres exposées aux inondations ;

5° Établir des réservoirs d'eau, afin d'en pourvoir les campagnes et les moulins, et toutes les industries particulières qui pourraient en demander ;

6° Profiter des chutes d'eau pour construire toute espèce de manufactures ;

7° Rendre propres à la population et à la culture les terrains déserts ou abandonnés; y établir des habitants auxquels la société distribuera des habitations, des terres, des troupeaux et tous les ustensiles nécessaires. La société fera ces concessions aux conditions les plus favorables au pays, au bien-être des colons et à ses propres intérêts, ayant toujours en vue d'empêcher l'émigration des naturels en pays étrangers ;

8° Finalement, prêter aux particuliers les capitaux nécessaires pour construire eux-mêmes, à des conditions et sous des garanties convenables.

En outre, elle pourra s'intéresser dans toutes les opérations qui lui paraîtront avantageuses, moyennant des garanties certaines pour ses avances de fonds.

Pour ces divers objets, le capital social est porté à quatre cents millions, représentés par cent mille actions de quatre mille réaux chacune.

L'Urbaine, société anonyme.

Une fois approuvé par le conseil municipal et par le gouvernement, et après le favorable accueil que lui avait fait l'opinion publique, il ne manquait plus, au projet d'*agrandir, d'embellir et d'améliorer toute la ville de Madrid*, que de voir l'intérêt privé, guidé par l'esprit d'association, se jeter dans cette entreprise, qui, par son importance, est au-dessus de la portée des individus isolés et des fonds ordinaires dont dispose l'administration de la

ville. Une si grande pensée a fait naître la société *Urbaine*, qui fournira des capitaux et des moyens d'exécution pour tous les projets partiels d'amélioration jugés exécutables. Elle conduira toutes ses entreprises selon un système qui, en garantissant l'accomplissement du projet général, assurera un intérêt pour les déboursés et les sacrifices de la société; elle offrira aux capitalistes l'occasion de placer leurs capitaux avantageusement pour eux et pour le public; elle donnera à l'industrie du travail et des moyens de se perfectionner; au trésor public, de grands avantages; et à toute la ville, richesse, confortable et embellissement. Tels sont les objets que cette société anonyme, annoncée sous le titre d'*Urbaine*, semble se proposer. — L'article de son règlement qui se rapporte à ces objets dit à peu près ce qui suit :

Construire des édifices d'utilité publique dans la capitale et ses environs, tels que rues, passages, salles de spectacles, marchés, maisons, etc., soit en reconstruisant ce qui existe, soit en édifiant à neuf;

Acheter des terrains, et, après les avoir rendus propres à la construction, les vendre ou les céder à *cens* pour des constructions;

Louer à des prix modérés les maisons et édifices publics qui soient la propriété de la société et qu'elle ne veuille pas vendre;

Établir des dépôts de matières de construction pour les vendre à des prix modérés dans l'intérêt commun;

Avancer aux propriétaires de terrains qui, faute de fonds, ne peuvent construire, les sommes nécessaires, sous les conditions de remboursement jugées les plus favorables;

Passer des contrats avec le gouvernement et le conseil municipal, pour conduire à bonne fin toutes les entreprises qui auront pour objet l'amélioration de la capitale et de ses alentours;

Créer une caisse d'épargne pour les ouvriers et employés de la société, dans le but de leur assurer, ainsi qu'à leurs familles, une existence honnête, lorsqu'il n'est pas possible de leur donner de l'ouvrage.

Le capital social est de deux cents millions de réaux, représentés par cent mille actions de deux mille réaux chacune.

L'AURORE D'ESPAGNE, société agricole pour les troupeaux, et protection rurale.

Les principaux objets de cette société sont :

1° La création d'une caisse de secours agricoles qui procurent aux laboureurs et aux éleveurs de bestiaux les sommes nécessaires en espèces ou en matériaux, aux premiers pour la culture de leurs terrains, achat de graines, outils de labourage, bêtes de somme, et autres objets analogues ; aux seconds, pour tout ce dont ils peuvent avoir besoin pour la conservation et le progrès de leurs troupeaux ;

2° Créer une banque pour assurer les récoltes de toute espèce, ainsi que les arbres, contre la grêle, les sauterelles et tous autres fléaux, de même que les bêtes de somme et les troupeaux de toute espèce contre les maladies épidémiques ou contagieuses ;

3° Établir une caisse de dépôts pour toutes les céréales, allouant aux laboureurs qui s'inscriraient pour un temps déterminé une quantité proportionnée à l'importance du prêt ;

4° Créer une banque d'épargne où l'on puisse déposer des capitaux de n'importe quelle valeur, fournissant en même temps les moyens de se faire un capital, dans un temps donné, moyennant une légère cote payée périodiquement, qui assurera l'avenir du déposant et de sa famille. On pourra également assurer la valeur des immeubles, effets, ou produits dont on craindrait la disparition ; ce qui sera expliqué dans les instructions successives. Ces bienfaits ne sont pas seulement pour les hommes des champs, ils sont aussi pour la classe ouvrière, les propriétaires et tous autres individus. La manière et la forme de réaliser ces opérations, les sécurités et les conditions exigibles, et les bénéfices de la société, formeront l'objet d'une instruction particulière, qui sera publiée, relativement à chaque branche, au commencement des opérations de la société.

LA MINIÈRE PÉNINSULAIRE. Capital social, deux cents millions de réaux, divisés en cent mille actions de deux mille réaux chacune ; premier déboursement : dix pour cent.

L'industrie des mines est, de toutes les spéculations, celle à qui les ressources de l'association sont le plus nécessaires. Les richesses que renferme le sol du pays, quelque grandes qu'elles soient, deviendront inutiles, si le travail d'exploitation n'est pas sagement dirigé. La plus grande partie des entreprises de cette espèce souffrent du défaut de connaissances et de capitaux : tandis qu'un grand nombre ne peuvent se procurer des experts qui aplanissent des difficultés infranchissables pour l'esprit routinier, ni nommer des comités savants pour les examens topographiques; d'autres épuisent leurs faibles ressources dans des essais malheureux, et abandonnent leurs travaux au moment d'en recueillir les fruits, faute de moyens pour se procurer des machines ou pour entreprendre de grandes opérations.

Les fondateurs de cette société ont calculé que la spéculation des mines, qui, sans contredit, est la plus lucrative de toutes les entreprises, le deviendra bien plus encore, si l'on y applique des intelligences et des capitaux qui rendent les mauvaises chances insignifiantes pour une grande association. Une compagnie de deux cents millions maîtrise le sort, et ne livre à ses chances que des sommes relativement très-légères.

Excités par de telles considérations, les membres du conseil de cette entreprise n'ont pas hésité, pour extraire les trésors qui sont enfouis dans cette opulente terre d'Espagne, à s'associer entre eux et à faire un appel, non-seulement aux habitants de la capitale, mais encore à ceux des provinces, afin de propager l'esprit d'association et d'obtenir des profits plus considérables.

Les objets de cette société sont :

1° Contribuer par tous les moyens possibles à la prospérité de l'industrie des mines.

2° Exploiter celles dont elle devient acquéreur.

3° Reconnaître et étudier les terrains non encore examinés.

4° Importer de l'étranger les découvertes scientifiques et les procédés inconnus en Espagne.

5° Construire des fonderies et des manufactures pour donner plus de valeur aux minéraux qu'elle parvient à extraire de ses mines ou qu'elle achète d'autres entreprises.

6° Entreprendre toutes les constructions nécessaires pour faciliter son travail ou pour placer ses produits.

7° Aider de ses fonds toutes les autres entreprises qui réclament son appui.

La Grande Antille. Société anonyme de commerce. Son capital est de vingt-cinq millions de piastres fortes, savoir :

Dix millions en actions nominatives, payables en argent, de cinq cents piastres chacune; dix autres millions en actions hypothécaires de même valeur, sur des biens-fonds en rapport; et cinq millions en actions au porteur de cent piastres chacune.

Son objet est d'assurer, dans les îles de Cuba et de Puerto-Rico, les navires et marchandises, la valeur des esclaves aujourd'hui existants; de prêter, escompter des lettres de change et billets à ordre; prendre des valeurs de banque, admettre des dépôts, garantir et enfin entreprendre toutes les affaires permises qui puissent lui convenir, autant dans la métropole que dans les colonies.

L'Activité, société de commerce anonyme.

Ses opérations sont :

1° Administrer des biens moyennant une rétribution aussi modique que pourra le permettre l'importance des affaires.

2° Faire des anticipations d'argent, sur les revenus des propriétés administrées par la société, à des taux conventionnels.

3° Garantir en de certains cas les obligations des propriétaires sur hypothèque de leurs biens, d'après le règlement.

4° Créer des rentes viagères sur cession d'immeubles urbains et ruraux, et d'après des bases et tarifs à établir.

5° Accorder des crédits sur d'autres places, après dépôt fait à Madrid d'actions industrielles, ou d'autres valeurs.

6° Escompter les valeurs sur la place, les provinces ou l'étranger, à une date qui n'excède pas quatre mois, et portant deux signatures connues.

7° Ouvrir des comptes courants à des particuliers et à des



établissements publics, moyennant des intérêts à fixer de gré à gré.

8° Faire des avances sur dépôts de fonds publics et autres valeurs, à des cours mensuels convenus.

9° Faire la commission de recouvrement, payement, achat et vente d'immeubles, dettes de l'État, actions et autres effets analogues.

Société Métallurgique de Saint-Jean-d'Alcaraz. Cette société n'est plus exposée, comme lors de son début, à entreprendre des opérations dont les résultats soient douteux. Les mines célèbres de Riopar et Alcaraz lui appartiennent, et son objet n'est autre que de redoubler d'efforts pour mettre à profit les richesses toujours croissantes de ce beau sol; d'augmenter les moyens d'exploiter le minéral, qui semble accroître ses variétés et élargir ses veines; en un mot, par tous les moyens possibles, de donner plus d'importance aux grandes ressources dont elle dispose, pour agrandir les fabriques, et faire face aux demandes que bien souvent elle est dans l'impossibilité de satisfaire.

Son programme est ainsi conçu :

1° L'exploitation de la grande mine de Saint-Jean de Riopar.

2° L'exploitation des autres mines voisines, de calamine, cuivre et charbon.

3° La fabrication du laiton dans toutes ses formes.

4° La fabrication du zinc et du cuivre, leur mise en lames, et confection d'objets utiles avec ces métaux.

5° L'exploitation des montagnes dans les districts d'Alcaraz, soit pour en retirer du bois et du charbon, soit pour obtenir des bois de construction.

6° Tous les objets analogues aux travaux ci-dessus, et qui puissent tendre à leur donner plus d'importance.

Société bienfaisante de Médecine et de Chirurgie. Avec la permission du gouvernement, et sous la présidence de monsieur le comte de Villalabos, on vient de créer une société dont le but est *d'assister avec la plus grande sollicitude*, ainsi que le prou-

vera l'expérience, *les personnes malades et les femmes en couches*. La rétribution exigée, tant pour l'assistance des médecins que pour la fourniture des médicaments nécessaires, est de quatre réaux (1 franc) par mois. On y soignera gratuitement les mendiants, selon que le permettra le produit des souscriptions.

La société a pour le moment à sa disposition une maison de bains, six pharmacies, un nombre suffisant d'aides, et dix docteurs, médecins et chirurgiens, d'un mérite reconnu. Elle a en outre, comme *consultantes*, les professeurs de la Faculté et du collége de Saint-Charles, MM. François Alonzo, et Raymond Altès. . . . .

Nous ne pouvons mentionner ici toutes les sociétés recommandables; nous dirons seulement que si la bonne foi préside à toutes ces associations, elles rendront de grands services. Si au contraire, contre notre attente, un misérable esprit de spéculation vient à s'en emparer; si, sous les dehors de la bienfaisance, l'égoïsme et le désir de thésauriser tendaient leurs filets pour enlever aux pauvres le peu de ressources que leur laisse le système tributaire qui pèse sur eux, les administrateurs de ces sociétés ne seraient plus alors que d'infâmes usuriers, et deviendraient l'objet d'une réprobation universelle.

Mais nous sommes loin de croire que l'on veuille abuser de la crédulité du peuple, et nous invitons ce peuple, pour lequel nous plaidons toujours, à profiter avec confiance des avantages qui lui sont offerts par toutes ces associations, qui parviendront à anéantir la misère publique, et à faire disparaître de l'Espagne la lèpre de l'usure. En effet, pas de profession plus lâche et plus dégradante que celle de l'usurier. Comment donc faut-il avoir le cœur fait pour mettre journellement à profit la faim du pauvre, pour s'enrichir du malheur, et spéculer sur les larmes de l'indigence? C'est là la plus horrible des immoralités; c'est un métier plus odieux que celui de bourreau, car le bourreau tue, au nom de la justice, des hommes que les tribunaux ont jugés criminels et dangereux pour la société, tandis que l'usurier assassine lentement l'innocent délaissé.

Si le gouvernement veut au moins donner une preuve d'huma-

nité, qu'il protége cet esprit bienfaisant de fraternité qui pétille de toutes parts, et qu'il couronne ces bonnes œuvres, en établissant en Espagne, pays tout agriculteur et manufacturier, *des comices pour les hommes des champs*, *un jury de récompense pour l'artisan*... Mais, sommes-nous insensé ! nous nous adressons au gouvernement, comme si ses membres s'occupaient d'autre chose que de forger des intrigues et de prodiguer de l'or pour assurer le triomphe de leurs amis dans la lutte électorale, triomphe qui leur permettrait de rester dans leurs fauteuils, d'où ils n'entendent jamais les gémissements du peuple !

En plaidant pour l'abolition de la peine capitale, de ce spectacle



aussi immoral que dégoûtant, nous avons obéi aux élans de nos convictions les plus intimes, et nous sommes persuadé que c'est là peut-être la réforme la plus urgente que réclame la civilisation européenne. Il est temps enfin que les hommes bienfaisants, les amis de l'humanité, les philosophes de tous les pays, fassent disparaître cette tache de sang qui souille les pages de la législation actuelle.

Nous avons voulu placer notre chère patrie au rang qui lui appartient, et confondre et faire rougir les esprits grossiers et igno-

rants qui, poussés par une envie brutale, la critiquent sans la connaître.

On ne manquera pas de dire que pour relever notre nation, il n'était pas nécessaire de décrire les mœurs des lieux de prostitution et de débauche. C'est précisément pour donner plus d'éclat à la vertu, que nous avons présenté le vice dans toute sa laideur. On ne peut s'abstenir de ces tons crus et rudes quand on essaye de présenter ce contraste *morigénateur* qu'on admire dans les beaux tableaux de Walter Scott, Cooper, Balzac, Hugo, Sũe, Dumas, et de tant d'autres romanciers célèbres. Nous disons *morigénateur*, parce que, si le charme des bonnes mœurs captive tous ceux qui le connaissent, la laideur du crime fait horreur, lorsqu'il est peint sous ses traits véritables et accompagné de ses lamentables conséquences.

Au reste, il est indispensable que des ouvrages comme celui-ci donnent une idée exacte des abus de tous genres, afin d'en indiquer la source, les effets, ainsi que les moyens de les anéantir complétement.

Et qu'on n'aille pas dire que nous avons flétri, sans foi ni conscience, les classes riches, pour flatter le pauvre, et obtenir par ce moyen une popularité mal comprise; ou que nous avons calomnié l'artisan honnête pour plaire à l'homme puissant.

Nous avons voulu être juste, voilà tout. Depuis les réduits les plus misérables des quartiers ignobles, jusqu'aux salons dorés de la plus haute aristocratie, nous avons tout parcouru, tout fureté, sans oublier les palais de marbre des rois de Castille; et partout où nous avons rencontré l'immoralité, nous l'avons dénoncée sans réticence, et l'avons peinte dans toute sa laide vérité.

Si dans le cabaret proprement tenu du père Labouillie, ainsi que dans le noir bouchon de la mère Marianne, nous avons décrit des scènes répugnantes, nous pensons que les vertus sublimes de la famille d'Anselme l'Intrépide relèvent convenablement les malheureux artisans qui, aux prises avec la faim et les privations, périssent dans l'indigence plutôt que de succomber à l'infamie.

Si dans le palais de la marquise de La Bourbe nous avons présenté des types d'une dégradation honteuse; le marquis de Bella-

flor, don Louis de Mendoza, et surtout la baronne du Lac, sont des témoignages irrécusables de la conviction où nous sommes qu'on peut trouver des âmes généreuses dans l'aristocratie espagnole.

Dans l'exécrable moine Patrice, nos lecteurs ont sûrement reconnu le portrait fidèle de ces ridicules fainéants que les progrès de la civilisation ont chassés de toutes les nations civilisées, et en même temps, le type véritable des défenseurs du trône absolu et de l'abominable inquisition.

Dans l'enchaînement et la conduite de la fable dramatique, nous avons suivi les principes de l'école la plus sublime : l'école de la nature, l'école de la vérité. Nous ne nous sommes pas laissé éblouir par ces monstruosités à grands effets que des romanciers illustres que nous respectons mettent en jeu ; de même que nous n'avons pas voulu marcher sur des routes déjà foulées. Nous avons essayé d'élargir le domaine du *roman historique*.

Notre style n'est ni pompeux ni fleuri. Nous avons tâché de trouver de l'éloquence dans la simplicité et dans la vérité. Nous pensons bien que les défauts fourmillent dans notre ouvrage ; mais du moins son caractère et son esprit sont tout espagnols.

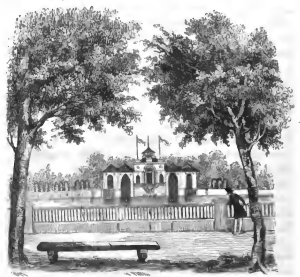
Quant à la partie historique, nous croyons n'avoir oublié aucun des grands événements qui se sont passés dans Madrid durant la période du Statut royal, et nous avons pris soin d'en donner les détails les plus minutieux, par ordre de dates, comme l'eût fait l'historien le plus scrupuleux, en y mêlant des révélations importantes que nous n'avons trouvées dans aucune des chroniques contemporaines.

Dans la peinture des mœurs et usages de Madrid, de même que dans l'histoire des courses de taureaux et dans la description des édifices remarquables et des sites royaux, nous avons tâché de concilier le laconisme avec l'exactitude.

Il n'entrait pas dans nos vues de faire de notre ouvrage un *Guide de l'étranger*, portant toutes les rues, places, jardins, maisons, palais et édifices publics qui constituent la belle capitale de l'Espagne.

Notre tâche eût été interminable s'il eût fallu présenter à nos

lecteurs un tableau fidèle et minutieux de Madrid et de tous ses progrès, tant dans les arts, les sciences et la littérature, que dans la philanthropie, le commerce et l'industrie, qui placent notre patrie au niveau des premières villes de l'Europe. Nous avons passé sous silence le magnifique Musée de sculpture, le Musée naval, celui du génie, celui de l'artillerie; le Cabinet topographique, celui d'histoire naturelle, le dépôt biographique, l'imprimerie nationale, l'observatoire météorologique, le dépôt royal d'armes, la bibliothèque nationale, celle de Saint-Isidore, l'Hôtel-de-Ville, le Conseil, le Palais de Justice, la douane, l'hôtel des ministres, les palais de Liria et de Bellevue, les diverses académies, les universités, les colléges, les écoles, le jardin botanique, et mille autres choses précieuses, qui peuvent marcher de pair avec tout ce qu'il y a de plus somptueux, de plus avancé et de plus admirable dans les autres pays. Nous n'avons pas dit un mot du célèbre Retiro,



de ce site enchanteur dû à la cour galante et chevaleresque de Philippe IV, ou plutôt au comte-duc d'Olivarès. Ce puissant fa-

vori avait voulu déployer la splendeur d'une puissance qui non-seulement dictait des lois à l'Espagne, mais encore au Portugal, à l'Italie, à la Flandre et au Nouveau Monde; et l'on voyait dans cette enceinte admirable des poëtes illustres, tels que Lope de Vega, Calderon, Tirso, Quevedo; et des peintres du premier ordre, tels que Murillo et Velazquez.

Il nous fallait bien laisser quelque chose pour la seconde partie de l'histoire de Marie, que peut-être nous nous hasarderons à donner au public sous le titre de la MARQUISE DE BELLAFLOR.

Si, dans le livre que nous publions aujourd'hui, nous présentons Marie comme un modèle de vertu pour les classes pauvres, la même héroïne, placée au sein de la plus haute aristocratie, s'essayera à devenir le type de la véritable noblesse; et plusieurs de nos dames du grand monde pourront sans honte prendre des leçons de bonne tenue, de goût, d'élégance et de bonnes mœurs, à l'école de la fille de l'ouvrier. Dans cette seconde entreprise, les événements politiques s'enchaîneront à ceux de la première, pour arriver au temps présent, avec la même exactitude et la même indépendance dont nous avons fait usage en racontant les malheurs de la pauvre fille d'Anselme. Mais n'anticipons pas sur les événements, et ne prévenons pas les jugements que l'on pourra porter sur notre œuvre. L'impartialité a toujours guidé notre plume lorsque nous avons censuré les actes du pouvoir, et nous l'avons fait avec toute l'énergie de notre caractère indépendant, lançant l'anathème contre les flatteurs mercenaires, contre les apostats corrupteurs, contre l'immoralité de certains capitalistes, contre les courtisans stupides, les despotes militaires, les mandataires iniques, et les ministres vendus, rejetons de l'apostasie, et protecteurs de la fraude et de la dilapidation.

Pénétré de l'excellence de nos principes, de même qu'à toute époque nous avons écrit contre l'arbitraire du gouvernement, quel qu'ait été le parti dominateur, dans cet ouvrage nous avons condamné les fautes de tous, parce que nous ne sommes pas un homme de coterie, et que nous écrivons de bonne foi en faveur du peuple, toujours victime des ambitieux placés à la tête des affaires publiques.

En un mot, nous avons attaqué le vice sous toutes ses formes, dénoncé tous les abus, et indiqué les remèdes qu'on peut leur appliquer... Nous avons fini par l'éclatant triomphe de la vertu et le terrible châtiment du vice. Si l'on ne trouve pas dans notre humble production ces traits d'éloquence entraînante qu'on admire dans les œuvres de nos grands auteurs; si nous n'avons pas su la revêtir de formes élégantes, d'ornements de bon goût et des fleurs d'une attrayante poésie, il sera juste de dire que nous sommes un *pauvre écrivain;* mais en voyant la pureté de nos intentions, on ne pourra du moins nous refuser le titre de ***bon et loyal Espagnol***, et par cela seul, tous nos vœux seront satisfaits.

WENCESLAS AYGUALS DE IZCO.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

QUATRIÈME PARTIE. — LA VERTU EST AUSSI DE LA NOBLESSE.

CINQUIÈME PARTIE. — LA JALOUSIE.

SIXIÈME PARTIE. — SOUVERAINETÉ NATIONALE.

SEPTIÈME PARTIE. — TOUTE PROMESSE EST SACRÉE.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.





Paris. — Typ. Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.

